Irène Diet

Jules et Alice Sauerwein
et l'anthroposophie en France

avec des esquisses biographiques sur

Édouard Shuré
Mabel Collins
Simonne Rihouët-Corroze
Elsa Prozor-Auzimour

De l'édition de ce livre

La première édition papier du contenu de ce livre est paru sous forme de huit fascicules édités par les éditions Steen, au cours des années 1999 et 2000.

L'auteur Irène Diète a donné son autorisation[1] pour la renaissance de son précieux travail historique et de ses développements, sous forme d'un livre au format PDF.

Internet permet une certaine forme de générosité culturelle, ainsi que de partage.

En mettant ce sérieux travail de recherches à disposition des lecteurs, l'auteur de ce présent livre participe pleinement à cette forme de générosité, autant envers le passé, que le présent et le futur.

Par l'intermédiaire de ce livre, Irène Diet contribue à éclaircir l'histoire des commencements de l'Antroposophie en France, en sortant de l'oubli les hommes et les femmes acteurs et créateurs de ces débuts.

Commencements, dont les prolongements historiques sont encore agissants aujourd’hui.

Le 6 mars 2010

1 Consulter cette autorisation manuscrite à la fin de ce livre page 390.

Titre original : *Jules und Alice Sauerwein*
und der Kampf um dir Anthroposophie in Frankreich

Traduit de l'allemand par Pierre Diet

Éditions Steen

isbn 90-802532-9-4 (1999)

«Car Rudolf Steiner nous avait prévenus que les personnes qui ont une mission importante à accomplir perdent la faculté d'agir lorsque leur nom n'est pas transmis à la postérité de manière vivante.»

Comtesse Johanna von Keyserlingk

(Citation extraite de Koberwitz 1924.
Geburtsstunde einer neuen Landwirtschaft,
publié par A. von Keyserlingk, Stuttgart, 1974, p. 71)

Sommaire

III
LES ANNÉES DE CONFLIT.
LA SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE
AUX PRISES AVEC LES DÉMONS

ANNEXES

Avant-propos

La postérité ne s'est pas montrée équitable envers la mémoire de Jules et Alice Sauerwein. Alors qu'on ne sait presque plus rien de cette dernière, hormis le fait que certains jugements extrêmement négatifs restent associés à son nom, Jules Sauerwein, journaliste jouissant de son vivant d'une réputation internationale, n'est jamais totalement sorti des mémoires. On peut même observer ces dernières années un regain d'intérêt pour sa personne en lien avec le réexamen actuel du passé. Son nom n'apparaît pas seulement dans des mémoires, mais aussi dans des biographies et des travaux historiques, comme par exemple dans la biographie de Pierre Lazareff parue il y a peu[1]*. Il y a trente ans, ce dernier avait signé la préface des mémoires de son ancien collègue (*« 30 ans à la Une » *de Jules Sauerwein), commençant par ces mots :* « Il n'y à pas eu d'homme plus célèbre que Jules Sauerwein pour ceux de ma génération »[2]

Pourtant, ce qui est dit de Jules Sauerwein dans ces ouvrages ne concerne généralement qu'un seul aspect de sa personne. On se rappelle surtout du journaliste politique, de ce journaliste qui a suivi avec passion les soubresauts d'un entre-deux-guerres singulièrement riche en événements, et l'on oublie les facettes plus cachées de son être. Pourtant Jules Sauerwein fut aussi un fin connaisseur de l'âme humaine, un pianiste virtuose et surtout un homme qui s'efforçait de comprendre les arrière-plans spirituels des choses, ce qui le conduisit tout naturellement vers Rudolf Steiner.

Certains aspects difficiles du destin des Sauerwein apparaissent avec encore plus de clarté quand on considère les appréciations qui ont survécu à la mort d'Alice. Ainsi, celle que Rudolf Steiner avait nommée secrétaire général de la Société anthroposophique française fut citée à plusieurs reprises dans le cadre du procès intenté par la Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung *contre la Société anthroposophique universelle au début des années cinquante*[3]*. Ce qui s'était passé avec Alice Sauerwein fit jurisprudence, et la Nachlassverwaltung s'y est référée à plusieurs reprises par la suite. Le jugement porté par Simonne Rihouët-Coroze sur son ancienne amie est encore plus sévère. Dans l'avant-propos à son livre* « L'Anthroposophie en France »*. Chronique de trois quarts de siècle, elle prétend qu'Alice Sauerwein serait morte d'avoir trop sacrifié à la « passion du pouvoir ». Elle pensait pouvoir expliquer ainsi les raisons de son*

décès, survenu quelques années seulement après qu'elle eut été destituée de son poste de secrétaire général.[4]

Il est un troisième endroit où le nom d'Alice Sauerwein apparaît après sa mort. Il s'agit de la page de garde de la deuxième édition française du roman de Mabel Collins « The Idyll of the White Lotus »*. Ce livre traduit par Alice Sauerwein, dans lequel sont décrites les pratiques d'une communauté de prêtres de l'ancienne Égypte s'adonnant à la magie noire, a un lien particulier avec les combats spirituels auxquels Alice Sauerwein a été mêlée de son vivant. Assurément, cette réédition de 1975 où l'on peut lire clairement en première page le nom d'Alice Sauerwein a quelque chose d'étrangement symptomatique.*

* * *

Seul le nom d'Alice Sauerwein avait survécu à sa mort. Tout le reste, le jour de sa naissance, sa profession, sa position sociale, était tombé dans l'oubli. Il n'existait aucune photo d'elle, et surtout personne ne connaissait le jour de sa mort.

On peut supposer que le fait d'ignorer la mort de quelqu'un – ce qui, soit dit en passant, témoigne d'une attitude tout à fait particulière de la postérité par rapport à un défunt – crée des conditions d'évolution post mortem très spécifiques. L'individualité désincarnée s'affranchit en quelque sorte des pensées des personnes qu'elle a laissées derrière elle et peut accomplir un travail sur les événements de sa vie passée de manière plus indépendante. Ce n'est pas par hasard que l'on dit d'un événement ou d'une personne qu'ils ont été « totgeschwiegen » (Ndt. cette expression qui n'a pas, à notre connaissance, d'équivalent en français et qui pourrait se traduire littéralement par « taire à mort » signifie que l'on tue quelqu'un symboliquement en s'abstenant de parler de lui). L'individualité oubliée pourrait, dans ces circonstances, avoir du mal à trouver sa place ici-bas au cas où elle souhaiterait retrouver le chemin de la terre. Cette place étant, en effet, largement déterminée par le passé, elle risquerait de ne plus pouvoir agir; comme l'a fait remarquer Rudolf Steiner en 1924, en faisant allusion à Helmuth von Moltke dont la mort était survenue huit ans auparavant.[5]

* * *

C'est seulement dans les toutes dernières années que des essais timides ont été faits, notamment dans les biographies de ces « pionniers de l'anthroposophie » que furent D. N. Dunlop, W. J. Stein, Ita Wegman ou L. Polzer-Hoditz[6]*, pour rappeler que le destin des Sauerwein était aussi lié avec la science spirituelle de Rudolf Steiner Mais une fois encore, dans tous ces ouvrages, à l'exception logique de la biographie de Ita Wegman, c'est Jules*

Sauerwein qui, pour avoir largement contribué à faire connaître l'anthroposophie, a retenu le plus l'attention des auteurs. L'année 1991 marque cependant un tournant. C'est, en effet, à cette date que la Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung a pris l'initiative de publier certaines déclarations de Rudolf Steiner qui jettent une lumière tout à fait neuve sur Alice Sauerwein. Nous en voulons pour preuve cette phrase qu'il prononça en divers endroits sept ans avant qu'elle ne fût relevée de ses fonctions . « Si une société anthroposophique est fondée en France et demande ma collaboration, tout ce que je ferai, je le ferai en accord avec Mlle Sauerwein »[(7)]

* * *

Une partie importante des documents qui concernent le destin des Sauerwein a été volontairement détruite. J'ai appris, de la bouche de plusieurs personnes qui ont été proches de Simonne Rihouët-Coroze jusque dans ses derniers instants, que cette dernière aurait brûlé dans les semaines et les mois qui ont précédé sa mort (survenue le 5 juin 1982) un grand nombre de pièces provenant de ses archives personnelles ainsi que des archives de la Société anthroposophique. Les archives de la S. A. française, réorganisées depuis peu mais néanmoins très incomplètes, ne remontent pas au-delà des années 1931-1932. Tous les documents relatifs aux sept années durant lesquelles Alice Sauerwein a exercé les fonctions de secrétaire général ont disparu.

Simonne Rihouët-Coroze n'est cependant pas la seule à avoir livré aux flammes de si précieux documents. J'ai appris que d'autres personnes ayant compté parmi les premiers élèves de Rudolf Steiner en France ont agi de même. – Manifestement, quelque chose de douloureux pour les uns, de compromettant pour les autres, était associé aux débuts du mouvement anthroposophique en France, au point que les membres des deux camps ont cru bon d'effacer le souvenir de ce qui s'était passé.

Pratiquement tous les documents qui auraient pu servir de base au présent travail étaient devenus introuvables, à l'exception des lettres qu'Alice et Jules Sauerwein ont écrites à Rudolf Steiner C'est surtout grâce aux efforts de monsieur Robert Friedenthal, mort en 1995, que j'ai pu avoir accès à ce fonds précieux conservé dans la Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung à Dornach.[(8)] Je suis également redevable à monsieur Athys Floride (Chatou) de m'avoir confié des papiers importants qui, après être passés entre plusieurs mains, étaient finalement entrés en sa possession. Malgré tous mes efforts, il m'a cependant été impossible d'examiner les lettres d'Alice Sauerwein qui se trouvent dans les archives du Gœthéanum et qui concernent les événements qui ont conduit à son exclusion.[(9)]

* * *

Cette difficulté de trouver des sources est un élément important de connaissance dans la mesure où le destin d'Alice et Jules Sauerwein reflète les difficultés et les crises existentielles traversées par la Société anthroposophique universelle depuis la mort de Rudolf Steiner.[10]

La raison apparente de ce regain d'intérêt pour le destin d'Alice Sauerwein depuis le printemps 1992 a été la décision de transférer le siège de la S. A. française rue de la Grande-Chaumière[11]*, dans un immeuble qui avait abrité le siège de la société lorsque Simonne Rihouët-Coroze en était le secrétaire général, et qui est resté jusqu'à aujourd'hui la propriété de la Fondation Coroze, une association à but non lucratif.*

Que s'est-il passé à l'époque, et que se passe-t-il actuellement ? Pourquoi Alice Sauerwein, à qui Rudolf Steiner lui-même avait confié une position clé au sein de la Société anthroposophique, a-t-elle été démise de ses fonctions quelques années seulement après la mort de ce dernier ? Et pourquoi a-t-elle été remplacée par Simonne Rihouët-Coroze, sa « rivale », dont les récents événements semblent prouver qu'elle n'a rien perdu de son influence sur les destinées de la S. A. française, bien qu'elle soit morte depuis des années ? Et surtout, n'est-il pas temps de porter à la conscience ces événements passés et présents si enchevêtrés les uns dans les autres, de lever le voile des apparences ?

Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu rassembler qu'un matériau très mince sur la vie privée des Sauerwein, ce qui donne à cette biographie un aspect un peu particulier: Nous ne sommes pas partie, en premier lieu, des actes et des pensées d'Alice et de Jules Sauerwein, mais bien plutôt de ce qui constituait la « périphérie » de leur existence : des personnes avec lesquelles ils ont découvert l'anthroposophie naissante (comme Édouard Schuré, Eugène Lévy, Alice Bellecroix ou encore Mabel Collins, Simonne Rihouët-Coroze et Elsa Prozor-Auzimour) ; des événements qui les ont atteints depuis l'extérieur comme par exemple la Première Guerre mondiale, et surtout de leurs actes et de leurs impulsions, avec cette précision importante que c'est moins le Jules Sauerwein journaliste qui a retenu notre attention que le Jules Sauerwein anthroposophe et ami de Rudolf Steiner: C'est à partir de cet aspect « extérieur » de leur vie que j'ai essayé de m'approcher d'eux, contrainte de laisser à l'arrière-plan les traits de leur personnalité, leurs désirs, leurs contrariétés, leurs soucis et leurs joies de tous les jours.

Pourtant, ces événements « périphériques » qui constituent le

destin d'une vie sont l'expression de l'être supérieur de l'homme. Et ce destin, au travers des êtres supérieurs agissant à la périphérie, s'approche de la personnalité, particulièrement durant l'enfance et la jeunesse. À mesure, cependant, qu'un homme prend conscience de la tâche qu'il doit accomplir dans l'existence, ce destin quitte la périphérie pour pénétrer dans le noyau même de la personnalité. Il devient alors possible de le vivre de manière de plus en plus consciente sans toutefois qu'il soit encore possible, au stade de développement actuel de l'humanité, de percevoir son propre destin de manière tout à fait lucide. C'est ainsi qu'on peut mettre en évidence, dans la vie de Jules et Alice Sauerwein, des évolutions de ce type.

Si, malgré nos recherches, nous savons très peu de choses de la vie d'Alice Sauerwein avant 1914, ses contours deviennent plus précis dans les années qui suivent la Première Guerre mondiale. À partir de ce moment, ses lettres, qui jusque-là restaient très impersonnelles, commencent à révéler certains aspects de sa personnalité. L'année 1923 constitue une étape importante de son développement. En acceptant de devenir secrétaire général de la Société anthroposophique en France, elle acceptait, en effet, d'importantes responsabilités. Le style de ses lettres devient alors plus libre et plus ouvert. Pour ce qui est de la vie de Jules Sauerwein, il faut aussi distinguer un avant et un après guerre. Car si le Jules Sauerwein d'avant 1914 nous fait souvent l'effet d'un être un peu instable, c'est un Jules Sauerwein conscient de ses responsabilités que l'on retrouve au sortir de la guerre. Ses doutes sur lui-même ont alors cédé la place à cet humour chaleureux avec lequel il avait l'habitude de décrire les événements et les hommes.

Quoi qu'il en soit, la biographie d'Alice Sauerwein présente bien des lacunes. C'est pourquoi nous avons essayé de restituer toute leur couleur aux éléments « périphériques », même s'ils n'ont parfois qu'un lien indirect avec les principaux protagonistes. On trouvera donc dans la présente étude, en dehors de la biographie proprement dite de Jules et Alice Sauerwein, un pan important de l'histoire du mouvement et de la Société anthroposophiques, de même qu'un fragment de l'histoire du XXe siècle.

Chatou, été 1997

Notes de l'avant-propos

1 **Courrière, Yves, *Pierre Lazareff ou le vagabond de l'actualité*, Paris 1995, cf. en particulier les p. 141, 148 et 171.**

2 Lazareff, P., préface à 2 Sauerwein, Jules, 30 ans à la Une, Paris 1961.

3 **In : *Zur Prozessangelegenheit, Sonderheft der Nachrichten der Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, Nr. 4, octobre 1952.**

4 Cf. p. 26.

5 « Car Rudolf Steiner nous avait prévenus que les personnes qui ont une mission importante à accomplir perdent la faculté d'agir lorsque leur nom n'est pas transmis à la postérité de manière vivante. » Comtesse Johanna von Keyserlingk, *Koberwitz 1924. Geburtsstunde einer neuen Landwirtschaft*, publié par le comte Adalbert von Keyserlingk, Stuttgart, 1974, p. 71.

6 Meyer, Th., *D. N Dunlop. Ein Zeit – und Lebensbild*, Bâle, 1996 ; Tautz, J., *W . J. Stein. Eine Biographie*, Dornach, 1989 ; Zeylmans van E., J. E., *Wer war Ita Wegman ? Eine Dokumentation*, 3 vol., Éd. Georgenberg, 1990 ; Meyer, Th., *Ludwig Polzer-Hoditz – Ein Europäer*, Bâle, 1995.

7 **Steiner R., *Das Schicksalsjahr 1923 in der Geschichte der A. G. Ansprachen – Versammlungen – Dokumente. Jan. bis Dez. 1923*, (GA 259), p. 487. C'est moi qui souligne – I. D.**

8 Malheureusement, les responsables de la *Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung* m'ont priée de ne pas citer dans leur intégralité, et encore moins de reproduire en annexe, une grande partie des lettres et documents qu'il m'a été donné de consulter. Le contenu de ces lettres a tout de même été intégré – même si ce n'est pas sous la forme de citations – dans les développements de la présente étude.

9 Manfred Schmidt-Brabant, qui m'a certifié par écrit les avoir cherchées parmi les 1200 à 1500 classeurs dans lesquels sont conservés les documents concernant l'histoire de la Société anthroposophique, n'a pu, pour l'instant, mettre la main dessus. Il est très regrettable que ce soit le secrétaire général de la S. A. U. en personne qui, jusqu'à peu, était obligé d'entreprendre lui-même de telles recherches, lui qui déclara dans plusieurs articles (cf. Schmidt-Brabant, M., *Über die Archive im Goetheanum*, in : *Was in der anthroposophischen Gesellschaft vorgeht* du 29-1-1995, et l'interview qu'il a donnée avec l'archiviste nouvellement embauché Über den Aujbau des Archivs am Goetheanum, in : ibid., du 19-5-1996) que le recensement du demi-million de documents existants demanderait vingt ans de travail à un archiviste. D'après lui, il faudrait attendre la fin du siècle pour que soient réalisés les plans de construction des archives et de la bibliothèque, et que les archivistes, les chercheurs et les documents d'archive trouvent leur

place. – Il va de soi que je n’ai pas pu attendre le prochain millénaire. Au contraire : plus je m’intéressais au destin de Jules et Alice Sauerwein, plus il devenait clair pour moi que le travail de mémoire devait obligatoirement se faire avant le tournant de ce siècle.

10 L’historiographie moderne est trop peu consciente du fait que le nombre et l’importance des sources et des documents se rapportant à un événement ou à une personne précis ne nous renseignent qu’indirectement sur la place qu’ils ont occupée dans le processus global de l’évolution. On ne peut en aucun cas déduire de la qualité des sources la plus ou moins grande signification d’un événement passé. Au contraire : il semble que les événements les plus lourds de conséquences – on pense ici au mystère de Golgotha – passent souvent inaperçus aux yeux des contemporains. Et ainsi, des événements pour lesquels il existe encore des témoins peuvent eux-mêmes rester ignorés.

11 Cf. : *Histoire du patrimoine de la Société anthroposophique en France. Étude réalisée par le Cercle Alice Sauerwein*, janvier 1995, publication privée.

PREMIÈRE PARTIE

Jules et Alice Sauerwein.
Enfance et jeunesse

1

Marseille

On sait à quel point le paysage, le climat et la végétation d'une région, de même que les caractéristiques économiques et culturelles qu'elle a héritées du passé, contribuent à former le caractère et le tempérament de ceux qui y vivent. Mais c'est lorsque l'homme se trouve encore à un âge où les influences extérieures ont moins pour objet de former sa conscience que de faire éclore ses facultés inconscientes, ces facultés ancrées jusque dans sa constitution physique, que l'environnement social et géographique s'imprègne avec le plus de force dans les couches profondes de son être. Ainsi, on peut dire que cet environnement, surtout dans les premières années de la vie, correspond à l'être supérieur de l'homme. Qu'il s'agisse de la mer turquoise et transparente dans laquelle se reflète le soleil du sud ou de la mer démontée des régions froides ; qu'il s'agisse des claires forêts de pins et de cyprès ou des forêts sombres et impénétrables ; qu'il s'agisse des villages et des villes, de leurs odeurs et de leurs couleurs, des mœurs de leurs habitants, sans oublier la toile de fond historique sur laquelle cette vie se déploie; tout cela se trouve dans un lien complexe avec certains traits de caractère que les hommes qui y vivent amènent de leur passé.

Alice et Jules Sauerwein sont nés tous deux à Marseille. Alice y a vécu trente-trois ans, c'est-à-dire la moitié de sa vie ; quant à Jules il y a passé les dix-sept premières années de son existence. La ville et ses alentours sont situés à point clé sur un axe nord-sud traversant l'Europe de l'ouest de part en part. Cet axe, qui se confond en partie avec le cours du Rhône, a pour point de départ, au nord, la ville d'Amsterdam, dont on peut dire qu'elle est la porte d'entrée septentrionale de l'Europe, Marseille en étant la porte d'entrée méridionale. On peut d'ailleurs considérer aussi Marseille comme la porte d'entrée d'une ligne de force, d'un courant de migration qui, venant du sud-est et se dirigeant vers le nord-ouest, traverse la France entière un peu à l'ouest de Chartres et de Paris, puis les Cornouailles, et aboutit en Irlande.

L'une des légendes du Graal décrit le périple de Joseph d'Arimathia en l'an 44 après J.-C..[1] Chassé de Terre sainte, il

s’était embarqué sur un frêle esquif en compagnie de Lazare, de Maximin, de Sarah la noire et des trois Marie (Marie-Madeleine, Marie-Jacob et Marie-Salomé), et avait dérivé au gré des courants. Il emportait avec lui la sainte relique, c’est-à-dire le calice de la cène dans lequel il avait recueilli le sang du Christ. Il finit par échouer non loin de Marseille, dans une petite baie baptisée depuis les Saintes-Maries-de-la-Mer. Celle-ci est restée jusqu’à aujourd’hui le but d’un mystérieux pèlerinage de gitans, lesquels, dans le prolongement de certaines traditions gnostiques, vouent un culte à Marie-Madeleine, la Vierge noire. Les trois Marie et Lazare sont restés dans le sud de la France jusqu’à leur mort. Quant à Joseph, le gardien du saint Graal, il semble avoir poursuivi son voyage jusqu’en Cornouailles, sa patrie, dans le sud-ouest de l’Angleterre, où il le déposa dans un lieu invisible au plus grand nombre, le château du Graal.

Le mythe même de la fondation de Marseille au VIe siècle av. J.-C. par les Phocéens indique que certaines impulsions spirituelles originaires du Moyen-Orient sont parvenues en Europe au travers de ce qui allait devenir plus tard Marseille. Avant de se lancer à la découverte de la partie occidentale de la Méditerranée, les Phocéens s’étaient rendus à Éphèse, en Asie mineure, afin d’y recueillir les oracles d’Artémis aux multiples mamelles. Cette divinité centrale des mystères éphésiens, sœur jumelle d’Apollon, apparut alors en songe à une prêtresse du nom d’Aristarchée pour enjoindre les Phocéens d’emporter avec eux des reproductions de sa statue afin de propager son culte au-delà des mers. Les Phocéens emportèrent donc une statue de la déesse ainsi que des plants de vigne, des grains et des oliviers. Ils naviguèrent jusqu’à une baie entourée d’îles qui leur rappelait leur patrie, la future Marseille.

Depuis sa fondation, Marseille fait partie de ces villes européennes qui contribuent au développement des échanges, qu’ils soient commerciaux, culturels, humains ou religieux, entre les différentes parties du monde. Lorsqu’elle était encore une cité phénicienne, Marseille dominait toute la Méditerranée occidentale, et les monnaies à l’effigie d’Artémis et d’Apollon qui y étaient frappées avaient cours jusque dans les ères culturelles romane, ibérique et gauloise. Au temps des croisades, elle était une plaque tournante pour les bateaux qui prenaient la mer en direction de la Terre sainte. Chargés de soldats et de chevaux, puis plus tard de pèlerins, ils s’en revenaient les cales remplies de denrées exotiques. Ainsi Marseille, cette cité farouchement indépendante qui ne devint française qu’en 1481, peut-elle être considérée comme l’un des berceaux de ce cosmopolitisme moderne qui rapproche chaque jour un peu plus les peuples, les pays et les continents. Des milliers d’hommes et de femmes ont embarqué dans son port pour un voyage sans retour vers les Amériques. Grâce aux relations qu’elle est parvenue à établir avec toutes les parties

du monde, Marseille est devenue un centre commercial de transit par excellence, un lieu de passage, un lieu d'échanges et de brassage ouvert à toutes les influences culturelles et spirituelles.

Mais bien qu'elle soit résolument tournée vers le monde et le commerce, certaines forces semblent l'avoir toujours préservée de la déliquescence, un peu comme si ses anciens remparts l'avaient aidée à maintenir sa cohésion. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, elle avait gardé un aspect tout médiéval : un dédale de ruelles sombres et crasseuses, parcourues en leur milieu par une rigole malodorante ; des maisons poussées sans harmonie vers le ciel et qui se pressaient les unes contre les autres à l'intérieur du vieux mur d'enceinte. Et, solidement maintenue par ces murs qui enserrent bâtiments et rues comme dans un étau, Marseille, à l'abri de ses collines, ne livre toujours pas, de nos jours, un accès facile aux étrangers. Ses venelles en forme de montagnes russes, ses escaliers qui freinent la circulation des hommes et des marchandises, constituent un contrepoids à son ouverture sur le monde, un contrepoids sans lequel la ville aurait eu du mal à survivre à cette vie grouillante propre à tous les lieux de passage.

Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que Marseille a commencé à s'étendre et qu'est sorti de terre le quartier dans lequel ont vécu Jules et Alice Sauerwein. Jules Sauerwein commence ses mémoires par ces phrases : « La rue de Montevideo où je suis né en 1880 n'est ni longue, ni large, ni belle. Elle est située au pied de la colline où s'élève l'église Notre-Dame-de-la-Garde, patronne des marins. Notre maison, au n° 13, a deux étages et trois fenêtres de façade. Elle possède une terrasse et un petit jardin où pousse un magnolia, si grand que son faîte domine la maison. La vue qu'on y découvre embrasse toute la ville et le vent nous y apporte parfois une âcre et bonne odeur d'épices. »(2)

La famille Sauerwein a déménagé plusieurs fois à l'intérieur de ce quartier plutôt bourgeois situé à l'est du Vieux-Port qui fait partie aujourd'hui du VIIe arrondissement de Marseille. Il n'est pas un coin de ce quartier d'où l'on n'aperçoive Notre-Dame-de-la-Garde, cette église construite au XIXe siècle qui, tel un emblème, surplombe la ville tout entière. Les jolis immeubles qu'ont successivement habités les Sauerwein se ressemblaient certainement tous un peu ; il est probable que comme bon nombre d'immeubles marseillais, ils présentaient des rangées de trois fenêtres sur la rue. Seule variait la taille des appartements occupés par les Sauerwein, la famille étant passée, en l'espace de quelques années, de quatre à huit membres.

Non loin de ce quartier d'habitation s'étend le Vieux-Port, avec sa multitude de bateaux et de canots, avec ses commerçants,

ses marins, ses mendiants et ses prostituées. Mais au-delà du Vieux-Port, c’est la Méditerrané turquoise, traversée jusqu’au fond par les rayons du soleil méridional, aux rivages plantés de cyprès et de palmiers. Et régulièrement, la ville et le port sont balayés par le sirocco étouffant ou par le mistral glacé qui portent jusqu’aux nuages la crasse de cette agglomération où des hommes et des marchandises de tous les horizons se croisent et s’amassent.

2

Les origines

Le courant héréditaire et culturel dans lequel sont nés Alice et Jules Sauerwein a de quoi surprendre par sa diversité. Ni leur père ni leur mère ne sont originaires de Marseille. Comme tant d'autres immigrants qui étaient venus s'établir dans cette ville, c'est donc sur une terre qui leur était étrangère que leurs parents se sont mariés en 1861.

Le *paterfamilias*, Christian Philippe Sauerwein (1831-1897), était un homme de belle prestance que Jules Sauerwein se rappelle avoir vu chaque matin passer avec soin un fer à friser dans sa chevelure d'un roux doré entremêlée de mèches blanches. Ses ancêtres paternels, les premiers Sauerwein, étaient des protestants du Salzkammergut qui avaient quitté l'Autriche catholique au XVIe siècle pour aller s'établir à Sankt Goarshausen, en Rhénanie. C'est dans cette ville pittoresque située au pied de la Lorelei qu'est né Christian Philippe en 1831. Plus tard, la famille a émigré au Hanovre, royaume indépendant pour quelque temps encore, mais que Christian Philippe et son demi-frère préférèrent bientôt quitter, supportant mal, semble-t-il, l'influence sans cesse croissante exercée par la Prusse sur la vie culturelle et politique de ce pays. Avant que n'éclatent les troubles de 1848, Christian Philippe, qui n'avait pas encore dix-sept ans, suivit son demi-frère dans le nord de la France. Nous ignorons quels sont les motifs qui ont poussé les deux frères à venir s'établir en France. Par contre, nous savons que Christian Philippe n'a jamais tout à fait rompu les liens qui l'unissaient au Hanovre. En effet, bien des années après qu'il eût quitté ce pays, il fut nommé consul honoraire de la ville de Hanovre par le roi lui-même. – Après un court séjour des deux frères à Lille puis à Paris, Christian Philippe poursuivit sa route vers le sud, jusqu'à Marseille, où il s'établit négociant en laines australes. Cette profession lui permit d'être élu à la chambre de commerce de la ville et d'occuper une position sociale importante.

La mère de Jules et Alice Sauerwein, Florentine Henriette Marie Roux (1837-1894), dont Christian Sauerwein avait fait la connaissance alors qu'elle effectuait un court séjour à Marseille, était issue d'une famille qui comptait des ancêtres bretons et

hollandais. – Le baron Jan van Styrum (1757-1824), natif d'Haarlem, était l'une des personnalités les plus en vue de la vie publique hollandaise. Il avait exercé plusieurs charges importantes dans son pays lorsque Napoléon le nomma préfet du département de Loire-Inférieure en 1811. À Nantes[(5)], il acquit en peu de temps la réputation d'un homme généreux, cordial et sympathique, n'hésitant pas à mettre sa fortune personnelle au service de la municipalité. Il démissionna néanmoins de ses fonctions dès le mois de février 1813, parce que Napoléon, en préparation de la campagne de Russie, exigeait de lui qu'il prît les mesures nécessaires pour enrôler dans la Grande Armée les fils de paysans et de bourgeois, ce qu'il refusait de faire.

Malgré son hostilité déclarée à la politique belliqueuse de l'Empire, la famille van Styrum continua à demeurer à Nantes, le « Hollandais » s'étant accoutumé, grâce à son ouverture d'esprit, aux « mœurs bretonnes », comme il est dit dans l'histoire de la ville.[(6)] Le « respect et la sympathie » dont il avait joui en Hollande s'étaient encore accrus dans sa nouvelle patrie, et van Styrum ne faisait pas non plus mystère de son amour pour Nantes et ses habitants. C'est donc très certainement d'un bon œil qu'en 1812, il vit le mariage de sa fille Cornelie avec le receveur des impôts de la ville, Prospère Tampon de Lajariette, puisque ce mariage l'unissait à la bourgeoisie nantaise. La petite-fille de Jan van Styrum, Jeanne Tampon de Lajariette, serait plus tard la mère d'Henriette Roux, et donc la grand-mère de Jules et Alice Sauerwein. Elle épousa Jules Roux, fils d'un riche armateur dont la petite flotte faisait du commerce depuis le XVIIIe siècle avec l'île de France (aujourd'hui l'île Maurice).

Aussi bien le père que la mère d'Alice et Jules Sauerwein étaient issus d'« anciennes » familles non seulement ouvertes sur le monde, mais aussi, en particulier pour celle de la mère, remarquablement aisées et bourgeoises. Il est certain, en effet, qu'Henriette Roux n'a pas dû connaître dans sa jeunesse les difficultés matérielles auxquelles son mariage avec Christian Sauerwein n'allait pas tarder à la confronter, difficultés qu'elle semble avoir supportées avec une grandeur d'âme remarquable. Jules Sauerwein, dans son autobiographie, évoque l'attitude majestueuse et les traits doux d'une mère dont tout semble indiquer qu'elle avait hérité de la bonté de cœur et de la forte volonté attribuées à bon droit aux femmes hollandaises.

Alice Wilhelmine Sauerwein est née le 12 juillet 1865. Elle était le deuxième enfant de la famille. Quant à Jules Auguste Sauerwein, septième et avant-dernier rejeton, il vit le jour le 20 janvier 1880, quinze ans après sa sœur Alice. À l'intérieur d'une année, six mois séparent leurs anniversaires, Alice étant née sous le signe du Cancer, au moment des grandes chaleurs de l'été, et son frère sous celui du Capricorne, au beau milieu de l'hiver. Ces

deux signes, Cancer et Capricorne, se font face et se complètent, un peu à la manière d’Alice et Jules Sauerwein qui, malgré tout ce qui les distinguait l’un de l’autre, se complétaient mutuellement.

De par leur naissance, Alice et Jules Sauerwein se sont trouvés au contact de trois grands courants culturels, de trois styles de vie, relevant chacun d’une région différente de l’Europe : un courant culturel allemand, représenté par leur père ; un courant de l’Europe du nord-ouest, puisé aux racines bretonnes et hollandaises de leur mère ; et, enfin, un courant méditerranéen déterminé par le lieu de leur naissance et de leur enfance. Et cette diversité qui les élevait presque naturellement au-dessus de l’esprit du peuple français et leur permit de se lier à lui sans subir son influence exclusive, fut une condition essentielle de leur engagement futur. Ils ne cessèrent, en effet, au cours de leur existence, d’être confrontés aux questions profondes et mystérieuses touchant à l’essence même de cet esprit du peuple français.

3

Dévotion et dévouement

Henriette Roux a dû en surprendre plus d'un lorsqu'elle décida de quitter sa Bretagne natale pour rejoindre Christian Philippe Sauerwein à Marseille. Les affaires de ce dernier n'étaient pas particulièrement florissantes, mais la mère d'Alice et Jules Sauerwein accordait peu d'importance à la richesse et au bien-être. Sa profonde piété, son désir de mettre toute sa personne au service de Dieu dans la vie de tous les jours, s'accordaient parfaitement avec les idéaux de Christian Philippe Sauerwein. À ses yeux, il était le compagnon idéal.

Alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, elle avait opté pour le calvinisme de sa mère, contrairement à ses trois frères qui avaient préféré adopter la foi de leur père, descendant d'une vieille famille bretonne catholique. La dot de la jeune femme fut certainement modeste. La fortune familiale avait, en effet, fondu comme neige au soleil sous l'effet de la prodigalité et du manque de sérieux des dits frères.

L'austère milieu protestant – calviniste du côté de la mère et luthérien du côté du père – dans lequel ont grandi les enfants Sauerwein, peut être considéré, d'une certaine manière, comme l'antithèse de tout ce que peut offrir un port méditerranéen comme Marseille. Les prières, les offices religieux auxquels on assistait avec une belle régularité, les privations qu'on s'imposait pour pouvoir venir en aide aux plus démunis, contrastaient violemment, par tout ce qu'ils impliquaient de recueillement intérieur, avec le rythme trépidant de cette ville tournée vers le monde, de cette ville saturée d'odeurs et de soleil.

Ce contraste entre une intériorité et une extériorité d'une égale intensité est à l'origine d'une dynamique qui a marqué de son empreinte l'enfance et la jeunesse d'Alice et Jules Sauerwein, et dont les traces se retrouvent, bien des années plus tard, dans leurs traits de caractère et leurs intérêts d'adultes. Assurément, c'est l'élément protestant, l'élément de l'« intériorité » un peu grave, qui l'a emporté chez Alice. Elle était la plus âgée des filles de cette nombreuse fratrie et il lui incombait, par

conséquent, de veiller sur ses cadets. C’est à cette époque qu’elle a développé les facultés qui ont permis à Rudolf Steiner de lui accorder une confiance presque absolue. Fidèle au modèle parental, elle a mis toute son existence au service d’un idéal. L’aînée des demoiselles Sauerwein était consciente de son devoir.

Chez Jules, au contraire, qui s’embarrassait peu du carcan de l’autodiscipline, c’est l’élément extérieur qui a pris le dessus. On pourrait le comparer, surtout dans l’exercice de sa profession de journaliste, de dénicheur de scoops surprenants et audacieux, à l’un de ces vents méditerranéens puissants et chauds qui, de loin en loin, soufflent sur Marseille leur haleine chargée de saveurs lointaines.

Pourtant, il allait être marqué lui aussi par l’atmosphère recueillie des temples de son enfance, de ces temples où la lumière du jour ne parvenait que filtrée. La Bible jouera un rôle important dans sa vie. Il y reviendra sans cesse, de même qu’il restera attaché à la musique allemande, en particulier celle de Bach et de Wagner. Car Jules Sauerwein n’était pas seulement un mélomane passionné, il était aussi un pianiste virtuose.

De la même manière, ce sont les deux éléments qui vivaient en Alice. En elle aussi continuait à vivre cet autre élément qu’elle avait reçu dans son enfance, celui de l’extériorité. On pense ici aux nombreuses relations qu’elle devait nouer plus tard parmi les personnes que réunissaient la théosophie et l’anthroposophie, et qui venaient de tous les horizons.

* * *

« Il est midi, se souvient Jules Sauerwein dans son autobiographie[7]. Au premier étage ma mère vient de faire tinter une petite sonnette. Nous montons tous, les enfants, et aussi la cuisinière et la femme de chambre, toutes deux protestantes et engagées sur la recommandation de quelque pasteur. Ma mère lit quelques versets, soit de l’Évangile, soit d’un Psaume. Elle demande à Dieu de bénir la journée, de donner à chacun du courage pour sa besogne quotidienne, et puis, debout, nous chantons un cantique, toujours le même. Il commence par les deux vers : *Grand Dieu nous te bénissons*. Il se termine par les deux vers : *Son immense charité, Dure à perpétuité*. J’ai encore dans l’oreille la voix criarde de la cuisinière psalmodiant : *Dure à pe-er-pé-tu-u-ité*. »

Jules et Alice Sauerwein ont grandi avec leurs quatre frères et sœurs. Le plus âgé, Christian, est né en 1863. Il fut suivi deux années plus tard par Alice Wilhelmine, à son tour suivie, à deux ans d’intervalle, de Laure. Jeanne et Ernest, nés respectivement en 1870 et 1874, sont morts en bas âge. Jules a vu

le jour en 1880, quatre ans après son frère Charles et deux ans avant sa sœur Lydie. La famille semble avoir joui de revenus conséquents. Chacun des enfants avait sa propre gouvernante, et la mère était à la tête d'une domesticité nombreuse, composée très vraisemblablement de protestants choisis en raison de leur appartenance religieuse. Tous les dimanches on se rendait en groupe au catéchisme dans l'un des quatre temples protestants de la ville, puis on restait pour le culte. – « Notre temple est singulièrement laid. Une salle nue, sans ornements, et une chaire sans abat-voix. Le pasteur a l'air d'émerger d'un puits. » – Durant toute leur enfance, Jules et Alice Sauerwein ont vu les pasteurs de Marseille aller et venir dans la maison familiale : « âmes belles mais commensaux souvent ennuyeux et dont le zèle affectueux n'épargnait rien. »(8)

* * *

En leur qualité de protestants convaincus et pratiquants, les Sauerwein appartenaient à une minorité au sein de cette ville à forte tradition catholique dont les citoyens, au temps des guerres de religion, s'étaient montrés très hostiles aux « parpaillots ». Dans une supplique au roi datée du XVIIIe siècle, ils appelaient les foudres de l'enfer sur les « hérétiques et tous ceux qui se tiennent éloignés de la foi catholique ».(9) C'est seulement après la promulgation de l'édit de Tolérance en 1787 qu'un nombre de plus en plus important de protestants s'installèrent à Marseille – des étrangers pour la plupart (Suisses et Allemands) – attirés par les perspectives qu'offrait cette ville commerçante. Si leur présence fut tolérée et s'ils purent pratiquer librement leur culte, c'est en bonne partie parce que les Marseillais avaient compris tout le parti qu'ils pouvaient tirer de leur richesse et de leurs compétences. Malgré cela, les protestants, dont la plupart étaient calvinistes, ne demeurèrent jamais qu'une petite minorité.(10)

Entre ces familles aisées et d'un bon niveau culturel, l'entraide jouait un grand rôle. Comme toutes les minorités, les protestants durent se serrer les coudes, ce qui contribua à les couper un peu plus encore de leur entourage. Certains catholiques ont d'ailleurs continué à les éviter jusqu'au beau milieu du XXe siècle, par crainte, raconte-t-on, de leur trop fervente dévotion.

On peut imaginer que Jules et Alice se sont rapidement rendus compte qu'ils étaient différents des autres. Moins peut-être Alice que Jules. Protégée par les murs de la pension protestante qu'elle fréquentait, elle n'a pas, comme son frère, était mêlée aux jeux et aux travaux des petits catholiques.

Le zèle que mettaient les parents Sauerwein à pratiquer les devoirs de la religion, leur étude assidue de la Bible, ne

pouvaient que se heurter à l'incompréhension de leurs enfants, et leur donner pour le moins matière à moquerie et à taquinerie. On peut ainsi imaginer que cette altérité les a aidés à acquérir, dès leur plus jeune âge, une certaine force d'âme.

Bien qu'une fois adultes ils se soient l'un et l'autre éloignés du protestantisme, il portent tous deux la marque de leur éducation protestante : le sérieux et le goût du travail, certains doutes intérieurs, des pudeurs d'âme, ont longtemps compté parmi les traits de caractère du frère et de la sœur. Ces longues heures passées à étudier la Bible leur ont en outre permis d'acquérir une connaissance très approfondie de l'Ancien et du Nouveau Testament. Jules Sauerwein raconte notamment comment, lorsqu'il était journaliste, il s'est servi à plusieurs reprises de ses connaissances pour faire impression et éveiller confiance.(11)

Mais les textes bibliques, au-delà des noms de prophètes et des versets des psaumes, ont laissé une impression profonde dans leurs âmes enfantines. Ainsi, Jules raconte dans son autobiographie à quel point l'idée de l'amour divin l'a marqué. La Bible avait fait naître en lui tout un monde d'images qu'il retrouvait lorsqu'il contemplait des illustrations de Gustave Doré. « Je me vois le soir, sous la lampe à pétrole, contemplant avec une sorte d'effroi sacré ses dessins romantiques, évoquant, baignés dans une clarté transparente, des êtres célestes, ou dépeignant, sombres et violents, les monstres des prophéties et de l'Apocalypse. »(12) Et ces images s'étaient inscrites si profondément en lui que peu avant le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale, alors qu'il était presque âgé de soixante ans, il eut une de ces visions apocalyptiques où des processus spirituels réels nous apparaissent sous forme d'images tirées de l'enfance. Alors qu'il se trouvait à un concert – on jouait du Brahms – il fut envahi par une vision : annoncée par les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse, une « entité puissante », une entité démoniaque, prenait possession d'un homme. Or cet homme était Adolf Hitler.(13) Nous y reviendrons.

4

L’image des parents
Les années d’apprentissage

L’éducation des enfants Sauerwein aurait été tout à fait incomplète sans l’exemple d’une mère que Jules Sauerwein décrit comme l’« image vivante de l’authentique amour du prochain ». C’est elle, en effet, qui rendait vivant ce que les enfants apprenaient dans la Bible et au catéchisme. Elle avait l’art de métamorphoser la froide rigueur calviniste en vie et en amour.

On peut facilement imaginer combien Alice a dû être marquée par cette femme qui lui apprit très tôt à tenir une maison, d’autant qu’Henriette Roux, épouse Sauerwein, semble avoir été douée de qualités de cœur peu communes. Jules nous apprend que sa mère recevait chaque matin les crève-la-faim de la ville, dont certains étaient affligés des maladies les plus invraisemblables.

Marseille, comme tous les grands ports, attirait à elle la misère. Toute une cohorte de sans-logis et de déracinés y avait trouvé refuge, de ces gens qui, trop faibles pour participer aux grands courants de migration vers les Amériques, traînaient dans le port à la recherche d’un hypothétique travail. À cela s’ajoutait le fait que Marseille, en tant que porte ouverte sur le sud, était frappée par toutes sortes de maladies infectieuses. Il y a seulement un siècle, en 1884, une épidémie de choléra y fit plusieurs milliers de morts.

La mère de Jules et Alice Sauerwein se consacrait à ces malheureux avec toutes les forces dont elle disposait. Jules raconte qu’elle recevait chez elle des pauvres affligés de maladies « qu’on ne connaît pas hors de Marseille. L’un d’eux souffre de ‘tremblements dans le fondement’, une femme relevant de couches affirme que ‘le lait s’y est mis dans les jointures’. Plus étrange encore est le cas d’un vieillard dont le ‘cœur s’est retourné sur l’estomac’. » Henriette Roux écoutait patiemment et aidait comme elle pouvait. Elle prenait ces gens et leurs souffrances au sérieux, et c’est sans doute en cela qu’elle leur apportait le plus grand soulagement. Car les modestes ressources du ménage ne lui permettaient pas de leur faire des dons bien importants. « J’ai vu ma mère agir ainsi »(14) disait-elle comme

pour s’excuser. – Et en effet, traditionnellement, les membres des familles hollandaises calvinistes aisées ont toujours considéré comme leur devoir de soulager le sort des pauvres et des indigents. Cette tradition de l’amour du prochain trouvait en Henriette Roux un digne prolongement. Peu de temps avant sa mort, elle se rendait encore tous les matins chez une malade pour la soigner. Et c’est le visage baigné de larmes que cette dernière s’est écriée sur sa tombe, le jour de son enterrement : « C’était une sainte, celle qui vient de mourir ».[15]

* * *

Nous ignorons quelles facultés l’école a fait éclore chez Alice Sauerwein. On peut supposer cependant qu’en tant que jeune fille protestante elle fut scolarisée dans le cadre de petits groupes privés (l’école primaire protestante de jeunes filles de Marseille n’ouvrira ses portes qu’en 1883) où l’on enseignait la culture générale, la couture, le tricot, le piano, le dessin, la gymnastique rythmique, les travaux manuels, sans oublier les langues étrangères, séjour à l’étranger compris.[16] – Mais peu importe au fond ce qu’elle a pu apprendre. Car ce qui frappe avant tout chez elle, outre sa vive intelligence, c’est sa volonté de fer, une volonté dont elle s’est servie pour assumer le mieux possible les lourdes responsabilités qui furent les siennes. Sa mère, cette femme d’ordre et de cœur, ne lui avait-elle pas suffisamment montré, à travers ses actes, qu’il est possible d’influer sur le cours des choses, de devenir en quelque sorte le catalyseur grâce auquel les choses nécessaires vont pouvoir se faire.

Mais il y a un autre aspect de la vie d’Alice Sauerwein qui renvoie à cette image de la mère apportant du réconfort aux malheureux, à savoir son lien avec la médecine et la pédagogie curative anthroposophique. C’est à ces thèmes qu’est consacrée la dernière publication parue dans la maison d’édition qu’elle avait fondée, signe qu’elle avait parfaitement compris l’importance de l’impulsion thérapeutique pour l’avenir de l’humanité. De ce point de vue, certains événements survenus au sein de sa famille, je veux parler de la mort de son frère Ernest et de sa sœur Jeanne, ont dû particulièrement la toucher, elle qui était la sœur aînée. D’Ernest nous savons qu’il est mort du croup en 1878. Il avait quatre ans et Alice en avait treize. – Quels ont pu être ses sentiments face à la mort de ce petit garçon pour lequel ni les médecins, ni sa mère, ni même ce Dieu auquel elle adressait chaque jour des prières, ne pouvaient rien ?



Alice Sauerwein

En 1894, lorsque sa mère mourut à son tour d'une grippe infectieuse à l'âge de cinquante-sept ans, elle qui avait été le pivot et le soutien de la famille, c'est une grande responsabilité qui incomba à Alice. « Ce fut pour moi comme si toute la bonté du monde avait disparu », se souvient Jules Sauerwein[(17)], laissant ainsi entendre quel « héritage » difficile sa sœur allait devoir assumer. Car Henriette Roux laissait derrière elle une famille nombreuse et comptant notamment trois enfants mineurs : Charles, âgé à l'époque de dix-huit ans, Jules, âgé de quatorze ans et Lydie âgée de douze ans.

On peut supposer qu'Alice, à compter de ce moment, s'est vue contrainte de remplir le rôle que remplissait autrefois sa mère. Comment s'est-elle acquittée de cette tâche, elle qui avait vingt-neuf ans à l'époque, et quels auront été ses sentiments face à ces nouvelles responsabilités ? A-t-elle, comme sa mère, reçu chez elle les pauvres, les malades et les vieillards, et a-t-elle écouté leurs plaintes avec la même patience et la même bonté ? Était-elle chargée désormais de faire retentir la cloche annonçant qu'il était temps de se rassembler pour lire quelques versets de la Bible avant de passer à table ? – Pas de doute en tout cas que la mort de sa mère a scellé le destin d'Alice Sauerwein en l'obligeant à faire une croix définitive sur d'éventuels projets de mariage. À défaut de fonder son propre foyer, elle allait devoir se consacrer à l'éducation de ses frères et sœurs encore mineurs.

Ces circonstances, qui révèlent un côté un peu tragique du destin personnel d'Alice Sauerwein, nous permettent de mieux comprendre l'origine de cette détermination avec laquelle elle accomplissait chacun de ses actes, détermination qui pourrait parfois passer pour de la dureté.

C'est qu'elle avait appris, dès son plus jeune âge, à ne pas désirer pour elle-même ; c'est que les coups du destin ne lui permirent pas de désirer pour elle-même. – Cette capacité à renoncer à l'accomplissement de ses désirs personnels, cette faculté de se mettre au service d'une cause supérieure, font partie de ses qualités d'âme les plus remarquables et les plus convaincantes. Ce sont ces qualités qui ont amené Rudolf Steiner à lui accorder une telle confiance.

* * *

« Aujourd'hui nous ne parlerons qu'allemand ». C'est avec ces mots adressés à ses enfants que Christian Sauerwein, est censé avoir commencé plus d'une fois la journée. Mais cette déclaration d'intentions était rarement suivie d'effets, si bien que les enfants Sauerwein, malgré les origines allemandes de leur père,

n’ont pas appris l’allemand à la maison. Pourtant, la famille Sauerwein était proche de la culture allemande, ce dont Jules semble avoir le mieux tiré profit.

Car si l’image de la mère se profile derrière la biographie d’Alice Sauerwein, c’est sans doute l’image du père, cet homme grand et robuste dont la chevelure blonde et l’accent guttural devaient fortement trahir, sous le soleil de la Méditerranée, les origines allemandes, qui a le plus imprégné Jules Sauerwein. Car que ce soit en tant que journaliste, en tant qu’anthroposophe ou en tant que traducteur des œuvres de Rudolf Steiner, ce dernier devait, sa vie durant, se montrer un fin connaisseur de la culture allemande. Il n’a jamais cessé d’accorder sa confiance aux valeurs spirituelles et culturelles de l’espace germanophone, ce qui, d’une certaine manière, lui a permis de reconnaître avant les autres, et parfois même mieux que les autres, ce qui peut en être considéré comme la *contre-image*, à savoir le nazisme.

Alors qu’il n’était encore qu’un enfant, Jules Sauerwein conçut un véritable amour pour la musique allemande (son amour pour la langue allemande, qu’il n’apprit que dans les années 1903-1906, durant son séjour à Vienne, naîtra plus tard). La musique correspondait, en effet, parfaitement à la personnalité de cet être sensible, artiste et volontiers romantique, dont l’imagination était remplie d’images fantasmagoriques devant beaucoup à Gustave Doré. Les harmonies et les images des opéras de Richard Wagner, ces œuvres qui, au XIXe siècle et au début du XXe, firent l’effet d’une révélation à beaucoup de ceux qui étaient en quête de spiritualité, ressemblaient à ces images de son enfance dans lesquelles on sent comme l’intuition de l’existence d’un monde supérieur.

Non seulement Jules Sauerwein aimait la musique, mais il savait l’interpréter avec beaucoup de talent. Il passait, auprès de ceux qui l’ont connu d’un peu près, pour un pianiste d’une étonnante virtuosité, et plus d’un, après l’avoir entendu jouer (précisons qu’il n’avait pas besoin de partition), s’est demandé si ses dons de pianiste n’égalaient pas ses dons de journaliste.
– Après que sa mère lui eut appris les premiers rudiments du solfège, sa formation musicale fut assurée par des personnes sortant du lot : ainsi la marquise de Grimaldi-Ragusse qui, malgré sa goutte, interprétait avec lui à quatre mains la Passion selon saint Matthieu de Bach ; Jean de Queylar qui lui fit découvrir Wagner, Beethoven et Bach sur son orgue ; et enfin Juliette Mante-Rostand qu’il allait voir dans son château situé non loin de Marseille et qui lui enseigna les secrets des mélodies de Brahms. (18)

Le talent musical de Jules Sauerwein est à mettre en relation avec son talent d’écrivain. Mais surtout, il lui ouvrit la voie du

monde spirituel. Peu de temps après la mort de Rudolf Steiner, Jules Sauerwein fit paraître dans divers journaux allemands un court article dans lequel on pouvait lire : « La musique est pour moi un moyen d'entrer en contact avec toutes les réalités supérieures. C'est une sorte de clef magique qui conduit dans la conscience des êtres et des phénomènes qui ne sont pas de ce monde. Grâce à la musique allemande, j'ai pu avoir accès à ces sphères invisibles. »[19]

5

Théosophie à Marseille

Lorsque Helena Blavatsky (1831-1891) débarqua à Marseille, le 13 mars 1884, presque un an s'était écoulé depuis qu'elle avait fondé à New-York, en compagnie de Henry Steel Olcott (1832-1907), la Société théosophique. Elle avait été contrainte, pour des raisons de santé, de quitter Adyar, une petite ville proche de Bombay, quartier général de cette jeune société. Son point de chute en Europe fut donc Marseille, qu'elle comptait quitter quelques jours plus tard pour rejoindre Londres via Paris.

Charles Blech, le futur secrétaire général de la section française de la Société théosophique, raconte la stupéfaction d'un certain commandant Courmes, venu l'accueillir quai de La Joliette à sa descente de bateau, lorsqu'il la vit apparaître dans une toilette des plus excentriques qui, loin de masquer ses formes rebondies, les mettait au contraire fort en valeur. Il se fit un devoir de lui offrir son bras, et c'est sous l'œil goguenard des Marseillais qu'il promena à travers les rues de la ville cette femme rubiconde, affublée d'un chemisier rouge vif et d'un chapeau à plumes particulièrement voyant. Il devait en garder toute sa vie le cuisant souvenir.[20]

Ce petit incident prend tout son sel quand on sait que Marseille est avec Paris la ville où la théosophie s'est implantée le plus rapidement et le plus solidement. Introduite par le baron Spedalieri, un élève d'Éliphas Levis, on comptait à Marseille, au début du siècle, quatre « branches » théosophiques, contre cinq à Paris et sept dans le reste de la France.[21] Il semble que ce mouvement qui, le premier, a popularisé un savoir tenu jusque-là secret, ait trouvé dans cette ville un terreau particulièrement fertile.

Comme il a été dit, on trouve dans l'histoire de Marseille plusieurs indices qui nous autorisent à croire qu'elle est intimement liée avec certains courants de mystères européens, notamment avec le culte d'Artémis d'Éphèse – dont Rudolf Steiner a souligné plusieurs fois l'importance pour le développement spirituel de l'Europe[22] –, et avec le christianisme primitif, introduit en Europe par Joseph d'Arimathia, Lazare et les trois

Marie. Au IVe siècle, Jean Cassien[23] personnage qui n'est pas un inconnu pour les historiens des mystères, a débarqué à Marseille pour répandre en Europe le courant issu de Jean le Baptiste. Et durant les siècles qui suivirent, Marseille est restée un aimant et un point de passage pour divers courants culturels et religieux, en particulier pour des sociétés secrètes comme la franc-maçonnerie du XVIIIe siècle, qui trouvaient là un terrain préparé par une longue tradition.[24]

Alice et Jules Sauerwein ont tous deux été membres de la section française de la Société théosophique, et même s'ils n'y ont adhéré qu'une fois établis à Paris, on peut supposer que c'est à Marseille qu'ils ont fait connaissance de la théosophie. En 1895, peu avant qu'ils ne quittent cette ville, le premier groupe théosophique (officiel) s'était formé à Marseille à la suite d'une conférence de la comtesse Wachtmeister, une amie de Blavatsky, laquelle était morte quatre années auparavant. Il est cependant plus que probable que des personnes avaient lu, seules ou en groupe, les écrits de Blavatsky avant cette date.

C'est à la comtesse Gaston d'Adhémar qu'il revient d'avoir fait connaître la théosophie aux Français. C'est elle, en effet, qui, en 1889, cent ans après le début de la Révolution française, prit l'initiative de fonder la Revue *théosophique*[25], dont le rédacteur en chef n'était autre que H. P. Blavatsky. C'est là que parurent, sous forme d'une série d'articles, les premiers textes théosophiques traduits en français, à savoir *Isis dévoilée* de Blavatsky[26], *À travers la porte dorée* de Mabel Collins, ainsi que des articles d'Annie Besant et d'occultistes français comme Papus et Gaboriau. L'année 1889 est aussi celle de la parution des *Grands Initiés* d'Édouard Schuré, une œuvre qui, en raison de l'influence durable qu'elle devait exercer sur la théosophie française et européenne, occupe une place centrale dans la genèse de ce nouveau courant spirituel.

6

En route pour Paris

Dans le Paris du début du siècle, les réalisations de l'ère industrielle moderne commençaient à faire concurrence aux derniers restes de traditions anciennes et solidement établies. L'Exposition universelle de 1889, à laquelle la métropole française doit son emblème moderne, la Tour Eiffel, devait rester dans les mémoires, de même que celle de 1900, apothéose de la révolution industrielle. Suivirent huit années d'euphorie, huit d'années d'insouciance marquées par le triomphe de la technique moderne, baptisées depuis la Belle Époque. Depuis 1895, les premières représentations cinématographiques provoquaient la terreur ou l'admiration des spectateurs ; cinq années plus tard, la première ligne du métropolitain fut inaugurée entre Vincennes et la Porte Maillot, et un an plus tard, les habitants de la capitale française connurent leur premier embouteillage à l'occasion d'un Salon de l'auto où l'on pouvait admirer les productions de Peugeot et des frères Renault.

Une ère nouvelle semblait également s'annoncer en matière d'art et de culture. La grande époque de L'Impressionnisme touchait à sa fin. Degas, Renoir et Cézanne avaient déjà peint leurs toiles les plus significatives. Seul Monet continuait à travailler dans sa maison de campagne de Giverny à la réalisation de ses célèbres *Nymphéas*. Gauguin l'incompris s'était retiré à Tahiti où il n'allait pas tarder à être la proie d'une déchéance physique et morale, tandis qu'Odilon Redon, qui ne jouissait pas à l'époque d'une grande notoriété, réalisait dans son appartement parisien ces pastels si caractéristiques que l'on sent être le produit de perceptions suprasensibles. – Les grandes représentations théâtrales et l'opéra alimentaient les conversations et faisaient la une des journaux : l'opéra de Wagner *Tristan et Iseult*, mis en scène pour la première fois en français en 1900, la représentation de Pelléas et Mélisande, un drame musical de Debussy d'après un texte de Maurice Maeterlinck, les pièces d'Ibsen que Paris découvrait, ou encore le jeu de Sarah Bernhardt dans la *Dame aux camélias* ou *Phèdre*.

Tout Paris se passionnait alors pour le destin de certains rejetons des anciennes familles françaises, comme ce Boni de

Castellane qui, après avoir épousé l’une des plus riches héritières américaines, fut abandonné par elle quelques années plus tard. Paris était la capitale du bien vivre et d’un certain raffinement typiquement français. On savait y goûter les bons vins et apprécier les toilettes des élégantes. – Mais Paris était aussi une grande métropole dont le rayonnement ne se démentait pas depuis des siècles. Elle continuait à attirer des artistes, des savants, des étudiants, des touristes, venus des quatre coins du monde, mais aussi des provinciaux à la recherche d’un travail. Et tous ces hommes et ces femmes faisaient de Paris une plaque tournante, un centre mondial où l’on trouvait tout ce qu’on pouvait désirer, et où tout semblait possible.

* * *

Jules Sauerwein est « monté » à Paris à l’âge de dix-sept ans. Élève brillant, son père rêvait de le voir intégrer l’École normale supérieure, dont le diplôme lui aurait assuré une carrière rapide dans n’importe quel domaine de la vie publique. Mais il échoua au concours, en toute logique, semble-t-il, si l’on en juge par ce portrait qu’il brosse de lui-même : « S’il y eut jamais un jeune homme artiste, fantasque, paresseux et incapable de suivre la voie escarpée du ‘bûcheur’, ce fut bien moi. »(27) Pourtant, il emportait dans ses malles un riche bagage qui, quoique disparate, consistait en « (...) une culture classique solide, mais qui ne progressera guère, une initiation musicale qui gagnera sans cesse non en technique mais en profondeur, une éducation religieuse qui m’a peut-être plus marqué que je ne le crois moi-même, et malheureusement aussi un goût du plaisir qui ne cessera de croître. »(28)

En quittant Marseille en 1897, Jules Sauerwein suivait l’exemple de ses frères qui avaient pris le large quelques années auparavant à la recherche d’un métier. Le plus âgé, Christian, s’était établi en Australie pour y monter un commerce de laines, à l’image de ce qu’avait fait son père à Marseille. Des années durant, les enfants Sauerwein avaient vécu des pensions versées par ce même Christian, jusqu’au jour où, à la suite d’une spéculation malheureuse, il se trouva ruiné et décida de partir pour l’Angleterre dans l’espoir d’y refaire sa vie. À son arrivée à Paris, Jules Sauerwein fut accueilli par son frère Charles, de quatre ans son aîné. Aussi doué que lui, très ouvert et très adroit, il avait fait l’École navale et était devenu officier de marine. Voici le souvenir qu’a gardé Jules Sauerwein de ce frère pour lequel il semble avoir eu beaucoup d’affection et qui le tirera plus d’une fois de passes difficiles : « D’une grande stature, large et puissant, doué d’un insatiable goût de vivre, il était dans ses actions comme dans ses amours, le dynamisme fait homme. (...) De plein-pied avec les grands comme avec les petits, il possédait une rare audace et rien ne lui résistait. »(29)

C’est dans les classes préparatoires à l’École normale supérieure que Jules Sauerwein fit la connaissance du philosophe Henri Bergson, un « petit homme maigre, au visage aigu, qui fait des gestes étranges en parlant » et dont il gardera toute sa vie le souvenir. « Jusqu’ici, entre les pasteurs et les professeurs de lycée, je n’ai guère entendu sur les problèmes spirituels que des hommes qui semblaient nous apporter un stock de dogmes tout faits, qu’il fallait absorber et, si possible, digérer. Ici c’est un poète, un sage, qui puise, devant nous, aux sources mêmes de la Pensée. »(30)

Henri Bergson (1859-1941), fils de juifs irlandais, était l’auteur d’une thèse remarquée sur les *Données immédiates de la conscience*. Sa philosophie devait fortement influencer la pensée de toute une génération de Français. Il passe pour le « philosophe de l’intuition », rejetant les systèmes de pensée scientifiques et faisant procéder la connaissance de l’intuition immédiate.(31) Jules Sauerwein, qui n’avait que dix-sept ans, fut très impressionné par l’homme et par le philosophe. « C’était un poète, un sage ! » écrit-il encore vers la fin de sa vie.

Malgré l’enthousiasme des débuts, le « démon de la paresse » reprend rapidement possession de Jules Sauerwein, comme il l’écrit dans son autobiographie. Il échoue au concours d’entrée à l’École normale, à cause notamment de l’histoire, ce qui a de quoi étonner quand on sait avec quelle aisance il devait se mouvoir quelques années plus tard dans les dédales de l’histoire mondiale. Il réussit tout de même à passer sa licence ès lettres avec mention *très bien*.

Au début de l’année 1898, Christian Philippe Sauerwein s’éteint à l’âge de soixante-sept ans, quatre années seulement après son épouse. C’est, à n’en pas douter, à la suite de ce décès que la famille Sauerwein rompt les liens avec Marseille et qu’Alice, Laure et Lydie rejoignent leurs frères à Paris. – Il est étonnant de constater avec quelle rapidité la famille a quitté Marseille, une ville dans laquelle leur père s’était installé quelques décennies auparavant, après qu’il eut quitté lui-même le Hanovre. Une fois installés à Paris, Alice et Jules Sauerwein restèrent en contact avec certains de leurs amis marseillais, comme par exemple les enfants du négociant suisse Auguste Robert, des protestants comme eux, dont la fille aînée, Emma Robert (1864-1956)(32), avait fréquenté la même école qu’Alice, d’un an sa cadette. Une amitié solide semble avoir uni ces deux femmes qui ont peut-être découvert ensemble la théosophie. Emma Robert, qui épousa par la suite à Marseille un Suisse nommé Gétaz, fit la connaissance de l’anthroposophie et de Rudolf Steiner au travers d’Alice Sauerwein qui la présenta même à ce dernier.

* * *

Alice Sauerwein avait trente-trois ans lorsqu'elle s'est installée à Paris. Elle avait passé trente-trois années dans l'austère milieu protestant du foyer parental où sa mère l'avait initiée aux mystères de la comptabilité domestique, où elle avait connu la pauvreté et la misère, mais aussi les soucis et les responsabilités inhérents à toute grande famille. Mais quand on connaît mieux Alice Sauerwein, on se rend rapidement compte que ces tâches ménagères n'ont pu satisfaire à elles seules son grand besoin d'agir. À n'en pas douter, elle avait des activités en dehors de la maison, elle organisait des groupes de travail ou s'occupait d'œuvres de bienfaisance. Peut-être même a-t-elle entrepris des études à la faculté de médecine ou de pharmacie de Marseille, si tant est qu'elle en ait eu les moyens financiers. En outre, on sait bien que les femmes qui, au début du siècle, poursuivaient des études ou exerçaient une profession étaient l'exception. Il paraît à peu près établi, cependant, d'après ce que l'on sait de sa vie, qu'elle a eu l'intention d'entreprendre une formation en lien avec la médecine.

Quelques mois seulement après son arrivée à Paris, on la retrouve à la tête de la Clinique des Batignolles(33). Elle accédait enfin à l'indépendance financière. La Clinique des Batignolles était l'une des vingt dépendances que comptait à Paris la Clinique Raspail, du nom du célèbre chimiste, biologiste et homme politique du XIXe siècle François-Vincent Raspail (1794-1878). Cet établissement médical dont on trouve la trace à Paris entre 1895 et 1906(35) est la création du petit-fils de ce dernier, François Raspail (1859-1927). Les soins qu'on y recevait étaient publics et gratuits, conformément à une tradition établie depuis François-Vincent Raspail. – Il n'est pas étonnant de retrouver Alice Sauerwein à la tête de l'une des dépendances de cette clinique où elle a pu mettre à profit les leçons de miséricorde dispensées par sa mère, dans un contexte non protestant cette fois, loin de l'atmosphère religieuse dans laquelle elle avait vécu jusqu'alors.

7

Jules Sauerwein devient journaliste

Jules Sauerwein se rappellera toute sa vie des difficultés qu'il rencontra dans sa jeunesse pour se faire une place dans la vie. Pourtant, même si ces années lui parurent à l'époque vides de sens, c'est durant cette période qu'il posa les bases de son destin futur, un destin qui devait le jeter dans les turbulences de l'histoire du XXe siècle.

Au début de l'année 1904, une fois ses études terminées, Jules Sauerwein se rendit à Vienne où son frère Charles lui avait déniché un emploi à la Wiener Länderbank. Les cinq années qu'il devait finalement passer dans le pays de ses ancêtres (on se rappelle que les Sauerwein sont originaires du Salzkammergut) comptent parmi les plus marquantes de sa vie. C'est en effet durant ce séjour en Autriche qu'éclatèrent pour la première fois au grand jour ses facultés surprenantes, des facultés qui devaient lui ouvrir les portes des châteaux et des palais présidentiels du monde entier. – Il est intéressant d'observer de quelle manière Jules Sauerwein fit sauter le carcan trop étroit de sa vie d'employé de banque. Un beau jour, il est convié par l'Alliance française à donner une conférence sur la musique française contemporaine: Chausson, Duparc et Debussy. Une jeune fille de Vienne chante des lieder, et il interrompt sa conférence pour l'accompagner au piano. Il se taille un franc succès. Or, comme un clin d'œil du destin, l'ambassadeur français à Vienne, le marquis de Reverseaux, est présent parmi le public, entre autres célébrités de la ville. Huit jours plus tard, il l'invite à l'ambassade, et à partir de ce jour, Sauerwein se rendit régulièrement dans ce bâtiment pour informer Reverseaux, qui ne connaissait pas l'allemand, du contenu des journaux viennois.

Cet épisode nous éclaire sur un certain nombre de points. – Tout d'abord, on se rend compte que c'est la musique qui lui a ouvert les portes de ce monde diplomatique dont les connaissances lui furent plus tard si précieuses dans son métier de journaliste. Ensuite, il a dû son succès à sa maîtrise de la langue allemande, qu'il apprit à Vienne avec une rapidité étonnante, et qui le

destinait à devenir un intermédiaire entre les cultures française et allemande. Enfin et surtout, se manifeste ici pour la première fois un talent qui devait le « porter » toute sa vie, à savoir la capacité à s'intéresser aux autres, à plaire, et à nouer des relations.

« Je deviens vite l'ami de tout le monde »[36], se souvient Jules Sauerwein lorsqu'il évoque ses débuts comme correspondant d'ambassade. Il gardera cette faculté toute sa vie, la portant même jusqu'à un haut degré de perfection. Elle devait le prémunir contre ce défaut qui consiste à n'interpréter la politique et l'histoire qu'au travers de partis et d'institutions impersonnels. Toujours attentif à la personnalité de ceux qui agissent, cette personnalité qui confère à un acte son caractère unique, il a su découvrir et utiliser au mieux ce champ de liberté. Car ce n'est pas la fonction ou le titre de la personne qu'il rencontrait, fût-elle de sang royal, qui intéressaient Jules Sauerwein, mais bien sa personnalité.

Les circonstances dans lesquelles il a donné sa conférence à l'Alliance française, alors qu'il n'avait que vingt-trois ans, et les conséquences qu'elle a eues, mettent en relief certaines des qualités qui feront de lui l'un des hommes les plus connus de sa génération, pour reprendre l'expression de Pierre Lazareff. Sa carrière journalistique brillante s'y trouvait en quelque sorte annoncée. Et c'est durant ces années viennoises qu'il se fait ses premières relations dans ce « grand monde européen » qui, selon ses propres termes, constitue encore à l'époque une « puissante Internationale. Il est composé, dans chaque capitale, des familles royales, d'une partie des diplomates, d'une fraction de la noblesse et de quelques outsiders, écrivains, artistes ou hommes du monde professionnels. »[37]

* * *

Mais ce n'est pas seulement le « monde des grands » qui s'est ouvert à lui à Vienne. Grâce à ses relations avec Friedrich Eckstein, l'un des plus célèbres représentants de la bohème viennoise de l'époque, il fréquenta des musiciens, des poètes, des artistes et des occultistes. Mais surtout, il fit la connaissance, et nous reviendrons sur ce point dans le prochain chapitre, d'un homme qui marquera fortement son esprit, j'ai cité Rudolf Steiner.

* * *

À la suite d'un remaniement ministériel, l'ambassadeur de France en Autriche est remplacé et Jules Sauerwein perd sa place. Sa vie à Vienne redevient « bien triste » et il décide donc de regagner Paris en février 1908. Il y est accueilli par ses frères et sœurs. Une année, cependant, devait encore s'écouler avant

qu'il n'accède au poste de rédacteur de la section étrangère du quotidien Le Matin.

Même avec le recul de toute une vie, il ressentait ces années comme des années inutiles. Dans les mémoires qu'il rédigea vers la fin de sa vie, on peut ressentir la dureté surprenante avec laquelle il se jugeait par moments : « Entre 1897 et 1909, je ne parviens pas à trouver ma voie. Il faudra douze années pour que je prenne conscience que je ne suis pas, malgré mes erreurs, un incapable. »(38) – Assurément, Jules Sauerwein portait un regard sévère sur lui-même. Dans les premières lettres qu'il écrivit à Rudolf Steiner(39), on se rend compte à quel point il a souffert de ses erreurs, de ses « débordements », de son amour pour les plaisirs de toutes sortes. – Il fut un jeune homme déchiré et instable. « Hélas ! deux âmes cohabitent en mon sein ! », aurait-il pu s'écrier avec le Faust de Gœthe ; car sous le vernis du mondain spirituel et charmeur on sent poindre parfois le désespoir. Dans ces lettres à Rudolf Steiner que nous venons d'évoquer, il parle d'une « dureté terrible du karma » qui le confronterait sans cesse à des ennemis puissants, extérieurs et intérieurs. Il est surprenant de constater avec quel insistance il sollicite l'indulgence de ce dernier pour des « dettes » dont il ne précise pas la nature.

Si nous ignorons quels ont pu être ces ennemis « extérieurs », on peut imaginer que les conflits intérieurs qui déchiraient Jules Sauerwein n'étaient pas sans rapport avec sa quête des plaisirs, en contradiction flagrante avec son éducation protestante. On sait bien, en effet, que ce qui a été vécu durant l'enfance est enfoui profondément dans l'inconscient, et qu'une vie entière ne suffit pas toujours à s'en libérer. En ce sens, on peut considérer qu'en adoptant ce style de vie si contraire à son éducation, Jules Sauerwein voulait rompre avec des schémas de comportement hérités de l'enfance, ce qui n'allait pas sans lui poser régulièrement de douloureux cas de conscience.

Dans le train qui le ramène de Vienne à Paris en février 1908, il fait le bilan de ses années viennoises : « Après m'être durement condamné et consciencieusement repenti, il arriva, comme après chacun de ces règlements de compte avec moi-même, que je rebondis avec une élasticité que j'ai conservée toute ma vie. Je me dis : 'Ce n'est pas vrai. J'ai vécu, donc appris ? (...) Il est grand temps de me souvenir d'une formule lapidaire que m'a apprise à Vienne Rudolf Steiner, fondateur de l'Anthroposophie : 'Aus der Vergangenheit lernen. Die Gegenwart erleben. Die Zukunft aufbauen.' »(40)

On se rend compte, lorsqu'on connaît mieux Jules Sauerwein, cet homme amoureux de la vie et qui, malgré une mémoire phénoménale, a toujours su percevoir les choses avec un œil neuf,

à quel point cette formule de Rudolf Steiner semble taillée pour lui. Et l'on peut penser que cette exhortation à se lancer dans le torrent de la vie lui a permis de surmonter l'état dépressif qui était le sien à l'époque. – Quelques années auparavant, il avait rédigé son premier article pour un grand journal parisien, un article auquel il ne pensait pas sans éprouver quelque fierté et qui, étrangement, faisait le lien entre son passé de mélomane enthousiaste et de pianiste virtuose, et son avenir de journaliste non moins virtuose, fin connaisseur de la politique européenne. Cet article était consacré à la première représentation à Paris de l'opéra de Richard Wagner Tristan et Yseult.

Une fois de plus, la manière dont il fit ses premiers pas dans le journalisme est tout à fait caractéristique de Jules Sauerwein. – Le directeur du Figaro, Gaston Calmette (1858-1914), qu'il connaissait personnellement, l'avait prié d'« écrire quelque chose d'original » sur Richard Wagner. « Je me rendis donc chez Émile Ollivier, le ministre de Napoléon III, que j'interrogeai sur Richard Wagner », raconte Jules Sauerwein quelque vingt ans plus tard. – Selon toute vraisemblance, ce n'est pas parce qu'il flairait en lui le futur journaliste que Calmette s'était adressé à Jules Sauerwein. On peut plutôt supposer qu'il connaissait sa passion pour Richard Wagner : « À l'époque je m'intéressais uniquement à la musique », confia-t-il à un collègue journaliste en 1926[41], et il ressort clairement de ses mémoires que la musique, en particulier la musique de Wagner, a joué un rôle important, surtout lorsqu'il était jeune, dans ses contacts avec les autres. – Et l'on peut admirer l'aplomb avec lequel le jeune Sauerwein, âgé d'à peine vingt-cinq ans, interrogea le vieil Émile Ollivier (1825-1913), cet homme politique de quatre-vingts ans qui, par son mariage avec la fille aînée de Franz Liszt, était devenu le beau-frère de Cosima, dernière femme de Richard Wagner.

* * *



Jules Sauerwein

En arrivant à Paris en février 1908, Jules Sauerwein est à nouveau aidé par son frère Charles. – Ce dernier, âgé alors de trente-deux ans, s'était distingué entre temps en Chine dans la guerre des Boxers (1900) en tant qu'officier de marine, ce qui lui avait valu d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il devint ensuite aide de camp du ministre de la Marine, avant d'entrer peu après au service du prince Albert Ier de Monaco. Au contact de cet océanographe enthousiaste, il put nouer certaines relations utiles, notamment avec le roi du Portugal, et surtout avec l'empereur allemand Guillaume II.

Malgré leurs origines modestes, les deux frères possédaient en commun le talent de se faire des relations dans les milieux aristocratiques et les cercles de pouvoir. – Mais tout d'abord, ils se consacrèrent à la politique. Charles Sauerwein avait fondé une confédération syndicale de petits commerçants (de concert avec un syndicat agricole), pour laquelle il avait élaboré un programme politique censé prendre en compte les intérêts particuliers de cette catégorie sociale. Mais, malgré certains succès, les deux frères ne tardèrent pas à se lasser du combat politique. « Le journalisme, voilà ce dont nous rêvons », se souvient Jules Sauerwein[(42)], et la vitesse avec laquelle ce rêve va se réaliser a de quoi surprendre. Au début de l'année 1909, Charles Sauerwein est nommé directeur des informations du *Matin*, l'un des quatre grands journaux parisiens de l'époque. Six mois plus tard, il y fait engager son frère comme rédacteur au service de l'étranger.

Jules Sauerwein avait enfin trouvé sa vocation, le sens de sa vie. « Toutes mes incertitudes disparaissent. Je suis journaliste, exclusivement journaliste. De ce métier, que j'aime d'un amour soudain et irrésistible, je ne sortirai jamais. C'est le seul que je puisse faire, parce qu'il demande plus d'intuition que de documentation, plus d'audace que de patience. »[(43)] – Et en effet, plus qu'aucun autre c'est à la manière d'un artiste que Jules Sauerwein a exercé son métier de journaliste et de reporter, c'est-à-dire avec dévouement et créativité, professionnalisme et esprit d'invention, plein d'élan, d'intuition et d'amour pour ce qu'il faisait.

En 1909, Jules Sauerwein avait vingt-neuf ans ; il était au début de sa cinquième septaine et se trouvait donc à un seuil qui,dans les conditions actuelles de développement de l'humanité, débouche souvent sur une crise.[(44)] Pour lui, cette année était la première sur le chemin qui devait le conduire à devenir un jour un « grand journaliste ». – Son frère, avec lequel il était si lié, devait connaître un sort tout contraire. Car alors que Jules entamait une brillante et longue carrière de journaliste, Charles fut emporté, en octobre 1913, soit quelques années seulement après qu'il fut entré au *Matin*, par une maladie tropicale contractée

durant la guerre des Boxers. Sa vie avait été aussi brillante que brève. – Des liens profonds entre les deux frères paraissent évidents quand on considère la manière dont Charles Sauerwein a montré la voie à son frère.

DEUXIÈME PARTIE

L’anthroposophie en France
Les premiers germes

8

Mai 1906 :
Rudolf Steiner à Paris

Alice Sauerwein a adhéré à la Société théosophique le 18 avril 1903, suivie, en décembre 1904, par sa sœur Laure, laquelle restera toute sa vie un membre actif[45]. Nous ignorons à quelle date Jules Sauerwein a adhéré à cette société, mais si, durant ces années, il n'en était pas encore officiellement membre, nous savons, d'après son propre témoignage, qu'il était proche des idées théosophiques depuis de nombreuses années. Quoi qu'il en soit, ni Alice ni Jules Sauerwein n'étaient présents lorsqu'en mai 1906, Rudolf Steiner effectua son premier séjour un peu prolongé à Paris. Tous deux se trouvaient alors en dehors de la capitale française : Alice habitait Londres, chez son frère Christian, son aîné de deux ans, employé comme attaché de presse à l'ambassade de France, et Jules était à Vienne. Malgré cela, il nous faut nous arrêter un instant sur ce premier séjour de Steiner à Paris. C'est en effet durant ces quelques semaines que furent posées les bases de ses relations avec la France, relations qui n'allèrent pas toujours sans conflits.

* * *

On sait que l'anthroposophie s'est fait connaître en lien avec la Société théosophique. Or, ce « détour » par la théosophie fut la source, en France également, de certaines difficultés spécifiques. Bien que la théosophie, née dans les pays anglo-saxons, ait trouvé à Paris un terreau particulièrement favorable à son expansion, elle resta tout d'abord confinée à des cercles étroits[46]. Elle ne commença à se développer réellement que lorsque les conflits qui avaient divisé les rares théosophes des débuts se furent quelque peu aplanis, grâce notamment à la fondation de la branche *Hermès*, concurrente de la branche *Lotus*. Ce n'est qu'en septembre 1899 qu'eut lieu la fondation officielle de la section française de la Société théosophique[47].

Celle-ci comptait dans ses rangs de nombreux Russes, de ces Russes issus de la noblesse et de la grande bourgeoisie qui, considérant traditionnellement la capitale française comme la

ville occidentale par excellence, étaient nombreux à s’y installer, en particulier depuis la guerre russo-japonaise de 1904-1905. Comme il n’avait pas été possible de fonder une Société théosophique dans la Russie tsariste[48], la Section française fit un temps office de tête de pont, offrant les conditions matérielles et spirituelles nécessaires à la diffusion de la théosophie jusqu’aux confins orientaux de l’Europe. Le fait que ce soit à la France qu’il revint d’assumer ce rôle de parrain est à mettre en parallèle avec les liens culturels qu’entretenaient les deux pays depuis plusieurs siècles, mais aussi et surtout avec les liens spirituels unissant les peuples français et russe dont a parlé Rudolf Steiner[49]. Ainsi ce n’est certainement pas un hasard si l’admission de Steiner dans les cercles théosophiques parisiens a été rendue possible par un groupe de Russes qui, à l’origine, l’avaient invité dans un domaine proche de Moscou, à Kalouga très exactement, mais avaient finalement préféré organiser la rencontre à Paris pour des raisons politiques[50]. Et c’est pendant ce cycle de conférences organisé par des Russes que Steiner fit la connaissance d’une partie de ceux qui allaient constituer plus tard le noyau de ses disciples en France.

« Rudolf Steiner se rendait, semble-t-il, très volontiers en France, se souvient Herbert Hahn. L’atmosphère vibrante et cosmopolite de Paris a depuis toujours attiré dans cette ville des personnalités intéressantes issues des horizons culturels les plus divers[51]. » Et il est vrai que des personnages aussi éminents que l’écrivain russe Dimitri Sergueïevitch Mereïkovski (1866-1941), connu pour sa trilogie *Le Christ et l’Antéchrist*, ou que le poète et précurseur du symbolisme russe Nicolaï Maximovitch Minski (1855-1937) assistèrent au célèbre cycle de conférences parisien de 1906. On ne comptait pas d’ailleurs que des Russes dans l’assistance, une assistance qui devenait chaque jour plus nombreuse, mais aussi des Hollandais, des Américains et des Anglais.

Entre le 25 mai et le 14 juin 1906, Rudolf Steiner donna un cycle de dix-huit conférences qui représenta pour lui-même le début d’une nouvelle étape dans la genèse de l’anthroposophie. Peu avant sa mort, il écrivit dans son *Autobiographie*[55] que les années qui précédèrent son séjour parisien correspondaient pour lui « à un processus d’évolution arrivé à son terme », et qu’il aurait donné à Paris « ce qui, des principales connaissances spirituelles relatives à l’entité humaine, avait mûri en [lui] » : « Le sentiment que les connaissances sont ‘arrivées à maturité’ est essentiel dans l’investigation spirituelle. » Il était notamment parvenu à comprendre que le corps éthérique de l’homme était féminin, et celui de la femme masculin, découverte qui fit « partie de [ses] expériences intérieures les plus bouleversantes. » « L’anthroposophie avait de la sorte apporté des éclaircissements sur un problème de l’existence qui, à cette

époque, était fréquemment débattu (...) Ainsi, les notions de masculin et de féminin touchent-elles aux mystères de l'univers. »

Schuré a décrit l'étonnement qui saisit les membres de la Société théosophique française lorsqu'ils entendirent Rudolf Steiner pour la première fois : « Ils eurent l'impression que la théosophie venait soudain de s'enrichir d'un aspect nouveau, un peu plus difficile certes, mais ô combien plus clair(53). » Rudolf Steiner trouva cependant sur son chemin les Blech, ces « gardiens têtus du dogme théosophique(54) » qui, dès les premiers instants, flairèrent en lui un concurrent des plus sérieux.

Au congrès annuel des sections européennes de la Société théosophique, pour les besoins duquel il avait été contraint d'interrompre son cycle de conférences trois jours durant (du 3 au 5 juin), il donna une conférence intitulée *Théosophie en Allemagne il y a cent ans*(55), qu'il fit précéder de l'aperçu le plus complet, pour l'époque, de ce qu'était l'anthroposophie (laquelle s'appelait encore théosophie). C'est à cette occasion qu'il développa les bases philosophiques de la science spirituelle qu'il baptisa plus tard anthroposophie, établissant un parallèle entre ces bases – notamment le gœthéanisme, Fichte, Novalis et Troxler – et l'esprit du peuple allemand. Par là même, il faisait entrer ses idées en collision avec celles des Blech, ces fervents défenseurs de la théosophie en France, lesquels étaient loin de voir d'un bon œil cette *« nouvelle invasion allemande »*[*], comme devait le rapporter Marie Steiner(56). D'une certaine manière, on peut dire que si les Blech ne cessèrent jamais d'exercer une grande influence sur les théosophes français, c'est parce qu'ils avaient réussi à faire passer leur méfiance envers l'anthroposophie pour du patriotisme anti-allemand.

Charles et Aimée Blech devaient continuer à jouer, dans les années qui suivirent, un rôle décisif, non seulement au sein de la Section française, mais également au sein de la Société théosophique elle-même. Et c'est de ce séjour de Rudolf Steiner à Paris, en mai 1906, que datent les premières attaques menées en sous-main contre lui à l'intérieur de la Société théosophique, attaques qui devaient finalement conduire à son exclusion sept ans plus tard(57).

* * *

[*] En français dans le texte, ndt



Rudolf Steiner en 1920

Parmi les personnes qui firent la connaissance de Rudolf Steiner durant l'année 1906, se trouvait Édouard Schuré. Il ne cessa jamais, et ce jusque peu avant sa mort, d'évoquer cette rencontre. Ainsi, il écrivit en 1928[58] : « Je n'oublierai jamais l'extraordinaire impression que me fit cet homme lorsqu'il entra dans ma chambre. En apercevant ce visage émacié, mais d'une sérénité puissante, ces yeux noirs et mystérieux d'où jaillissait une lumière merveilleuse partant de profondeurs insondables, j'eus pour la première fois de ma vie la conviction de me trouver en face d'un de ces voyants sublimes qui ont une perception directe de l'au-delà (...) C'était de l'inattendu en même temps que du *déjà vu*. Avant même qu'il eût ouvert la bouche, la voix intérieure me disait : – Voilà un vrai maître et qui jouera un rôle capital dans ta vie. »

Durant ce premier séjour prolongé de Rudolf Steiner à Paris, Édouard Schuré fut la personne avec laquelle il eut le plus de contacts. Il fut un auditeur enthousiaste des dix-huit conférences (« on passerait l'Atlantique pour y assister[59] »), qu'il traduisit pour l'assistance francophone (il s'agit, à notre connaissance, de l'unique fois où il traduisit des conférences de Rudolf Steiner, toutes les autres ayant été traduites par Jules Sauerwein). L'impression que fit sur lui l'anthroposophie fut d'ailleurs si profonde qu'il était capable de restituer mot pour mot le contenu de chaque conférence. Bizarrement, à la suite d'une « conversion involontaire et automatique » d'Édouard Schuré, c'est en langue française que parut ce texte, bien qu'il ait été prononcé en allemand[60].

9

Les chemins vers Rudolf Steiner

> *« J'ai connu presque tous les monarques de la terre, presque tous les premiers ministres et presque tous les maréchaux. Mais personne ne fit sur moi une impression aussi durable que le philosophe et occultiste autrichien Rudolf Steiner. C'est l'homme le plus intéressant que j'aie rencontré de toute ma vie. »*
>
> Jules Sauerwein,
>
> (Extrait d'une interview qu'il donna au *Neuer Wiener Journal* le 25-4-1926.)

À l'instar d'Édouard Schuré, un grand nombre de ceux qui furent proches de Rudolf Steiner eurent la sensation de vivre comme des « retrouvailles » avec lui lorsqu'ils le virent pour la première fois. La grande intensité et le caractère d'absolue nécessité de ce type d'expériences a d'ailleurs de quoi nous surprendre. Voici, par exemple, ce que ressentit Ita Wegman après qu'elle eut échangé les premiers mots avec lui : « Rudolf Steiner fut mon maître, il est mon maître, et il restera mon maître(61). » Margarita Volochine, D. N. Dunlop et d'autres ont également relaté cette étonnante « première fois ». C'est surtout le regard pénétrant de ses yeux sombres et enfoncés, ce regard par lequel on se sentait « reconnu » et compris, ainsi que l'incroyable verticalité de son maintien, verticalité qu'on ne pouvait qu'attribuer à l'action de forces spirituelles(62), qui faisaient que les personnes sensibles et éveillées reconnaissaient immédiatement en lui l'initié et le « maître ».

C'est ainsi qu'il faut se représenter aussi les premières rencontres entre les Sauerwein et Rudolf Steiner, même si les témoignages écrits dont nous disposons sont, une fois encore, très

fragmentaires. Il est permis cependant, lorsqu'on considère la nature des liens qui les unirent à lui, de deviner ce que les documents ne disent pas. Ainsi, la manière dont Jules Sauerwein se plongea dans le combat anthroposophique montre bien l'importance qu'avait pour lui, Rudolf Steiner. Après la mort de ce dernier, il se désengagea presque entièrement de ce combat, et la mort de sa sœur vint encore accentuer ce processus. Par contre, il resta fidèle toute sa vie à la personne de Rudolf Steiner, à propos duquel il s'est exprimé à plusieurs reprises dans divers journaux et magazines européens, même si, par la suite, son comportement pourrait parfois permettre d'en douter[63].

Alice Sauerwein, pour sa part, se lia de manière plus étroite que son frère avec les formes prises par la Société anthroposophique. À première vue, elle semble moins exclusivement fixée sur Rudolf Steiner. Son engagement au sein des groupes français et anglais la mit en contact avec les personnes les plus diverses. Mais à y regarder de plus près, on se rend compte qu'elle n'avait en fait réellement confiance qu'en Rudolf Steiner. Comme nous le verrons par la suite, elle s'est toujours inspirée des indications que lui avait données Rudolf Steiner, s'en prévalant pour légitimer ses actes au moment où certains ne la comprenaient plus.

* * *

Au début du siècle, Vienne, cette ville où Jules Sauerwein fit ses premiers pas importants dans la vie, était un pôle culturel où se retrouvaient des compositeurs, des hommes de lettre, des mélomanes et des philosophes, mais aussi où des mouvements spirituels attiraient à eux les personnes en quête de formes de vie et de pensée différentes. De nature extrêmement sociable, Jules Sauerwein ne tarda pas à lier connaissance avec les personnes les plus diverses. Mais il considéra tout d'abord avec un certain « scepticisme » les théosophes et les « voyants et guides spirituels » de tout acabit qu'il eut l'occasion de rencontrer : « J'avais eu des motifs de concevoir quelques doutes, non point sur l'existence des mondes invisibles, mais sur la valeur morale et intellectuelle de ceux qui font métier d'en parler[64]. » Pourtant, si ces rencontres ne lui apportèrent pas ce qu'il recherchait, elles le menèrent tout de même plus loin. Ainsi, il fit la connaissance d'un certain nombre de disciples du franc-maçon chrétien Kerning, fondateur à Stuttgart, au début du XIXe siècle, d'un institut de formation spirituelle, parmi lesquels se trouvait une « vieille connaissance » de Steiner, *Friedrich Eckstein*.

Friedrich Eckstein (1861-1939), fils d'un directeur d'usine et protecteur des artistes viennois en mal d'argent, passait pour un touche-à-tout de génie. Ce grand voyageur était aussi à l'aise

dans les sciences qu'en philosophie ou dans les arts, et il aimait la musique par dessus tout. Jules Sauerwein se rappelle de lui comme d'un homme d'une « intelligence universelle » qui lui donna de précieuses clartés sur la vie intérieure, notamment sur les liens entre le corps éthérique et la pensée[(66)]. Tout ce que Vienne comptait d'artistes, de musiciens et de scientifiques de renom se réunissait autour de la table qu'occupait Eckstein depuis le matin jusqu'au soir au Café Impérial. En 1887, alors qu'il n'avait que vingt-cinq ans, Blavatsky, qui avait cru reconnaître en lui un « initié », le nomma responsable de la branche viennoise de la Société théosophique[(66)]. Mais à l'époque où Jules Sauerwein fit sa connaissance, il s'était éloigné depuis longtemps de la théosophie, invoquant, d'après Rudolf Steiner, une vieille tradition de l'ésotérisme selon laquelle il ne faut pas « répandre la connaissance ésotérique comme on répand la connaissance ordinaire[(67)]. »

On ne dira jamais assez l'importance d'Eckstein dans la vie du jeune Steiner (précisons que tous deux avaient le même âge).
« Il y a dans ma vie deux événements que je considère comme les plus importants de mon existence. Ils sont si importants que je ne serais pas le même homme s'ils ne s'étaient pas produits », avait écrit Steiner à son ancien ami à la fin du mois de novembre 1890[(68)]. « Je ne puis parler du premier ; quant au second, il s'agit du fait que je vous aie rencontré. » – « L'homme qu'il vous faut connaître, c'est Rudolf Steiner, aurait dit Friedrich Eckstein à Sauerwein. C'est mon ami intime. Je l'ai connu ici quand il était précepteur dans une famille. C'est plus et mieux qu'un théosophe. Je crois qu'il a travaillé sur lui-même avec des résultats assez étonnants[(69)]. » Certains indices[(70)] laissent d'ailleurs supposer que la première rencontre entre Sauerwein et Steiner a été arrangée par Eckstein en personne. Il avait, en effet, assisté à l'une des conférences viennoises de Rudolf Steiner, et il se pourrait bien qu'il ait présenté *personnellement* Sauerwein à Steiner.

Alice Sauerwein a décrit, en 1928, cette première rencontre entre son frère et Rudolf Steiner : « C'était à Vienne, il y a près de vingt-cinq ans, un soir, à la porte d'une salle de conférences, un tout jeune homme abordait Rudolf Steiner et lui demandait la permission d'entrer avec lui et de l'entendre parler. Ce fut le début d'une profonde et respectueuse amitié[(71)]. » On était en février 1907, le 22 très exactement. Steiner donnait à Vienne une conférence sur l'ésotérisme chrétien et rosicrucien et le Graal dans le cadre d'une tournée de conférences à travers l'Autriche-Hongrie. Et ce soir-là, le jeune Sauerwein – peut-être était-il accompagné d'Eckstein – retint le conférencier à la porte de la salle pour le prier de bien vouloir le laisser entrer, la conférence étant réservée aux membres de la Société théosophique dont il ne faisait pas encore partie à l'époque. Et ce à quoi il

eut alors l'occasion d'assister resta à jamais gravé dans sa mémoire.

Tout d'abord, il éprouva un « certain sentiment d'angoisse », conscient du fait que Steiner « ne préparait jamais une conférence dans le sens ordinaire du mot préparation[72] », mais puisait directement aux sources du spirituel. Ce fut une expérience extraordinaire pour un homme aussi doué artistiquement que Jules Sauerwein de percevoir le Verbe vivant de la bouche même de Steiner : « Sa parole rythmée, sonore, avec des résonances d'incantations, avait une sorte de vertu mystique qui faisait surgir vers lui des profondeurs de sa conscience les visions qu'il dépeignait ensuite avec une incroyable vigueur et avec des couleurs inconnues avant lui. *Il était au point de croisement où l'artiste et le penseur se rejoignent, dans la connaissance de l'au-delà*[73]. » C'est ainsi que Sauerwein résumait cet événement qui l'impressionna profondément et de manière durable, à une époque où la musique était son unique passion. Il découvrit en Rudolf Steiner « tout un monde inconnu et formidable, s'étendant à l'infini, comme un décor qui prolonge la scène où évolue un personnage, mais un décor qui serait de la réalité[74]. »

Quelques années plus tard, Jules Sauerwein devait commencer sa carrière de journaliste, une carrière qui allait le projeter sur le devant de la scène, faisant de lui à la fois un témoin et un acteur de l'histoire du XXe siècle. Le fait d'avoir rencontré Rudolf Steiner et l'anthroposophie lui a permis de trouver le chemin de l'initiation intérieure, si utile lorsqu'on épouse la carrière de journaliste. Pourtant, aux yeux de Jules Sauerwein ses rapports avec Rudolf Steiner n'étaient pas seulement des rapports d'élève à maître. Il a parlé plusieurs fois des liens de « sincère amitié » qui l'unissaient à Rudolf Steiner, et en vertu desquels il se faisait un devoir de lui apporter son aide chaque fois qu'il le pouvait, en faisant jouer au besoin ses nombreuses relations. Mais en tant qu'« élève », il avait besoin de son « maître », particulièrement sur le chemin d'un développement intérieur et « moral » qui, selon ses propres termes, doit « obligatoirement précéder tout travail occulte[75] ». « Il est extrêmement difficile de lutter contre le puissant courant de la culture actuelle, et de faire des progrès ésotériques lorsqu'on évolue dans le milieu journalistique parisien. C'est pourquoi j'ai besoin de vos conseils et de votre aide », écrit-il dans une lettre à Rudolf Steiner[76]. Plus que quiconque, Jules Sauerwein fut confronté à la difficulté de concilier une vie particulièrement active et tout entière consacrée à l'actualité la plus immédiate avec un travail spirituel. En ce sens, on peut le considérer aussi comme un élève de Christian Rose-Croix, auquel on doit d'avoir rendu possible un travail spirituel dans les conditions de vie actuelles.

* * *

L’une des difficultés auxquelles on se heurte lorsqu’on écrit la biographie d’Alice Sauerwein est le fait qu’elle n’a jamais livré ses impressions ou ses expériences personnelles sous une forme qui soit accessible à l’historien. On a toujours le sentiment qu’elle voulait rester dans l’ombre, si bien qu’il est difficile de déterminer avec précision où et quand a eu lieu sa première rencontre avec Rudolf Steiner. C’est probablement son frère qui, alors qu’elle vivait à Londres, lui parla le premier de Rudolf Steiner dans les jours qui suivirent sa rencontre avec lui à Vienne en février 1907. Comme Jules Sauerwein n’est rentré à Paris qu’en 1908 et qu’Alice, dans une lettre à Marie von Sivers, parle d’une première conversation qu’elle aurait eue avec elle à Munich, on peut supposer qu’Alice Sauerwein a fait la connaissance de Rudolf Steiner durant le congrès de Munich de l’été 1909, alors qu’elle avait quarante-quatre ans. Cette année-là, à Munich, l’important cycle de conférences baptisé *L’Orient à la lumière de l’Occident* avait fait suite à la représentation du drame de Schuré *Les Enfants de Lucifer*. – On peut imaginer ce qu’a pu vivre Alice Sauerwein lorsqu’elle a entendu Rudolf Steiner pour la première fois, cet homme qui donnait l’impression, durant ses conférences, de s’adresser à chacun en particulier et dont on raconte qu’il apportait parfois des réponses aux questions que se posait l’assistance avant même qu’elle ne les ait formulées.

« Si nous reconnaissons la réalité du principe christique, alors nous comprenons que ce principe christique est une force, une force vivante. Il agit parmi nous, et nous pouvons participer à son action lorsque nous nous efforçons d’employer tous les moyens qui sont à notre disposition pour le comprendre, pour le comprendre au point qu’il devienne la vie de notre âme. Alors, nous pourrons nous abreuver à cette source de vie, alors nous serons animés de cette foi qui nous donnera la force d’attendre que mûrisse ce qui doit mûrir[77]. »

Il ne fait pas de doute que Rudolf Steiner a dû fortement impressionner Alice Sauerwein lors de leur première rencontre. Malgré cela, plusieurs années ont été nécessaires pour que mûrisse en elle cette rencontre avec Rudolf Steiner et l’anthroposophie. Car ce n’est qu’en 1913 qu’elle s’est sentie en mesure d’occuper la place qui semblait lui être destinée au sein du mouvement anthroposophique, à savoir celle d’une organisatrice et d’une rassembleuse, d’une femme qui, en vertu des liens étroits de confiance qui l’unissaient à Rudolf Steiner, allait parvenir à créer les bases d’une collaboration fructueuse et durable.

10

Théosophie et anthroposophie Une cohabitation difficile

(Charles Blech, Édouard Schuré,
Eugène Lévy, Alice Bellecroix.)

En France, rares sont les théosophes qui sont venus grossir le rangs de l'anthroposophie. Dans ce pays, en effet, le mouvement anthroposophique a rapidement eu à faire face à d'importants obstacles.

Comme nous l'avons déjà évoqué, les personnes qui se trouvaient à l'époque à la tête de la Société théosophique, à savoir les membres de la famille Blech, ont largement contribué, et ce dès 1906, à répandre un climat d'hostilité à l'égard de Rudolf Steiner et de ses adeptes.

Charles Blech (1855-1934), secrétaire général de la section française de ladite société depuis 1903[78] et Alsacien d'origine, était un grand pourfendeur de tout ce qui sentait de près ou de loin l'Allemagne, son père, Charles Blech senior, lieutenant de la Garde nationale, se serait particulièrement illustré par son patriotisme durant la guerre franco-allemande de 1870-1871. Une fois la guerre finie, de retour dans sa bourgade de Sainte-Marie-aux-Mines, sise dans une vallée qui faisait désormais partie de l'Allemagne, il organisa la résistance à l'« occupant allemand » après avoir été élu au *conseil général* (en français dans le texte, ndt). Découvert, il fut condamné à deux ans d'emprisonnement, peine qu'il purgea dans les geôles de Magdebourg.

Charles Blech *junior* aurait pu en remontrer à son père pour ce qui est du patriotisme. À quinze ans, lorsque la guerre de 1870 éclata, il s'enfuit de sa pension de Lausanne pour s'enrôler à Lyon dans l'armée française. Tout son destin est inscrit dans cet acte de bravoure : Charles Blech restera sa vie durant un soldat, un soldat en civil certes, mais un soldat quand même, toujours prêt à « monter au front », comme devait le déclarer Paul Matter dans l'allocution qu'il prononça à l'occasion de sa mort. Que ce

fût durant la guerre ou en temps de paix (il était officier de réserve), que ce fût au sein de sa famille ou au sein de la Société théosophique, Charles Blech était toujours prêt à en découdre[79].

Dès l'année 1903, cet homme qui, malgré ses allures martiales, ne manquait pas d'une certaine élégance, devint le suppléant du secrétaire général de l'époque, le Dr. Thomas Pascal qui, gravement malade, se déchargea progressivement sur lui de toutes ses responsabilités. Charles Blech était suffisamment ambitieux pour relever ce défi. Il savait qu'il pouvait compter sur le soutien moral et financier de sa grande famille. Mais il devait, tout d'abord, vivre dans cette même famille des événements tragiques : après des années de souffrance, sa femme est morte d'une maladie incurable, et ses deux filles se sont noyées ensemble dans le lac de Côme. Mais Charles Blech trouva une consolation auprès de ses sœurs, de ses beaux-frères, de ses nièces et de ses neveux, tous plus ou moins proches de la théosophie, et surtout auprès de la Société théosophique elle-même.

Charles Blech qui, en bon « soldat » qu'il était, n'avait pas un goût très prononcé pour la recherche spirituelle, était par contre entièrement dévoué à la « famille théosophique ». Sa foi aveugle en les « maîtres », ces « maîtres » dont Leadbeater et Annie Besant se considéraient comme les porte-parole, lui avait fait abdiquer très tôt tout sens critique[80]. Il fut efficacement soutenu par Zelma Blech, sa belle-sœur, ainsi que par sa sœur, Aimée Blech, qui, plus fine et plus mystique que lui, donnait des conférences théosophiques et écrivait des essais et des nouvelles. Ces chauds défenseurs des allégations on ne peut plus fantaisistes des dirigeants de la Société théosophique de l'époque habitaient sous le même toit et passaient pour un « trio formidable ».

Face aux Blech, on trouvait tous ceux qui avaient fait la connaissance de Rudolf Steiner en mai 1906, et qui avaient reconnu en lui le type même de l'initié moderne. Pourtant, il leur fallut à eux aussi du temps pour se rendre compte que le fossé séparant la science spirituelle de Rudolf Steiner de la théosophie d'une Annie Besant ou d'un Leadbeater était impossible à combler. Ils mirent trois ans à « digérer » cet « étonnement » dont a parlé Schuré, et à sortir de l'attitude passive qui fut tout d'abord la leur. À cela venait se greffer le fait qu'il était extrêmement difficile d'aborder la science spirituelle de Rudolf Steiner lorsqu'on ne comprenait pas l'allemand (il a fallu attendre 1908 pour voir paraître les premières traductions de ses écrits) et qu'on ne disposait pas de moyens financiers suffisants pour le suivre dans ses tournées de conférences.

Dans un premier temps, les disciples de Rudolf Steiner se

groupèrent autour du théosophe de renom Édouard Schuré (1841-1929), de son ami Eugène Lévy, et d'Alice Bellecroix (?-1926), personnage effacé qui fit partie des rares théosophes français de cette époque à avoir correspondu avec Rudolf Steiner.

* * *

Édouard Schuré[81], écrivain et dramaturge d'une grande sensibilité et d'une grande intuition, est né le 21 janvier 1841 à Strasbourg. Fils de médecin, il vécut dans cette ville une enfance retirée et un peu triste. La mort de sa mère, alors qu'il n'avait pas encore cinq ans, semble l'avoir particulièrement fait souffrir. Sa quête passionnée et incessante de l'éternel féminin pourrait bien être en lien avec cet événement tragique qui laissa un grand vide dans la vie de cet enfant rêveur et fragile, tombé soudain entre les mains d'un père aux idées étroitement piétistes.

À vingt-quatre ans, Schuré, qui, ses études de droit terminées, s'était lancé dans l'écriture et la poésie et avait commencé la rédaction d'une Histoire du lied, fit la connaissance de Richard Wagner, personnage qu'il vénérait au plus haut point. À travers le projet de ce dernier de créer une scène des mystères, Schuré eut la révélation de sa propre vocation. Malgré l'impression profonde et durable que Wagner fit sur lui, la guerre franco-allemande et l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne devaient mettre à mal leurs relations. C'est ainsi que Schuré répondit à une lettre de Richard Wagner dans laquelle ce dernier exprimait sa hâte de le revoir, maintenant qu'il était devenu un « Allemand à part entière » : « Plus que jamais je me sens Français. C'est seulement aujourd'hui que je réalise ce que la France signifie pour moi[82]. »

Et effectivement, à partir de ce moment, Schuré mit toute sa fougue au service du « génie de la France », un génie qu'il espérait trouver dans les mythes et les légendes, et qui correspondait à peu près à ce que Rudolf Steiner devait qualifier plus tard d'« esprit du peuple français ». Il est intéressant de noter que Schuré cherchait avant tout ce « génie de la France » dans les traditions du peuple celte, dont il semble avoir deviné les liens étroits qui l'unissent à l'ésotérisme chrétien. Et même si Schuré a associé trop exclusivement la « celtitude » à la France[83], il a tout de même mis le doigt, nous semble-t-il, sur un point extrêmement important.

La femme qui a le plus compté dans la vie de Schuré est la Grecque Margarita Albana-Mignaty. C'est elle qui fut le « pont » qui le reliait au monde spirituel (*femme inspiratrice*), celle à qui il doit d'avoir pu écrire ses *Grands Initiés*. Bien plus tard, longtemps après la mort de son amie, il fit la connaissance de Rudolf Steiner en qui il reconnut immédiatement un grand initié et

un « vrai maître », quoique ce dernier eût été de vingt ans son cadet. En 1910, il nota dans son journal : « Trois grandes personnalités ont agi de manière souveraine sur ma vie : Richard Wagner – Margarita Albana – Rudolf Steiner. Si je pouvais sonder le mystère de ces trois personnalités et en faire la synthèse, j'aurais résolu le problème de ma destinée et de ma vie[84]. »

De très bonne heure, Schuré a fait ses premières expériences mystiques, des expériences à caractère imaginatif qui préfigurèrent ce qui allait devenir l'une des caractéristiques essentielles de sa vie, à savoir sa quête du Christ et sa lutte avec Lucifer, l'« éternel tentateur ». Pour lui, ces deux principes, Lucifer et le Christ, dirigeaient le monde. Ainsi, il écrivit : « Toute ma vie devait se passer à chercher l'équilibre et l'harmonie entre ces deux puissances, dont le mouvement inverse règle la vie des mondes ». En 1896 déjà, il avait noté dans son journal : « La même âme ne pourra jamais être un Messie et un Lucifer. Mais Dieu a besoin de ces deux races opposées d'Anges, de Génies et d'hommes pour faire marcher le monde[85]. »

Cette lutte intérieure entre le principe christique et le principe luciférien est un leitmotiv de la vie et de l'œuvre d'Édouard Schuré. On le retrouve dans sa langue choisie et altière, sous laquelle on sent couver la passion d'un tempérament tendant vers l'extase mystique, dans ses intuitions, des intuitions qui, espérait-il, allaient le mettre sur la trace de l'âme du peuple français, et dans les rêves et les visions qui prirent une place importante dans sa vie. Enfant déjà il avait des visions. Ainsi, à quatorze ans, alors qu'il se trouvait dans la cathédrale de Strasbourg, il vit soudain se détacher de la rosace une forme lumineuse qu'il désigna plus tard dans son autobiographie comme l'image du Christ ressuscité[86].

Mais de même qu'il fit l'expérience du Christ, il fit aussi l'expérience de Lucifer, dont il eut trois fois la vision intérieure au cours de sa vie. La première fois, c'était en mai 1872, après qu'il eut visité Assise : « Ce n'est pas François d'Assise, ce n'est pas le Christ que je vis apparaître – c'est l'Archange Lucifer que mon œil voyait flotter, majestueusement, l'air tragique, et splendide pourtant. Ce n'était pas le hideux Satan du Moyen Âge, mais bien l'Archange rebelle de l'antique tradition judéo-chrétienne, triste et beau, son flambeau inextinguible à la main, les yeux fixés sur le ciel étoilé comme sur un royaume à conquérir. Il me disait : 'Aime ! Vis ! Agis et grandis par ta propre force. Sois toi-même avant tout. Je suis avec toi !' Et je me sentis pénétré d'un effluve d'orgueil et d'espoir[87]. »



Édouard Shuré

Les visions de Schuré pourraient à elles seules constituer le sujet d'une étude. Mieux qu'une grande partie de ce qui nous est resté de lui, elles reflètent le combat intérieur du poète. Pendant la guerre, à l'époque où son chauvinisme et sa haine de tout ce qui était allemand atteignirent des sommets, il eut la vision de la cathédrale de Reims bombardée. Jeanne d'Arc lui apparut alors et lui promit de se venger des « fils de la haine et de la nuit[88]. » Cette vision manifestement entachée de subjectivité, car correspondant par trop aux ardeurs chauvines de Schuré, fait pendant à un rêve qu'il fit durant la nuit de la Saint-Sylvestre 1922-1923, c'est-à-dire durant la nuit de l'incendie du Gœtheanum. Celui-ci lui apparut comme une plante à deux fleurs poussant à l'infini, puis disparaissant subitement et laissant derrière elle un grand vide que Schuré perçut comme un « vide en Europe » que rien ne pouvait venir combler[89]. Cette fois, on ne peut nier que cette image était en lien avec des processus spirituels réels.

Quoi qu'il en soit, Schuré considérait ses visions et ses rêves comme des manifestations directes du monde spirituel et il ne jugeait pas utile de les soumettre à l'examen de sa raison et de sa conscience. Il est révélateur, à ce point de vue, que, projetant d'écrire une *Histoire du christianisme chrétien* en deux volumes, il ne soit venu à bout que du premier

(*Du Sphinx au Christ*, paru en 1912), dans lequel il décrit comment la perception humaine passe de l'intuition à la révélation, abandonnant celui dans lequel il avait prévu de décrire le passage de la « révélation » à la « conscience » et à la « pensée », et qui devait s'intituler *Lucifer et la religion future*[90].

Pourtant, Schuré, en raison du « potentiel karmique » dont il était porteur, a joué un rôle clé dans le développement de l'anthroposophie, en particulier durant les années qui suivirent sa rencontre avec Rudolf Steiner, c'est-à-dire entre 1906 et 1913-1914. On ne dira jamais assez, notamment, l'importance d'un livre comme Les Grands Initiés, son œuvre majeure, pour les débuts de l'anthroposophie. On prétend que Steiner aurait dit de ce livre que sa publication, en 1903, fut pour lui le signe que le temps était venu de réveiller le christianisme ésotérique en Occident[91]. En outre, force est de reconnaître que ses tentatives de fonder un « théâtre de l'âme » et de porter à la scène certains mystères de la Grèce antique, ceux d'Éleusis en particulier, avaient, réellement quelque chose d'avant-gardiste. D'après Rudolf Steiner (s'exprimant en 1903), Schuré aurait été « au travers de ses Grands Initiés et de ses autres œuvres, le premier porte-drapeau de l'ésotérisme occidental ». Et il ajoute : « Nous devons sans cesse garder à l'esprit à quel point Édouard Schuré a été un précurseur[92]. »

* * *

Tout un pan des rapports entre Rudolf Steiner et Édouard Schuré resterait dans l'ombre si l'on omettait de parler de Marie von Sivers, la future épouse de Rudolf Steiner, qui entretenait une correspondance suivie avec Schuré depuis 1899. C'est d'ailleurs grâce à elle que les deux hommes ont fait connaissance l'un de l'autre. Et les rapports entre elle et Schuré étaient si étroits et si énigmatiques par certains côtés que l'on peut supposer, sans crainte de trop se tromper, qu'ils étaient de nature karmique(93).

Issue d'une famille de l'aristocratie allemande et balte établie à Saint-Petersbourg, Marie von Sivers était venue à Paris alors qu'elle était encore une jeune femme. C'est là qu'elle découvrit les œuvres de Schuré, point de départ d'une correspondance qui n'aboutit à une première rencontre que sept ans plus tard. Et avant même qu'il l'ait vue, Schuré, qui avait vingt-six ans de plus qu'elle, devint son confident. Plusieurs fois elle lui demanda conseil sur l'opportunité de se rallier à la théosophie et à Rudolf Steiner(94). Il l'aida à prendre conscience de son rôle et à formuler la question d'une théosophie occidentale tenant compte de l'entité christique. On sait que c'est cette question, qu'elle exposa à Rudolf Steiner en 1901, qui permit à ce dernier de poser les fondements d'un mouvement spirituel basé sur une compréhension moderne du Christ: l'anthroposophie.

* * *

Nous devons la première traduction de Steiner en français à la plume d'Édouard Schuré. Il fit paraître en 1908 sous le titre *Le Mystère chrétien et les Mystères antiques*, une œuvre de Rudolf Steiner parue en 1902 sous le titre *Das Christentum als mystische Tatsache* (« Le Christianisme comme fait mystique »), prenant soin de justifier cette substitution par le fait que le titre français rendait mieux compte, à ses yeux, de « l'idée et du contenu du livre » que le titre choisi par Rudolf Steiner(95). Il fit précéder ce travail d'une longue préface pleine d'indications précieuses sur la vie de Rudolf Steiner. À notre connaissance, c'est la première fois que de telles informations parvenaient à la connaissance du public.

Schuré faisait partie des écrivains les mieux introduits dans les salons de l'époque. Il fréquentait de nombreuses célébrités, dont le poète Gustave Kahn, l'historien Jules Michelet, l'avocat et ministre Jules Ferry, les écrivains Ernest Renan, Anatole France et Louis Aragon, le critique littéraire et philosophe Hippolyte Taine, Cosima Wagner, Malwida von Meysenbug, et bien d'autres.

La traduction et la présentation d'un livre de Steiner par un écrivain aussi réputé que Schuré ne pouvait donc manquer d'éveiller la curiosité du public français pour le fondateur de l'anthroposophie. Et même si certains critiques lui décochèrent des traits pleins d'ironie[96], Schuré avait inauguré par là la série de traductions qui vit bientôt le jour en France et en Angleterre. La même année parut, en effet, la première traduction anglaise d'une œuvre de Steiner, précédée d'un extrait de la préface de Schuré[97].

Depuis 1867, le célèbre auteur des Grands Initiés, un livre qui dépassait largement les cercles théosophiques, vivait à Paris. C'est là qu'il fit la connaissance des Sauerwein. Très vite, Jules Sauerwein éprouva pour cet homme qui avait trente-neuf ans de plus que lui, de l'amitié et du respect. Ils avaient en commun l'amour de la langue et de la culture allemande, mais aussi et surtout celui de la musique allemande et de Richard Wagner. Alice Sauerwein reconnut, pour sa part, en Édouard Schuré le disciple de Steiner qui, en France, pouvait se prévaloir de la plus grande popularité et de la plus grande expérience en matière de spiritualité. Elle lui proposa de devenir président d'honneur du groupe qu'elle avait fondé au début de l'année 1912, et qu'elle avait l'intention de baptiser Groupe Rudolf Steiner, mais, à notre connaissance, Schuré déclina cette offre[98].

* * *

Le meilleur « ami en ésotérisme » de Schuré était Eugène Lévy, un homme d'affaires d'origine juive. Ce négociant en soie était aussi un penseur féru de sciences exactes et un passionné de biologie. « Il était le seul ami avec lequel je pouvais causer théosophie et avec lequel je m'entendais ésotériquement à fond », devait dire un jour de lui Édouard Schuré, vraisemblablement après le début de la Première Guerre mondiale[99]. Mais c'est plus qu'une identité de vues en ésotérisme qui liait les deux hommes. Eugène Lévy était né, lui aussi, en Alsace dans les années soixante-dix du XIXe siècle. Et c'est ce sentiment commun d'appartenance à une région aussi âprement disputée que l'Alsace qui les fit se rapprocher vers 1912-1913.

Eugène Lévy, membre depuis des années de la Société théosophique – il en fut longtemps l'administrateur parisien – avait rencontré Rudolf Steiner en mai 1906. D'emblée il fut impressionné par sa philosophie et sa personnalité, ce qui devait l'amener à jouer un rôle important dans les premières années du développement du mouvement anthroposophique. Ainsi, il est le premier à avoir parlé de Rudolf Steiner à Franz Kafka lorsque celui-ci se rendit à Paris en octobre 1910. Kafka, qui devait rencontrer Rudolf Steiner un an plus tard, a noté, en effet, dans son journal qu'il avait discuté de Rudolf Steiner et de son livre

L'Initiation[100] avec un certain « Löwy Simon » (c'est ainsi qu'il nomme Eugène Lévy).



Eugène Lévy

Eugène Lévy se montra un fervent défenseur de l'anthroposophie naissante. En 1909, il traduisit et publia les essais que Rudolf Steiner avait fait paraître dans la revue *Luzifer-Gnosis* sous le titre *L'Éducation de l'enfant au point de vue de la science spirituelle*. Un an plus tard, il fit paraître un commentaire de *L'Initiation*, œuvre qui avait été traduite en français par Jules Sauerwein[(101)]. En 1913, il fit paraître la première partie d'un Évangile de la Raison prévu pour en comporter trois. Ce livre, qui paraît aujourd'hui bien abscons, traitait, dans sa première partie de questions de biologie. Les deuxième et troisième parties, qui restèrent dans les cartons, devaient traiter respectivement de psychologie animale et de psychologie humaine[(102)].

Le fait que Schuré et Lévy se soient souvent concertés au moment de prendre des décisions importantes vaut la peine d'être noté. Ainsi, au début de l'année 1913, ils prirent ensemble la décision de sortir de la Société théosophique, non sans en avoir au préalable expliqué les raisons de leur geste dans plusieurs lettres ouvertes aux membres. Peu après, Lévy rédigea un essai très remarqué sur Annie Besant et la crise de la Société théosophique – Rudolf Steiner le qualifia à plusieurs reprises d'« excellent »[(103)] – dans lequel il s'interroge avec beaucoup de lucidité sur l'évolution récente de cette société[(104)]. Notons qu'il avait tout d'abord hésité à s'opposer ouvertement aux dirigeants de la Société théosophique. Des liens familiaux l'unissaient, en effet, aux Blech, et ces derniers lui auraient promis, d'après Marie von Sivers, de faire une « propagande enthousiaste » pour son *Évangile de la Raison*, qui venait tout juste de paraître[(105)].

Cette attitude d'Éugène Lévy annonce peut-être, en un sens, la rupture brutale avec Rudolf Steiner survenue peu de temps après. En 1913, il écrivait pourtant encore : « M. Steiner est un instructeur que je vénère profondément. Mais ce n'est pas parce que l'insulte s'adresse à sa personne que je suis affligé. [Annie Besant avait affirmé que Rudolf Steiner avait été élevé chez les jésuites.] C'est parce que je ne puis me dissimuler qu'en agissant comme elle l'a fait, Mme Besant n'a pas seulement manqué à ses fonctions présidentielles [elle était la présidente de la S.T.], mais qu'elle a encore trahi la qualité la plus déterminante du théosophe, celle qui renferme la quintessence de sa devise et des trois buts de la Société : la fidélité au vrai, le souci de la véracité[(106)]. » Ses investigations poussées permirent à chacun de se forger sa propre opinion sur ce qui s'était passé, sans être obligé de s'en référer à la version « officielle ». C'est animé par la même foi en la vérité et la même rigueur scientifique qu'il écrivit un autre essai, paru seulement en allemand: *RudolfSteiners Weltanschauung und ihre Gegner,* (« La Vision du monde de Rudolf Steiner et ses adversaires »)[(107)].

En mai 1914, à la veille du premier conflit mondial, Rudolf Steiner a habité pendant quelque temps au domicile parisien d'Eugène Lévy. Mais ce dernier n'allait pas tarder à se détourner de lui, imité en cela par Édouard Schuré. Lorsqu'ils sortirent de la Société anthroposophique, ils étaient plus proches l'un de l'autre qu'ils ne l'avaient jamais été auparavant. Ils se firent alors les théoriciens passionnés du chauvinisme français. En 1918, Lévy fit paraître un livre intitulé *La Révélation française. Essai sur le génie de la France nouvelle*, que Schuré, enthousiaste, qualifia de « fruit inattendu de la guerre » et de « tentative d'une philosophie nouvelle de l'âme française »[108]. Mais tandis qu'Édouard Schuré devait profondément regretter, par la suite, l'attitude qui fut la sienne durant la guerre – à l'âge de quatre-vingt-un ans, il se rendit à Dornach pour présenter personnellement ses excuses à Rudolf Steiner – rien n'indique qu'Eugène Lévy ait eu les mêmes remords.

* * *

Alice Bellecroix est une autre figure importante des débuts de l'anthroposophie en France. « C'était une femme d'une intelligence exceptionnelle et capable de la dévotion la plus parfaite » devait dire d'elle Alice Sauerwein à l'occasion de sa mort, survenue le 20 janvier 1926[109]. Son destin exceptionnel l'ayant mise au contact des « trois grands courants chrétiens de notre époque » (née dans une famille protestante, elle s'était convertie au catholicisme avant d'adhérer à l'anthroposophie), elle avait développé la faculté d'intégrer la nouveauté sans renoncer pour autant à ses convictions antérieures. Cette harmonie intérieure qu'admirait tant Alice Sauerwein transparaît dans les lettres qu'elle adressa à Rudolf Steiner. Dans ces lettres rédigées en allemand d'une belle écriture fine, elle intervenait uniquement en faveur des autres, exposant leurs soucis.

Elsa Prozor, l'une de ses admiratrices, a décrit dans une lettre quelques-unes des heures qu'elle a passées chez « Croix », comme l'appelaient ses amis. « On grimpe au quatrième étage d'une maison (...), dans des chambres simples, claires et calmes, on la trouve rayonnante de bonté joyeuse, parmi des livres et des tableaux de maîtres anciens et on se sent si bien dans cette atmosphère de prière, d'amour et de pensée active[110]. » Avec un dévouement religieux, cette « catholique mystique », comme l'appelait Elsa Prozor dans la même lettre, s'était occupée pendant des années d'enfants arriérés, notamment d'un jeune aveugle, qu'elle soignait selon les indications de Rudolf Steiner, et d'une jeune fille qu'on tenait pour incurable. Elle hébergea cette jeune fille pendant douze années – elle-même, quoique mariée, n'avait pas d'enfants – et réussit finalement à la guérir.

Alice Bellecroix semble avoir été l'une de ces femmes

agissant en silence dont la seule présence suffit à apporter un soulagement. La grande influence qu'elle a exercée dans les premières années du développement de la théosophie et de l'anthroposophie en France, s'explique également par le fait qu'elle était capable de tempérer ses élans mystiques par un travail de pensée conscient et purificateur. Elle ne tolérait jamais rien, pas plus dans le domaine de la mystique qu'ailleurs, qu'elle ne pût accepter pleinement avec sa raison[(111)]. Elle devint ainsi une sorte de « garant » du caractère spirituel des réunions qu'Alice Sauerwein voulait organiser au début de l'année 1912[(112)].

La capacité d'Alice Bellecroix à trouver des compromis entre les diverses tendances spirituelles n'était cependant pas du goût de tout le monde. Ainsi, le jésuite Léonce de Grandmaison, qui était présent au moment de la création du groupe Saint-Jean, rapporte qu'elle aurait tenté, dans son discours inaugural, de mettre en évidence la convergence de vue entre le catholicisme et l'anthroposophie en ce qui concerne l'interprétation du Christ. Pour ce faire, elle aurait lu alternativement les écrits de Steiner et ceux d'un évêque français[(113)].

Cette recherche du compromis ne pouvait plaire à Alice Sauerwein, elle qui était si entière et qui ne pouvait concevoir d'agir qu'avec toutes les forces dont elle disposait. Si bien qu'à l'époque de la fondation des premiers groupes anthroposophiques officiels en France, des dissensions apparurent entre les deux femmes. Alors qu'Alice Bellecroix était favorable à l'admission au sein de ces groupes des personnes qui n'étaient pas (encore) sorties de la Société théosophique, Alice Sauerwein était d'avis que ces deux appartenances étaient incompatibles, ce qui, comme nous l'apprend une lettre de Marie von Sivers à Édouard Schuré, semble avoir mieux correspondu aux intentions de Rudolf Steiner[(114)].

11

Le tournant de l’année 1909

L’année 1909 marque un tournant dans l’histoire du mouvement anthroposophique en France. C’est tout d’abord l’année où les relations entre Rudolf Steiner et Édouard Schuré atteignent une sorte de point culminant. Leurs efforts vont encore dans le même sens, ce qui ne sera plus le cas après 1909. Alors que Schuré n’était pas présent à la première de son Drame d’Éleusis, il se rend à Munich en août 1909 pour assister à la représentation des *Enfants de Lucifer*, et suivre le cycle de conférences *L’Orient à la lumière de l’Occident*. Ces conférences, directement inspirées de son *Drame d’Éleusis*, comptent d’ailleurs parmi les rares conférences de Steiner auxquelles il ait assisté. L’année 1909 est aussi l’année où une sorte de « noyau » des adeptes français de Rudolf Steiner s’est constitué à Munich, vraisemblablement autour d’Édouard Schuré. Ce noyau était suffisamment motivé pour poursuivre le travail commun une fois de retour à Paris.

En dehors d’Alice Sauerwein qui, selon toute vraisemblance, a fait la connaissance de Rudolf Steiner et de l’anthroposophie durant l’été 1909, il est attesté qu’Elsa Prozor (1887-1935), sa future amie et collaboratrice, une femme dont l’intelligence et le dévouement allaient tant apporter au mouvement anthroposophique en France, était également présente à Munich. Sa mère, la célèbre comtesse Martha Bond-Prozor, était un membre enthousiaste et très actif de la Société théosophique depuis le début du siècle, mais Elsa considérait d’un œil extrêmement sceptique les poses bouddhistes en faveur dans ce mouvement, et en particulier dans la loge fondée par sa mère. Elle s’était donc tenue à l’écart de la Société théosophique jusqu’à ce jour de l’été 1909 où elle fit la connaissance de Rudolf Steiner. D’une grande sensibilité, douée d’une intelligence claire et tranquille, elle avait certainement beaucoup plus d’affinités avec lui qu’avec tout ce qu’elle avait connu jusque-là dans les cercles fréquentés par sa mère.

Durant ce même mois d’août 1909, Jacques de Jaager (1885-1916), un jeune sculpteur plein de talent né dans les Indes néerlandaises – à Java plus précisément – se joignit à ce premier groupe de disciples français de Rudolf Steiner réunis à Munich[(115)]. Il avait fait la connaissance de Rudolf Steiner et de son

mouvement un an plus tôt, à La Haye. À la fin de ses études d'arts plastiques, il s'était rendu à Paris dans l'intention d'y installer son atelier. C'est là qu'il retrouva un certain nombre de ses connaissances munichoises, comme il le relate dans une lettre adressée à sa future épouse, Isabella Gottschalk (1892-1979) : « Lorsque mon atelier fut prêt, je le mis à la disposition du groupe, car nous étions à la recherche d'un local qui pût nous permettre de nous réunir régulièrement. Ce groupe était composé d'une vingtaine de personnes très intéressantes, des personnes qui avaient beaucoup lu et beaucoup voyagé, et desquelles je pouvais beaucoup apprendre (...) Nous nous réunissions régulièrement pour étudier la philosophie de Rudolf Steiner(116). »

Le nombre élevé de personnes qui collaboraient activement à ce groupe et qui, parallèlement, occupaient, ou étaient appelées à occuper, une place importante au sein de la société française de l'époque, mérite d'être noté. Schuré était un poète et un écrivain célèbre ; les œuvres de Jacques de Jaager, exposées au Salon d'automne, faisaient régulièrement sensation dans les milieux artistiques (ce jeune sculpteur, à peine âgé de vingt-cinq ans, se démarquait nettement d'Auguste Rodin, figure de proue de la sculpture de l'époque) ; et Germaine Claretie (?-1982), qui devait traduire plus tard différentes œuvres de Rudolf Steiner et écrire elle-même des poèmes et des essais, était la nièce de Jules Claretie (1840-1913), l'un des écrivains les plus populaires de l'époque, directeur de la Comédie française depuis 1885.

Mais ce groupe n'était pas uniquement composé d'artistes. On y rencontrait aussi des hommes comme Jules Sauerwein, qui n'allait pas tarder à devenir une célébrité du monde politique et diplomatique français, ou encore Eugène Lévy, cet homme d'affaires passionné de biologie, qui n'était pas non plus un inconnu des milieux mondains.

* * *

L'année 1909 est une date clef dans la genèse du mouvement anthroposophique. D'une part, sept années s'étaient écoulées depuis la fondation de la section allemande de la Société théosophique, si bien que les conditions étaient désormais réunies pour « *extraire du giron du temps ce qu'il avait fallu laisser mûrir* », comme devait le souligner Rudolf Steiner dans la conférence qui fit suite à la représentation des *Enfants de Lucifer*(117). D'autre part, un événement d'une grande importance pour l'avenir de l'humanité a eu lieu dans le monde suprasensible durant cette période, à savoir l'apparition du Christ dans l'éthérique(118).

* * *

C’est durant cette même année 1909 que Jules Sauerwein traduisit C*omment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?*, l’une des œuvres majeures de Rudolf Steiner. Ce manuel d’exercices pratiques, paru tout d’abord en allemand sous forme de feuilleton dans le journal *Luzifer-Gnosis*, fut la première œuvre de Rudolf Steiner traduite en langue étrangère. Le chemin d’initiation moderne chrétien et rosicrucien qui y est décrit, un chemin adapté aux besoins de l’homme occidental, a provoqué étonnement et stupeur, mais aussi une approbation sans réserve. Ainsi, Eugène Lévy fit paraître, un an plus tard, la brochure dont nous avons parlé plus haut, dédiée à la méthode de ce travail(119). Et Jules Sauerwein, qui termina sa traduction quelques mois seulement avant d’entrer au Matin, rédigea pour la première édition de ce livre baptisé en français L’Initiation une assez longue préface.

Depuis sa première rencontre avec Rudolf Steiner en février 1907, Jules Sauerwein s’était considérablement rapproché de l’anthroposophie. Comme nous l’avons appris par ses lettres, il dévora en l’espace de quelques mois tous les livres de Rudolf Steiner parus à cette époque, et ne laissait jamais passer une occasion de rencontrer ce dernier. Il participa ainsi au congrès tenu par la Société théosophique à Munich en mai 1907, au cours duquel fut présenté pour la première fois au public le *Drame sacré d’Éleusis* d’Édouard Schuré. Comme Schuré lui-même n’avait pas assisté à cette représentation, il se précipita chez lui dès son retour de Munich pour lui faire part du succès de la pièce et lui transmettre les amitiés de Rudolf Steiner(120). Il lui parla aussi de la conférence de Steiner sur l’*Initiation de Christian Rosecroix*(121), qui était la deuxième conférence de Steiner à laquelle il assistait, consacrée elle aussi au courant spirituel des Rose-Croix. Il est pour le moins surprenant que le jeune Sauerwein, qui ne connaissait Rudolf Steiner que depuis deux ans, ait été capable, dès cette époque, non seulement de traduire cette œuvre importante, mais de rédiger de surcroît une longue préface, dans laquelle il expose avec clarté son propre développement spirituel. Comme cette préface est le texte le plus long et le plus complet de ce type que nous possédions de Jules Sauerwein, nous allons nous y arrêter un instant.

* * *

Le *doute* est au centre de ces considérations, le doute en tant que produit de l'école de pensée cartésienne, une école de pensée que Jules Sauerwein attaque de différents côtés. On peut comprendre le besoin qu'il a eu de faire précéder la première édition de cette œuvre en français d'un dialogue avec le scepticisme du lecteur, d'autant qu'il apparaît, au fil de la lecture, que Sauerwein entendait toucher un très large public.

Il n'entrait en aucun cas dans les intentions de Jules Sauerwein de réserver ce livre initiatique de Rudolf Steiner aux seuls membres de la Société théosophique ou à ses sympathisants. D'ailleurs, il n'accorde pas un intérêt particulier aux questions qui pourraient les intéresser plus spécifiquement. Il insiste tout d'abord sur la nécessité qu'il y a d'aborder ce livre dans un état d'esprit différent de celui dans lequel on aborde généralement des ouvrages de philosophie. « Une disposition d'âme profondément réceptive, (...) également éloignée de la négation a priori et de l'affirmation prématurée » serait, d'après Jules Sauerwein la condition préalable pour comprendre les développements de Rudolf Steiner. Cette réceptivité totale, englobant à la fois l'esprit, l'âme et le corps, s'apparenterait à la réceptivité nécessaire à la compréhension d'une œuvre d'art. Et pour parvenir à un tel état de réceptivité, il serait nécessaire de se débarrasser de ses préjugés et d'accueillir avec sympathie les idées nouvelles.

À la différence de la théosophie, qui s'appuie sur la spiritualité orientale et le bouddhisme, Steiner s'inscrirait dans la lignée des traditions occultes occidentales. Sous cette forme moderne, l'occultisme deviendrait une « science expérimentale » qui, pour ce qui est de la précision et de la méthodologie, ne le céderait en rien aux sciences modernes. Grâce aux exercices donnés par Rudolf Steiner, on entrerait, toujours d'après Jules Sauerwein, dans un processus accéléré de développement de toutes les facultés humaines qui conduirait, sur la base d'une pensée disciplinée, à une nouvelle orientation de la vie. Et tout en indiquant qu'il n'existe pas de contradiction entre la culture scientifique et la discipline occulte, il conclut : « L'occultiste est de son temps, mais il l'est plus profondément et plus consciemment qu'un autre homme, car il se refuse à laisser imposer à son esprit des limites qui restreignent la mentalité contemporaine. » La méditation, exercice de concentration, permettrait, « au moment voulu, de fermer volontairement les yeux sur un grand nombre de perceptions ou d'impulsions qui seraient de nature à paralyser l'action » ou à nous empêcher de faire ce que nous avons résolu.

Cette détermination, qui repose sur la concentration des forces et que Rudolf Steiner appelle présence d'esprit – cette qualité d'âme qui nous donne la force d'agir de manière presque intuitive, c'est-à-dire sans être retenu par le doute ou les

scrupules –, Jules Sauerwein allait en faire l’un des principaux outils de sa réussite. « La méditation et la concentration sont des moyens de rassembler ou d’accumuler les forces utiles. (...) Mais ces forces sont destinées à l’action aussi bien qu’à la perception. La méditation est aussi nécessaire au soldat qu’à l’homme d’affaires ou au philosophe. Car toute activité, quelle qu’elle soit, a sa source dans le monde supérieur et, si l’homme pénètre dans ce monde par la voie normale, il découvrira que bien loin de devoir renoncer à quoi que ce soit de sa force d’action, il la verra décuplée en même temps que canalisée par sa communication consciente avec la source première dont elle est issue. » Jules Sauerwein considérait que ce livre n’avait pas été écrit en premier lieu dans le but de décrire le chemin moderne de la clairvoyance. Pour lui, il était surtout utile parce qu’il établissait un lien vivant avec le monde spirituel, ce qui permettait d’accorder l’organisme humain aux lois cosmiques universelles. C’est pour cette raison qu’il recommandait si chaudement sa lecture au plus large public possible.

Jules Sauerwein s’intéresse ensuite plus particulièrement à trois « types de mentalité humaine » : l’artiste, le scientifique et le religieux. Il cherche à montrer que tous trois sont forcément amenés, un jour ou l’autre, à se poser les questions dont traite Rudolf Steiner dans son livre. Il suffirait qu’ils s’avouent à eux-mêmes leur désir d’une vérité plus large pour parvenir au seuil du monde spirituel. Mais leurs préjugés les empêchent de s’engager sur la voie de leur développement. Et Sauerwein de conclure : « Comment l’homme prendrait-il intégralement conscience de lui-même si d’avance il s’est fait de son être une conception bornée au-delà de laquelle il ne veut point se connaître ? Et comment connaîtrait-il l’univers, s’il n’a fait de lui-même un instrument de connaissance, capable de vibrer à l’unisson de toutes les vibrations ? »

Mais revenons un instant sur les pensées qu’il consacra aux artistes. L’extrait suivant montre assez à quel point il se sentait proche de l’âme de l’artiste : « À ce niveau supérieur de la création artistique, l’artiste est forcément un occultiste (...) Il n’a pas besoin de faire violence à sa propre nature pour entrer dans la voie de la discipline occulte (...) Que de fois (...) n’a-t-il pas eu, en présence des êtres, le sentiment délicieux et angoissant à la fois d’un mystère, la conviction qu’une entité invisible et plus vivante se dissimulait derrière la forme physique qu’il contemplait ? Est-ce qu’entre ces éléments devinés des choses et la portion la plus vibrante de son âme et de sa sensibilité, il ne s’est pas établi un courant infiniment troublant ? Est-ce qu’il n’a pas senti la force de fécondation issue de ce courant, cette force qui est proprement ce que l’on nomme inspiration poétique ? »

Rudolf Steiner n’a cessé de souligner, en particulier dans *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?*, que le fait d’être doué de sensibilité artistique était l’une des conditions les plus propices au développement de facultés spirituelles[122]. Et l’on ne peut nier que Jules Sauerwein possédait bien effectivement de grands talents artistiques. Ce sont ces talents qui lui ont permis de s’engager avec autant d’assurance dans les chemins pleins d’avenir qui s’ouvraient devant lui.

12

Alice Sauerwein en Angleterre

Alice Sauerwein ne faisait pas partie des personnes proches de Rudolf Steiner qui, à partir de 1909, prirent l'habitude de se réunir régulièrement dans l'atelier de Jacques de Jaager. Depuis quelque temps, en effet, elle ne résidait plus à Paris mais à Londres, chez son frère Christian, limitant ses séjours dans la capitale française à la période estivale. À ce propos, il est frappant de constater combien Alice Sauerwein appréciait de vivre à l'étranger. À tel point qu'on pourrait presque se demander si elle ne préférait pas l'Angleterre ou l'Allemagne à la France. Ainsi, au début de 1912, alors qu'elle se trouvait en Angleterre, elle écrivit à Marie von Sivers : « J'ai en très grande tentative de retourner tout de suite en Allemagne, mais je crois que j'ai quelque chose à faire à Paris[123]... » Elle avait assurément un côté très cosmopolite, que l'Anglais M. Wheeler ne manqua pas de relever dans l'article qu'il écrivit à l'occasion de sa mort, insistant notamment sur son engagement en faveur d'une collaboration plus étroite entre les groupes de différents pays[124].

Dès qu'elle en avait l'occasion, Alice Sauerwein quittait Londres pour suivre Rudolf Steiner dans ses tournées de conférences à travers l'Allemagne et les pays nordiques, à l'instar d'un certain nombre des premiers élèves de ce dernier. Elle a pu ainsi assister à un grand nombre de conférences, parmi lesquelles on peut citer le cycle baptisé *L'Orient à la lumière de l'Occident*, que Steiner donna du 22 au 31 août 1909 à la suite de la représentation munichoise du drame de Schuré *Les Enfants de Lucifer*, et probablement les conférences de Hambourg sur les *Manifestations du karma* (du 16 au 28 mai 1910), celles de Christiania (l'actuelle Oslo) sur la *Mission des âmes de quelques peuples* (du 7 au 18 juin 1910), celles de Stuttgart sur l'*Histoire occulte* (du 28 décembre 1910 au 1er janvier 1911), et celles de Copenhague sur les *Guides spirituels de l'homme et de l'humanité* (du 4 au 8 juin 1911) ; enfin, il est pratiquement certain qu'elle a assisté aux conférences sur les Évangiles, dans lesquelles il est question de l'apparition prochaine du Christ dans l'éthérique. On apprend aussi, au détour d'une lettre qu'elle écrivit à Marie von Sivers, qu'elle a assisté à l'important cycle de Karlsruhe

intitulé *De Jésus au Christ* (du 5 au 14 octobre 1911), dans lequel Steiner décrit pour la première fois ce qui distingue fondamentalement l'initiation rosicrucienne de l'initiation jésuite. Considérant que c'était là son « devoir d'ésotériste », il révéla, au cours de cette conférence, « certaines vérités que beaucoup eussent préféré tenir cachées », et c'est à partir de cette date que l'anthroposophie devint, comme il l'affirma plusieurs années plus tard, l'objet d'une haine tenace[(125)].

Nous ignorons quel effet ces « révélations » ont pu produire sur Alice Sauerwein. Mais on peut bien imaginer qu'il devait être aussi difficile qu'exaltant de prendre connaissance de ces faits qui prenaient le contre-pied des schémas de pensée traditionnels et exigeaient une absence totale de préjugés de la part de l'auditeur. Le fondateur du symbolisme russe, l'écrivain André Biély (1880-1934), qui avait suivi Rudolf Steiner dans ses tournées de conférences, raconte avoir vu plusieurs fois des auditeurs s'évanouir, terrassés par « l'ouragan de spiritualité » qui s'abattait sur eux. Beaucoup de pratique et de concentration étaient, en effet, nécessaires pour se laisser conduire par Steiner au seuil du monde spirituel sans perdre connaissance[(126)].

Dans ses lettres, Alice Sauerwein insiste sur le fait que l'enseignement de Steiner était devenu le sens de sa vie, un but auquel elle se disait prête à sacrifier ce qu'il lui restait de « force et de vie »[(127)]. Jamais, pourtant, elle n'aborde les questions touchant au contenu de l'anthroposophie. Elle semble avant tout préoccupée par la mise sur pied et l'organisation d'une structure qui permît à l'anthroposophie de croître et de se développer en France. Sur les rares photographies que nous possédions d'elle, elle apparaît comme quelqu'un d'assez introverti, mais l'on sent pourtant que sa pratique spirituelle commence à modeler ses traits depuis « l'extérieur ». Capable d'attendre et de se taire, elle savait agir au moment « opportun », s'appuyant alors sur les forces qu'elle tirait de son intense activité spirituelle et mentale.



Alice Sauerwein

En Angleterre, Alice Sauerwein, qui parlait et écrivait l'anglais couramment, prenait une part active au travail théosophique, assistant régulièrement aux réunions et aux conférences qui y étaient organisées. Elle était moins à l'aise en allemand, mais cela ne l'empêchait pas d'assister à des conférences non traduites de Steiner. Elle évoque, d'ailleurs, des conversations qu'elle aurait eues avec lui. Fidèle à une sorte de « tradition » familiale, elle traduisait – non pas de l'allemand, comme ses frères Charles, traducteur de Rainer Maria Remarque en français[128], et Jules, qui traduisait Steiner –, mais de l'anglais. Peu avant le Congrès de Munich de 1909, c'est-à-dire à l'époque où Jules Sauerwein préparait l'édition française de l'*Initiation*, deux traductions d'Alice furent publiées : *L'Église chrétienne et le christianisme* et Les Premiers pas sur la voie de l'*occultisme*, deux œuvres de HP Blavatsky[129].

L'Église chrétienne et le christianisme était en fait la traduction d'une lettre ouverte de Blavatsky à l'archevêque de Canterbury, que cette dernière fit paraître en 1887 dans la revue Lucifer en réponse aux attaques menées par l'église anglicane contre la Société théosophique. Alice Sauerwein s'est expliquée, dans une courte préface, sur les raisons qui l'ont poussée à publier cette lettre : « Elle nous paraît éclairer bien des questions troublantes qui se posent, en ce moment, pour les âmes vraiment chrétiennes ; c'est pour cela que nous l'offrons aujourd'hui au public français dans un très respectueux et reconnaissant souvenir pour celle qui a consacré sa vie au réveil de la spiritualité dans le monde. »

Sur une vingtaine de pages, Blavatsky y dresse l'état des lieux de la religion chrétienne, ce conglomérat « des déchets du judaïsme, des lambeaux du paganisme et des restes mal digérés du gnosticisme et du néoplatonisme » qui ne résisterait pas, selon elle, à un « examen critique ». Pour retourner aux véritables origines du christianisme, ses exégètes devraient connaître la doctrine secrète (c'est-à-dire, dans la langue de Blavatsky, la chronique de l'Akasha), ce qu'ils ne sont plus en mesure de faire pour la bonne raison que l'Église qui en a, au début, « caché les clés », les a perdues depuis. Et parce que l'Église nie l'esprit, le matérialisme de ce siècle peut être considéré comme « la conséquence directe de la doctrine chrétienne », et l'athéisme comme le « bâtard de l'Église. » Et Blavatsky de conclure par ces mots étonnants : « Si les Églises elles-mêmes n'étaient pas emportées dans le flot de négation et de matérialisme qui a englouti la société, elles reconnaîtraient le germe de l'esprit du Christ qui croît avec rapidité dans les cœurs de milliers d'êtres qu'elles flétrissent en ce moment comme des infidèles et des fous. »

Il pourrait paraître curieux qu'Alice Sauerwein se soit

encore consacrée à la traduction de Blavatsky en 1909. Pour nous, c'est le signe qu'elle ne connaissait pas encore Rudolf Steiner à cette date. Ces œuvres traitent de questions qui lui tenaient à cœur et qui devaient nécessairement l'amener à s'intéresser à Rudolf Steiner : celle du rôle du christianisme et celle du développement intérieur – c'est-à-dire occulte – de la personnalité. Mais elle était aussi à la recherche d'ouvrages traitant de spiritualité qui fussent accessibles au lecteur francophone, préoccupation qui ne cessera jamais de l'habiter. Mais ce n'est pas tout. On serait presque tenté de dire qu'au contact de la substance spirituelle déposée par la fondatrice du mouvement théosophique dans ses livres, de nouvelles perspectives se sont ouvertes à elle. Il est en tout cas frappant que sa première rencontre avec Rudolf Steiner se soit faite immédiatement après la publication de ces traductions. Cela rappelle un peu ce qui est arrivé à Eleanor C. Merry (1873-1956), peintre et écrivain britannique(130).

* * *

Alice Sauerwein se chargea également de la traduction d'un livre de Mabel Collins (1851-1927), *The Idyll of the White Lotus* (« L'Idylle du lotus blanc »)(131). – En 1910, lorsque Alice Sauerwein et Mabel Collins firent connaissance l'une de l'autre dans les cercles théosophiques et ésotériques londoniens, cette dernière, âgée de soixante ans, avait vécu une histoire mouvementée avec Blavatsky, la Société théosophique et les « apparitions de maîtres ». Ayant eu à pâtir du dogmatisme et des procédés démagogiques de certains théosophes haut placés, cette femme qui possédait des dons médiumniques certains fut, sa vie durant, déchirée par des conflits intérieurs qu'elle tenta de résoudre en adoptant face au monde spirituel et au monde terrestre une attitude moderne et conforme à notre époque.

Mabel Collins s'est certainement entretenue avec Alice Sauerwein de ses expériences spirituelles et de sa manière de percevoir les « Maîtres » et l'entité christique. Il y a donc tout lieu de croire que ses récits ont fait forte impression sur cette dernière et l'ont amenée à se poser des questions dont on peut supposer qu'elles déterminèrent en partie son développement intérieur(132). – Mais ce ne sont pas là, comme nous allons le voir, les seules conséquences qu'allait avoir cette rencontre entre Mabel Collins et Alice Sauerwein.

Simonne Rihouët (elle ne deviendra Simonne Rihouët-Coroze qu'en 1929) qui devait, dans les décennies qui suivirent, exercer une influence considérable sur les destinées du mouvement et de la société anthroposophiques en France, a rapporté que c'est dans le salon de Mabel Collins, au printemps 1913, qu'elle entendit parler pour la première fois de Rudolf Steiner de la bouche même d'Alice

Sauerwein[133]. Lorsqu'on sait à quel point les relations entre Alice Sauerwein et Simonne Rihouët furent lourdes de conséquences, on ne peut qu'accorder à cette première rencontre un poids tout particulier.

On connaît peu de choses de la vie de Mabel Collins, la littérature théosophique s'étant, curieusement, fort peu intéressée à elle[134]. Pourtant, au travers des questions qu'elle a soulevées, elle semble avoir joué un rôle de « médiateur » entre la théosophie et l'anthroposophie. On peut, en tout cas, supposer que la Société théosophique n'aurait pas connu les mêmes dérives – on pense notamment à l'affaire Krishnamurti – si des personnes comme elle avaient pu y jouer un rôle plus important. Nous espérons que ces considérations suffiront à nous excuser auprès des lecteurs d'avoir consacré à Mabel Collins un chapitre aussi long que celui que l'on va lire maintenant.

13

À la recherche d'une spiritualité moderne : Mabel Collins

Fille unique de Mortimer Collins (1827-1876)[135], écrivain célèbre en son temps, Mabel Collins est née le 9 septembre 1851 à Guernesey, l'une de ces îles anglo-normandes auxquelles leur histoire et leur insularité confèrent un statut tout à fait particulier. Au XIXe siècle, leur population, en majorité normande, parlait encore un français mâtiné d'éléments celtes. Dans les bourgades, la cohabitation entre Anglais et Français allait bon train, faisant se rapprocher le mode de vie et les traditions de deux peuples qui, durant plusieurs siècles, s'étaient fait presque continuellement la guerre. – Baignée par le Gulf Stream, l'île de Guernesey jouit d'un climat exceptionnellement doux à ces latitudes, si bien que magnolias, myrtes, orangers et yuccas y prospèrent. Faut-il voir dans cette atmosphère méridionale dans laquelle Mabel Collins a passé les premières années de son enfance comme un signe des liens profonds qui liaient cette personnalité aux grands mystères du sud, en particulier à ceux de l'Égypte ancienne ?

Mabel Collins a grandi à Saint-Pierre-Port, le plus gros bourg de l'île. Son père y enseignait les mathématiques au Queen Elisabeth College. Par un curieux concours de circonstances, Victor Hugo, cet homme qui tint la France entière en haleine pendant des décennies, emménagea dans le voisinage immédiat de la jeune Mabel en octobre 1855. C'est à Hauteville House, en effet, une bâtisse imposante dont la silhouette domine la ville et le port, qu'il choisit de passer les quinze années de son exil volontaire à Guernesey. Il y écrivit plusieurs de ses œuvres majeures, et notamment *La Voix de Guernesey*, un poème à la gloire de Garibaldi qui fait également honneur à son auteur[136].

En 1856, alors que Mabel Collins, âgée de cinq ans, s'apprêtait à entrer à l'école, son père abandonna son métier de professeur pour se consacrer exclusivement à l'écriture. La famille partit alors s'installer dans le Berkshire, à Knowl Hill, où elle fit l'acquisition d'un cottage. Mortimer Collins était un homme conséquent : professeur de mathématiques, lui-même fils de

mathématicien, il préféra se charger personnellement de l'éducation de son unique enfant afin de lui inculquer ses propres conceptions de la vie. L'influence de cet homme sur Mabel Collins a dû être d'autant plus forte que la mère de cette dernière, Susannah Hubbart, dont on sait par ailleurs fort peu de choses, est morte lorsqu'elle avait seize ans. Son père n'est pas resté veuf très longtemps : un an après le décès de son épouse, il se remariait avec Frances Mortimer Dunn (1840-1886), une femme de lettres dont l'aide se révéla précieuse[137].

La stature de Mortimer Collins – un colosse de près de deux mètres – était aussi imposante que l'était sa force de travail (on prétend qu'il passait ses nuits à écrire). Cet homme de principes, ce mathématicien à la pensée claire et rigoureuse, était aussi un poète non dénué d'un humour typiquement britannique. En religion comme en politique, Mortimer Collins affichait des opinions résolument conservatrices. Partisan de l'ordre établi, il prenait régulièrement le positivisme et les libres penseurs pour cibles de ses attaques. Fervent admirateur d'Aristophane, qu'il considérait comme son maître, il inculqua son amour des littératures grecque et latine à sa fille. C'est de lui que Mabel Collins tenait sa vaste culture. En outre, il lui transmit ce goût pour la poésie et les lettres qu'il avait lui-même hérité de ses ancêtres.

À vingt ans, Mabel Collins épousa Kenningale Robert Cook (1845-1886)[138], un agrégé de philosophie qui passait pour un « poète subtil et un érudit ». Longtemps rédacteur en chef du journal de l'université de Dublin, il a laissé plusieurs volumes de poésie ainsi que des pièces de théâtre. Ses relations avec Mabel Collins n'ont, semble-t-il, jamais été au beau fixe. Après une dizaine d'années de vie commune, cette dernière, qui n'avait jamais cessé de porter son nom de jeune fille, se sépara de lui, et il mourut peu de temps après.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Après leur mariage, ils emménagèrent dans une petite villa de la banlieue de Londres, à Bedfords Garden (Campden Hill), avec la sœur de K. R. Cook. La maison, bâtie dans le plus pur style victorien, était entourée d'un vaste jardin que les ronces avaient transformé en une sorte de forêt vierge, à en croire tout au moins Isabelle Steiger (1836-1927) qui fut pendant quelques années la voisine des Collins[139]. C'est dans cette maison que débuta la carrière littéraire de Mabel Collins, carrière extrêmement active puisque après s'être contentée, dans un premier temps, d'envoyer des nouvelles aux grands journaux londoniens, il ne se passa pas une année, à partir de 1875, sans qu'elle fit paraître un roman ou un recueil de nouvelles.

À cette époque, Mabel Collins écrivait déjà avec une facilité déconcertante. Sa main pouvait à peine suivre les pensées et les

images qui germaient dans son esprit. Elle nous a laissé un témoignage de ces séances de travail quotidiennes, assise à la même table que sa belle-sœur qui dessinait : « J'écrivais très vite, jetant les feuilles derrière moi avant même que l'encre ait eu le temps de sécher »[140].

En 1878, alors qu'elle avait déjà, à seulement vingt-sept ans, publié plusieurs ouvrages, ses dons médiumniques exceptionnels se manifestèrent avec force. Un jour, quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir par la fenêtre de la pièce où elle étudiait un obélisque égyptien ! Il s'agissait, en fait, de l'Aiguille de Cléopâtre, un obélisque érigé en 1500 av. J.-C. devant le temple du dieu solaire d'Héliopolis que l'Égypte venait d'offrir au gouvernement anglais. Mais sa stupeur fut à son comble lorsqu'elle vit soudain le visage d'un Égyptien se dessiner sur l'obélisque. « Il était exactement de la largeur de l'aiguille elle-même, si bien que je n'ai pu m'empêcher de penser à un être prisonnier. (...) Parfois ce visage, lorsqu'il avait les yeux fermés, était empreint d'une grande sérénité. Mais le plus souvent, ses yeux étaient ouverts, comme perdus dans des lointains inaccessibles. » – Elle vit ensuite en songe une longue procession de prêtres tout de blanc vêtus pénétrer dans la pièce où elle se trouvait avec sa belle-sœur, et former un cercle autour des deux femmes. Mabel Collins, qui était en train de travailler à l'un de ses romans, continua à écrire, les yeux fermés, et comme pétrifiée. Lorsqu'elle revint à elle, elle n'eut absolument pas conscience d'avoir séjourné en dehors de son propre corps. C'est donc avec une « indescriptible stupeur » qu'elle lut ce manuscrit qu'elle ne reconnaissait pas et dont l'écriture ne ressemblait pas à la sienne.

Bien des années plus tard, elle apporta le témoignage suivant : « L'écriture était complètement automatique ; je ne reconnaissais pas un seul des mots que j'avais écrits, et je lus ce manuscrit comme j'aurais lu le texte d'un autre[141]. » Cette apparition se renouvela jusqu'à ce que le septième chapitre de son manuscrit fût écrit. Les visites cessèrent alors subitement, et la procession des prêtres vêtus de blanc ne franchit plus le seuil de la villa victorienne pendant de longues années.

* * *

L'Idylle du Lotus blanc, roman qui décrit les épreuves que devaient subir les élèves des mystères égyptiens, a été écrit sous l'influence d'une individualité en laquelle H. P. Blavatsky croyait reconnaître un « vieil ami », mais dont l'identité reste difficile à établir. Bien qu'on soit évidemment tenté de reconnaître en lui l'un des douze Mahatmas, ces inspirateurs du mouvement théosophique[142] que Rudolf Steiner a décrits comme les « Maîtres de la sagesse et de l'harmonie des sensations », nous

nous garderons de tirer des conclusions trop hâtives. Comme Mabel Collins est censée ne pas avoir ajouté un seul mot de son cru à ce document qui lui aurait été « dicté », ce livre passe pour le récit authentique d'un jeune berger nommé Sensa qui, après être devenu un novice du temple, aurait fait preuve de grandes facultés spirituelles. Pourtant – et c'est là le signe que ce récit se situe à l'époque des mystères égyptiens décadents – sous une apparente vénération du divin, les prêtres de ce temple s'adonnent à la magie noire, un thème que Mabel Collins devait traiter par la suite à plusieurs reprises. Le jeune Sensa, qualifié dans le livre de « dernier hiérophante des grands mystères égyptiens », est forcé de se mettre au service de cette magie. Mais un jour, il reconnaît sa véritable nature et s'oppose aux prêtres qui, se sentant trahis, décident de le faire mourir.

* * *

L'œuvre la plus importante de Blavatsky, *Isis unveiled* (« Isis dévoilée »), écrite dans le but d'intégrer au mouvement théosophique une partie de l'héritage spirituel de l'Europe du centre[143], est parue quelques mois seulement avant que Mabel Collins n'entreprenne la rédaction son manuscrit. Le colonel Henry S. Olcott qui, pour avoir été le témoin quotidien de ses séances de travail, connaissait très bien la manière de procéder de Blavatsky, nous en a laissé un témoignage très intéressant, et semblable, par bien des côtés, à celui de la belle-sœur de Mabel Collins dont il a été question plus haut : « C'était une chose curieuse et inoubliable de la regarder travailler. Nous nous mettions d'ordinaire de chaque côté d'une grande table, et je pouvais suivre tous ses mouvements. Sa plume volait sur la page, puis soudain elle s'arrêtait, regardait dans l'espace avec la fixité vague des clairvoyants, et ensuite semblait lire quelque chose d'invisible dans l'air devant elle et se mettait à le copier[144]. » Dans ces moments, son écriture changeait, comme c'était le cas pour Mabel Collins, et Olcott a pu distinguer jusqu'à trois styles d'écriture différents.

C'est presque à la même époque que Blavatsky et Collins ont été poussées par les individualités qui les inspiraient à rédiger des textes destinés à rendre accessible au public un certain enseignement spirituel. Mais curieusement, l'inspirateur de Mabel Collins a cessé de se manifester dès l'année 1878, avant même que ne soit achevé son manuscrit. S'agit-il d'une simple coïncidence, c'est en tout cas pratiquement au même moment que Blavatsky est tombée en « captivité occulte », comme l'a indiqué à plusieurs reprises Rudolf Steiner. C'était là le début d'un combat dont l'enjeu n'était rien d'autre que la substance spirituelle de la théosophie, comme l'ont montré les visions de Mabel Collins.

Dans *L'Idylle du Lotus blanc*, cette dernière a repris

certaines de ses visions tout en les transformant. Ainsi, l'Égyptien dont l'image était prisonnière de l'obélisque y prend les traits du jeune berger Sensa, et la procession de prêtres vêtus de blanc devient une communauté de prêtres dont l'ambition est d'attirer vers la terre un être spirituel démoniaque. Cet être, une entité féminine dont la tête auréolée de serpents évoque celle de la Méduse, envoûte de ses regards le jeune Sensa et fait de lui son jouet docile. Elle utilise les dons de clairvoyance inconscients, mais néanmoins très réels, de ce dernier pour entrer en contact avec les prêtres avides de pouvoir. Mais la Reine du Lotus, une entité divine liée aux forces éthériques du monde végétal, parvient à libérer Sensa en lui révélant la véritable personnalité de ses maîtres. — N'est-ce pas là la preuve que H. P. Blavatsky et Mabel Collins devaient livrer le même combat, un combat dont l'issue, à l'époque, était encore très incertaine ?

* * *

Rudolf Steiner est revenu à plusieurs reprises, en particulier à l'époque du premier conflit mondial, sur les combats occultes qui se sont livrés, durant le dernier tiers du XIXe siècle, autour d'un être doué de pouvoirs médiumniques et psychiques hors du commun : Helena Petrovna Blavatsky[145]. Dès le jour de sa naissance, les occultistes de tout bord avaient perçu, d'après son horoscope, les dangers et les potentialités que représentait l'apparition d'une telle personnalité. La « pauvre Blavatsky » fut donc très tôt l'objet de combats acharnés. Mais parce qu'elle était quelqu'un de foncièrement honnête, elle a pu regrouper autour d'elle, tout au moins dans les premiers temps, les occultistes agissant dans l'intérêt de l'humanité. C'est ainsi que Rudolf Steiner, dans son célèbre *Document de Barr*, a pu écrire que les vérités contenues dans Isis dévoilée étaient « directement inspirées par les grands initiés d'Occident, ceux-là mêmes qui furent les promoteurs de la sagesse rosicrucienne[146] ». Mais très vite, certains occultistes dont les intentions étaient loin d'être aussi louables (les « occultistes de gauche »), réussirent à la faire tomber sous leur coupe.

On sait que les occultistes de gauche anglo-saxons jouent sur les particularités des différentes âmes des peuples pour les orienter dans une certaine direction. L'un de leurs principaux objectifs est de fonder, « à la place de ce qui devrait normalement advenir, à savoir l'établissement d'un lien entre l'être de l'Europe du centre et l'être russe », une sorte de « religion occultiste » dont la mission serait d'imposer aux peuples slaves la culture et les tendances spirituelles anglo-saxonnes[147]. Le contournement et l'exclusion de l'Europe du centre permettraient le rapprochement de l'Ouest et de l'Est et renforceraient la domination des occultistes de gauche. Pour atteindre leur but et instaurer une « nouvelle religion mondiale

pour l’Europe », ces derniers se sont servis de Blavatsky parce qu’elle possédait « des qualités typiquement russes (...) mais transposées au niveau spirituel[148] ».

Dans un premier temps, on la poussa à entreprendre des démarches pour se faire admettre au sein d’un ordre de haut-grade parisien. Mais elle était d’une « nature beaucoup trop indépendante » pour se laisser manipuler sans réagir. C’est donc elle qui tenta d’imposer ses exigences à la loge, exigences qui, selon Rudolf Steiner, « auraient pu, d’une certaine manière, chambouler de fond en comble l’histoire de France[149] ». Mais de crainte qu’elle n’en apprit trop long sur les visées secrètes de l’ordre, on s’empressa de l’exclure. En 1873, elle posa les mêmes exigences dans un ordre américain où elle s’était fait admettre. C’est alors que les gens commencèrent à prendre réellement peur et que l’on décida de placer H. P. Blavatsky en « captivité occulte[150] » pour l’empêcher de causer encore plus de « dégâts ». Cette captivité, qui commença en 1879, coïncidait avec le début de l’ère michaélique.

Ce sont des occultistes indiens qui la « délivrèrent » quelques années plus tard, après concertation avec les confréries occidentales responsables de sa « captivité ». Mais Blavatsky, qui avait vite fait de considérer comme des « maîtres » les personnes qui voulaient l’influencer dans un sens ou dans un autre, ne tarda pas à tomber entre les griffes d’un « faux maître », d’un « misérable au service des Russes » qui se faisait passer pour le *mahatma Koot Hoomi* et « manœuvrait pour faire aboutir l’union spirituelle entre les Russes et les anglo-saxons[151]. »

Nous avons voulu montrer, à travers cette brève incursion dans le destin d’Helena Blavatsky, à quel point il est difficile d’estimer à sa juste valeur le rôle des « maîtres » au sein de la Société théosophique. On sait que les douze « Maîtres de la sagesse et de l’harmonie des sensations » constituent, sur le plan astral, avec d’autres entités d’une nature plus élevée encore, ce qu’il est convenu d’appeler la Loge blanche, loge qui joue un grand rôle dans le développement de l’humanité. Mais ces douze maîtres n’apparaissent cependant pas uniquement sur le plan astral. Ils agissent également sur le plan terrestre où, curieusement, ils ne se distinguent pas extérieurement de leurs contemporains. Ils peuvent très bien être « présents au milieu d’une foule sans être reconnus. (...) Ils peuvent se trouver à Saint-Pétersbourg, à Londres, à Berlin ou à Paris sans que personne, à de rares exceptions près, ne se doute de quelque chose », comme le confirma Rudolf Steiner, faisant allusion à une déclaration écrite de Mabel Collins[152].

Mais de « faux » maîtres agissant pour le compte des loges occultes de gauche ne tardèrent pas à se joindre aux maîtres

véritables. Ces faux maîtres utilisaient les facultés médiumniques de personnes comme Blavatsky pour parvenir à leurs fins. C'est ce qui conduisit les maîtres de la Loge blanche à quitter un à un la Société théosophique qui ne tarda pas, dès lors, à péricliter. Ils laissaient, en effet, le champ libre à leurs « doubles » qui en firent une sorte « d'avant-poste stratégique »[153].

Malheureusement, nous devons nous contenter d'indiquer brièvement ce que représenta « l'apparition des maîtres » pour la Société théosophique. Pourtant, ce qui vient d'être dit semble bien contredire la thèse selon laquelle l'auteur de *L'Idylle du Lotus blanc* aurait été inspiré par maître Hilarion, thèse que H. P. Blavatsky a toujours défendue et qui est encore assez répandue aujourd'hui au sein de la Société théosophique. D'autres individualités, d'une nature toute différente, auraient très bien pu, en effet, essayer de s'exprimer par l'intermédiaire de Mabel Collins, l'un des médiums les plus « courus » de son temps. Et bien que cette dernière eût essayé de s'élever au-dessus de ses facultés médiumniques de manière à atteindre les mondes supérieurs en toute conscience et en toute indépendance, ses facultés psychiques avaient atteint un point tel de développement que l'éventualité d'une influence extérieure dont elle n'aurait pas eu conscience n'est pas à exclure. Elle semble pourtant avoir été au courant des menées de certaines confréries occultes puisqu'elle décrit dans *Flita*, un roman qu'elle écrivit en 1887, une scène tout à fait évocatrice de leurs ambitions dominatrices. Voici ce qu'en a dit Rudolf Steiner : « J'admets qu'il soit difficile de comprendre ce que décrit Mabel Collins dans *Flita*. Il y est question d'un adepte qui, dans un coin retiré, s'amuse à pousser des pions sur l'échiquier du monde. Il décide pour ainsi dire du karma de continents entiers sur une petite carte de rien du tout. Les choses, en réalité, ne se passent pas tout à fait ainsi. Elles sont beaucoup plus grandioses, et ce qui est décrit dans *Flita* n'en est que l'image déformée et grotesque.[154] »

* * *

L'année 1884 a été une année décisive pour la Société théosophique. En Inde, l'affaire des lettres falsifiées des maîtres battait son plein, menaçant de disqualifier à tout jamais ce jeune mouvement et contraignant Blavatsky et Olcott à quitter le quartier général de la S. T. pour regagner l'Europe. Entre-temps, Mabel Collins avait lu *L'Isis dévoilée*, et l'on peut penser qu'elle fréquentait désormais – probablement accompagnée de son mari – les cercles spiritistes et occultistes londoniens, très nombreux à cette époque, où se retrouvaient des théosophes et des chercheurs spirituels de toutes origines. Isabelle de Steiger se souvient d'elle comme du « médium le plus admiré » de son temps[155]. Mais elle n'était pas que cela.

Elle avait déjà publié une dizaine de romans et de recueils de nouvelles lorsqu'elle devint, en avril 1884, membre de la loge londonienne de la Société théosophique dirigée par Alfred Percy Sinnett. Cette adhésion à la S. T. fut pour elle le facteur déclenchant d'un certain nombre d'événements. Tout d'abord, son inspirateur réapparut, si bien qu'elle put achever l'*Idylle*. Mais aussi et surtout, quelques mois plus tard, en octobre 1884, alors qu'elle venait de fêter son trente-troisième anniversaire, il lui arriva quelque chose qu'elle considéra elle-même comme le résultat de ses propres efforts, comme le résultat de souffrances et d'épreuves endurées dans des vies antérieures(156). D'une manière que Mabel Collins décrit comme « totalement différente » de ce qui s'était passé pour l'*Idylle*, elle sortit à nouveau de son corps, tout en gardant cette fois une conscience nette de l'état dans lequel elle se trouvait. Elle put inscrire dans son cerveau physique toutes les expériences qu'elle fit dans le monde spirituel et les garder en mémoire. Mabel Collins, qui s'intéressait beaucoup aux différents états de conscience et au passage d'une conscience de veille ordinaire à une conscience supérieure, déclara n'avoir été, dans un cas, qu'un « instrument passif manipulé par des forces extérieures », alors que dans l'autre cas, c'est elle-même qui aurait provoqué consciemment cet état, selon une méthode d'investigation spirituelle qui lui apparaissait de loin comme la plus intéressante parce qu'en lien avec le « développement et la croissance de l'individualité »(157).

Lorsque en octobre 1884 elle quitta pour la première fois son corps de manière consciente, elle se vit transportée dans une cathédrale céleste construite sur le modèle éternel des cathédrales de pierre. À ses yeux, il ne faisait aucun doute que « cette voûte sombre [de la cathédrale] n'était pas un toit mais le ciel lui-même » et que « l'espace mystérieux qui s'ouvrait au-dessus du grand autel conduisait au trône du Très Haut. Des chapelles entourent le corps du bâtiment (...) et un gros diamant lumineux (...) forme la poignée de la porte qui conduit à la chapelle sur les murs de laquelle est écrit '*La lumière sur le sentier*'.(158) »

Lorsque Mabel Collins décrivit pour la première fois la genèse du petit livre qu'elle intitula *La Lumière sur le sentier*, elle raconta qu'elle s'était « déplacée dans un corps très différent de son corps habituel », un corps dont elle maîtrisait « les sens avec la même maladresse qu'un petit enfant qui découvre ses membres ». Elle raconte comment elle aurait traversé une salle gigantesque, et comment un être puissant lui aurait pris la main pour la guider vers un diamant dont l'éclat était visible de loin. Ce diamant était la poignée d'une porte ouvrant sur une chapelle qu'elle reconnut immédiatement (« Je savais que ce n'était pas la première fois que je me trouvais là.(159) ») et qui devint dès lors le but de ses pérégrinations spirituelles. « Le maître ouvrit la

porte et, lorsque nous fûmes entrés, il la referma derrière nous. Nous étions seuls dans cette merveilleuse chapelle de lumière. Je fus dédommagée au centuple des épreuves et des souffrances que j'avais endurées dans des vies antérieures par le sentiment de paix et de puissance qui m'envahit alors. J'étais certaine de me trouver à ma place, selon un droit imprescriptible. Le maître qui me tenait par la main me demanda alors de traverser la chapelle jusqu'au mur, et je vis alors distinctement les premières règles de La Lumière sur le sentier s'inscrire sur celui-ci.[160] »

Elle contempla « avec ravissement » l'un des murs de la chapelle. « Il était couvert de pierres précieuses, depuis le sol jusqu'au plafond, situé à une hauteur vertigineuse ; chaque pouce de ce mur magnifique en était couvert, et le scintillement était sublime. On me demanda de regarder attentivement, et c'est alors que je vis que les pierres formaient des signes et des dessins. Mais mon attention ne suffisait pas, et sans mon guide je ne me serais pas rendue compte que ces signes et ces dessins étaient en fait des lettres qui composaient des mots et des phrases. On me mit en état de les voir, et l'on me dit de retenir tout ce que je pourrais lire et de le conserver soigneusement en mémoire, puis de le consigner par écrit dès que je serais retournée dans mon corps. Et c'est ce que je fis. Je me rappelle très clairement la manière bizarre dont je suis revenue à moi, dans cette pièce faiblement éclairée où ma belle-sœur (elle m'avait observée tout le temps que j'étais « partie ») attendait patiemment le résultat. Ce résultat, ce sont les premières phrases de *La Lumière sur le sentier* (...) C'est de cette même manière que je rassemblai petit à petit tout le contenu de ce petit livre (...) Et je crois que sur ce mur, beaucoup plus de choses sont écrites que ce que j'ai pu en lire ; le reste n'était pour mes yeux qu'un éclat chatoyant.[161] »

* * *

La Salle de l'apprentissage, « un lieu connu des voyants » (Steiner)[162], qui, selon Mabel Collins, « n'est pas seulement un lieu mais aussi un état de conscience de l'esprit[163] », correspondait de par sa forme et son agencement aux cathédrales du Moyen Âge. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est la correspondance exacte entre la cathédrale céleste décrite par Mabel Collins (la Salle de l'apprentissage) et le temple du Graal tel qu'il est décrit par Albrecht von Scharfenberg dans l'épopée de Titurel[164].

Tout comme la Salle de l'apprentissage, le temple du Graal est rond et entouré d'un ensemble de chapelles. Dans l'espace intérieur, divisé en trois parties, on trouve une reproduction symbolique, en or et en pierreries, des mondes minéral et végétal, la « mer de cristal » au centre, et des émeraudes incrustées dans les murs, exactement comme dans le mur sur lequel est écrit

‘Lumière sur le sentier’ : « Je ne pouvais détacher mes regards, remplie de respect et d’admiration. Jamais je n’avais imaginé qu’il pût exister quelque chose d’aussi beau. Les pierres étaient merveilleusement ciselées, et leur scintillement était extrême. Je crois que la lumière qui emplissait la pièce provenait d’elles ; il n’y avait pas, en effet, d’autre source lumineuse.[165] » – Tout comme le plafond de la cathédrale céleste de Mabel Collins, le plafond en coupole du temple du Graal ressemblait à la voûte céleste : il était bleu, et parsemé de grenats symbolisant les étoiles. En outre, tout comme la Salle de l’apprentissage, ce temple n’était pas éclairé par la lumière extérieure, mais par des pierres précieuses.

Mabel Collins perçut la Salle de l’apprentissage comme un édifice dressé vers le ciel, dont la lourde porte d’entrée était située au sommet d’un escalier de pierre long et abrupt. Des choses étonnantes se déroulaient à l’intérieur de cette salle, semblables aux images grandioses que l’on trouve dans les contes et les légendes. – Un autel gigantesque se dresse au fond de la salle, auprès duquel trône la statue en marbre noir du Bouddha. Le sol, depuis les marches de l’autel jusqu’à l’autre bout de la salle, est mouvant : il s’ouvre et se ferme. Parfois, la couche de marbre disparaît, et l’on peut « admirer la surface immobile d’une eau calme sur laquelle se reflète ce qui se trouve au-dessus ; parfois, c’est un torrent sombre, puis à nouveau une rivière paisible et riante sur les rives de laquelle poussent des lis.[166] » Mais toujours la figure lumineuse du Christ est présente, trônant à côté de l’autel et intervenant dans les événements qui se déroulent sous ses yeux.

La cathédrale céleste de Mabel Collins, tout comme le château du Graal, semble correspondre à l’une de ces grandes imaginations dont les formes futures macrocosmique et microcosmique annoncent le destin futur de l’homme et de la terre. Il est impossible de ne pas voir de similitudes entre elles. Ainsi, la pierre précieuse qui sert de poignée à la porte de la chapelle pourrait correspondre au grenat qui indiqua le chemin aux chevaliers du Graal lorsqu’ils s’égarèrent dans la forêt. Car les pierres précieuses ne sont pas seulement les éléments de construction de la « Jérusalem céleste » et du monde minéral transformé de la terre[167]; elles éveillent également la lumière éthérique dans le sang, « à travers laquelle la présence éternelle du Christ peut être perçue[168]. »

La « lecture de l’écriture secrète[169] », que Mabel Collins apprit lorsqu’elle se trouvait face au mur incrusté de pierreries[170], correspond au stade de perception de l’imagination. Mabel Collins fut ainsi le témoin de la naissance du logos, naissance que peuvent revivre tous les futurs initiés dans la Salle de l’apprentissage. Celui qui avait été autorisé à pénétrer

dans cette salle sans être encore capable de déchiffrer le texte inscrit sur le mur, était rendu apte à le faire dans la chapelle, comme en témoigna Mabel Collins trente ans après qu'elle se fut trouvée devant ce mur pour la première fois. De cette manière, le futur initié pouvait assister à la « merveilleuse métamorphose de la flamme de la pierre précieuse dans la flamme du Verbe[171]. »

* * *



Mabel Collins

Au sein de la Société théosophique, ce n'était un secret pour personne[172] que *La Lumière sur le sentier* était directement inspiré par l'un des « Maîtres de la sagesse et de l'harmonie des sensations », comme Rudolf Steiner le confirma à plusieurs reprises. Ce dernier confia même à la fille d'Oskar von Hoffmann, le traducteur allemand de cet ouvrage, que ce maître d'origine grecque n'avait pas seulement aidé Mabel Collins à écrire son livre, mais également son père à le traduire, ce qui aurait conféré au texte allemand un « pouvoir mantrique supérieur » à celui de « l'original » anglais[173].

En 1912, Mabel Collins, qui avait essayé plusieurs fois, au moyen de commentaires et de notes, d'éclairer par la pensée le contenu de *La Lumière sur le sentier*, fonda une branche théosophique baptisée *Light on the Path*. Alice Sauerwein, qui assistait certainement aux réunions de cette branche – c'est d'ailleurs probablement lors de l'une d'elles qu'elle parla pour la première fois de Rudolf Steiner à Simonne Rihouët-Coroze – connaissait bien ce petit livre dont les premières phrases jouaient un grand rôle parmi les théosophes de l'époque : « Avant que les yeux puissent voir, ils doivent être incapables de pleurer. Avant que l'oreille puisse entendre, elle doit avoir perdu sa sensibilité. Avant que la voix puisse parler en la présence des Maîtres, elle doit avoir perdu le pouvoir de blesser. Avant que l'âme puisse se tenir debout en la présence des Maîtres, ses pieds doivent être lavés dans le sang du cœur. »

La Lumière sur le sentier, l'une des « œuvres les plus profondes que le mouvement théosophique ait jamais produites », ce petit livre qui « contient tout un monde sagesse » (Steiner)[174], peut être considéré comme le point de départ d'une orientation plus chrétienne de la pensée de Mabel Collins. Ses rencontres avec l'entité christique dans le monde suprasensible devinrent de plus en plus fréquentes, au milieu des images à la fois merveilleuses et effrayantes de la Salle de l'apprentissage, images qui étaient toujours en lien avec des événements terrestres.

Dans son ouvrage intitulé *The Story of the Year* (« L'Histoire de l'année »), elle met en lien la naissance, la mort et la résurrection des forces éthériques de la nature avec les grands rythmes de l'entité christique qui se renouvellent chaque année[175]. Ce livre qui, d'après Rudolf Steiner, contient « des vérités occultes d'une valeur inestimable, des mots d'une profondeur telle qu'on en rencontre rarement, même dans les bibliothèques dites théosophiques[176] », a été suivi par d'autres, dans lesquels Mabel Collins décrit avec une précision de plus en plus grande l'image du Christ telle qu'elle la vivait. Et c'est cette précision même, cette qualité très visuelle des perceptions qui, tout en conférant à ses œuvres tardives une incontestable originalité, en pose aussi les limites.

Dans *The Awakening* (« L'Éveil »), elle décrit comment, en 1905, au moment des pogromes qui ensanglantèrent la Russie, la rivière qui traverse habituellement la Salle de l'apprentissage s'est soudain transformée en un fleuve de sang : « Les âmes mortes planaient au-dessus des eaux, et la figure du Christ se tenait sur les marches de l'autel afin de les bénir lorsqu'elles passaient devant lui (...) Le fleuve était devenu un fleuve de sang, et les âmes massacrées le traversaient (...) Une nuée d'anges et d'âmes pures s'approchaient et tentaient de les aider comme elles pouvaient (...) Pendant ce temps, Il se tient sur les marches de l'autel, un merveilleux visage de lumière et de rayons. Il lève haut la main pour bénir les âmes qui passent devant lui. Très souvent, Il en attire une à lui, et la presse contre son cœur de façon à lui faire perdre tout souvenir de son terrible martyre. (177) »

Mabel Collins eut plusieurs fois la vision du Christ comme « Maître du destin », images qui s'imposèrent à elle avec une force singulière durant la guerre. « Le Christ est vivant. Il se meut sur trois niveaux intérieurs, ou plutôt supérieurs, d'existence », le niveau physique, le niveau éthérique et le niveau astral, comme elle le consigna dans un livre paru en 1915, *As the Flower grows*(178). C'est dans l'astral qu'elle le percevait le plus souvent, cloué à la croix, ou encore cheminant, le corps couvert de blessures. « Ses pieds blancs étaient tachés par le sang qui coulait sur eux. Il criait fort : 'En vérité, je vous le dis, ce que vous avez fait à l'un de mes frères, fût-il le plus misérable, c'est à moi que vous l'avez fait.' » Un jour, elle fut introduite plus avant dans la région éthérique : « Je m'aperçus que je me trouvais dans les tranchées. Je vis de hauts lys blancs de la Vierge sur des kilomètres et des kilomètres. (...) Je regardai plus loin, et je vis dans un lointain brumeux une longue rangée de ces fleurs blanches. C'était la terrible ligne de feu ! Un jardin plus beau que tous ceux que j'avais vus jusque-là ! Tout à coup, je m'aperçus qu'un personnage silencieux s'approchait de moi à travers les fleurs. C'était le Christ, le bon pasteur (...) Je savais qu'il avait marché ainsi le long de toute la ligne de feu. » Elle décrit ensuite comment, « agenouillée aux pieds du Christ », elle apprit bien des choses « qui ne peuvent encore être écrites, des choses qui ne peuvent pas même encore passer dans le cerveau physique, mais qui constituent un trésor inestimable que le disciple doit d'abord garder dans sa conscience spirituelle et éthérique »

* * *

Quelques années après que Mabel Collins eut rencontré H. P. Blavatsky (c'était en 1884), une collaboration courte mais fructueuse s'instaura entre les deux femmes. Mabel Collins devint

co-éditeur de Lucifer, un journal fondé par Blavatsky. Dans le premier numéro de ce journal, qui parut en septembre 1887, on trouve le début de deux longues séries d'articles écrits de sa plume : les commentaires de La Lumière sur le sentier, qui furent intégrés plus tard au livre, de même que *The Blossom and the Fruit* (« La Fleur et le fruit »), un roman plus connu sous le nom de *Flita*. Cette « histoire authentique d'une magicienne », sur laquelle Rudolf Steiner a livré des points de vue très intéressants(179) provoqua un conflit entre Mabel Collins et Blavatsky, et aboutit bientôt à leur rupture(180).

Le conflit éclata lorsque Mabel Collins voulut publier les derniers chapitres de *Flita*, dans lesquels elle décrit notamment cet adepte qui, penché sur l'échiquier du monde, « tente d'influer sur le destin de l'Europe et, par voie de conséquence, sur celui du globe(181) ». Blavatsky reprochait à Collins de vouloir « tromper » ses lecteurs, d'où sa décision de modifier elle-même certains passages. En août 1888, le conflit avait atteint des proportions telles que la publication des derniers chapitres de *Flita* marqua la fin de leur collaboration. Blavatsky empêcha Mabel Collins d'adhérer à l'Esoteric Section sous prétexte qu'elle aurait été trop ignorante de l'enseignement théosophique, et en particulier du sien propre. On lui imposa une période probatoire, rapidement interrompue, avant de lui barrer définitivement l'accès à l'E. S.(182).

La rupture entre Collins et Blavatsky est généralement mise sur le compte de divergences personnelles. Or cela ne nous semble pas correspondre tout à fait à la vérité. À notre avis, le comportement de Blavatsky s'explique en grande partie par l'indépendance d'esprit dont faisait preuve Mabel Collins sur de nombreux points. Ainsi, sa conception de l'entité christique ne correspond aucunement à celle de Blavatsky. Depuis qu'elle subissait l'influence des occultistes indiens, cette dernière avait pris, en effet, une « orientation totalement anti-christique(183) ». En outre, Mabel Collins, dans sa volonté constante de soumettre ses expériences suprasensibles à l'examen de sa raison, semble avoir eu de plus en plus de mal à supporter la place faite aux « Maîtres » au sein de la Société théosophique(184). Par ailleurs, il n'est pas, semble-t-il, absurde de supposer que ceux qui tremblaient de voir leurs desseins révélés au grand jour – fût-ce sous forme romancée – avaient tout intérêt à attiser ce conflit. Quant à Blavatsky, elle entendait se prémunir contre ceux qui, comme Mabel Collins, s'étaient rendu compte de l'influence croissante qu'exerçaient sur elle certains personnages désireux de renforcer encore un peu plus le côté chaotique de sa personnalité.

Dans une conférence du 12 mars 1916, Rudolf Steiner, après qu'il eut parlé, en lien avec Blavatsky, de certaines loges

largement impliquées dans le déclenchement du premier conflit mondial, fit remarquer la chose suivante : « Il est significatif que ce soit au moment de la parution du livre de Mabel Collins, *La Lumière sur le sentier*, dont le but était d’introduire, par des moyens médiumniques, quelque chose de christique dans ce qui aurait dû rester en premier lieu anglo-saxon, que cette campagne de diffamation ait commencé. Car ce que l’on a opposé au médium qui a offert au monde *La Lumière sur le sentier*, c’est avant tout de la diffamation(185). »

14

Alice Sauerwein et Mabel Collins. Une amitié sous le signe de la scission de la Société théosophique

C'est aux alentours des années 1910 que Mabel Collins découvrit Rudolf Steiner et l'anthroposophie et qu'elle devint l'amie d'Alice Sauerwein. Dans un article nécrologique, une amie de Mabel Collins, C. M. Matcalfe, nous a laissé une description intéressante de sa personnalité : « Elle était la sensibilité même. Quoi qu'extrêmement intuitive, elle était douée d'une vive intelligence et d'un sens très sûr de la repartie. Il est difficile de décrire sa singulière beauté : un calme et une sérénité comme on en rencontre rarement aujourd'hui se dégageaient de l'éclat rayonnant de ses yeux et de ses traits si expressifs. Elle avait dans les yeux la conscience mystérieuse des déesses et des reines de l'Égypte ancienne[(186)]. » On peut imaginer à quel point Alice Sauerwein a dû être impressionnée par cette femme si expérimentée en matière d'occultisme, et qui connaissait l'entité christique à travers ses propres expériences suprasensibles. Elle avait su trouver seule sa voie et rester fidèle à ses idéaux, malgré son exclusion des cercles théosophiques ésotériques et la campagne de diffamation menée contre elle par les membres les plus influents de la S. T. Mabel Collins devint ainsi une sorte de modèle pour Alice Sauerwein, même si elle n'en avait pas forcément conscience à l'époque.

On peut supposer que c'est sur les conseils de Mabel Collins qu'Alice Sauerwein a entrepris la traduction de L'*Idylle du Lotus blanc*. En effet, non seulement Mabel Collins lui avait conféré des droits exclusifs de traduction, mais elle avait approuvé « sans réserve » le texte français[(187)]. Dans la réédition française de l'*Idylle*, datée de 1975[(188)], le nom de la traductrice figure d'ailleurs en grosses lettres, ce qui est d'autant plus surprenant qu'à cette époque, Alice Sauerwein était depuis longtemps tombée dans l'oubli.

*   *   *

Comme Rudolf Steiner l'a indiqué à plusieurs reprises, la

troisième et la cinquième époques post-atlantéennes, c'est-à-dire l'époque égypto-chaldéenne et l'époque actuelle, sont unies par des liens très particuliers [189]. Le fait qu'Alice Sauerwein ait traduit le livre de Mabel Collins en 1911, soit à peu près au moment où Steiner a décrit pour la première fois, au cours des conférences qu'il donna à Copenhague en juin de la même année[190], comment l'époque égypto-chaldéenne influait sur certains phénomènes de la vie moderne, mérite d'être noté. — Les angéloïs restés en arrière à l'époque de l'ancienne Égypte « jouent un rôle important au sein des sociétés occultes que je vous ai décrites », devait dire Rudolf Steiner en janvier 1917, faisant allusion aux conférences de Copenhague. « Ce sont des adjoints précieux, des esprits qui indiquent le chemin à suivre (...) Tout ce qui, au sein des loges, est autre chose que de simples pantalonnades, on le doit à l'influence d'êtres retardataires appartenant à la hiérarchie des angéloïs. Ce sont eux qui agissent là en maîtres. »

Fait assez inhabituel pour être noté, c'est Steiner lui-même qui, malgré ses multiples occupations, s'est chargé de la publication des conférences de Copenhague sous le titre *La Conduite spirituelle de l'homme et de L'humanité* (1911). C'est que de bonnes raisons l'avaient poussé, comme il le souligne dans la préface, à « faire paraître ce texte à cette époque précise ». D'ailleurs, dans la conférence de janvier 1917, dont il a été question plus haut, il indique que « tout un tas de raisons » l'avaient poussé alors à prononcer ces paroles, puis à les faire imprimer. Pour notre part, nous pensons que la lutte entre certaines forces occultes douteuses et les forces groupées autour de Christian Rosecroix a atteint son plus haut degré d'intensité en 1911. Durant toute cette année, l'activité de Rudolf Steiner fut marquée du sceau de cette lutte[191]. Faute de pouvoir approfondir ici cette question, nous nous contenterons de rappeler qu'avec la fondation de l'Ordre de l'Étoile, le 11 janvier 1911, le jeune Krishnamurti est devenu le « réceptacle » officiel du Maitreya-Bouddha, en qui certains ont cru reconnaître l'entité christique. Les aventures de Krishnamurti rappellent d'ailleurs étrangement certaines scènes de *L'Idylle du Lotus blanc...* Ce n'est donc pas seulement un hasard si Mabel Collins et Alice Sauerwein ont décidé de publier ce livre en langue française en 1911.

* * *

Tout comme Édith Maryon (1872-1924), D. N. Dunlop (1868-1935) et beaucoup d'autres (pour la plupart membres des ordres Golden-Dawn et Stella-Matutina[192]), Alice Sauerwein et Mabel Collins assistèrent aux réunions hebdomadaires consacrées à la christologie de Steiner qui se tinrent dans l'atelier du portraitiste et avocat Harry Collison (1868-1945) au printemps de 1912[193]. Le baron Alphonse Walleen (1863-1941), à propos duquel

aussi bien Mabel Collins qu'Alice Sauerwein se sont exprimées à plusieurs reprises, fut la figure marquante de cette période ; il donna plusieurs cycles de conférences à Londres mais aussi à Paris, probablement à l'invitation d'Alice Sauerwein[194].

En mars 1912, Mabel Collins publia un article dans lequel elle exprime la joie qu'elle éprouva lorsqu'elle entendit parler pour la première fois, au cours d'une conférence du baron Walleen, de la conception steinérienne du Christ en tant qu'être cosmique et solaire, conception qu'elle devait qualifier de « superbe »[195]. Dans un autre article, elle considère que la « conception rosicrucienne du Christ » constitue le « cœur » de l'enseignement de Steiner[196] et la confirmation de ses propres idées, en particulier celles exprimées dans *The Story of the Year*. Dans le même élan, elle louait la « méthode de Steiner », qu'elle trouvait très différente de celle de « certains éminents théosophes londoniens, lesquels pratiquent le spiritisme et prétendent recevoir les messages des Maîtres à travers les médiums. » Et elle ajoutait, pensant peut-être au combat qu'elle devait elle-même livrer contre ses facultés médiumniques : « C'est, je pense, une sorte de blasphème (...) Je me range tout à fait à l'avis du Dr Steiner lorsqu'il dit que toute connaissance, toute instruction, ne peuvent être données ou reçues qu'en pleine conscience. Aucun médium ne doit être utilisé dans le but d'apporter la vérité au monde. La recherche de la vérité doit être précédée d'un renforcement de la conscience.[197] »

En 1912, elle fonda avec D. N. Dunlop, qui devait devenir plus tard un élève et un ami intime de Rudolf Steiner[198], la loge Light on the Path, dont il a déjà été question plus haut, une loge qui se voulait internationale et dont on pouvait devenir membre sans appartenir forcément à la Société théosophique. Les conférences d'Alphonse Walleen sur la conception du Christ de Rudolf Steiner eurent lieu, d'ailleurs, dans cette loge[199]. En mai 1913, Mabel Collins fit enfin la connaissance de Rudolf Steiner lorsque celui-ci se rendit à Londres pour deux jours après la fondation de la Société anthroposophique en Allemagne. Nous savons que Mabel Collins et Rudolf Steiner ont eu, à cette occasion, des conversations très poussées, et que cette dernière a envoyé par la suite plusieurs lettres à Rudolf Steiner et à Marie von Sivers[200].

* * *

À la fin de l'année 1911, Alice Sauerwein avait fondé, au cours de l'un de ses brefs séjours à Paris, un premier groupe qu'elle envisageait de transformer par la suite en branche reconnue par la Société théosophique. Elle le baptisa Groupe Rudolf Steiner, suivant l'exemple de la branche Steiner de Copenhague, dont le président n'était autre, d'ailleurs, que le baron Walleen. Mais elle écrivit bientôt à Marie von Sivers que

les responsables de la S. T. en France et en Angleterre faisaient tout leur possible non seulement pour l’empêcher d’inviter le secrétaire général de la Section allemande, mais aussi pour que son nom ne soit pas prononcé[201]. « L’état de la S. T. en ce moment serait presque comique s’il ne s’agissait de questions aussi importantes. (...) À Paris, c’est encore pire qu’à Londres, c’est l’abdication complète devant l’autorité de Mme Besant[202] » Dans ces circonstances, il n’est pas étonnant que ce projet de fonder à Paris une loge Steiner officiellement reconnue ait échoué.

L’un des principaux reproches adressés à Rudolf Steiner au cours de ces années est celui d’avoir reçu une « éducation jésuite ». Cette rumeur infondée que les théosophes du monde entier s’empressèrent de colporter eut pour point de départ une déclaration d’Annie Besant, qui était à l’époque secrétaire général de la S. T., devant l’assemblée générale de la Société, réunie à Adyar en 1912. Elsa Prozor, qui fréquentait alors les branches théosophiques de Marseille et de Nice, rapporte que d’anciens disciples marseillais de Rudolf Steiner faisaient courir le bruit qu’il lisait la messe « à l’envers », preuve irréfutable qu’il s’adonnait bien à la magie noire[204].

Ce procès en jésuitisme, qui jetait le doute sur les méthodes, les buts et les résultats des recherches spirituelles de Rudolf Steiner, ne fut pas sans creuser un profond fossé au sein de la Société théosophique entre ceux qui se voyaient confortés dans l’opinion négative qu’ils avaient de Rudolf Steiner, et ceux qui considéraient qu’Annie Besant avait trahi l’idéal le plus sacré des théosophes, à savoir l’amour de la vérité. Cette entorse manifeste et parfaitement consciente à la vérité fut l’occasion pour les disciples français de Rudolf Steiner, dont Elsa Prozor, de couper les ponts avec la Société théosophique. Eugène Lévy en fit le principal argument de la lettre qu’il adressa à Charles Blech, le secrétaire général de la Section française, pour lui annoncer qu’il quittait la Société théosophique, ainsi que d’une brochure très contestée qu’il fit paraître à l’époque en français et en allemand. « Tout en écrivant, je ressentais à quel point il peut être merveilleux de parler au nom de la vérité, écrivait-il dans sa lettre. J’ai essayé en tous points de lui rester fidèle [à la vérité]. Et je suis ainsi persuadé que tous ceux qui lui accordent la première place me comprendront.[205] »

Voici le commentaire que donna Charles Blech de ces événements[206] : « Une forme-pensée si puissante s’est développée chez nos voisins [les Allemands] que nombre de ceux qui ont subi cette contagion mentale n’ont pu résister à un courant d’hostilité irraisonnée et de séparativité. » Mais c’est pour constater ensuite soulagé : « La crise qui affecte nos voisins n’a ému qu’une très petite minorité des membres de notre S. T. de France. » Enfin, il conclut sur cette note d’espoir : « Puissent

tous les autres rester fidèles à notre société et à sa vénérée présidente, et s'inspirer de sa haute sagesse. »

Beaucoup de lettres ont été échangées, au sein de la Section française, au cours de l'année 1913. La plupart de celles qui ont été envoyées à la S. T. témoignent d'un manque de volonté évident de porter un jugement impartial sur la situation. On peut lire ainsi dans l'une d'entre elles : « Au contact de Mme Besant et de M. Leadbeater (...) j'ai senti mon âme s'épanouir et mon cœur s'élargir, et je ne puis trouver dans mon souvenir aucune parole, aucun acte, aucune attitude pouvant faire douter de la mission d'amour que ces êtres accomplissaient...(207) »

La lettre que Jules Sauerwein adressa au secrétaire général de la S. T. le 28 avril 1913, c'est-à-dire quelques mois après son trente-troisième anniversaire, lettre qui fut publiée, à sa demande pressante, dans le *Bulletin théosophique*(208), est d'une tout autre nature.

Ce n'est pas sans de longs combats intérieurs qu'il prit la décision de sortir de la Société théosophique, alors qu'il venait tout juste d'en devenir membre. Quelques semaines auparavant, il avait encore annoncé à Rudolf Steiner son intention de rester, malgré ce qui se passait, membre de cette société(39). Il est possible que les dissensions qui se firent jour à cette occasion au sein de la famille Sauerwein – Laure Sauerwein restera toute sa vie étroitement liée à la S. T., contrairement à Alice qui adopta très vite une position claire et sans équivoque – aient rendu plus difficile la décision de Jules. Il écrit dans sa lettre à Charles Blech : « Je réprouve une méthode de propagande qui fait appel à l'amour-propre, en affirmant aux étudiants [de la théosophie] qu'ils furent, depuis des millénaires, prédestinés personnellement à une œuvre glorieuse. » Outré par le procès en jésuitisme fait à Rudolf Steiner, Jules Sauerwein s'exclame : « Si Mme Besant, qui nous apporte mainte affirmation sur des sujets entièrement hors de notre portée, se trompe ainsi dans un domaine où le simple bon sens suffit à éviter des erreurs, n'est-ce pas là l'indice d'un état d'esprit regrettable et de nature à troubler ma confiance ? »

15

La fondation du groupe Saint-Michel

En retirant ses statuts à la section allemande de la Société théosophique le 7 mars 1913, Annie Besant libéra du même coup Rudolf Steiner de ses responsabilités aussi bien juridiques que spirituelles vis-à-vis de cette société, ce qui lui permit d'entreprendre des tournées de conférences à travers des pays qui lui étaient restés jusque-là fermés. Après un séjour en Hollande (La Haye), où il donna un cycle de conférences extrêmement important sur *La Signification de l'évolution occulte de l'homme pour ses enveloppes et son moi* (18-23 mars), il poursuivit son voyage vers l'ouest : après avoir séjourné à Londres les 1er et 2 mai, il fit un crochet par Paris sur le chemin du retour à l'invitation d'Alice Sauerwein (4-10 mai). À Londres, il parla pour la première fois devant un large public de Michaël qui, depuis le mois de novembre 1879, était passé du statut d'archange à celui d'archaï, à celui d'esprit du temps(209).

Alors que Steiner, dans ses conférences, avait surtout évoqué jusque-là l'image de Michaël combattant le dragon(210), il expliqua que ce dernier avait « subi lui-même une évolution » et qu'il n'était plus désormais le « messager de Jéhova » mais le « messager du Christ ». En aidant les hommes à atteindre une nouvelle connaissance spirituelle, cette entité contribuera, selon Steiner, à faire en sorte que le Christ éthérique soit perçu, « c'est-à-dire le Christ sous la forme d'un ange »(211). Mais ces paroles prononcées à Londres n'étaient que le prélude aux déclarations futures de Steiner sur le rôle de Michaël. À notre connaissance, c'est à Stuttgart, les 18 et 20 mai 1913, qu'il fit le premier pas important sur la voie de la révélation du mystère de Michaël avec les conférences intitulées *De Gabriel à Michaël* (212). C'est là qu'il évoqua pour la première fois le fait que Michaël, un esprit du peuple (archangeloï) lié à l'origine à l'Allemagne et à l'Europe centrale, était devenu une entité spirituelle annonciatrice d'une toute nouvelle ère, un « Esprit du temps », c'est-à-dire une entité qui, bien qu'elle se trouve au même niveau de développement que les archaï, n'est plus au service d'un peuple en particulier, mais au service de l'*humanité tout entière*, comme Steiner l'exposa pour la première fois devant un large public peu avant le début de la Première Guerre mondiale.

*   *   *

Un peu plus de trente-trois ans s’étaient écoulés depuis le début de l’ère de Michaël lorsque Rudolf Steiner en parla pour la première fois. Comme il l’expliqua à la veille du Noël de l’année 1917, ce qui prend naissance autour de Noël connaît une sorte de résurrection au moment de Pâques, non pas l’année suivante, mais trente-trois ans plus tard, comme ce fut le cas pour le Christ(213). Et en effet, on peut considérer qu’en portant à la connaissance du public ce fait capital quelques semaines après la fête de Pâques de l’année 1913, c’est-à-dire trente-trois ans après l’automne 1879, date à laquelle Michaël est devenu le principal Esprit du temps, Rudolf Steiner lui a fait connaître une sorte de résurrection.

*   *   *

Accompagné de Marie von Sivers, Rudolf Steiner séjourna à Paris du 4 au 10 mai 1913. Le 5 mai, il donna une conférence publique sur *La Métamorphose des forces de l’âme dans l’initiation*(214). Jules Sauerwein, qui avait ouvert la conférence en interprétant au piano le prélude du *Parsifal* de Richard Wagner(215), faisait office de traducteur. Durant les jours qui suivirent, Steiner rencontra ceux qui désiraient s’entretenir avec lui. Puis, les 8 et 9 mai, il fixa avec Jules Sauerwein les conditions selon lesquelles ce dernier devait traduire *La Science de l’occulte*, qui parut en français l’année suivante. En outre, nous savons que Rudolf Steiner donna, dans les jours qui suivirent, deux conférences devant les membres de la S. A., mais nous en ignorons le contenu(216). Il est très probable que Steiner, après qu’il eut parlé pour la première fois à Londres, le jour de l’Ascension, de l’importance de Michaël pour notre époque, poursuivit ces considérations à Paris. Le nom de *Groupe Saint-Michel* aurait ainsi été choisi au cours d’un *processus de connaissance* inauguré par Rudolf Steiner durant ces journées situées entre l’Ascension du Christ et la Pentecôte. « Nous avons eu des journées inoubliables », écrivit Alice Sauerwein vers le milieu du mois de mai à Mathilde Scholl, la responsable des *Mitteilungen* de la Société théosophique allemande. « Le premier groupe de la Société anthroposophique est fondé à Paris et, d’accord avec le Dr Steiner, voici pour Paris la nouvelle indication à mettre dans les ‘Mitteilungen’ : *Paris, Groupe Saint-Michel. Mlle Sauerwein, 3, avenue de l’Observatoire*.(217) »

*   *   *

C’est la prise de conscience du rôle historique du Christ

qui, à partir de 1902, avait déterminé Rudolf Steiner à donner des conférences publiques dans le cadre de la S. T.. Mais il ne commença à parler de Michaël, ce « miroir du Christ », qu'à partir du moment où il fut exclu de cette société, c'est-à-dire à partir du moment où plus rien ne le liait à elle. Et c'est quelques jours seulement après la fête de Pâques qu'il s'exprima de la sorte au sujet de Michaël. On était peu avant la Pentecôte, cette fête qui commémore la résurrection du Christ dans l'âme de ses disciples et sa métamorphose de guide extérieur en guide *intérieur*[218].

Cette étonnante constellation d'événements met en lumière ce sur quoi Rudolf Steiner ne cessa de mettre l'accent, à savoir que le Mystère de Michaël est à la fois le pendant et la métamorphose du Mystère pascal[219]. À Pâques, c'est un dieu qui ressuscite des morts et qui donne ainsi son « sens à la Terre[220] », en faisant d'elle la planète d'une nouvelle hiérarchie spirituelle, celle des hommes. À l'automne par contre, à la Saint-Michel, ce sont les hommes qui, nourris par les forces christiques, doivent surmonter la mort afin de rendre au cosmos les germes spirituels qu'ils ont reçus. Et ainsi, ce n'est pas sans raison si c'est au printemps, et non pas à l'automne, que Rudolf Steiner a révélé l'importance pour notre époque de l'entité michaélique.

Le jour de la fondation du Groupe Saint-Michel, Rudolf Steiner remit à ses membres un mantram qui s'adresse directement à Michaël :

Vaste et grand esprit	*Grosser umfassender Geist*
Que ma pensée s'élève	*Es erhebe mein Denken*
Jusqu'à Ta sagesse	*Zu Deiner Weisheit sich*
Que mon sentiment s'élève	*Es erhebe mein Fühlen*
Jusqu'à Ta révélation	*Zu deiner Offenbarung sich*
Que ma volonté s'élève	*Es erhebe mein Wollen*
Jusqu'à Ta création.	*Zu deinem Schaffen sich*
Ainsi puisse mon âme	*So möge meine Seele*
Te ressentir triplement	*Dich dreifach ahnen*
Et en ses profondeurs s'unir	*Und einen in ihren Tiefen*
À Ton être	*Sich Deinem Wesen*
Maintenant	*Jetzt*
Et à jamais.[221]	*Und alle Zeit.*

Grosser umfassender Geist
Es erhebe mein Denken
Zu Deiner Weisheit sich
Es erhebe mein Fühlen
Zu Deiner Offenbarung sich
Es erhebe mein Wollen
Zu Deinem Schaffen sich
So möge meine Seele
Dich dreifach ahnen
Und Einen in ihren Tiefen
Sich Deinem Wesen
Jetzt
und alle Zeit.

Méditation de Rudolf Steiner
pour le Groupe Saint-Michel

Curieusement, le début de ce mantram (*Grosser umfassender Geist*) correspond au début d'une série de méditations que Rudolf Steiner avait données, à partir de 1907, à certains de ses élèves de l'École ésotérique, et qui, réparties sur les sept jours de la semaine, permettaient de saisir l'« être temporel des hiérarchies spirituelles », comme le fit remarquer Marie Steiner à l'occasion de la publication de ces formules[222]. Le fait de s'adresser directement au « Grand Esprit universel » est commun aux Méditations des jours de la semaine et au mantram de Michaël et, bien qu'il s'agisse de monologues intérieurs, on peut dire qu'ils s'apparentent en fait à des *dialogues*. Ce sont des appels sous forme de prière à des entités supérieures, à l'aide desquelles il est possible de s'engager sur le chemin qui mène à la connaissance de soi.

Dans les méditations pour les jours de la semaine, l'humanisation, c'est-à-dire la naissance du « Je suis » à partir du « Tu es », est présentée sous une forme mantrique : le « Grand Esprit universel », considéré comme le principe spirituel de plus en plus différencié, comme Dieu le Père, duquel sont issus le monde et l'humanité. Le mantram de Michaël, quant à lui, s'adresse à la substance michaélique de ce principe spirituel : on peut y percevoir un mouvement du moi depuis le bas vers le haut. La particularité du règne de Michaël ne réside-t-elle pas, en effet, dans le fait que cette entité ne répand plus de la spiritualité sur l'humanité, mais attend de l'humanité qu'elle fasse preuve de spiritualité dans ses actes et dans ses pensées ; dans le fait aussi que Michaël fasse tout d'abord école « dans les solitudes célestes[223] » et que l'être humain ne peut se lier que s'il part de lui-même, à partir de ses propres impulsions[224], en quête du chemin qui le mènera non pas du haut vers le bas, mais *du bas vers le haut*.

Cette manière de s'élever doit être vécue de façon consciente dans les trois corps de l'âme, c'est-à-dire dans la pensée humaine qui tente d'atteindre la sagesse (divine ou michaélique), dans le ressentir humain qui tire sa force de la révélation divine, et enfin dans la volonté humaine, à laquelle correspond un principe supérieur de la création. La substance michaélique moderne, en tant que partie du principe spirituel universel, ne peut être comprise que dans le sens d'une telle tripartition, ou en d'autres termes : on ne peut agir aujourd'hui de manière michaélique qu'à partir d'une compréhension de cette tripartition. L'homme doit se « michaéliser » lui-même, et son âme doit s'unir « jusque dans ses tréfonds » à l'être de Michaël pour pouvoir le rencontrer.

* * *

Il est surprenant que ce mantram rédigé à la première personne ait été destiné à un groupe, et qu'il ait survécu soixante-cinq ans sous cette forme communautaire. Il a été lu régulièrement à haute voix par les membres du groupe *Saint-Michel* de 1913 à 1978 (c'est-à-dire jusqu'à la dissolution de ce groupe), et ce vécu social, inscrit dans le temps, d'un processus éminemment individuel, voire intime (cette rencontre entre l'entité michaélique et un « moi » humain), explique peut-être pourquoi cette méditation semble avoir créé une sorte d'enveloppe éthérique protectrice qui mit le groupe *Saint-Michel* à l'abri des tourmentes. Le chemin *individuel* vers Michaël a été vécu d'une manière sociale pendant des générations, ce qui correspond bien à la dimension temporelle propre à cette entité(225).

Le germe semé par Rudolf Steiner en mai 1913 se révéla extraordinairement puissant et fécond. Le groupe Saint-Michel survécut à deux guerres mondiales, et il fut même suffisamment fort pour continuer à exister indépendamment de Dornach quarante-six ans après la dissolution de la *Société Anthroposophique de France* fondée par Rudolf Steiner et Alice Sauerwein. Les porteurs de l'impulsion thérapeutique anthroposophique en France connaissaient l'importance particulière de cette méditation donnée par Rudolf Steiner, et c'est pourquoi tous les ans, le 29 septembre, elle était lue à haute voix dans les centres thérapeutiques, en communion de pensée avec le groupe Saint-Michel, où elle était lue au même moment(226).

Avranches

3 avenue de
l'Observatoire
Paris

Chère Mademoiselle. Le premier groupe de la Société Anthroposophique est fondé à Paris et, d'accord avec le Dr. Steiner, voici pour Paris la nouvelle indication à mettre dans les "Mitteilungen".

Paris: Groupe Saint Michel
Mademoiselle Alice Sauerwein
3 avenue de l'Observatoire

Mademoiselle de Sivers m'a

demandé de vous l'écrire
directement ne sachant pas si
elle aurait le temps de vous
faire ... ou en parler.
Nous avons eu des journées
inoubliables et nous aurions
bien aimé vous avoir au
milieu de nous, comme
j'aurais aussi beaucoup
aimé accompagner le Dr
à Cologne, cela ne m'a
malheureusement pas été
possible.
Avec mon meilleur et
affectueux Bon [illegible]
Alice Sauerwein

Lettre d'Alice Sauerwein annonçant
la fondation du Groupe Saint-Michel

(Cf. Annexe/Lettres et documents/Lettre n° 7)

16

Le 8 mai, un jour michaélique

On peut supposer que les conférences aux membres des 6 et 7 mai ont précédé la fondation du groupe Saint-Michel, que l'on peut situer, selon toute vraisemblance, le vendredi 8 mai 1913. Lorsque je suis tombée pour la première fois sur cette date[227], j'ai tout d'abord été surprise de découvrir que le 8 mai était une journée étroitement liée au « saint Michel » du Moyen Âge, à l'archange qui « est comme Dieu lui-même » (traduction littérale de l'hébreu Mi-Ka-El), à cet archange qui, depuis trente-trois ans, a subi une telle évolution. Et j'ai été plus étonnée encore lorsque je découvris que le 8 mai n'était pas seulement en lien avec Michaël, mais aussi avec l'histoire française et européenne. Ainsi, les événements deviennent-ils des symptômes qui révèlent des lois de l'évolution.

C'est un 8 mai (de l'année 490) que Michaël se manifesta pour la première fois en Europe, sur le *Monte Gargano*, dans les Pouilles italiennes[228], en un lieu dédié aux Mystères de Mithra. Il fit entrer un taureau blanc dans la grotte du devin Calchas, célèbre depuis l'Odyssée. Après avoir été aperçu par des bergers, Michaël apparut en songe à l'évêque du lieu, auquel il expliqua les raisons de sa venue. Trois ans plus tard, au cours d'une troisième apparition, il prit possession de cette grotte peu éloignée du sommet, et la légende raconte qu'il l'aurait lui-même consacrée comme lieu de culte et de pèlerinage. Plus tard, on construisit dans cette grotte une église qui lui fut dédiée.

D'autres sanctuaires dédiés à l'archange virent bientôt le jour dans toute l'Europe. Ainsi, dans le sud-ouest de l'Irlande, à 15 kilomètres des côtes, non loin de Killamey, sur l'îlot rocheux de *Sceilg Mihil* (rebaptisé plus tard *Skellig Michael*, *skellig* signifiant 'rocher' en gaélique) dont les falaises semblent défier l'océan[229]. Lorsque des moines celtes s'établirent au VIe siècle sur cette île dépourvue de toute végétation pour y fonder un monastère dédié à l'archange Michaël, on peut dire, d'une certaine manière, que ce dernier prit alors possession de l'Europe tout entière. Et sur cette ligne de force cosmique qui va du sud-est au nord-ouest, d'autres sanctuaires michaéliques virent le jour.

L'archange apparut ainsi, quelques dizaines d'années plus tard, à des pêcheurs de Cornouailles, sur le piton rocheux appelé aujourd'hui *Saint Michael's Mount*[230]. Des moines celtes vinrent également s'y établir. Ils érigèrent une chapelle dédiée à Michaël, mais elle fut remplacée, au Xe siècle, par un monastère bénédictin fortifié.

C'est à peu près à la même époque que Michaël fonda son sanctuaire le plus célèbre en terre d'Occident, celui du *Mont-Saint-Michel*, en Normandie. L'histoire de l'édification de cette « Jérusalem céleste de pierre[231] » présente des similitudes avec celle du sanctuaire du mont Gargano. En 708, Michaël apparut trois fois en songe à l'évêque Aubert d'Avranches pour lui demander d'entreprendre la construction d'un sanctuaire sur le Mons Tumba, cet ancien lieu de Mystères de Mithra utilisé comme lieu de sépulture par les Celtes. La légende raconte que l'évêque aurait hésité si longtemps que Michaël aurait été contraint de le blesser à la tête lors de sa troisième apparition, ce dont témoigne le crâne troué conservé jusqu'à aujourd'hui en l'église Saint-Gervais d'Avranches. De même que sur le mont Gargano, le sanctuaire était en lien avec un taureau[232] : conformément à une prédiction de Michaël, un taureau aurait, en effet, piétiné une surface de terrain correspondant à la superficie de la future église.

Le sanctuaire primitif de Michaël en Europe (celui du mont Gargano), et la forteresse michaélique la plus significative du Moyen Âge (celle du Mont-Saint-Michel), situés tous deux au centre de tourbillons telluriques, atmosphériques et cosmiques, sur la ligne de partage entre l'océan et la terre ferme, sont restés étroitement liés l'un à l'autre pendant des siècles. Non seulement on échangeait, malgré les distances, des reliques, des livres et des idées, mais selon la Légende dorée, les deux sanctuaires sont inséparables. Ainsi, un pêcheur habitant à proximité du mont Gargano est censé avoir rêvé qu'une voix l'enjoignait de partir en direction du couchant et d'emporter avec lui les plans de l'église locale. Lorsqu'il arriva, après plusieurs semaines, au mont Tombe, on était déjà en train d'édifier l'église dédiée à Michaël. Pourtant, comme par miracle, les plans de cette église correspondaient exactement à ceux de l'église du mont Gargano. Ce n'est qu'au haut Moyen Âge que les bâtiments actuels ont été construits sur les mines de la petite église dédiée à Michaël. Comme au sud-ouest de l'Angleterre, ils ont été habités par des moines bénédictins.

Tous ces sanctuaires michaéliques fondés entre la fin du Ve siècle et le début du VIIIe sont situés sur des montagnes, des pitons rocheux ou des îles, en bord de mer, en des lieux généralement voués à des divinités païennes. Il est frappant de constater que les sanctuaires michaéliques du nord-ouest de l'Europe ont été fondés à l'emplacement de lieux de culte celtes,

grâce auxquels ces endroits ont été, pour ainsi dire, préparés spirituellement à devenir la « propriété » de Michaël. Les éléments naturels s'entrechoquent avec violence au sommet de ces escarpements rocheux, et le jeu grandiose des « éléments d'en haut » et des « éléments d'en bas », le soleil qui se reflète dans les tourbillons de l'air et les vagues qui partent à l'assaut des rochers, y rendent l'« impulsion solaire » particulièrement perceptible(233). C'est sur de tels escarpements rocheux, au sein d'une nature hostile où le christianisme païen, appelé aussi par Rudolf Steiner christianisme « pré-christique », avait trouvé asile, qu'ont été fondés les sanctuaires michaéliques.

Ils sont tous situés sur un même axe géographique(234) correspondant à l'axe cosmique qui relie la constellation de la Vierge à celle des Poissons(235), l'axe des équinoxes de printemps et d'automne, des Mystères de Pâques et de Michaël, d'Isis Marie Sophie et du Christ.

* * *

Pendant des siècles, le Mont-Saint-Michel a exercé une influence profonde sur la formation spirituelle et politique de l'Europe. Lieu de rencontre des maisons royales et princières dont dépendaient la guerre et la paix, c'est dans les murs de l'abbaye que furent sanctionnés, en l'an 1469, à travers la création de l'ordre de Saint-Michel, les liens unissant Michaël au royaume de France. Le Mont-Saint-Michel a joué un rôle important dans l'élaboration de la pensée scolastique à la fin du Moyen Âge. Les moines bénédictins de l'abbaye participèrent à la traduction de l'œuvre d'Aristote en latin dès la deuxième moitié du XIIe siècle, et ce non pas à-partir de l'arabe, comme ce fut généralement le cas plus tard, mais directement à partir du grec. Ainsi, on trouve encore dans la bibliothèque de l'abbaye des manuscrits des premières traductions gréco-latines d'œuvres aussi importantes que la *Physique* et la *Métaphysique* d'Aristote(236).

Mais le 8 mai, le jour où Michaël est apparu pour la première fois en Europe au mont Gargano, a été fêté durant tout le Moyen Âge, parallèlement au 29 septembre(237), comme une journée dédiée à Michaël. Tous les ans, à l'aide de prières et de litanies, on célébrait l'archange qui, à la date du 8 mai, semblait s'approcher tout près de la terre. Des fouilles récentes effectuées au Mont-Saint-Michel ont permis de mettre au jour le sanctuaire michaélique originel, cette chapelle aujourd'hui souterraine construite au VIIIe siècle à l'imitation de la grotte du mont Gargano, et connue sous le nom de *Notre-Dame-sous-Terre*. Ce sanctuaire michaélique est orienté vers l'ouest, de sorte que le soleil, lorsqu'il se levait le 8 mai, frappait directement l'entrée du sanctuaire et inondait l'intérieur d'un flot de lumière(238).

*   *   *

Plusieurs fois dans l'histoire, Michaël est apparu un 8 mai. Ainsi, en 590, alors qu'une épidémie de peste faisait rage à Rome et que des pénitents parcouraient la ville en priant et en se lamentant, il apparut en songe au pape Grégoire le Grand pour lui annoncer la fin de l'épidémie. Il se tenait sur le mausolée d'Hadrien (l'actuel château Saint-Ange) et remettait son épée sanglante dans son fourreau.

En faisant de Michaël le patron de l'empire franc, empire qui regroupait la France actuelle, une grande partie de l'Allemagne et l'Italie du nord, Charlemagne apporta une sanction officielle aux liens qui unissaient l'archange à son royaume. Malgré le rapide démantèlement de cet ensemble politique, Michaël resta vivant dans les consciences des hommes qui habitaient les pays qui furent les héritiers de l'empire franc. Mais c'est surtout au moment de la guerre de Cent Ans (1337-1453) que Michaël est intervenu dans l'histoire de l'Europe. En poussant la Pucelle à agir(239), il permit au royaume de France de remplir sa mission, qui était de favoriser l'émergence en Europe d'états centralisés forts et indépendants. Selon Rudolf Steiner, sans la formation de cette forme étatique à l'intérieur de laquelle les différentes individualités ethniques européennes ont pu se développer, et sans le refoulement de l'Angleterre dans les limites d'une île, beaucoup de ce qui constitue la base de la vie spirituelle, culturelle, économique et politique de l'humanité actuelle n'aurait pas pu voir le jour(240).

Tout comme Jeanne d'Arc, les rois de France, et en particulier Charles VII, qui passait pour un faible et un incapable, ont senti, à cette époque, la présence de l'archange. À treize ans, Charles VII se plaça officiellement sous sa protection et choisit pour emblème Michaël terrassant le dragon, symbole de la mission divine des rois de France. Quant à « Sainte-Jeanne », Michaël lui est apparu un nombre incalculable de fois, avant de la conduire sur les champs de bataille et jusque dans la cathédrale de Reims. Et le 8 mai 1429, lorsque Jeanne d'Arc et ses troupes libérèrent la ville d'Orléans, épuisée par sept mois de siège, l'archange n'apparut pas seulement aux soldats français, mais aussi aux soldats anglais, lesquels prirent leurs jambes à leur cou et repassèrent la Loire en direction du sud(241).

La libération d'Orléans et le couronnement de Charles VII sont les deux faits marquants qui indiquent que Jeanne d'Arc était guidée par des forces spirituelles. C'est d'ailleurs à Orléans, sur le pont qui enjambait la Loire, que de nombreuses années après la mort de la Pucelle, Charles VII aperçut l'archange Michaël. Se souvenant de celui qui l'avait sauvé, il eut ces mots : « Dans ma

grande détresse, mon sauveur a été saint Michel.[242] »

Quelques décennies plus tard, son fils Louis XI devait faire de ces paroles la devise de l'ordre royal de Saint-Michel. Le 8 mai devint, pour la ville d'Orléans, l'occasion de commémorer chaque année l'apparition de l'archange. À partir de 1430 – donc bien avant la canonisation de Jeanne d'Arc – les citoyens de la ville prirent l'habitude de former des processions qui devinrent si populaires que les habitants des contrées voisines y prenaient part et exhibaient leurs propres reliques.

* * *

Différents événements de l'histoire récente sont également liés au 8 mai[244]. Nous retiendrons particulièrement la mort d'Helena Blavatsky le 8 mai 1891, qui priva le jeune mouvement théosophique de sa fondatrice, personnalité aussi excentrique et géniale que problématique, dont les pouvoirs médiumniques ataviques le disputaient à des capacités psychiques extraordinaires. – Presque tout l'enseignement théosophique est contenu dans ses deux œuvres principales, *Isis dévoilée* et *La Doctrine secrète*, dans lesquelles elle a donné dans une forme générale ce qui, autrefois, était « seulement accessible à quelques-uns ». « La mission de Mme Blavatsky est d'avoir agi tout d'abord dans le sens des temps nouveaux », a dit un jour Rudolf Steiner[245]. Mais on a vu qu'après le déclenchement de la Première Guerre mondiale, il insista surtout sur l'autre facette de l'action de Blavatsky, à savoir celle d'un médium chaotique devenu le jouet des visées politiques secrètes de certains occultistes.

Le 8 mai, les théosophes, qui continuent de commémorer solennellement ce jour sous le nom de Jour du Lotus blanc, procèdent à la lecture d'extraits tirés d'œuvres spécifiées par Blavatsky elle-même dans son testament. Il s'agit de la Bhagavadgita, le livre sacré des hindous, du roman en vers d'Edwin Amold *La Lumière de l'Asie* (une biographie du Bouddha), et d'un de ses derniers écrits, *La Voix du silence*, dans lequel sont reprises d'anciennes formules initiatiques tibétaines. Tous ces textes lus chaque année au *Jour du Lotus blanc* dans la Société théosophique, décrivent exclusivement des chemins d'initiation orientaux censés conduire au nirvana, c'est-à-dire à la délivrance du cycle des incarnations terrestres, et à l'extinction de la personnalité sur terre.

L'évocation récurrente d'un défunt au jour anniversaire de sa mort n'est d'ailleurs pas sans effets sur son individualité – une individualité désormais désincarnée –, à plus forte raison dans le cas présent, où cette volonté de se lier avec Blavatsky s'apparente fortement à un culte. Car de la même manière que le jour de la naissance introduit la vie sur le plan terrestre et

porte en lui l’image de cette vie future, le jour de la mort est le moment où l’individu naît à la vie spirituelle. C’est donc le « jour de naissance » de la vie après la mort. La constellation stellaire à l’heure de la mort forme une sorte de « contre-image » de la biographie du défunt, de sorte que sa substance spirituelle peut être désormais « absorbée » par le cosmos. L’anniversaire de la mort, en revenant tous les ans, peut être comparé à une porte qui s’ouvrirait sans cesse de nouveau, et à travers laquelle il serait possible d’agir – à condition de connaître certaines lois occultes – sur des individualités prises dans des processus extra-corporels.

Lorsque, pendant des années, des groupes d’individus se lient de manière consciente à un défunt le jour anniversaire de sa mort, l’évolution *post-mortem* de cette individualité peut être freinée, voire empêchée. Pour agir contre cette tendance, Rudolf Steiner a déclaré devant une assemblée de théosophes berlinois le 8 mai 1910 : « H. P. Blavatsky continue à agir, et nous pouvons faciliter cette action ou la rendre plus difficile. Nous entravons cette action lorsque nous lui accordons une confiance aveugle, lorsque nous nous accrochons à ce qu’elle a pensé lorsqu’elle était sur le plan physique. (...) Lorsque nous utilisons l’impulsion de Blavatsky à autre chose qu’à essayer de comprendre ce qu’est le christianisme, nous empêchons tout simplement que l’esprit de Blavatsky agisse à notre époque ! Tout, autour de nous, évolue, et donc aussi l’esprit de Blavatsky. (...) Mais lorsque nous lui élevons un temple avec ses propres œuvres, lorsque nous lui demandons d’être fidèle à ce qu’elle a fait lorsqu’elle était sur le plan physique, ne condamnons-nous pas son esprit à rester enchaîné à la terre, ne l’empêchons-nous pas de dépasser ce qu’il a réalisé sur terre ?[246] »

Plusieurs fois[247], au jour du Lotus blanc, Rudolf Steiner s’est tourné en esprit vers H. P. Blavatsky, atténuant ainsi les effets de l’action exercée sur elle par les théosophes de différents pays, et espérant ainsi réparer les torts qui lui avaient été causés de son vivant. Mais en 1912, vingt et un ans exactement après la mort de Blavatsky et un an avant la fondation du groupe Saint-Michel en France, il s’exprima pour la dernière fois sur son développement *post-mortem*. Sous le titre *Annonciation de l’impulsion christique. L’esprit christique et ses enveloppes : un message de Pentecôte*, il fit le lien entre la mission terrestre de Blavatsky et certaines évolutions étonnantes qu’elle aurait subies après sa mort. « Je sais que nous nous rendrions coupables vis-à-vis de l’esprit de H. P. Blavatsky, cet esprit qui se trouve aujourd’hui dans le monde spirituel, si nous n’intégrions pas au courant du mouvement théosophique les sources occultes qui jaillissent depuis le XIIIe siècle et auxquelles Mme Blavatsky n’avait pas accès. » Toujours en 1912, il se déclara « pleinement en accord avec Mme Blavatsky[248] » sur la question de l’intégration

du courant rosicrucien occidental au courant théosophique oriental. Quelque chose de tout à fait décisif s'était donc passé avec l'« esprit de Blavatsky » pour qu'il puisse encore, bien que désincarné, aider les gens dans leur recherche d'une spiritualité moderne, comme ce fut le cas avec Eleonore C. Merry. Rudolf Steiner raconte que Blavatsky la « mena » jusqu'à lui alors qu'elle était en train de lire *Secret Doctrin*[249].

* * *

Le combat de Michaël contre le dragon symbolise la lutte entre la nature supérieure et la nature inférieure de l'homme, entre son être spiritualisé, qui est en lien avec la faculté humaine de la pensée, et les forces astrales non purifiées, qui rendent l'homme accessible au « mal ». Michaël, ce « messager du Christ » qui repousse le dragon dans les replis sombres de l'être, est impliqué plus que toute autre entité dans ce combat qui se déroule tous les ans, à l'automne, dans le cosmos, mais aussi à l'intérieur de chacun de nous.

Autrefois, le combat de Michaël (le principe spirituel) contre le dragon (le principe de la bête) avait essentiellement pour but de préparer l'ère michaëlique actuelle. L'implantation d'un christianisme fort en Europe, qui a permis de préserver les formes de pensée des grands philosophes de l'Antiquité face à la menace d'une arabisation totale, faisait tout autant partie de ce processus que la formation d'États-nations fondés sur l'individualisme ou le développement d'une chevalerie chrétienne dont les combats « avec l'épée de fer » annoncèrent les combats « avec l'épée des mots » des temps modernes. La faculté de penser sans le corps, parce qu'elle renforce le moi de l'individu, marque le début d'une nouvelle conscience de soi. Conséquence de ce développement, les incarnations passées apparaîtront avec plus de clarté. Elles devront être pensées et comprises pour ne pas agir négativement. C'est ainsi qu'apparaît une nouvelle responsabilité de l'homme vis-à-vis de lui-même et de ses semblables, qu'ils soient vivants ou morts[250].

* * *

La première action commune de Rudolf Steiner et d'Alice Sauerwein – la fondation du groupe Saint-Michel en mai 1913 – allait devenir la pierre de touche d'une coopération de douze années entre Alice Sauerwein et Rudolf Steiner et de la vie anthroposophique en France en général. Comme à travers une « porte du temps », on avait « saisi » ce jour-là le passé, on l'avait transformé et renouvelé, et on l'avait mis en lien avec le présent et l'avenir, lesquels ne pouvaient reposer que sur un passé « rajeuni ». L'une des tâches inhérentes au peuple français est ainsi esquissée ici : celle d'adapter à l'esprit du temps moderne ce qui, quoi qu'ayant

contribué au progrès de l’humanité, a été perverti par les institutions traditionnelles (comme l’Église catholique) et privé de son contenu spirituel.

17

À la veille de conflits

Un peu plus d'un an après que le jeune mouvement anthroposophique se fut libéré du joug théosophique, la pire des catastrophes imaginables se produisit pour lui : la Première Guerre mondiale. Mais au cours des quelques mois de répit qui lui restèrent avant son effondrement provisoire, des groupes d'étude furent fondés avec une rapidité surprenante, dont trois se trouvaient dans le sud de la France (un à Marseille et deux à Nice), trois à Paris et un à Mulhouse[251].

Après la fondation du groupe Saint-Michel, Alice Sauerwein était retournée à Paris, où elle habitait un petit appartement avenue de l'Observatoire, face au jardin du Luxembourg. Ce qu'elle avait écrit en son temps depuis Londres à Marie von Sivers (« Je crois que j'ai quelque chose à faire à Paris... ») se révélait, en effet, exact. Avec son regard aiguisé, cette dernière avait reconnu les capacités particulières d'Alice Sauerwein, et lui avait conseillé, en mars 1913, à l'occasion d'un cycle de conférences de Rudolf Steiner à La Haye, de prendre la tête d'un groupe qu'il s'agirait de fonder à Paris. Cette appréciation étonnamment positive de Marie von Sivers et Rudolf Steiner sur Alice Sauerwein n'était pas du goût de tout le monde, d'autant que cette dernière, avec ses exigences de discipline et de sérieux, ne s'était pas fait que des amis ; sans compter que les autres ne s'entendaient pas non plus forcément très bien entre eux, ce qui rendait toute collaboration difficile. Pour Alice Sauerwein, il s'agissait d'un poids lourd à porter, comme elle en rend compte dans une lettre à Marie von Sivers[39].

L'état de santé d'Alice empira considérablement après la mort inattendue de son frère Charles à l'automne 1913. Dans ses lettres à Marie von Sivers, elle commence à évoquer son asthme, un asthme particulièrement douloureux, semble-t-il, puisqu'il la clouait au lit pendant des semaines entières. Dans une lettre de février 1914, elle parle de ses doutes quant à une éventuelle guérison, ne connaissant aucun médecin en qui elle eût confiance[39].

Au printemps et durant l’été 1914 Alice Sauerwein dut subir plusieurs interventions chirurgicales, et les lettres qu’elle adressait à Marie von Sivers sont les seules dans lesquelles elle évoque ces questions. Elle craignait notamment que le chirurgien ne fît une erreur de diagnostic, et se demandait si Rudolf Steiner ne connaissait pas d’autres moyens (la méditation, le repos, etc.) pour soigner son mal[39]. Mais ce qui la préoccupait plus que tout, c’était le fait de devoir être inconsciente pendant le temps que durerait l’opération : « C’est la souffrance causée par l’absence complète de mon être, ne fût-ce que pendant quelques minutes, qui m’est le plus pénible. Car je suis si habituée à supporter la souffrance physique que cela ne compte pas pour moi.[252] » Ce besoin impérieux de rester pleinement consciente et pleinement responsable à tous les instants de sa vie, de rester maîtresse de son destin, caractérisent on ne peut mieux la personnalité d’Alice Sauerwein. Son lien avec Rudolf Steiner était tel qu’elle pouvait se permettre de demander à son maître spirituel de rester « auprès » d’elle durant le temps qu’elle serait inconsciente. Elle lui communiqua ainsi par télégramme le jour et l’heure de l’opération afin qu’il pût, comme il l’avait déjà fait, la soutenir dans ce moment difficile. Quelques semaines plus tard, elle écrivit à Marie von Sivers que tout s’était passé pour le mieux, et qu’on l’aurait aidée au-delà de ce qu’elle avait espéré. Elle la priait d’en remercier Rudolf Steiner, même si, comme elle ajoutait, cela semblait « banal »[39].

* * *

Malgré son enthousiasme pour le journalisme, Jules Sauerwein rencontra quelques difficultés au début de sa carrière. Les changements rapides de situation auxquels est exposé un journaliste exigent une grande faculté d’adaptation, et Jules Sauerwein, lorsqu’il était jeune, ne semble pas avoir été particulièrement doué pour cela. Ses lettres nous donnent plutôt de lui l’image d’une personnalité entière, d’un être susceptible et même quelque peu irascible qui, selon ses propres dires, n’avait pas que des amis.

Sa situation était encore rendue plus difficile par le fait que le *Matin* appartenait à un homme assoiffé de pouvoir et maladivement imbu de lui-même, un Auvergnat du nom de Maurice Varillat (1866-1944) qui se faisait appeler Maurice Bunau-Varilla à cause de la consonance sud-américaine. « Il évoquait en moi la phrase classique des romans-feuilletons : ‘Bien pris dans sa petite taille’. » C’est ainsi que Jules Sauerwein commence la description de cet homme avec lequel, pendant les vingt-quatre ans qu’il allait passer au *Matin*, il allait rester en guerre permanente quoi que la plupart du temps larvée. « Humilié de n’être pas plus grand, il redressait la tête pour ne pas perdre un centimètre de sa hauteur. Ses traits étaient réguliers et son

visage, dans l'ensemble, eût été agréable si deux petites particularités ne lui eussent donné une nuance de fausseté et de férocité. Ses yeux bridés ne regardaient jamais en face et sa lèvre supérieure avait tendance à se retrousser du côté gauche comme celle d'un tigre.[(253)] »

Bunau-Varilla avait acheté le *Matin* en 1897 avec l'argent qu'il avait gagné avec son frère dans l'entreprise du canal de Panama : Et bien qu'il n'en eût été tout d'abord que le principal actionnaire, il devint bientôt la principale autorité du journal. « Vous ne pouvez pas comprendre la sensation vertigineuse de n'avoir personne au-dessus de soi ! » , aurait-il confié un jour à Jules Sauerwein. Ce qui fait dire à ce dernier dans ses mémoires : « Une sorte d'hypertrophie du moi avait fait germer dans son âme une audace et une ambition sans bornes.[(254)] » Il résista à ce dictateur avec doigté et détermination, jusqu'à ce jour de l'année 1932 où il dut quitter le *Matin*, les positions fortement nationalistes de Bunau-Varilla étant par trop en contradiction avec les siennes.

* * *

Jules Sauerwein avait trente-trois ans lorsqu'il établit par contrat avec Rudolf Steiner et les éditions Perrin, en mai 1913, les conditions de la traduction et de la publication de la *Science de l'occulte*. Parallèlement à son travail prenant et fatiguant à la rédaction du *Matin*, il se consacra, avec un mélange de sérieux et d'impatience, à l'étude de l'anthroposophie, laquelle était devenue, comme il l'écrivit à Marie von Sivers à l'été 1913, le principal intérêt de sa vie[(39)].

Jules Sauerwein traduisit *La Science de l'occulte* en l'espace d'une seule année, vaste entreprise grâce à laquelle l'anthroposophie, dans sa dimension cosmologique et humaine, était mise pour la première fois en rapport avec l'esprit de la langue française. Mais la tâche que Jules Sauerwein s'était fixée, à savoir rendre en français les idées et les imaginations que Rudolf Steiner avait coulées dans les formes de la langue allemande, était une tâche bien ardue pour un homme de trente-trois ans. Dans un laps de temps très court, il dut s'imprégner suffisamment de ces idées pour être en mesure de rendre leur contenu dans une langue qui ne s'y prête pas particulièrement. Pour mieux comprendre l'essence de l'esprit « Lucifer », dont la description dans la *Science de l'occulte* n'était pas sans lui poser des problèmes, il « dévora » d'autres cycles de conférences de Steiner publiés précédemment. De nombreuses autres questions se posèrent alors à lui, pour la résolution desquelles il « appela comme à l'aide ». Il écrivit ainsi en août 1913 à Marie von Sivers, depuis un petit hôtel alsacien dans lequel il passait des vacances, qu'il ne pourrait pas se consacrer à la diffusion de l'anthroposophie en

France, bien qu'il fût peut-être le seul à pouvoir le faire, s'il n'était pas en contact direct avec Rudolf Steiner et elle-même, et il la priait de l'éclairer sur les questions qui le préoccupaient(39).

Le 1er mai 1914, un article de sa plume consacré à la construction du premier Gœthéanum parut à la une du *Matin* et rencontra, selon lui, un écho favorable parmi les lecteurs français. Sous le titre « Un temple colossal s'élève à la gloire de l'occultisme », il y décrivait la personnalité de Rudolf Steiner, le Gœthéanum, qu'il qualifiait de « temple de la science spirituelle », et la communauté humaine cosmopolite qui s'y était rassemblée.

C'est la première fois que l'anthroposophie, Rudolf Steiner et le Gœthéanum étaient évoqués dans la presse française, et ce à la une de l'un des principaux journaux parisiens. Sacrifiant aux usages de sa profession, Jules Sauerwein n'avait pu éviter un certain « sensationnalisme » que Marie von Sivers critiqua dans une lettre qu'elle envoya à sa sœur Alice(255). Convaincu que son article lui avait permis de toucher un large public, Jules Sauerwein, dont on connaît le caractère énergique, ne tarda pas à répliquer à ces critiques. Il écrivit à Marie von Sivers qu'il jugeait ses remarques déplacées et qu'il ne changerait pas une ligne à son article s'il devait l'écrire à nouveau ; sans compter que cet article, inspiré par une admiration sincère, ne semblait pas avoir fait mauvaise impression en France, un grand nombre de gens sérieux et intéressants ayant, en effet, demandé à adhérer à la Société anthroposophique depuis sa parution(39).

Mais Rudolf Steiner réagit également, à sa façon, à l'article de Jules Sauerwein. Selon lui, ce dernier aurait « interprété » les formes architecturales du premier Gœthéanum, ce qui lui fit dire à la fin de la conférence aux membres qu'il donna le 25 mai 1914 à Paris : « Si quelqu'un demande : 'Que signifie telle ou telle forme ?', c'est qu'il ne comprend pas le 'Bau', car chaque forme parle ici pour elle-même (...) Nos formes sont toutes réelles dans le monde spirituel, elles sont vraiment présentes dans le monde spirituel (...) » Le premier Gœthéanum n'aurait pas été construit, selon lui, sur le modèle d'anciens bâtiments, ni pour être un « temple » auquel pourraient s'appliquer les « termes anciens », mais comme quelque chose de tout à fait nouveau. Et pour conclure, il s'exclama : « On s'est assez gargarisé d'expressions pompeuses dans le mouvement occulte. Nous ne souhaitons qu'une chose : que l'on puisse dire de notre mouvement qu'il s'est efforcé d'être vrai et honnête dans chacune de ses fibres.(256) » – À n'en pas douter, Jules Sauerwein doit être mort de honte en entendant Rudolf Steiner prononcer ces paroles dont tout portait à croire qu'elles s'appliquaient à son article. Nous ignorons s'il eut la rude tâche de les traduire en français ou

s’il s’était absenté ce jour-là. Mais quoi qu’il en soit, et malgré tout ce que cette situation a pu avoir de honteux pour lui, il sut en tirer de précieux enseignements, comme son évolution future l’a montré.

* * *

Du 24 au 29 mai 1914, c’est-à-dire à nouveau dans la semaine précédant la Pentecôte, Rudolf Steiner séjourna pour la dernière fois à Paris pour les dix prochaines années. Il vint à l’invitation d’Alice Sauerwein, qui s’était chargée d’organiser son séjour ; elle s’était occupée des invitations aux conférences et de la salle dans laquelle elles devaient avoir lieu : la Salle des propriétaires, boulevard Saint-Germain. Cette très belle salle, ornée de nombreux motifs décoratifs en stuc, et dont les proportions régulières font qu’on s’y sent bien, fut utilisée de nombreuses fois par la suite, notamment pour les conférences aux membres de 1924, ainsi que pour les réunions organisées régulièrement par la Société anthroposophique de France à partir de 1924. Jusqu’à la destitution d’Alice Sauerwein de son poste de secrétaire général, elle resta le principal point de ralliement parisien des anthroposophes. Ita Wegman, Élisabeth Vreede, W. J. Stein, Lily et Eugen Kolisko, et d’autres, se rencontrèrent régulièrement dans cette salle dont l’aspect est resté le même jusqu’à aujourd’hui.

Deux des trois conférences données par Rudolf Steiner en mai 1914 étaient consacrées au chemin d’initiation et à l’élargissement progressif du champ de perception sur le chemin d’un développement occulte[(257)]. Comme il l’avait déjà fait l’année précédente, il décrivit les liens que le chercheur spirituel construit avec le *monde des morts*. Il avait déclaré en mai 1913 : « La mission de l’anthroposophie consiste à combler le fossé qui nous sépare des morts. Les âmes endormies sont comme des graines dans un champ. La famine éclaterait dans le monde spirituel si aucune pensée spirituelle n’y était apportée. Les morts se nourrissent de ce que les personnes endormies leur apportent de pensées spirituelles, de pensées anthroposophiques. Lorsqu’en nous endormant nous n’apportons pas de concepts spirituels, nous privons les morts de nourriture[(258)]. En mai 1914, il devint encore plus concret. Il décrivit plusieurs rencontres avec des morts qui influencèrent directement son travail et ses recherches. Le 25 mai, il parla d’une personnalité (Maria Strauch-Spettini) qui, après avoir été très liée à l’impulsion anthroposophique, a été l’inspiratrice, après sa mort, de la mise en scène, en 1909, du drame de Schuré *Les Enfants de Lucifer*. Le jour suivant, le 26 mai, Steiner décrivit comment, en raison de certaines dispositions personnelles, il ne lui avait pas été possible de reconnaître la couleur spirituelle d’une certaine époque, et comment il y est finalement parvenu avec l’aide d’une autre individualité défunte.

Car de même que la force musculaire est nécessaire à l’action physique, des forces spirituelles devraient se lier avec nos propres forces pour que nous puissions agir dans le spirituel. Et si nous y sommes préparés, nous pouvons sentir comment « les forces des morts (...) agissent en nous ».



Salle des Propriétaires
boulevard Saint-Germain

À nouveau, Rudolf Steiner séjourna près d'une semaine dans la capitale française. Il habitait chez Eugène Lévy, quai Moncey, où il recevait ses « amis » français (un quart d'heure était prévu pour chaque entretien), Alice Bellecroix faisant office d'interprète. Vers la fin de son séjour, il visita la cathédrale de Chartres en compagnie de Schuré, et il y fit certaines remarques sur les courants spirituels inspirés par Aristote et Platon(259), même si Schuré n'était pas encore capable de comprendre leur lien avec l'édifice médiéval. Ce n'est que dix ans plus tard, durant l'été 1924, que Steiner devait parler plus en détail des grands maîtres de Chartres, les platoniciens du Moyen Âge, qui avaient préparé, avec les disciples de Thomas d'Aquin, ceux que l'on appelait les « aristotéliciens », une nouvelle étape spirituelle dans l'histoire de l'humanité.

Nous ignorons si Rudolf Steiner a visité d'autres édifices, d'autres musées ou d'autres expositions. Le Hollandais Pieter de Haan a consigné, cependant, dans ses *Mémoires*(260) un incident qui eut lieu durant le séjour de Steiner à Paris en mai 1914. « Il était très furieux. C'était quelque chose de très curieux de voir comment Steiner se comportait. Que s'était-il passé ? Il avait donné une conférence destinée exclusivement aux membres, mais on s'aperçut après coup que trois journalistes travaillant pour des grands journaux parisiens étaient parvenus à s'introduire dans la salle. Ils avaient pris des notes et menaçaient de tout rapporter à leur manière dans les journaux. Une situation impossible. C'était un cas typique de nonchalance française, mais le Dr. Steiner prit cette négligence très au sérieux. Pendant quarante bonnes minutes, maître de lui, mais avec une force pénétrante et une grande intensité, il exprima son indignation. Il n'arrêtait pas. Il martelait son mécontentement profondément dans nos âmes. Ses mots étaient empreints d'une force et d'une violence maîtrisées qui nous laissaient perplexes. Il révélait une facette de son être que la plupart d'entre nous ne connaissions pas encore. Par chance, les articles en question ne sont finalement jamais parus. »

Comme en témoignent les réponses d'Alice et Jules Sauerwein à certaines lettres de Marie von Sivers, Steiner aurait exprimé ses craintes, avant de venir en France, de voir ses conférences annoncées de manière trop sensationnelle, et d'attirer ainsi les curieux. Alice Sauerwein dut lui assurer qu'il fallait se procurer une invitation pour assister à ses conférences, et qu'ils étaient loin de faire de la « propagande ». Son frère expliqua même dans une lettre, qu'il n'envisageait aucunement de distribuer des invitations publiques(39). Nous ignorons ce qui s'était au juste passé. Mais ce qui est certain, c'est que le mécontentement de Rudolf Steiner avait profondément marqué les esprits, et en particulier celui d'Alice Sauerwein. Plus tard, celle-ci devait, en effet, se montrer d'une extrême méticulosité avec tout ce qui

touchait aux publications de Steiner.

Durant ce dernier séjour que fit Rudolf Steiner à Paris avant la guerre, certains des problèmes rencontrés par l’anthroposophie en France devinrent patents. Et, tel un nuage commençant à obscurcir le ciel, ces événements annonçaient que la politique, la guerre en l’occurrence, allait bientôt jeter son voile d’ombre sur la nouvelle vie spirituelle qui avait commencé à germer dans ce pays.

18

La Première Guerre mondiale
Anthroposophie et chauvinisme

C'est à une vitesse et avec une violence qu'on a peine aujourd'hui à concevoir que la guerre a pris possession de la conscience collective ; l'image qu'on se faisait du monde s'est transformée « du jour au lendemain », et un sentiment de haine à l'encontre des autres peuples s'est fait jour. L'indifférence a fait place à une aversion dépassant les frontières. Cette aversion qui accompagna la guerre en tant que phénomène spirituel et psychologique mit particulièrement à mal le jeune mouvement anthroposophique né sur le sol allemand.

En France, c'est Édouard Schuré qui, en adoptant, dès les premières semaines de la guerre, une attitude des plus nationalistes, fit le tort le plus considérable au mouvement anthroposophique. Malgré les longues conversations qu'il eut à Barr, dans sa maison de campagne[261], avec Rudolf Steiner, conversations au cours desquelles ce dernier s'est efforcé, à plusieurs reprises, de répondre à ses questions concernant le génie du peuple français, il ne put jamais surmonter le nationalisme viscéral qui l'habitait. Cet Alsacien de langue française, dont les premiers livres furent consacrés à l'histoire du lied allemand et au compositeur Richard Wagner, fut écartelé, sa vie entière, entre deux cultures, deux peuples et deux religions[262]. Cette position intermédiaire, qui lui avait permis de s'intéresser un temps aux « valeurs spirituelles universelles » (Steiner), se transforma en un conflit intérieur permanent à l'origine des réactions extrêmes qui furent les siennes au cours de ces années décisives.

On se rappelle que Charles Blech, l'un de ceux qui se sont opposés avec le plus de vigueur à Rudolf Steiner et à la diffusion de l'anthroposophie en France, était également d'origine alsacienne. À n'en pas douter, le nationalisme a été l'une des causes principales des difficultés rencontrées par l'anthroposophie en France.

*   *   *

Mais ce n’est pas seulement en raison de son chauvinisme qu’Édouard Schuré s’est éloigné de Rudolf Steiner : au fil des ans, les « divergences artistiques et spirituelles » qui séparaient les deux hommes avaient pris une forme de plus en plus concrète. En 1910, après son retour du Congrès de Munich, où furent représentés pour la première fois l’une de ses pièces intitulée *Les Enfants de Lucifer*, ainsi que le drame-mystère de Rudolf Steiner, *La Porte de l’initiation*, il écrivit : « Dans la représentation des *Enfants de Lucifer*, comme dans celle du très curieux et significatif Mystère rosicrucien de Steiner, j’ai trouvé une trop grande austérité et que le *ton du Temple* prédominait trop sur l’*accent de la vie*. Il en résulte quelque chose de très noble mais d’un peu terne et languissant. Dans le drame tel que je le conçois, le *monde de la passion* et le *monde de l’âme* dominée elle-même par le *monde des puissances divines* seraient également représentés et parleraient avec la même énergie. (...) Telle est la conception grecque du drame et je crois que ce doit être aussi la nôtre.[(263)] »

Rudolf Steiner a fait allusion[(264)] à une disposition de l’âme tout à fait particulière d’Édouard Schuré, liée à des événements antérieurs à sa naissance, et qui, selon lui, aurait eu une influence importante sur son destin. Quelques mois avant que n’éclate cette guerre qui allait devenir, pour lui comme pour tant d’autres, une si terrible épreuve, il note dans son journal : « Quelle dispersion de l’être. Mais je suis ainsi... Qu’y faire ? Je désire sans cesse... et parfois je jouis sans mesure. Quand je me donne, c’est sans mesure aussi et sans frein. C’est sans doute un monde d’ivresse dionysiaque, une sorte d’amour cosmique que de se répandre ainsi dans une sympathie sans retour. Mais ce n’est ni la sagesse ni la création.[(265)] »

Schuré n’avait assisté qu’à quelques conférences de Rudolf Steiner et n’avait pratiquement lu aucun de ses livres[(266)], si bien que, vers la fin de sa vie, il fut dépassé par le *développement* d’une anthroposophie qui allait bien au-delà de son œuvre personnelle. L’administrateur testamentaire de Schuré, Alphonse Roux, connaissait le contenu de ses journaux intimes. Il note que Schuré commença à s’éloigner de son « maître spirituel » à partir de 1912, à la suite d’un « secret dissentiment patriotique et d’une différence d’orientation esthétique, animique et spirituelle », selon les termes mêmes de Schuré[(267)].

On peut dire qu’à partir de 1914, Schuré ne comprenait plus Steiner. Dans le texte d’une conférence qu’il avait prévu de donner sur le thème *Le développement de la théosophie au XX*e *siècle*, conférence qui fut finalement annulée, on trouve la

remarque suivante : « Déviation de Steiner : un pangermaniste mystique.[268] » En 1916, lorsque Schuré se sépare définitivement de Steiner, il note dans son journal : « Acte tragique mais nécessaire qui m'a coûté deux ans d'hésitations et de tourments... Cependant j'ai dû le faire pour rester libre et fidèle à la cause de la France et de l'humanité, fidèle à moi-même.[269] »

* * *

On a beaucoup écrit sur l'attitude de Schuré pendant la guerre. Pourtant, il nous semble que l'on n'a pas encore pris toute la mesure de son nationalisme fanatique, d'où certains malentendus et certaines erreurs d'interprétation concernant les événements qui se sont produits à l'époque autour de Rudolf Steiner, événements qui prennent aujourd'hui une actualité nouvelle. Ainsi, l'historien Christoph Lindenberg, bien connu des milieux anthroposophiques, croit pouvoir écrire au sujet du conflit qui opposa Schuré à Steiner à propos de l'opuscule que ce dernier fit paraître sous le titre *Pensées pendant le temps de la guerre* : « La réaction d'un Édouard Schuré reprochant son chauvinisme à Rudolf Steiner était pour le moins compréhensible[270] ».

Dès ses premiers travaux[271], on se rend compte que Schuré, dans sa quête d'un génie qui conduirait les peuples, se laisse guider presque exclusivement par l'idée d'une mission du peuple français, et tente ainsi de détacher la place de la France de l'ensemble, du « chœur » des individualités des peuples. Dans une lettre au poète français Gustave Kahn[272], dans laquelle il décrit la valeur et la « force morale » des trois grandes puissances européennes (la France, l'Angleterre et l'Allemagne), il déclara dès l'année 1909 : « L'Allemagne exerce à cette heure une sorte d'hégémonie politique en Europe. Mécontents de cette primauté, les fougueux pangermanistes attendent impatiemment que leur race et leur patrie obtiennent l'hégémonie du monde. (...) Le rêve de domination universelle par les armes et par l'industrie est descendu du trône des Hohenzollern dans la chaire de l'Université. » Après avoir apporté une contribution non négligeable à l'histoire de la philosophie et de la pensée, l'Allemagne aurait, toujours d'après Schuré, complètement changé d'« orientation intellectuelle » à partir de 1870, et considérerait désormais son idéalisme d'autrefois comme un « péché de jeunesse ». Ainsi, il ne serait pas difficile de reconnaître « que le génie germanique est en baisse et qu'il a perdu une bonne partie de son autorité dans le monde. » La France, pour sa part, serait l'héritière de la tradition gréco-latine, qui est celle par excellence de la civilisation. « Par les races nombreuses qui se combinent dans son sang, elle [la France] offre une sorte de résumé et de quintessence de l'esprit européen », et aspire à l'« universalité par l'humanité. »

Il écrivit ainsi en 1891 : « La sympathie celtique, jointe à la clarté latine et à la liberté franque est devenue, par la conscience française, le sentiment humain dans toute sa largeur et le besoin de l'universalité intellectuelle.[273] » Schuré avait pris des positions tout à fait différentes de celles de Rudolf Steiner, qui considérait qu'il fallait connaître l'évolution de l'humanité pour connaître l'essence des différents peuples et pour qui les âmes des peuples étaient soumises à l'entité christique[274]. Et lorsqu'on connaît les interrogations et les doutes de cet homme qui, sa vie durant, a souffert de se sentir sans patrie, on comprend que ces questions le touchaient de près. Ces questions personnelles trouvèrent donc une réponse tout aussi personnelle : celle qu'il n'était pas possible de parler d'une contribution de la France à l'évolution de l'humanité dans la mesure où ce qui est universellement humain est contenu dans la qualité même du peuple français. – « De l'humanité à la nationalité à travers la bestialité », comme l'a dit un jour Franz Grillparzer dans un contexte analogue[275]. »

En août 1914, Schuré décrivit un état d'âme qui l'accompagna durant de longues années : « L'individu disparaît au milieu du cyclone national. Il ne se sent plus que partie intégrante de l'âme collective et lutte avec elle.[277] » Et à partir de ce moment, on trouve dans les lettres qu'il écrivit à des soldats qui se trouvaient au front, dans son journal, dans certains essais et dans les articles de journaux qu'il écrivit, des tournures bien particulières dont nous citerons ici quelques-unes.

« Ah ! cette résurrection de l'âme française sera sans doute le plus grand miracle du XXe siècle, inattendu de tous et d'elle-même (...) Elle sait que l'humanité la regarde et attend sa délivrance de sa foi et de sa constance. Dans le cyclone des peuples révoltés contre le monstre teuton il se forme parfois une éclaircie, comme l'œil de la tempête. Alors, les peuples se dressent à l'horizon et disent : 'Ne désespère pas de toi, ô France, toi qui nous a réveillés. Nous lutterons jusqu'au bout, car nous sommes tes sœurs et tu es la Jeanne d'Arc des nations !'[278] » Dès le mois de septembre 1914, Schuré avait écrit dans son journal : « La manière dont la guerre a éclaté a fait voir au grand jour, en un seul moment, l'âme allemande et l'âme française. La première, j'entends l'âme allemande, corrompue et empoisonnée par la Prusse[279], a éclaté comme un abcès ; la seconde, l'âme française, s'est ouverte comme une fleur. (...) La première n'était que haine, rapacité, cruauté monstrueuse et fureur aveugle. La seconde (...) s'est montrée généreuse, enthousiaste, débordante de patriotisme et d'esprit de sacrifice. (...) Ainsi, de tous côtés, c'est le sentiment de la liberté et de la fraternité qui s'éveille dans l'âme des peuples. La France en fut l'initiatrice et l'avant-garde, il y a cent ans. (...) Elle

attaquée, c'est l'indépendance de toutes les autres [nations] qui est menacée. Elle est le symbole vivant de leur liberté. Son courage en est l'oriflamme. Il n'y eut donc jamais de guerre plus idéaliste, car il s'agit, non de territoires à conquérir, mais de *droits sacrés à défendre*.(280) »

Tout le monde sait aujourd'hui que la Première Guerre mondiale n'était ni le fruit du hasard ni à mettre sur le compte de la responsabilité unilatérale de l'Allemagne. – Dès les années 80 du XIXe siècle, la constellation de forces de 1914 entre l'Entente et la Triple Alliance avait été « prévue » par un groupe réunissant autour du prince de Galles, qui deviendra plus tard le roi Édouard VII, des personnalités britanniques influentes, ayant toutes partie liée avec certaines loges maçonniques. Les buts territoriaux et politiques de cette guerre programmée, buts qui apparaissent à la fin du XIXe siècle sur plusieurs cartes d'Europe, correspondent bien, en effet, qu'il s'agisse du « désert » russe ou de la division de l'Allemagne, avec ce qui fut le résultat des guerres menées au XXe siècle(282), le but principal de cette politique à long terme étant l'hégémonie mondiale de l'empire anglo-américain. Pour atteindre cet objectif, on s'est servi des forces de jeunesse des peuples slaves.

Il est intéressant de noter que, comme Renate Riemeck l'a démontré dans son étude hautement intéressante, *Mitteleuropa, Bilanz eines Jahrhunderts* (« L'Europe du centre, bilan d'un siècle »), le combat contre le centre de l'Europe a été préparé par un rapprochement entre la France et la Russie, entre l'Est et l'Ouest(283). Ces deux pays, la France libérale et révolutionnaire d'une part, la Russie autocratique et policière d'autre part, qui, tout au long du XIXe siècle, avaient été des ennemis jurés, sont finalement parvenus à conclure une alliance en 1894 grâce à l'entremise adroite du pape Léon XIII. Cette alliance a constitué la base de l'« Entente » à laquelle s'est jointe plus tard l'Angleterre, même si ce ralliement, en raison de la liberté d'action dont disposait ce dernier pays, restait plutôt formel. C'est seulement lorsqu'on connaît ces arrière-plans au déclenchement et au déroulement du premier conflit mondial que les combats intérieurs d'Édouard Schuré et l'attitude de Rudolf Steiner pendant la guerre deviennent compréhensibles.

Comme nous l'avons dit, Édouard Schuré, en tant qu'Alsacien, eut à subir des épreuves d'une double nature. Aussi sûr que la guerre a été déclenchée pour des raisons bien précises, il y a tout lieu de penser que le chauvinisme et la xénophobie ont été orchestrés, et que l'Alsace-Lorraine jouait un rôle important dans la guerre psychologique. Il est consternant de voir comment cette région si importante pour l'histoire des Mystères, cette région qui a su conserver jusqu'à aujourd'hui un caractère propre, a été déchirée entre l'Allemagne et la France. Ce qui fait la

particularité de l'Alsace, de cette région qui a conservé certaines influences spirituelles très anciennes, devait être détruit, ce qui eut pour conséquence naturelle que le nationalisme y fut particulièrement puissant. En ce sens, il est peut-être justifié de parler d'un phénomène historique *provoqué consciemment* par ceux qui étaient bien renseignés en matière d'occultisme[(284)]. Et ce qui s'est passé autour de Schuré et de Lévy est symptomatique de la tragédie du XXe siècle dans la mesure où des hommes sont tombés sans résistance dans le piège qui leur était tendu malgré leur lien sincère avec l'anthroposophie et Rudolf Steiner.

Le comportement de Schuré et de Lévy a été fatal au petit groupe d'anthroposophes français. Nous ignorons comment le travail anthroposophique s'est poursuivi durant les années de guerre, mais on peut supposer que peu de personnes ont su se prémunir contre le chauvinisme qui faisait rage dans leurs propres cercles. Le 30 mars 1916, neuf ans exactement avant la mort de Rudolf Steiner, les conséquences du comportement de Schuré et de Lévy dépassèrent les frontières.

Ce jour-là, Schuré avait lu *les Pensées en temps de guerre destinées aux Allemands et à ceux qui ne se croient pas obligés de les haïr* que Rudolf Steiner avait fait paraître en 1915, et qui auraient, d'après lui, confirmé ses craintes que Rudolf Steiner soit passé dans le camp des pangermanistes. Il écrivit aussitôt une longue lettre à Marie Steiner dans laquelle il l'accusait, en termes blessants, d'avoir voulu faire de son mari, avec un « raffinement extraordinaire », un « outil du germanisme en Alsace ». Prenant note que l'enseignement de Rudolf Steiner « était tombé d'un niveau européen et universel à un niveau teutonique », il annonça sa décision de sortir d'une société qui « poursuivait le but d'une germanisation totale »[(285)].

La brochure intitulée *Pensées en temps de guerre* a conduit certains auteurs, et parmi eux des anthroposophes, à s'interroger sur l'attitude de Rudolf Steiner durant la guerre[(286)]. Pourtant, comme cela a été démontré récemment avec pertinence[(287)], ces auteurs font preuve de négligence dans la vérification des faits et d'une méconnaissance des intentions et des buts de ces écrits. Nous tenons à souligner ici que ce n'est pas seulement se montrer injuste envers Rudolf Steiner mais aussi envers Édouard Schuré lui-même que de considérer sa réaction face à Rudolf Steiner comme « pour le moins compréhensible ». Il ne faudrait pas, en effet, sous-estimer la grandeur de cet homme qui, à quatre-vingt-un ans (!), en septembre 1922, s'est rendu à Dornach, grâce aux efforts d'Alice Bellecroix[(288)], pour demander pardon à Rudolf Steiner.

Peu avant sa mort, Schuré aurait confié à Camille Schneider: « L'homme connaît, outre un repentir extérieur, un repentir spirituel, fruit d'un cheminement intérieur et d'une lutte avec soi-même. C'est ce repentir qui a mûri en moi et qui m'a incité à me rendre à Dornach. À ce moment [lorsque Steiner a accepté le repentir de Schuré], Rudolf Steiner a écrit une nouvelle page de ma destinée, et ce d'une manière que je n'oublierai jamais.[(289)] » Ces paroles qui, sortant de la bouche d'un vieillard, portent curieusement bien des promesses d'avenir, laissent supposer que Schuré, après sa mort, a dû faire son possible pour pouvoir, dans une prochaine incarnation, « réparer » ses erreurs.

19

Une interview qui est entrée dans l'histoire

En août 1914, Jules Sauerwein fut incorporé non loin de Marseille, dans le régiment dans lequel il avait effectué son service militaire quelques années auparavant. Sa position au *Matin* lui permit cependant de ne pas prendre directement part au conflit. Poursuivant ses activités de journaliste et de reporter, il profita de ses fréquents déplacements en Suisse pour rendre visite à Rudolf Steiner.

« L'époque de la guerre fut particulièrement dure pour Steiner, se rappelle-t-il en 1932. Il lui arriva ce qui arrive toujours à ceux qui disent la vérité dans un monde déchiré par la passion : il fut attaqué des deux côtés. Un grand nombre d'Allemands le considéraient comme un traître, au moment même où de nombreux Français et Anglais scandalisés, à la tête desquels on trouvait le célèbre mystique Édouard Schuré, rendaient leur carte de membre de la Société anthroposophique.(290) » Au commencement de l'année 1917, Rudolf Steiner s'ouvrit à Jules Sauerwein sur les causes spirituelles de la guerre en des termes que le journaliste devait qualifier de « hautement actuels » lorsqu'il constata, en mars 1932, que les chefs d'État se révélaient tout aussi incapables de « trouver des remèdes aux dangers qui menaçaient » que dix-huit ans auparavant(291).

Jules Sauerwein rapporte ces propos de Rudolf Steiner : « La guerre (...) est un soulèvement, une explosion de certaines forces comprimées indûment. C'est un processus de guérison violent de l'organisme spirituel de notre planète. De même que l'organisme physique réagit à un empoisonnement à travers la fièvre ou d'autres symptômes, de même que les éruptions volcaniques sont la manifestation du feu qui couve sous la terre, la mauvaise utilisation des énergies conduit à la guerre. Les gouvernements et les peuples perdent la raison sous l'effet d'une pression qu'ils ne comprennent pas.(292) » Rudolf Steiner exposa ensuite les principes de base d'une « tripartition de l'organisme social » qui seule pourrait permettre à la société d'engager un processus de guérison qui la mettrait à l'abri de la guerre.

Comme il ressort du lien de confiance qui s'établit entre eux au cours de ces années, Jules Sauerwein était parvenu à métamorphoser la « divergence de vue » qu'il avait eue avec Rudolf Steiner quelques mois auparavant. Certains traits de caractère avaient commencé à mûrir en lui dont il ne devait jamais se départir : une modestie qui allait le protéger des tentations égoïstes et ouvrir ses sens aux observations les plus fines (Jules Sauerwein parle de « vagabondage attentif(293) ») ; une grande intuition qui allait lui permettre de saisir la manière de penser des autres hommes et des autres peuples ; et enfin une tournure d'esprit extrêmement exigeante envers elle-même. – « Le plus important pour l'humanité, c'est *le progrès spirituel* », écrivait-il dans les *Basler Nachrichten* en 1932. Il ajoutait que le but principal de sa profession était de servir ce progrès spirituel. Il considérait comme la « mission sacrée » du journalisme de « faire la vérité sur les gens et les choses et de les rendre compréhensibles à d'autres hommes au-delà des frontières politiques et spirituelles.(294) » – À n'en pas douter, il s'inscrivait parfaitement dans cette démarche lorsqu'il publia à la une du *Matin*, le 5 octobre 1921, une interview de Rudolf Steiner dans laquelle ce dernier faisait pour la première fois la lumière sur les circonstances qui ont entouré le déclenchement de la Première Guerre mondiale. Cet article intitulé *Une lueur sur les origines de la guerre. Ce que contiennent les mémoires inédits en Allemagne du chef d'état-major de Moltke* fit sensation dans la presse internationale, et en particulier dans la presse de langue allemande.

* * *

Helmuth von Moltke (1848-1916) était le neveu du célèbre maréchal von Moltke, l'un des fondateurs, avec Bismarck et l'empereur Guillaume Ier, de l'armée allemande moderne. Chef d'état-major de cette même armée, il fut impliqué de manière tragique dans les événements qui aboutirent à la déclaration de guerre d'août 1914. Proche de Guillaume II et des leaders politiques allemands de l'époque, il fut le témoin privilégié de l'incroyable confusion qui régnait au sein de l'état-major allemand durant ces heures fatales pour le destin du monde.

Il est probable qu'une publication à point nommé des *Mémoires* d'Helmut von Moltke aurait modifié la face de l'Europe et du monde(295). Si les révélations qu'ils contiennent avaient pu parvenir à la connaissance du publié avant la signature du traité de Versailles en juin 1919, il est certain que le cours des négociations en aurait été bouleversé. Elles auraient pu notamment permettre, sinon la suppression, tout au moins l'allègement du paragraphe 231 qui établissait la responsabilité unilatérale de l'Allemagne dans le déclenchement du conflit. Bien des choses se seraient passées autrement si la lumière avait pu être faite sur

ce « nœud central » de l’histoire du XXe siècle, source de tant d’égarements et de tant de tragédies.

C’est à l’attention d’Eliza, son épouse, par l’intermédiaire de laquelle il avait fait la connaissance de Rudolf Steiner et de l’anthroposophie, qu’Helmuth von Moltke avait rédigé ses *Mémoires*. Mais après la mort de ce dernier, un « dialogue spirituel » tout à fait inhabituel s’est engagé avec le défunt, et il est apparu alors, d’après ce qu’on a pu déduire de ses expériences d’au-delà du seuil, que ces mémoires avaient en fait un caractère testamentaire.

Ces *Communications post-mortem* de Moltke à sa femme n’ont été publiées pour la première fois que récemment[296]. Elles ont été rendues possibles par les liens qu’entretenait Eliza von Moltke avec le monde spirituel et par les liens karmiques qui l’unissaient à son mari. Elles ont la particularité unique de révéler certains arrière-plans occultes fondamentaux de l’histoire européenne, comme de faire comprendre le développement post-mortem de l’« âme » de Moltke, sa participation au passé et à l’avenir karmique. L’histoire « personnelle » y côtoie des faits de portée mondiale, comme par exemple le lien de cette individualité avec l’esprit du peuple allemand. L’âme désincarnée de Moltke semble ne pas pouvoir se détacher de ces événements des mois de juillet et août 1914 qui lui furent si funestes.

Certaines déclarations paraissent quelque peu énigmatiques. Ainsi, on peut lire dans la toute première communication du 19 octobre 1916 [297] : « Mon ‘moi’ était devenu le transitaire des forces rassemblées autour de l’esprit du peuple allemand, de ces forces appelées à porter un coup d’arrêt aux progrès extérieurs. » Puis, alors que la guerre était arrivée à son terme et que l’on commençait à négocier les traités de « paix » à Versailles : « Le matérialisme avait fait de l’Allemagne de 1914 une construction impossible. Et parce que c’était une construction impossible, elle avait donné naissance à la politique impossible du Kaiser et consorts, de ces personnages avec lesquels le destin me mit en contact sur le plan physique. Et ainsi, ce destin à fait que j’ai dû partir en guerre contre la politique allemande. (...) Celui qui est capable de voir que le matérialisme a dévoré des forces nobles au cœur de l’Allemagne, est également capable de voir que ce qui est arrivé devait arriver.[298] » Les phrases les plus surprenantes sont celles qui se rapportent à la question de la responsabilité de la guerre : « Les chefs d’État de l’Entente avaient les moyens d’empêcher la guerre. Mais le peu qu’ils ont entrepris n’a pas suffi. *L’Allemagne pouvait elle aussi l’empêcher; mais elle n’en avait pas le droit, car ç’aurait été un suicide. Son destin n’était pas de se suicider; mais d’être assassinée*. Le ressentiment de l’Entente sera grand, car elle est contrariée d’avoir dû endosser le rôle d’exécuteur testamentaire de

l’histoire du monde[299]. (...) Une victoire aurait causé la perte du peuple allemand. Elle aurait été le prélude à une ère de cupidité extrême, une ère d’adoration du veau d’or (...)[300] »

Qu’il nous soit permis de n’évoquer ici que quelques-unes des très nombreuses expériences de Moltke après sa mort. Une analyse détaillée de ces documents constituerait d’ailleurs une contribution extrêmement importante à la recherche des arrière-plans karmiques et spirituels de l’histoire du XXe siècle. On pourrait ainsi, à l’aide des observations de ce défunt « singulier » dont les liens avec l’histoire de l’humanité ont un caractère tout à fait inhabituel, créer une science historique « suprasensible ».

L’ensemble des *Communications post-mortem* de l’individualité de Moltke à sa femme fait apparaître que ce qu’a vécu Helmuth von Moltke le 1er août avait cessé d’avoir un caractère personnel et était devenu le reflet du destin de l’Allemagne. C’est ainsi qu’au cours des mois que durèrent les négociations du traité de Versailles l’individualité de Moltke intervint à plusieurs reprises pour demander que soient rendus publics ces mémoires destinés à l’origine à sa seule épouse. Car d’après lui, « la clarification des faits était nécessaire ». « Le peuple allemand ne pourra survivre que s’il connaît la vérité. (...) Lorsque la vérité concernant le déclenchement de la guerre sera connue, les Allemands avisés commenceront à se rendre compte de l’incapacité de leurs anciens ‘dirigeants’. Ils ne pourront éviter d’avoir de telles pensées. Car les pensées fausses sont, à une époque comme la nôtre, les vraies forces destructrices.[301] » Il réitère sa demande quelques jours plus tard : « Le mensonge dans lequel nous vivons nous a conduits à la catastrophe. La vérité doit nous aider à construire ce qui vient. L’esprit ne peut agir que dans la vérité. À la fin du mois de juillet et au début du mois d’août (1914), la décision que j’avais prise avait fait de moi un être isolé, lâché par un monde politique à bout de forces (...) La vérité doit triompher, faute de quoi ce n’est pas seulement le peuple allemand qui courra à sa perte, mais l’Europe tout entière. L’Europe de l’est devrait alors être reconstruite par l’Asie, ce qu’il faut éviter. L’Europe doit revenir à la raison et se trouver elle-même en esprit.[302] »

Dès le mois de mai 1919, Rudolf Steiner et Eliza von Moltke entreprirent de publier ces « mémoires » sous le titre : *La Responsabilité de la guerre*. *Carnets de Moltke de novembre 1914 sur les événements du Ier août 1914*. Mais certains incidents empêchèrent la publication de ces documents. Bien que la manière dont les forces adverses s’y sont prises pour empêcher cette publication soit tout à fait « symptomatique », nous ne l’analyserons pas ici plus en détail[303]. – « Quel manque de discernement chez tous ces gens !, écrit Rudolf Steiner à Eliza

von Moltke le 28 mai 1919. Ils ne tiennent absolument pas compte des choses importantes que je leur dis. C’est comme s’ils n’étaient capables de comprendre que les choses qu’ils sont habitués à entendre depuis plus de trente ans. Des cerveaux durcis, des corps éthériques engourdis, des corps astraux vides, un ‘moi’ stupide. Voilà la signature des hommes d’aujourd’hui.[(304)] » Dans un premier temps, la publication de ces documents a donc pu être empêchée. Mais dès le mois d’août 1919, Steiner exprime une nouvelle fois son « désir » de les « porter à la connaissance du monde d’une manière ou d’une autre[(305)] », ce qu’il ne parviendra cependant à faire que deux ans plus tard.

C’est le courage et la perspicacité de Jules Sauerwein qui, en octobre 1921, ont permis d’abattre le mur de silence édifié à dessein autour de cette affaire. Le fait que ce soit un journal français qui, le premier, ait pris l’initiative de publier ces documents où sont dévoilés les arrière-plans véritables de la déclaration de guerre allemande, et qui mettent en évidence l’incompétence de l’empereur Guillaume II et de ses proches, mérite d’ailleurs d’être souligné.

Jules Sauerwein n’avait cessé d’interroger Rudolf Steiner sur les arrière-plans spirituels de la guerre, et avait fini par s’intéresser vivement au destin d’Helmut von Moltke, personnage qu’on s’ingéniait à faire passer pour faible de corps et d’esprit, et dont on disait qu’il était devenu le jouet de l’« occultiste » Rudolf Steiner. On allait même jusqu’à prétendre qu’il aurait été l’un des artisans de la défaite allemande avant de perdre définitivement l’usage de la raison[(306)]. Rudolf Steiner ne pouvait laisser circuler plus longtemps des rumeurs aussi peu fondées. – Voici ce qu’il écrit en exergue à la traduction allemande de l’interview qui parut à la une du *Matin* le 5 octobre 1921 accompagnée des photos du général von Moltke et de lui-même : « [Je considère] le moment présent comme l’un de ces moments où tous ceux qui détiennent une parcelle de vérité concernant la guerre se doivent de prendre la parole. Dans les circonstances présentes, se taire serait manquer à son devoir[(307)] ».

Ayant toujours fait preuve d’une grande conscience professionnelle, Jules Sauerwein se faisait un devoir de donner des hommes et des événements qu’il décrivait une image aussi exacte que possible. C’est pourquoi il fait précéder cette interview qui eut lieu à Dornach le premier octobre 1921 d’une brève description de Rudolf Steiner, du Gœthéanum et de l’anthroposophie. Et, comme toutes les fois qu’il eut à s’exprimer sur Rudolf Steiner, il ne manque pas cette fois encore de souligner « l’admiration sincère et l’amitié » qu’il éprouvait pour lui. – Il est intéressant de noter qu’il fit précéder l’interview de Rudolf Steiner d’une description de la sculpture en bois sur laquelle ce dernier travaillait à l’époque, à savoir la

figure du Christ entre Lucifer et Ahriman.

Jürgen von Grone, qui avait été un proche d'Helmuth von Moltke et de Rudolf Steiner, a tenté de découvrir pour quels motifs certaines forces ont voulu empêcher la publication des mémoires de Moltke. Il en est venu à la conclusion que ce n'est pas seulement en raison de son contenu même qu'on a voulu empêcher la publication de ce texte, mais aussi à cause des « remarques préliminaires » dont Rudolf Steiner l'avait fait précéder. Ce que certains cercles ne pouvaient accepter, c'était le fait que Rudolf Steiner y dénonçait la faillite complète de la politique de l'empire allemand(308). Les mêmes pensées étaient très clairement exprimées dans l'interview de Jules Sauerwein : « Les Mémoires de Moltke montrent [le gouvernement impérial] dans le plus profond désarroi, conduit avec une légèreté et une ignorance inconcevables. De sorte qu'on peut appliquer aux hommes responsables de ces heures tragiques la phrase que j'ai écrite dans ma préface : 'Ce n'est pas tel ou tel de leurs actes qui a contribué à amener la catastrophe, mais l'essence même de leur personnalité'. » Il n'est pas surprenant que de tels propos aient fait l'objet de très sévères critiques. Ils ont été à l'origine d'une nouvelle campagne de diffamation à l'encontre de Rudolf Steiner, en particulier dans la presse allemande. Pendant plusieurs jours, le *Matin* s'est d'ailleurs fait l'écho des réactions provoquées par l'interview dans la presse germanophone, négligeant bizarrement de rapporter les prises de position des journaux français.

Il est clair, au regard des événements tragiques qui se sont déroulés par la suite sur le sol allemand, que dans l'affaire de la publication des mémoires de Moltke, deux forces contraires se faisaient face, deux forces qui, traditionnellement, tiraillent le peuple allemand dans deux directions opposées. Ces forces sont, d'une part, celles qui combattent pour une spiritualisation christique de la vie sociale, et d'autre part celles qui, à la manière d'un double, s'engouffrent partout où ce lien avec l'esprit ne parvient pas à s'établir. Car, comme l'a répété à maintes reprises Rudolf Steiner, le peuple allemand est exposé comme aucun autre aux machinations du plus grand des « tentateurs ». Il déclara le 22 juin 1919 : « Lorsque les Allemands parviennent à se spiritualiser, ils sont la bénédiction du monde ; lorsqu'ils n'y parviennent pas, ils deviennent sa malédiction.(309) »

Une telle affaire montre bien que l'Allemagne n'est pas en mesure de mener seule, c'est-à-dire indépendamment des autres peuples, un tel combat « intérieur ». Il faut, comme ce fut le cas avec la publication de l'interview du *Matin* par Sauerwein, que des forces de vérité « guérissantes » soient introduites dans le cours de l'histoire à partir de territoires qui ne soient pas uniquement

allemands. Car à vrai dire, il eût été du devoir de chacun des pays belligérants de faire toute la lumière sur les événements qui ont directement conduit au déclenchement de la guerre, sans tenir compte des dirigeants allemands, lesquels considéraient cette vérité comme trop humiliante. Mais les puissances qui composaient l'Entente n'avaient pas le moins du monde intérêt à ce que soit remis en cause le principe d'une responsabilité unilatérale de l'Allemagne dans le déclenchement du conflit.

Au travers de cette action courageuse, Jules Sauerwein a donné l'exemple d'une personne pour qui la connaissance des vrais arrière-plans de la guerre tenait plus à cœur qu'un quelconque honneur national. Il rachetait, en quelque sorte, par cet acte qui dépassait les frontières et ne visait rien d'autre que le bien de l'humanité tout entière, les très graves attaques que Rudolf Steiner avait subies de la part des disciples français de l'anthroposophie.

20

Sainte Odile et l'Alsace

On trouve dans les *Communications post-mortem* d'Helmuth von Moltke certaines allusions à sainte Odile et au « courant » dont elle fut l'initiatrice. Ce courant qui, telle une vague de spiritualité et de civilisation, se répandit sur l'Europe tout entière à partir du VIIe siècle, avait pour centre géographique un point situé aujourd'hui au cœur de l'Alsace, au sommet d'une montagne vosgienne dominant la petite ville de Barr. Or c'est à Barr que se situait la maison de campagne d'Édouard Schuré, cette maison dans laquelle Rudolf Steiner fit plusieurs séjours à l'occasion desquels il confia à Schuré les notices autobiographiques les plus importantes que nous possédions en dehors de Lebensgang.

La légende[311] veut qu'Odile soit née quelques années avant que l'Alaman Eticho (appelé encore Adalric), son père, ne devienne duc héréditaire d'Alsace en l'an 666. Cet enfant tant attendu fit cependant le désespoir de son père, car outre le fait qu'il était de sexe féminin, il était aussi aveugle. Fou de rage, Eticho, qui croyait qu'à travers la cécité de sa fille Dieu voulait le punir pour des fautes qu'il aurait commises, exigea la mort de la fillette. Mais celle-ci survécut grâce à un subterfuge de sa mère, et fut élevée au couvent de Palma (« grotte » en celte), situé à Beaume-les-Dames (Bourgogne). Plus tard, après que l'évêque Erhard von Regensburg, qui en avait reçu l'injonction divine, l'eut baptisée, elle recouvra la vue comme par miracle. Son jeune frère, Hugo, en eut vent. Il se rendit au couvent de Palma et ramena sa sœur au château familial. Mal lui en prit pourtant, puisque son père, fou de colère, le fit périr. – Des années plus tard, lorsque Eticho voulut la marier, Odile s'enfuit du château et parvint à échapper à son père qui s'était lancé à sa poursuite en se réfugiant dans un ravin situé non loin du Thinghof d'Arlesheim qui appartenait à son père (l'actuel Ermitage)[312]. C'est alors que se produisit un miracle : au moment même où les chiens de son père s'apprêtaient à pénétrer dans la grotte où Odile avait trouvé refuge, des rochers en obstruèrent l'entrée. Eticho, touché à la tête par une pierre, perdit connaissance. C'est alors qu'il vit

une forme lumineuse sortir de la grotte, faire un signe de bénédiction puis s'éloigner. À partir de ce moment, Eticho se transforma du tout au tout. Conscient que des forces supérieures protégeaient sa fille, il lui offrit une montagne d'où elle pourrait répandre au loin ses impulsions guérissantes : le mont Sainte-Odile. Elle y fonda un couvent, de même qu'un hospice pour les pauvres et les malades : le Niedermünster. Le père et la fille restèrent unis au-delà de la mort. Sur les anciennes peintures, ils sont souvent représentés ensemble.

Bien des destinées se sont croisées sur le mont Sainte-Odile. Édouard Schuré, fortement attiré dès son plus jeune âge par le monde celte et la mythologie alsacienne, y avait découvert près du mur des Païens, ce mur épais parfois de plusieurs mètres qui ceint la montagne et rappelle la destination première du lieu, l'une des figures légendaires de la mythologie alsacienne. À plusieurs reprises, et sous diverses formes, Schuré a décrit la *vita* de sainte Odile, de ce personnage qui, à ses yeux, établissait un lien entre le christianisme celte et l'esprit alsacien, c'est-à-dire pour lui « français »(313). Et parce que Schuré s'intéressait aux légendes de la France et en particulier à celle de cette sainte, il invita Rudolf Steiner et Marie von Sivers à gravir avec lui le mont Sainte-Odile dès leur première visite à Barr en septembre 1906, quelques mois seulement après qu'ils se furent rencontrés pour la première fois à Paris.

Schuré raconte qu'après s'être tu un long moment, Rudolf Steiner se mit en quête des empreintes spirituelles encore visibles d'Odile, avant de lui révéler l'existence à Arlesheim, en Suisse, de la grotte où la sainte avait été initiée aux Mystères les plus élevés(314). C'est ainsi que ce qui devait devenir plus tard la « Goethestätte » entra pour la première fois dans le champ de vision de Rudolf Steiner. Mais ce ne devait pas être le seul point de rencontre entre ces personnes qui, en ce jour du mois de septembre 1906, firent l'ascension du mont Sainte-Odile : en demandant à Édouard Schuré, en un lieu étroitement lié depuis des siècles aux impulsions de l'ésotérisme chrétien, l'autorisation de mettre en scène son *Drame d'Éleusis*, Marie von Sivers posa les bases d'une collaboration étroite entre elle-même et Rudolf Steiner d'une part, et Édouard Schuré d'autre part, collaboration qui devait aboutir plus tard à la fondation d'un théâtre moderne des Mystères(315).

Mais le Mystère de sainte Odile est lié à plus d'un titre aux arrière-plans historiques sur lesquels s'est développée l'anthroposophie. On peut lire dans les *Communications post-mortem* d'Helmuth von Moltke : « J'étais lié avec Andlau, sur le mont Sainte-Odile, et avec tout ce qui s'y rapportait. C'est grâce à cela que mon âme a mûri afin de recevoir la science spirituelle.(316) » — Il nous faut considérer, en effet, Helmuth von Moltke

comme une personne liée aux événements qui ont eu lieu sur le mont Sainte-Odile, de même que sa femme Eliza et l'empereur Guillaume II[317].

* * *

Le mont Sainte-Odile, centre géographique de l'Alsace, a été longtemps aussi son centre spirituel. Helmuth von Moltke insiste dans ses *Communications post-mortem*[318] sur le fait qu'une « lumière spirituelle » rayonnait à partir du mont sur tout l'est de l'Europe. Voici ce que communiqua Rudolf Steiner à Élisa von Moltke le 31 août 1917 : « La substance chrétienne se répandait depuis ce couvent sur tout l'Occident. C'est ce qui explique pourquoi le mont Sainte-Odile, et avec lui l'Alsace tout entière, ont été l'enjeu de tant de combats[319] ». Impossible donc de s'interroger sur la place que tient l'Alsace dans l'histoire des Mystères en Europe sans aboutir au mont Sainte-Odile.

Aux alentours de l'an 869, c'est-à-dire environ deux cents ans après la naissance d'Odile, deux courants de Mystères, celui de la légende arthurienne, que Rudolf Steiner qualifie de « courant christique préchrétien », et celui du saint Graal, qu'il qualifie de « courant christique chrétien »[320], se sont rencontrés non loin du mont Sainte-Odile. Cette rencontre capitale a influé sur l'histoire du monde jusqu'à notre époque. Les chevaliers du roi Arthur, appelés encore chevaliers de la Table ronde, étaient originaires d'Irlande et d'Écosse, c'est-à-dire de la frange occidentale de l'Europe. Ils considéraient l'entité christique comme un dieu solaire avec lequel ils étaient entrés en contact avant sa descente sur la terre. Les Mystères du cycle arthurien sont intimement liés aux éléments, ces éléments où se déploie la force christique qui baigne l'enveloppe éthérique de la terre et qui sont si perceptibles dans cette région de l'Europe où les flots déchaînés viennent se briser sur des falaises battues par les vents. Depuis que l'entité christique était « descendue » du soleil sur la terre, depuis que son esprit de vie (Buddhi) se trouvait dans l'orbite terrestre, les initiés reconnaissaient dans le « terrestre » imprégné de cet esprit de vie (« ... dans le vent et les flots, dans l'air et l'eau, dans les montagnes et les rayons du soleil ») l'ancien dieu solaire.

Au IXe siècle, ce courant appelé par Rudolf Steiner courant arthurien entra en contact avec un courant venu de l'Orient, de Palestine plus précisément, le *courant du Graal*, lequel n'avait pas pour objet de Mystère la force christique régnant dans la nature, mais celle qui s'empare du « cœur et du sang des hommes ». — Cette rencontre du Christ descendu sur la terre avec son image, c'est-à-dire du « Christ comme frère des hommes avec le Christ comme héros solaire », dont témoigne l'imaginaire « percevalien », eut lieu dans la région située entre le mont Sainte-Odile et

Arlesheim. Les chemins qu'empruntèrent dans leur queste (en français dans le texte, NdT) les héros de la légende de Perceval sont les mêmes que ceux qu'emprunta sainte Odile dans sa fuite. – La rencontre des courants de Mystère chrétiens occidental et oriental ne signifiait cependant rien d'autre que la création de quelque chose de nouveau : la *création d'un milieu*.

Alors que la rencontre entre les chevaliers du saint Graal et ceux du cycle arthurien n'est relatée que dans la légende, ce qui s'est passé autour du pape Nicolas Ier (858-867) s'est déroulé sur la scène de l'histoire. Ce dernier était étroitement lié au mont Sainte-Odile puisque, comme l'écrit Rudolf Steiner, « le pape Nicolas a tout fait pour propager le courant christique qui y puisait ses racines (...) Entre le mont Sainte-Odile et le pape Nicolas, c'était une correspondance ininterrompue.[(321)] » D'ailleurs, le pape Nicolas Ier, en tant qu'individualité, n'était pas seulement lié kanniquement au mont Sainte-Odile mais aussi aux événements de la Première Guerre mondiale : d'après les recherches spirituelles de Rudolf Steiner, il s'agit de la même individualité qui s'est incarnée au XIXe siècle en Helmuth von Moltke, le chef d'état major de l'armée allemande[(322)].

On a beaucoup écrit sur ce pape et sur son conseiller, Anastasius Bibliothecarius. Nous évoquerons simplement le fait que Nicolas Ier se vit contraint d'entériner la séparation entre l'Église d'Orient et l'Église d'Occident. Anastasius et lui étaient devenus, selon les termes d'Émil Bock, « les héros de la tragédie que vivait l'Europe du centre, cette Europe déchirée entre un esprit d'Orient condamné à péricliter et un esprit d'Occident qui ne pouvait pas encore donner toute sa mesure.[(323)] » Et l'individualité de Moltke nous apprend depuis l'au-delà : « Au IXe siècle, nous avons repoussé vers l'Orient ce dont nous n'avions pas besoin à l'ouest et au centre de l'Europe. Là-bas, en Orient, cela a continué à vivre. Cela a continué à vivre jusqu'à aujourd'hui dans les âmes des Orientaux. Mais à l'heure actuelle, c'est en train de se séparer de ces hommes, et c'est en train de devenir un nuage d'aura qui roule d'est en ouest.[(324)] »

Comme nous l'avons indiqué et comme l'a souligné à plusieurs reprises – en lien avec l'incarnation prévue à la fin de ce siècle [(325)] – l'individualité désincarnée de Moltke, c'est sur l'est de l'Europe que le mont Sainte-Odile projetait sa lumière la plus vive. Il était ainsi devenu une sorte de « pont spirituel » entre l'Occident et cet « Orient » repoussé sous le pontificat de Nicolas Ier. Or les piliers de ce pont, ce sont les relations franco-allemandes, c'est-à-dire en fait les relations entre l'Europe de l'ouest et l'Europe du centre, ces relations dont l'Alsace, pour en être la pierre angulaire, a si souvent fait les frais[(326)].

21

Le renouveau de l’après-guerre
Simonne Rihouët

C’est pendant la guerre que Rudolf Steiner a posé les bases de l’une des idées centrales de l’anthroposophie, à savoir la tripartition de l’être humain en une nature corporelle, une nature psychique et une nature spirituelle, idée qui devait donner rapidement naissance au « Mouvement pour la tripartition de l’organisme social ». Cette impulsion sociale fondée par Rudolf Steiner pour la guérison de la société s’inscrivait dans la lignée des idéaux de *liberté*, d’*égalité* et de *fraternité* de la Révolution française.

Ces idéaux, « parmi les plus légitimes de la vie moderne[327] », la Révolution les avait repris à son compte tout en les déformant. Car ils ne peuvent être compris qu’à la lumière de la tripartition de l’individu, ce dont n’avaient pas suffisamment conscience les promoteurs de cette devise qui dégénéra, durant les dernières années de la Révolution, en *liberté, égalité, ou la mort*. « Des idéaux qui n’ont de sens que lorsqu’on considère l’être humain comme un être tripartite ont été poursuivis par des gens qui le considéraient comme un simple ensemble d’atomes[328]. » Cette trinité (liberté, égalité, fraternité) était donc apparue sous une forme qui « allait à l’encontre du véritable développement de l’humanité », comme le souligna Rudolf Steiner deux ans plus tard, le 19 octobre 1918[329] : « On ne peut pas considérer l’être humain comme un agrégat informe et parler ensuite de fraternité, de liberté et d’égalité. Il faut savoir que l’être humain est composé d’un corps, d’une âme et d’un esprit. Il faut savoir aussi que seuls deviendront libres les hommes qui auront la volonté de devenir libres dans leur âme et que les hommes ne peuvent être égaux que par rapport à l’esprit. Quant à la fraternité, elle devra progressivement devenir un élément de la vie sociale. »

Or ce qui s’est exprimé à travers la Révolution française sous la forme de « mots d’ordre appliqués sans discernement à l’être humain tout entier, c’est ce que l’humanité doit s’efforcer

de développer graduellement, à l'époque de l'âme de conscience, avec tous les moyens spirituels dont elle dispose[330] » Comme l'a indiqué Rudolf Steiner à de nombreuses reprises, les idéaux de liberté, d'égalité et de fraternité sont les idéaux les plus élevés auxquels l'humanité de la cinquième époque postatlantéenne puisse aspirer. C'est d'ailleurs parce qu'ils ont été mal compris que la France, au XIXe siècle, a été agitée de tant de soubresauts. On comprend mieux maintenant devant quelles responsabilités le mouvement anthroposophique français a été placé lorsqu'il s'est agi pour lui d'insuffler une vie nouvelle, une vie « spiritualisée », à ces idéaux qui, quoique mal compris, ont largement contribué à façonner les modes de pensée et la conscience nationale du peuple français.

* * *

Dans une lettre datée du 27 septembre 1920[331], Alice Sauerwein informa Marie Steiner qu'elle venait de fonder, avec trois de ses amis, un groupe qui s'engageait à « (...) travailler d'après les indications données par le Dr. Steiner dans son livre Kernpunkte » (Kernpunkte der sozialen Frage étant le titre original de Fondements de l'organisme social, écrit à la fin de l'année 1919) et que la personne qui avait été à l'origine de ce groupe, un certain monsieur Courtnay, se trouvait alors à Dornach en vue d'obtenir d'elle des indications qui puissent leur permettre de « mener à bien le travail commencé ».

Nous connaissons de manière assez détaillée les événements qui ont fait suite à la décision de fonder à Paris une école fonctionnant selon les principes de l'école Waldorf de Stuttgart, c'est-à-dire selon les principes de la tripartition. C'est à cette occasion qu'Alice Sauerwein fit la connaissance d'une personne qui se battait avec beaucoup de ténacité pour l'introduction d'une nouvelle pédagogie en France, la jeune Simonne Rihouët. Intéressons-nous donc d'un peu près à cette personnalité qui jouera par la suite un rôle si important[332].

Fille du juriste Georges Rihouët, et de sa femme, une pianiste de concert, Simonne Rihouët est née à Paris le 23 mai 1892. Elle était le deuxième et dernier enfant de cette famille bretonne aisée et profondément catholique où la rigueur du magistrat était adoucie par la délicatesse de l'artiste. De même qu'enfant elle n'eut jamais à souffrir de la pauvreté, le profond ancrage de sa famille dans la tradition catholique la préserva des doutes en matière religieuse, ce qui ne l'empêcha pas de rompre plus tard avec cette doctrine avec une surprenante facilité. La rapidité avec laquelle elle fit sienne les idées de l'anthroposophie, alors qu'elle avait tout juste vingt et un ans, montre bien que son lien avec le catholicisme était un lien relativement superficiel, même si certains aspects plus cachés

semblent avoir survécu à sa « conversion » anthroposophique, comme nous tenterons de le montrer plus loin.

Simonne Rihouët était un enfant fragile et son instruction fut assurée par des préceptrices, en particulier son instruction musicale (elle apprit la harpe à l'âge de douze ans). Bien qu'elle ait été un enfant un peu trop couvé, et alors qu'elle aurait pu pâtir de l'attention constante que lui portaient ses parents, son regard très éveillé témoigne d'une grande soif de savoir et de vie. Elle était dotée d'un tempérament sanguin qui lui conférait un charme et un charisme que sa bonne éducation et sa vive intelligence renforçaient encore. À dix-huit ans, elle entra à l'Institut catholique de Paris afin d'y étudier la philosophie. Elle disposait incontestablement des facultés intellectuelles requises : elle avait passé son baccalauréat en candidat libre et avait été reçue avec mention. Sa licence de philosophie en poche, elle se rendit à Londres au début de l'année 1913. Elle était accompagnée d'une Anglaise qui avait vécu quelque temps dans sa famille. C'est au cours de ce séjour qu'Alice Sauerwein lui parla pour la première fois de Rudolf Steiner. Bien que nous ignorions si Simonne Rihouët était précédemment entrée en contact avec des cercles théosophiques parisiens, on peut supposer que c'est en Angleterre qu'elle rencontra pour la première fois des théosophes par l'intermédiaire de Mabel Collins. – Simonne Rihouët vit Rudolf Steiner pour la première fois à l'occasion de la conférence publique qu'il donna à Paris le 5 mai 1913. Pourtant, n'étant devenue membre de la Société anthroposophique qu'en août 1913, elle ne put prendre part à la fondation du groupe Saint-Michel. C'est à Munich, en juillet de la même année, qu'elle eut son premier entretien avec Rudolf Steiner, avant de le rencontrer à nouveau en juillet 1914. Concernant la période de la guerre, s'il est vrai, comme elle l'a écrit dans son livre, *L'Anthroposophie en France*, qu'elle s'est effectivement rendue plusieurs fois à Dornach dans les circonstances difficiles de l'époque, nous refusons de la suivre lorsqu'elle prétend[333] qu'elle fut la seule à avoir osé courir de tels risques. Jules Sauerwein, pour ne citer que lui, a séjourné au-moins aussi longtemps qu'elle à Bâle et à Dornach. N'était-il pas d'ailleurs correspondant du *Matin* pour la Suisse ?

Lorsqu'elle apprit, à l'automne 1919, la fondation de la première école Waldorf, Simonne Rihouët eut la révélation de sa vocation. Au printemps 1920, elle se rendit à Stuttgart dans le but d'y rencontrer Rudolf Steiner. Ce dernier a fait allusion à cette rencontre dans une conférence qu'il a donnée aux professeurs le 24 juillet de la même année. Sans citer nommément Simonne Rihouët[334], il déclara : « Il y a quelques mois de cela, une personne désirant fonder en France une école sur le modèle de l'école Waldorf vint me trouver pour me demander des conseils. Elle m'a également prié de l'autoriser à assister à des cours

dispensés au sein de cette école. Je lui ai dit que je ne reconnaîtrais ce qu'elle veut fonder à Paris comme conforme à l'esprit de l'école Waldorf qu'à condition que cela soit organisé exactement comme l'école Waldorf. Nos amis français devraient tout d'abord se déclarer prêts à m'inviter afin que je donne un cours. Ils devraient également déclarer que leur école s'inscrit dans le même esprit que l'école Waldorf. Dans le cas contraire, je refuse de reconnaître toute espèce de filiation.[335] »

Rudolf Steiner avait fait précéder ce récit de sa rencontre avec la « personne française » de mots très durs que nous reproduisons ici : « Nous devons nous montrer prudents vis-à-vis de tous ces gens qui, sous prétexte qu'ils ont eu vent de la fondation de l'école Waldorf, considèrent désormais qu'il est de leur devoir d'aller y fourrer leur nez et d'assister à des cours pour en tirer des connaissances qu'ils répandront ensuite ici ou là.[336] » Essayons de replacer ces paroles dans leur contexte. Nous savons, d'après la lettre d'Alice Sauerwein à Marie Steiner du 27 septembre 1920 (déjà citée), que la « question de l'éducation préoccupait beaucoup » Simonne Rihouët. Elle envisageait d'ailleurs d'effectuer un voyage de six mois en Italie et en Allemagne afin d'y visiter des écoles Montessori et Fröbel[337]. De toute évidence, Simonne Rihouët n'avait pas une idée très précise de la forme qu'elle entendait donner à l'école « Waldorf » qu'elle souhaitait fonder à Paris. C'est ce qui fit dire à Rudolf Steiner : « (...) Il n'est pas exclu que nous fondions même une école Waldorf à Paris. Il s'agit simplement de veiller à ne pas accepter n'importe quel compromis.[338] » Pas question, pour Rudolf Steiner, d'envisager la fondation d'une école Waldorf à Paris avant que des personnes ayant compris le caractère profondément novateur de cette pédagogie basée sur une vision spirituelle de l'être humain, et ayant une grande confiance en l'anthroposophie et en son fondateur, ne fissent appel à lui. Dans son esprit il était indispensable de mettre sur pied une formation pour les futurs professeurs.

Poussée par l'enthousiasme de la jeunesse, Simonne Rihouët avait voulu agir vite, trop vite. Elle fut freinée à temps par l'intervention de Rudolf Steiner, tout d'abord, puis par celle d'Alice Sauerwein qui, dans sa lettre à Marie Steiner du 27 septembre 1920, prie cette dernière de bien vouloir autoriser Simonne Rihouët à recevoir une formation auprès des professeurs de l'école Waldorf de Stuttgart. C'est ainsi que Simonne Rihouët, grâce à la recommandation de celle qui était encore à l'époque son amie, a pu effectuer un stage à l'école Waldorf durant les mois de l'hiver 1920-1921. Visiblement, elle n'avait pas été autorisée à fonder, comme elle l'avait tout d'abord espéré, une école Waldorf à Paris.



Simonne Rihouët-Coroze

À Stuttgart, elle put se rendre compte du chemin qu'il lui restait encore à parcourir si elle voulait ouvrir un jour une école à Paris. C'est sans doute la raison pour laquelle elle a préféré finalement se former, dans un premier temps, à l'eurythmie. Elle avait d'ailleurs fait la connaissance de l'eurythmiste Lory Maier-Smits qui lui donna ses premières leçons dans ce nouvel art du mouvement. Au printemps de l'année 1921, elle quitte Stuttgart et se rend à Dornach où elle rejoint la troupe d'eurythmie dirigée par Marie Steiner. Six mois plus tard, elle rentre à Paris munie d'une lettre d'accréditation de cette dernière, et on ne sera pas étonné, connaissant sa manière de procéder, de l'entendre parler, dès le mois de novembre 1921, d'une « École d'eurythmie » où seraient organisées régulièrement des réunions(339). On ne sera pas non plus étonné d'apprendre qu'elle ne s'arrêta pas en si bon chemin et ouvrit sur sa lancée un premier jardin d'enfants.

Un germe venait bien d'être planté qui, au fil des ans, aurait pu conduire à la fondation d'une école Waldorf. Mais à la lumière des paroles de Rudolf Steiner rapportées plus haut, on peut se demander pourquoi Simonne Rihouët n'a pas cru bon de suivre la voie qu'il avait indiquée. Pourquoi ne pas lui avoir demandé de venir en personne donner des cours de pédagogie à Paris ? Est-il vrai, comme l'affirme Simonne Rihouët dans son livre, que le nombre de personnes ayant souhaité s'associer à une telle entreprise était insuffisant ? Ou pensait-elle que l'eurythmie allait lui permettre de parvenir aux mêmes fins ? Mesure-t-on assez à quel point le destin du mouvement Waldorf en France eût été différent si quelqu'un avait saisi au bond la proposition de Rudolf Steiner et s'était chargé de mettre sur pied pour lui, à Paris, un séminaire pédagogique ! Personne d'autre qu'Alice Sauerwein, soutenue en cela par son frère et quelques amis, n'a pris l'initiative de l'inviter à Paris, dans cette ville où il devait pourtant poser les bases du développement futur de l'anthroposophie en France.

Il ne fait aucun doute que la fondation de l'école se serait passée tout autrement si Alice Sauerwein s'était attelée à cette tâche. En février 1929, elle écrivit une lettre à Walther Johannes Stein(340), qui devait rédiger un article pour le deuxième numéro des *Cahiers trimestriels de l'Anthroposophie* (ce numéro était entièrement consacré à la pédagogie Waldorf), pour l'informer qu'un éditeur parisien spécialisé dans les ouvrages scolaires s'était montré très intéressé par la pédagogie Waldorf, à tel point qu'elle avait dû lui promettre de lui faire parvenir les Cahiers avant même qu'ils ne fussent sortis. Pour aider W. J. Stein à rédiger son article, elle avait joint à sa lettre le programme scolaire français. — « J'aimerais que la pédagogie de Rudolf Steiner soit représentée sur une base très solide afin d'éveiller l'intérêt des lecteurs. C'est pourquoi je ne veux pas

d'amateurisme dans les Cahiers. » Ainsi s'exprimait Alice Sauerwein. Elle avait du mal à accepter les manières de procéder par trop désinvoltes à ses yeux de Simonne Rihouët. Ce qui lui importait avant tout, c'était de démontrer la valeur de l'anthroposophie en en donnant une description aussi rigoureuse que possible.

Pourtant c'est bien Simonne Rihouët-Coroze, et non pas Alice Sauerwein qui, en 1955, a eu le mérite de fonder la première école Waldorf parisienne, rue d'Alésia, dans le XIVe arrondissement. Cette école qui s'était fait si longtemps attendre ne fonctionna cependant que quelques années, des conflits n'ayant pas tardé à éclater entre les personnes qui faisaient partie de l'entourage de Simonne Rihouët-Coroze.

22

Premières frictions

À peine était-elle rentrée de Dornach[341] que Simonne Rihouët, poussée par son besoin irrépressible d'agir, mettait sur pied, à vingt-neuf ans, des cours d'eurythmie (qu'elle baptisa « École d'eurythmie ») et un jardin d'enfants. Sur sa lancée, elle fonda également un bulletin pédagogique, le *Bulletin du groupe d'activités pédagogiques fondé sur les principes de Rudolf Steiner*, dont la vocation était de faire connaître les conceptions de l'anthroposophie en matière de pédagogie et d'anthropologie. Dans un premier temps, cette feuille ronéotypée fut essentiellement consacrée à la pédagogie et à l'eurythmie. Les petites annonces de la dernière page concernaient elles aussi principalement ce nouvel art du mouvement. Prétendre cependant, comme le fait Simonne Rihouët-Coroze dans *L'Anthroposophie en France*, que ce petit journal, baptisé *La Science spirituelle* à partir d'octobre 1923, comptait, dès les premières années de sa parution, près d'un millier d'abonnés est pour le moins exagéré. En réalité, le nombre d'abonnés ne dépassait pas la centaine[342].

Pour Alice Sauerwein, qui caressait depuis longtemps l'idée de faire paraître en français les œuvres de Rudolf Steiner, cette soif d'agir de Simonne Rihouët devint rapidement un problème. Leurs façons si différentes de concevoir l'existence ne pouvaient que les amener à s'affronter, comme le montrent déjà leurs premières dissensions. L'impatience, justifiée d'un certain point de vue, de Simonne Rihouët contrastait par trop avec la pondération d'Alice Sauerwein, qui aimait laisser aux choses le temps de mûrir. La jeune Simonne Rihouët avait du mal à supporter la manière de faire prudente et méthodique de son aînée (elles avaient vingt-sept ans de différence). Pour Alice Sauerwein, il importait avant tout de ne pas précipiter les choses afin de ne pas compromettre les chances de la toute jeune anthroposophie. En 1928, alors qu'Alice Sauerwein, en l'espace de seulement sept ans, avait réussi à faire paraître quatorze traductions des écrits de Steiner, elle lui reprochait encore de ne pas aller assez vite[343].

En 1920, alors que Simonne Rihouët ne s'était encore rendue ni à Stuttgart ni à Dornach, un premier conflit éclata entre les

deux femmes. Ce conflit est intéressant dans la mesure où il est annonciateur de ce qui allait se passer par la suite. Les manières de faire d'Alice Sauerwein et de Simonne Rihouët, ces manières qui furent pour beaucoup dans le durcissement de leurs relations au fil des ans, s'y révèlent de façon très tranchée. Toutes deux nous ont laissé un témoignage de ce qui s'est alors passé, Alice Sauerwein dans sa lettre à Marie Steiner datée du 27 septembre 1920 (déjà citée), et Simonne Rihouët-Coroze dans son livre *L'Anthroposophie en France*, paru en 1978. Ces deux descriptions, écrites à presque soixante ans d'intervalle, permettent, lorsqu'on les compare, de comprendre non seulement ce qui s'est joué alors entre Alice Sauerwein et Simonne Rihouët, mais aussi ce qui a survécu pendant des décennies à la mort d'Alice Sauerwein. C'est pourquoi nous nous arrêterons un peu plus longuement sur ce qui s'est passé.

Voici ce qu'écrivait Alice Sauerwein en septembre 1920 : « J'ai vu Mlle Rihouët. Elle ne s'est pas rendu compte de l'importance de ce qu'elle avait fait en publiant ma traduction sans me consulter. » Et voici ce qu'écrivait Simonne Rihouët-Coroze presque soixante ans plus tard : « Un premier différend survint [entre elle et Alice Sauerwein], quand je fis imprimer une traduction que j'avais faite de la brochure 'Noël'[(344)]. » Première question, donc : qui a traduit cette brochure ? Alice Sauerwein ou Simonne Rihouët ? Il s'agit là d'un point important puisque l'affaire tourne autour des droits d'impression, droits qui, sans l'autorisation de l'auteur – en l'occurrence Rudolf Steiner – ne peuvent être, de toute évidence, revendiqués par quiconque.

Dans une lettre à Marie Steiner de février 1914, Alice Sauerwein fait allusion pour la première fois à la brochure 'Noël', qu'elle envisageait de publier avec d'autres conférences isolées[(39)]. Bien qu'elle disposât des fonds nécessaires, ces projets de publication durent être remis à plus tard, la guerre ayant éclaté entre-temps. On peut supposer que les choses se sont déroulées de la manière suivante : la conférence en question avait été traduite mais elle n'avait pas encore été imprimée lorsqu'un exemplaire ronéotypé tomba entre les mains de Simonne Rihouët. Cette dernière « remania » alors la traduction et la publia comme si elle était de son cru. C'est ce qui expliquerait pourquoi aussi bien Alice Sauerwein que Simonne Rihouët-Coroze ont prétendu qu'il s'agissait de « leur » publication. Quoi qu'il en soit, il existe bien, en effet, deux versions différentes de ce texte[(345)].

Alice Sauerwein eut donc la surprise de recevoir des mains de la jeune Simonne Rihouët, qui ne lui avait soufflé mot de son projet, une version fraîchement imprimée, et qui plus est fortement remaniée, de sa propre traduction. On peut comprendre sa surprise et sa réaction un peu brutale, comme on peut aussi comprendre que Simonne Rihouët, dont l'intention n'était pas de

nuire, ait pu être blessée par cette réaction. En fait, elle s’était contentée d’agir comme elle avait l’habitude de le faire, c’est-à-dire en mettant ses collaborateurs devant le fait accompli.

À l’époque (1920) les choses auraient encore pu prendre une autre tournure puisqu’Alice Sauerwein, dans sa lettre à Maire Steiner, poursuit : « Tout est arrangé. Je pense que nous [elle et Simonne Rihouët] allons travailler en profonde harmonie. C’est son désir, le mien aussi. » Soixante ans plus tard, Simonne Rihouët-Coroze souligne, au contraire, dans son livre *L’Anthroposophie en France* : « [Alice Sauerwein] n’avait encore rien édité mais fut choquée de cette initiative et me dit qu’elle même avait l’intention de faire paraître l’œuvre de Rudolf Steiner en français. Elle m’interdisait formellement de répandre cet imprimé et elle m’enjoignit de le détruire (il était tiré à 500 exemplaires), sinon il y aurait des ‘sanctions’, car j’étais ‘dans mon tort’.(346) »

* * *

La fameuse conférence de Rudolf Steiner que Simonne Rihouët avait déjà fait éditer parut finalement deux ans plus tard, sous le titre *Noël,* aux *Éditions de l’Aube*. Il s’agissait de la première brochure éditée par cette maison fondée par Alice Sauerwein. Cette conférence avait été faite en décembre 1907 devant un groupe de théosophes berlinois, et c’est la première fois que Rudolf Steiner, à l’occasion des fêtes de Noël qui approchaient, révéla l’une des connaissances de base de l’ésotérisme chrétien.

« Lorsque, sur le Golgotha, le sang s’est mis à couler des blessures du Christ, ce fut un événement considérable pour le développement de la terre tout entière (...) Si une personne clairvoyante avait pu suivre l’évolution de la terre depuis une autre planète pendant plusieurs millénaires, elle n’aurait pas seulement vu le corps physique de la terre, mais aussi son corps astral ; et ce corps astral de la terre aurait montré, au cours des siècles, certaines lumières, certaines couleurs et certaines formes. Mais à un moment donné, tout cela a changé. D’autres formes apparurent, d’autres lumières et d’autres couleurs se mirent à briller, et tout cela se produisit au moment où, sur le Golgotha, le sang du Sauveur se mit à couler. Ce n’était pas seulement un événement humain, c’était aussi un événement cosmique. Il a permis au Moi christique, que l’on ne pouvait auparavant chercher que sur le soleil, de descendre sur la terre. Il s’est lié à la terre, si bien qu’aujourd’hui on trouve le Moi christique, le Moi solaire, dans l’esprit de la terre.(347) »

L’entité christique, qu’il ne faut plus chercher, comme

autrefois, dans le soleil, mais sur terre, qui s’est sacrifiée pour la terre, qui en imprègne des couches toujours plus profondes – donnant ainsi à l’homme la possibilité de spiritualiser la planète –, était au centre de cette conférence dont la traduction en français, si elle déclencha tant de controverses, marqua aussi la naissance d’une maison d’édition anthroposophique qui devait, en l’espace de quelques années, publier les œuvres les plus importantes de Rudolf Steiner.

* * *

Avant la guerre, Alice et Jules Sauerwein avaient tenté de trouver une méthode qui leur permît de publier régulièrement des traductions d’œuvres de Rudolf Steiner. Car, comme l’écrivait Alice Sauerwein à Marie von Sivers en février 1914, « ce sont les traductions qui nous manquent, et il serait très souhaitable qu’il y en ait bientôt autant que possible ». Nous savons, d’après sa correspondance, que plusieurs publications étaient déjà prévues à l’époque et que les fonds nécessaires avaient pu être réunis[39]. Alice Sauerwein laissa cependant s’écouler six longues années avant de suggérer à Rudolf Steiner, au cours d’une conversation qu’elle eut avec lui à la fin de l’été 1920, de placer la traduction de ses œuvres en français sous la responsabilité d’une *seule et même* personne, en l’occurrence elle-même, ce qui présenterait l’avantage de permettre à son frère de juger de la qualité des traductions. D’après Alice Sauerwein, Rudolf Steiner aurait été ravi d’une telle proposition[348].

En octobre 1921, en vue de la fondation de sa maison d’édition, Alice Sauerwein avait établi une liste des treize premiers textes de Rudolf Steiner qu’elle avait l’intention de publier et qui, au cours des dix années suivantes, parurent, en effet, presque tous[349]. Le choix de ces textes est intéressant. Il s’agit, pour ceux qui ont été publiés, de *Philosophie de la liberté*, d’une conférence traduite par Jules Sauerwein sous le titre *Culture pratique de la pensée*, de *La Conception du monde de Gœthe*, de *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?*, repris des éditions théosophiques, du *Seuil du monde spirituel*, d’*Un Chemin pour la connaissance de l’homme par lui-même*, de *Théosophie*[350], de *La Conduite spirituelle de l’homme et de l’humanité* et de *L’Éducation de l’enfant du point de vue de la science spirituelle* (une réédition). En raison de certaines difficultés de traduction, Alice Sauerwein n’a pas été en mesure de publier *Les Points clés de la question sociale*, comme elle avait prévu à l’origine de le faire[39]. Ce sont les éditions Fischbacher qui s’en sont chargées.

Avec une perspicacité étonnante, Alice Sauerwein avait saisi, à travers ces publications, le noyau spirituel et toute l’étendue de la science spirituelle anthroposophique. Ce choix, qui inclut

des œuvres qui n'étaient pas même parues en allemand, témoigne du fait qu'Alice Sauerwein et les personnes qui lui étaient proches – en particulier son frère Jules, qu'elle consultait toujours sur ces questions – avaient compris que l'anthroposophie était une science de la *connaissance pensante*, un chemin de connaissance. Car c'est des processus de pensée guidés par le moi, processus qui mènent au seuil du monde spirituel et au-delà, que découlent les connaissances applicables à tous les domaines de la vie moderne. Ce sont ces connaissances qui font de l'anthroposophie un chemin de connaissance éminemment *pratique*. Que les premiers adeptes de Rudolf Steiner en France soient parvenus à saisir à ce point ce qu'était l'anthroposophie a d'ailleurs de quoi surprendre, lorsqu'on sait comment les choses ont évolué par la suite...

* * *

En France, l'anthroposophie prit une tout autre direction lorsque Simonne Rihouët-Coroze, qui était toujours à la recherche de méthodes spécifiques permettant de rendre l'anthroposophie plus « accessible » à ses adeptes français, devint secrétaire général de la section française en janvier 1931. Sa manière d'enseigner l'anthroposophie comme un « catéchisme(351) » est tout à fait frappante. Plus confiante en ses propres capacités qu'en celles des autres, il était souvent impossible à ces derniers de faire valoir leur point de vue. Elle essaya, en particulier, conformément à une prétendue indication de Rudolf Steiner, d'introduire l'anthroposophie en France à partir de la « christologie », et c'est pourquoi elle fit traduire et publier, à partir de 1931, les cycles de conférence de Steiner sur les Évangiles(352), et négligea ses œuvres épistémologiques ou gœthéennes comme *La Philosophie de la liberté*.

Connaissant certaines dispositions de Simonne Rihouët, en particulier le fait qu'elle garda toujours, malgré sa rapide conversion à l'anthroposophie, un lien avec le catholicisme, on peut supposer que cette indication, que Rudolf Steiner lui donna vraisemblablement durant le séjour qu'elle fit à Dornach en 1921(353), s'apparentait plutôt à un *conseil personnel*. Outre le fait que Rudolf Steiner n'avait jamais eu à faire à Simonne Rihouët en tant que personne susceptible de faire quelque chose « pour la France » (d'après Schuré, c'est beaucoup plus à travers Alice Sauerwein que Rudolf Steiner se sentait lié aux anthroposophes français), il ne nous semble pas fondé de prétendre que Steiner considérait la christologie comme le domaine de la science de l'esprit préparant le mieux les Français à l'étude de l'anthroposophie. Le chemin qui mène à l'anthroposophie n'est-il pas, en effet, en tout premier lieu, un chemin *individuel*, un chemin qui ne dépend pas de l'appartenance à un peuple ou à une race ? S'il aboutit toujours à un même « essentiel », son tracé n'est pas le même pour tout le monde puisqu'il dépend des

affinités et des dons de chacun. Les personnes qui sont en quête de leur noyau spirituel doivent pouvoir puiser dans l'anthroposophie ce qui leur permettra de tracer leur propre chemin de connaissance.

Simonne Rihouët-Coroze semble, en tout cas, avoir pris conscience jusqu'à un certain point de son erreur ; dans ses nombreux écrits et ses nombreuses Lettres aux membres, elle n'a jamais fait elle-même allusion à une telle indication de Rudolf Steiner concernant la France. Mais si elle n'a jamais consigné par écrit cette « contre vérité », elle ne s'est pas privée de la répandre oralement. C'est à ses élèves qu'elle a laissé le soin de la fixer sur le papier après sa mort[354].

* * *

Les Éditions de l'Aube, fondées par Alice Sauerwein en février 1922, furent bientôt rattachées à l'une des plus importantes maisons d'édition françaises, *Les Presses Universitaires de France*. Cette affiliation juridique à une maison de grand renom donna d'emblée à l'entreprise un certain vernis social. Nous ignorons par quel moyen Alice Sauerwein était parvenue à placer sa maison d'édition dans une position si avantageuse. Gageons cependant que son frère, qui disposait désormais d'influentes relations dans les milieux culturels et politiques, n'était pas étranger à l'affaire.

Le 30 septembre 1922, deux semaines après le célèbre *Cours aux Français* de Dornach, Alice Sauerwein reçut un papier de Rudolf Steiner lui conférant « les droits de traduction et d'édition en langue française de ses œuvres[355] », ce qui l'aurait incitée à baptiser sa maison d'édition *Éditions Alice Sauerwein*. À en croire les allégations de Simonne Rihouët-Coroze dans son livre *L'Anthroposophie en France*, Alice Sauerwein aurait prié une nouvelle fois Rudolf Steiner, en mai 1924, de lui remettre un tel document[356]; Mais quels avantages Alice Sauerwein aurait-elle pu tirer d'une telle « redondance » des droits, que nos recherches n'ont, d'ailleurs, pas permis de prouver ?

Alice Sauerwein, comme elle devait le souligner à maintes reprises lors du conflit qui éclata par la suite, était bien effectivement la seule personne en France à avoir reçu de Rudolf Steiner des droits d'édition universels. À notre connaissance, les seules personnes auxquelles Rudolf Steiner ait jamais accordé des droits sur certaines de ses œuvres parues avant 1922 sont Édouard Schuré, Jules Sauerwein et Eugène Lévy. Il est impossible que Simonne Rihouët se soit adressée régulièrement à Rudolf Steiner pour obtenir les droits de traduction de conférences ou d'écrits, comme elle l'affirma elle-même à plusieurs reprises[357]. Jusqu'à l'hiver 1926, en effet, aucune des œuvres qu'elle prit

l'initiative d'éditer ne nécessitait d'entreprendre une telle démarche. Certes, à partir de 1923, des articles de Rudolf Steiner sont bien parus régulièrement en français dans La Science spirituelle, mais il n'était pas nécessaire de s'adresser personnellement à lui pour obtenir les droits de traduction de ces articles tirés de la revue *Das Goetheanum*. Il suffisait de se mettre d'accord avec le directeur de cette revue, c'est-à-dire avec Albert Steffen. Or, compte tenu du nombre d'articles qui furent empruntés à *Das Goetheanum*, il est plus que probable que Simonne Rihouët avait obtenu un tel accord.

L'activisme de Simonne Rihouët s'étendit bientôt à tous les domaines de la vie anthroposophique, depuis l'école d'eurythmie jusqu'au jardin d'enfant, en passant par une revue reprenant certains articles publiés dans l'organe officiel de Dornach, des conférences régulières données, à partir de 1923, dans la salle de la rue Huygens, ainsi qu'une bibliothèque qui ouvrit ses portes dans la même salle. À partir de novembre 1924, des réunions eurent lieu tous les dimanches autour de la revue *La Science spirituelle*, si bien que dès cette époque, le rayonnement de Simonne Rihouët était considérable. Elle était devenue un personnage presque incontournable pour tous ceux qui, en France, s'intéressaient de près ou de loin à l'anthroposophie.

Dans ce contexte, on peut se demander pourquoi ce n'est pas à elle qu'a été confié le poste de secrétaire général de la Société anthroposophique française. Si tel n'a pas été le cas, c'est uniquement du fait de la volonté de Rudolf Steiner de nommer Alice Sauerwein à ce poste.

23

Jules Sauerwein et la Semaine française

Dans la mesure où ses activités professionnelles le lui permettaient, Jules Sauerwein, qui avait maintenant quarante-deux ans, prenait part à la vie anthroposophique parisienne renaissante. Il avait épousé Agnès Compagnion (1896-1983), fille d'un riche industriel du nord de la France, le 1er mai 1917. Cette femme charmante et d'une grande beauté, ne put jamais tout à fait surmonter les réticences qu'elle éprouvait à l'égard de Rudolf Steiner et de l'anthroposophie, l'idée de réincarnation et de karma heurtant par trop les convictions de cette catholique pratiquante. Il est probable que la jeune femme ne voyait pas non plus d'un très bon œil le fait que son mari profitât des rares moments de loisir que lui laissait son métier de journaliste pour se rendre à Dornach ou traduire une œuvre de Rudolf Steiner.

Rudolf Steiner, quant à lui, a plutôt fait bon accueil à la jeune épouse de Jules Sauerwein. Il avait, semble-t-il, reconnu en elle l'une de ces âmes en quête de spiritualité incapables de se dégager des préjugés qui leur ont été inculqués dans leur enfance. Mais le fait qu'elle ait été marquée à jamais par une expérience spirituelle qu'elle fit après la mort de Rudolf Steiner(358) tend à prouver qu'elle parvint tout de même à se lier, d'une certaine manière, à l'anthroposophie.

Pourtant, même si elle fit preuve d'un certain intérêt pour Rudolf Steiner, ses relations avec sa belle-sœur ont toujours été extrêmement conflictuelles. Ces deux natures extrêmement volontaires n'attendaient pas la même chose de Jules Sauerwein. Tandis qu'Agnès Compagnion considérait Alice Sauerwein comme une vieille fille sévère, intolérante et autoritaire, cette dernière reprochait à la femme de son frère de le détourner des grands idéaux qu'ils avaient elle et lui en commun.

En janvier 1918, Agnès Compagnion mit au monde un fils, Jérôme, qui devait rester le seul enfant de Jules Sauerwein. Lorsqu'il eut cinq ans, Alice Sauerwein dédia à son neveu un livre d'enfants, le seul qu'elle publiât jamais dans sa maison

d’édition. Il s’agissait de *Quatre contes russes*, un joli livre qu’elle traduisit elle-même du russe et qu’elle fit illustrer par un Russe. On peut y lire sur la première page : À *Jérôme et à ses amis*.

On le voit, Alice Sauerwein avait du mal à trouver sa place par rapport à la famille de son frère Jules et il y a fort à parier que ce dernier a dû souffrir des rapports tendus qu’entretenaient sa femme et sa sœur, même si, à notre connaissance, il ne s’en est jamais plaint ouvertement. Au contraire, il s’est toujours efforcé, dans ses lettres à Rudolf et Marie Steiner, de soutenir et de défendre sa sœur aînée, celle-ci lui rendant d’ailleurs la pareille.

On a donc, d’un côté, une Alice Sauerwein qui parle de son frère avec un respect étonnant, auquel elle se réfère comme à une sorte d’autorité, et un Jules Sauerwein qui veille sur la santé de sa sœur aînée qu’il essaie de soutenir par tous ses moyens.

* * *

Après la guerre, Rudolf Steiner, qui était né en Autriche, eut du mal à trouver une situation légale à l’intérieur des nouvelles structures politiques européennes. Des voix de plus en plus nombreuses s’élevant contre lui, aussi bien en Allemagne qu’en France, il lui parut plus sage d’entreprendre des démarches en vue d’acquérir la nationalité suisse. Celles-ci échouèrent cependant, le Conseil fédéral lui refusant une faveur qu’il accorde pourtant traditionnellement aux apatrides.

Lorsque Jules Sauerwein eut vent de l’affaire, il n’hésita pas à s’adresser directement au conseiller fédéral de Suisse Giuseppe Motta, qu’il connaissait pour l’avoir rencontré lors de congrès internationaux, dans l’espoir de le convaincre de l’incongruité d’une telle décision. Et même si la démarche de Jules Sauerwein, pour des raisons que nous ne développerons pas ici plus avant[359], ne fut pas couronnée du succès escompté, sa lettre à Giuseppe Motta mérite qu’on s’y arrête un instant.

Il écrivit dans une lettre à Rudolf Steiner qu’il pensait qu’il serait bon de faire comprendre au conseiller fédéral qu’il était bien placé (Jules Sauerwein) pour informer l’opinion publique de ce qui s’était passé. Et cette légère mise en garde au conseiller Motta : a-t-il conscience de ce que représente le fait de refouler aux "frontières" l’un des plus grands esprits de l’époque ? Le monde ne manquerait certainement pas, plus tard, d’en faire le reproche à la Suisse. Puis, Jules Sauerwein brosse un rapide portrait de Rudolf Steiner et de son action. Il écrit en langue allemande, ce qui rend sa lettre un peu maladroite. Elle n’en paraît cependant que plus sincère. Il emploie des expressions

dont il sait qu’elles ne pourront que toucher un homme comme Motta, pour qui la Suisse se devait d’être fidèle à ses traditions démocratiques et humanitaires. Son ton humoristique transparaît cependant vers la fin de la lettre lorsqu’il prétend ne s’être étendu sur son lien avec Rudolf Steiner que pour lui montrer que même un journaliste blasé et très occupé pouvait être tout dévoué à un philosophe de cette trempe...

Jules Sauerwein, qui était devenu entre-temps une personnalité très en vue de la vie publique française, s’arrangea, malgré ses nombreuses obligations, pour être présent à Dornach lors de la Semaine française, afin de pouvoir traduire les conférences de Steiner en français. Les récits qui ont été faits de cette entreprise difficile et presque aventureuse sont restés gravés dans la mémoire de bien des gens[360].

La veille, Rudolf Steiner lui donnait bien un petit résumé de la conférence à venir, mais il ne le suivait jamais. C’est avec beaucoup d’émotion que Jules Sauerwein évoque ces heures qui furent pour lui déterminantes et durant lesquelles, aiguillonné par Rudolf Steiner, il se sentait comme soulevé au-dessus de lui-même : « Généralement il [Rudolf Steiner] se laissait aller à son inspiration pendant dix ou quinze minutes, tandis qu’assis derrière lui à une petite table, je prenais des notes hâtives pour fixer dans mes souvenirs le torrent de ses pensées. Quand il avait fini, c’était à moi de m’avancer et d’essayer, avec une peine indicible et une insuffisance dont je rougissais, de traduire ses magnifiques périodes dans un français abstrait et sec. Mais je sentais qu’il m’aidait de toutes ses forces. C’était comme si j’avais eu derrière moi un foyer qui empêchait mon esprit de se paralyser et qui me vivifiait au moment où j’allais perdre courage (...) Ce sont là des impressions inoubliables. »



25 Juli 192?

LE MATIN
2, 4, 6, Boul. Poissonnière
1, 3, 5 & 7, Faub. Poissonnière
PARIS (IXe Arr.)

Lieber Herr Doktor,

Beiliegend sende ich Ihnen die Uebersetzung eines Briefes den ich an den Bundesrat Motta schreibe. Es ist gut dass der Mann weiss dass ich im stande bin die offentliche Meinung darüber aufzuklären.

Über den besprochenen Artikel warte ich, bis der betreffende Chefredakteur zurück-kommt, um Ihnen zu schreiben. Wäre es Ihnen vielleicht lieber über die "geheimnissvollen Krankheiten" etwas zu schreiben, als über die Politi-schen Fragen?

Meine kurze Aufenthalt in Darnach war für mich wohltuend, deshalb ist es nicht nur eine Freude sondern auch eine Pflicht der Dankbarkeit wenn ich Ihnen

behilflich sein kann.
Es wäre gut dass wir
einmal über die Musik
sprechen, denn die Musik spielt
in meinem Innenleben eine
gewaltige Rolle.
Am sechsten IX bin ich
bestimmt in Dornach und
es ist nicht ausgeschlossen
dass ich die Gelegenheit habe
Sie auch in England zu
begrussen.
Ihr treuer und ergebener
J Sauerwein

Lettre de Jules Sauerwein
à Rudolf Steiner
du 25 juillet 1922

Le Cours aux Français fut l'un des moments forts des deux ans et demi que dura le premier Gœthéanum, et Emil Bock, qui eut la chance d'y assister, eut le sentiment que ce qu'exposait Rudolf Steiner « s'accordait de manière très intime » avec les formes architecturales du bâtiment[(361)]. Rudolf Steiner parla de cosmologie, de religion, de philosophie, et des sphères que l'homme traverse entre la mort et une nouvelle naissance, sphères sans lesquelles toute spiritualité serait impossible sur terre.

Durant les journées que dura la Semaine française, Schuré, qui était déjà un vieillard, se rendit à Dornach, comme nous l'avons déjà signalé, pour se faire pardonner son attitude passée. Il mourut sept ans plus tard, le 7 avril 1929, non sans avoir repris contact avec certains cercles anthroposophiques, et notamment avec Simonne Rihouët, qui reçut des mains de l'exécuteur testamentaire d'Édouard Schuré, Alphonse Roux, des documents très importants, dont le *Manuscrit de Barr*. Mais les liens entre Édouard Schuré, le plus éminent adepte de l'anthroposophie en France durant les premières années, et Simonne Rihouët-Coroze se prolongèrent au-delà de la mort. En effet, cette dernière emménagea, en avril 1932, dans l'appartement parisien de Schuré, rue d'Assas, et cet appartement devint dès lors le siège de la Société anthroposophique.

24

La fondation de la Société anthroposophique de France

Le 8 janvier 1923, c’est-à-dire une semaine après l’incendie qui ravagea le Gœthéanum durant la nuit de la Saint-Sylvestre 1922-1923, Rudolf Steiner autorisa Alice Sauerwein à regrouper les anthroposophes français au sein d’une société nationale et à en devenir le secrétaire général[(362)]. Certains proches de Rudolf Steiner prétendent qu’il aurait hésité jusqu’au dernier moment à prendre la présidence de la Société anthroposophique, se demandant s’il ne ferait pas mieux de fonder un ordre ésotérique de façon à pouvoir travailler de manière plus efficace et plus protégée[(363)]. Cette thèse semble néanmoins en contradiction avec le fait que Rudolf Steiner a participé activement à la fondation de plusieurs sociétés nationales en Europe durant l’été 1923. Il semble que dès cette époque il avait en tête un projet qu’il concrétisa durant le Congrès de Noël de 1923, à savoir la fondation d’une société anthroposophique à la fois ésotérique et exotérique, c’est-à-dire ouverte sur l’extérieur mais imprégnée jusque dans ses structures mêmes de substance ésotérique.

Nous ignorons si Alice Sauerwein a assisté personnellement à l’incendie du Gœthéanum ou si elle est arrivée à Dornach après le drame. Mais quoi qu’il en soit, il faut que ses relations avec Rudolf Steiner aient été, à cette époque, bien étroites pour qu’ils aient débattu de la question de la fondation d’une société française aussi peu de temps après une telle catastrophe.

On a beaucoup spéculé sur le fait de savoir si Alice Sauerwein avait été « nommée » secrétaire général par Rudolf Steiner lui-même ou si, comme l’affirme Simonne Rihouët-Coroze dans *L’Anthroposophie en France*[(364)], elle n’a pas, au contraire, pris la direction de la Société anthroposophique de France de sa propre initiative. Rudolf Steiner a apporté une réponse étonnante à cette question que les contemporains d’Alice Sauerwein semblent s’être déjà posée : « On ne peut pas dire que Mlle Sauerwein ait pris ces fonctions. Car dans ce cas, la question se poserait de savoir qui la lui aurait conférée.[(365)] » Comme on le voit, le terme

« prendre » est équivoque. Et Rudolf Steiner poursuit : « Dans le cas d'une société reposant sur une liberté réelle, il ne peut s'agir que d'une forme tout à fait différente. Mlle Sauerwein s'est déclarée prête à faire tout ce qui était en son pouvoir pour favoriser la création d'une société anthroposophique en France. Et, m'appuyant sur ce que je sais de Mlle Sauerwein, je lui ai remis un document dans lequel je déclare reconnaître en elle le secrétaire général de la S. A. française et être prêt à faire ce qu'elle voudra bien exiger de moi. »

Reprenons les termes de Steiner : « Dans le cas d'une société reposant sur une liberté réelle, il ne peut s'agir que d'une forme tout à fait différente[(366)] ». Or, ne peuvent être considérés comme *libres* que les actes qui sont le fruit d'une intuition personnelle et *individuelle*, c'est-à-dire qui émanent du contact direct avec la sphère spirituelle, patrie des lois éternelles de l'être et du devenir. Les actes fondés sur l'intuition ne peuvent avoir pour autre motif que la *connaissance* du contexte dans lequel ils sont appelés à s'insérer. Et parce qu'à la base de l'intuition de chacun d'entre nous il y a un monde d'idées commun, « il n'est pas possible que des hommes moralement *libres* puissent entrer en conflit.[(367)] » Les intuitions morales des hommes réellement libres se complètent et s'enrichissent mutuellement, ce qui permet à ces derniers d'agir dans le sens du progrès de l'humanité.

C'est au nom de cette liberté que Rudolf Steiner annonça à plusieurs reprises qu'Alice Sauerwein deviendrait secrétaire général de la Société anthroposophique française. Car d'après lui, les actes positifs ne pouvaient que résulter « d'une telle liberté », et non pas de « motivations extérieures (qu'elles soient de nature physique ou spirituelle)[(368)] » basées sur la foi en l'autorité ou sur des normes morales courantes. Et pour lui, le fait d'avoir nommé Alice Sauerwein secrétaire général de la S. A. française constituait un acte libre, un acte émanant d'une telle intuition morale, et qui devait être reconnu comme tel. C'est pourquoi il déclara à plusieurs reprises : « Si une S. A. doit se constituer en France, et si elle veut travailler avec moi, ce que je ferai, je ne le ferai que sur la base de la confiance que j'ai en Mlle Sauerwein.[(369)] »

C'est uniquement à condition « que cette personne soit à la tête[(370)] » qu'il était prêt à aider ses amis français. En différents lieux, que ce soit à Kristiania au moment de la création de la société norvégienne, ou encore à La Haye, à Dornach ou à Paris, Rudolf Steiner a évoqué en ces termes la confiance qu'il avait en Alice Sauerwein, un peu comme s'il voulait, au moyen de ces phrases martelées aux quatre coins de l'Europe, poser les jalons de quelque chose d'important.

Mais il ne se contenta pas de réitérer sa confiance à Alice

Sauerwein. Il indiqua également qu'il lui avait remis cet écrit du 8 janvier parce qu'il « *savait* quelque chose[371] » la concernant. Voilà bien des propos mystérieux qui expliqueraient en partie la décision de Rudolf Steiner. Car alors que le mot « confiance » fait référence à quelque chose d'actuel, à un rapport existant entre deux personnes, le verbe « savoir », employé par Rudolf Steiner, renvoie à quelque chose de plus profond, en l'occurrence au fait qu'il connaissait les arrière-plans spirituels du lien qui unissait Alice Sauerwein à l'anthroposophie. Car c'est bien plus qu'un simple destin personnel qui était en jeu ; c'est comme si les individualités concernées s'étaient préparées depuis longtemps, comme si leurs impulsions avaient une origine plus ancienne, une origine prénatale.

Dernier point : il n'est pas sans importance qu'Alice Sauerwein ait été une femme présentant certaines prédispositions pour les processus spirituels. L'élément féminin, dans ce qu'il a d'ouvert et de malléable, pourrait bien avoir permis à Rudolf Steiner de ressentir une présence spirituelle immédiate, présence qui, compte tenu d'un contexte français peu favorable à l'implantation de l'anthroposophie, s'est révélée absolument indispensable. C'est à un tel lien que Steiner fit allusion lorsqu'il déclara, au moment de l'entrée en fonction du Comité directeur en décembre 1923, qu'il souhaitait diriger les sections artistique, médicale et mathématique de « l'Université libre pour la science de l'esprit » à travers Marie Steiner, *à travers* Ita Wegman et *à travers* Élisabeth Vreede[372]. Lorsqu'il évoquait le rôle d'un Albert Steffen ou d'un Günther Wachsmuth au sein du comité ésotérique, il choisissait d'autres termes. Ce qui ne veut pas dire, naturellement, qu'il considérait Alice Sauerwein et les autres femmes comme des êtres influençables et, de ce fait, faciles à manipuler. Mais l'élément féminin, doué d'une plus grande plasticité spirituelle, permettrait à ces personnes d'avoir des intuitions qui s'accordaient avec celles de Rudolf Steiner.

Alice Sauerwein avait, de plus, une confiance absolue en Rudolf Steiner, et elle était en cela particulièrement bien placée pour comprendre puis traduire dans les faits les intentions de ce dernier. Cette confiance n'allait pourtant pas de soi ; plusieurs témoins ont raconté que Rudolf Steiner, particulièrement dans les derniers mois de sa vie, avait de plus en plus de mal à se faire comprendre[373]. Et c'est ainsi qu'il déclara à Paris, en mai 1924 : « Il y a un fossé entre ce que je veux et ce que les membres comprennent.[374] » Alice Sauerwein, pour sa part, s'efforçait toujours, comme le montrent ses lettres, d'agir le plus possible dans le sens voulu par Rudolf Steiner. Elle fut encore plus mal comprise que les déclarations de Steiner lui-même.

Apparemment, le lien qui unissait Alice Sauerwein aux intentions de Rudolf Steiner était perçu par beaucoup comme de la

suffisance et comme un manque de modestie. Du vivant de Steiner, elle avait éveillé la jalousie et l'incompréhension. Il est vrai que malgré son air austère elle pouvait parfois donner l'impression d'être maladroite et peu sûre d'elle-même. À force de voir remettre son autorité et ses compétences en doute, elle finit par craindre de ne pas être à la hauteur de sa tâche et eut parfois des réactions un peu maladroites face aux attaques dont elle était l'objet.

*   *   *

Si Mademoiselle Alice Sauerwein veut bien
arranger une société anthroposophique française
et veut réunir cette société au centre inter-
nationale de Dornach : je suis d'accord avec
elle et je en charge d'être le secrétaire pour
la France

Dr. Rudolf Steiner

Dornach, 8. Janvier 1923.

Lettre de Rudolf Steiner du 8 janvier 1923
conférant les pleins pouvoirs à Alice Sauerwein

(Cf. Annexe/Lettres et documents/Lettre n° 14)

Chalet des Cerisiers

24 . VII . '23

Cher Docteur Steiner

Les membres de la Société Anthroposophique de France me chargent de vous dire toute leur reconnaissance de ce que vous voulez bien accepter d'être le président d'honneur de leur société et de ce que Madame Steiner veut bien devenir un membre d'honneur.

A la promesse de 2000 francs payables dans l'année que

Lettre d'Alice Sauerwein
à Rudolf Steiner
du 24 juillet 1923

(Cf. Annexe/Lettres et documents/Lettre n° 19)

La *Société Anthroposophique de France* fut fondée le 1er juin 1923, et Alice Sauerwein en devint le secrétaire général[374]. Rudolf Steiner n'était pas présent, et il ne devait inaugurer la nouvelle Société qu'un an plus tard. À la fin du mois de juillet 1923, Alice Sauerwein, à l'occasion d'un séjour à Dornach, pria Rudolf Steiner, au nom des membres français, d'accepter la présidence d'honneur de cette Société. Quant à Marie Steiner, elle se vit conférer le statut de membre d'honneur. Cette conversation entre Alice Sauerwein et Rudolf Steiner eut lieu le 23 juillet 1923. Elle avait pour objet, outre la question de la présidence d'honneur, celle de la diffusion des œuvres et des conférences de Rudolf Steiner[39].

Le fait de porter à la connaissance du public l'œuvre d'un initié au moyen des techniques modernes d'impression soulève un certain nombre de questions, et notamment celle des erreurs (volontaires ou involontaires) qui peuvent se glisser dans le texte imprimé. Alice Sauerwein avait parfaitement conscience qu'en France ce risque était important, d'une part parce que les notes prises au cours des conférences de Steiner n'étaient pas forcément fidèles, et d'autre part parce que les traductions pouvaient elles aussi présenter des lacunes. Même lorsque le traducteur a suffisamment « compris » le texte allemand, cela ne signifie pas qu'il ait réellement compris ce que veut dire l'auteur. Et même s'il a compris le contenu, le problème qui consiste à trouver une forme française adaptée à ce contenu n'est pas encore résolu. En effet, la langue française complique considérablement la tâche du traducteur en ce sens qu'elle est une langue rationnelle qui n'admet qu'une seule expression pour désigner un même fait.

C'est grâce à une circulaire qu'Alice Sauerwein adressa, après son entretien avec Rudolf Steiner, à tous les membres de la S. A. française ainsi qu'à Steiner lui-même, que nous connaissons la remarque de ce dernier d'après laquelle elle détiendrait les droits de traduction et publication de ses œuvres (livres et conférences) en français[39]. Dans cette circulaire, Alice Sauerwein demande aux membres de se conformer à certaines règles, Rudolf Steiner ayant insisté sur le fait que ses conférences n'appartenaient pas à la Société anthroposophique mais à lui-même. Surtout, elle précise bien qu'aucune traduction des œuvres de Rudolf Steiner (qu'il s'agisse de livres ou de conférences) ne doit être faite ou diffusée sans l'autorisation de la personne qui a été accréditée par Rudolf Steiner pour le faire.

* * *

En qualité de secrétaire général d'une Société nationale, Alice Sauerwein était présente lorsqu'eut lieu à Dornach, entre le 24 décembre 1923 et le 1er janvier 1924, la fondation de la nouvelle Société anthroposophique au cours d'un congrès qui est

entré dans l'histoire sous le nom de Congrès de Noël. Le 25 décembre 1923, elle déclara devant toutes personnes présentes que la *Société Anthroposophique de France* avait été inaugurée sous « l'autorité absolue du Dr. Steiner[375] ». Puis, lors de la séance qui réunit le comité directeur et les secrétaires généraux des Sociétés nationales, elle posa la question suivante : des personnes qui ont formé un groupe ont-elles le droit de désigner un nouveau secrétaire général qui ne soit pas celui de leur pays ? À quoi Steiner répondit : « On ne peut naturellement retirer ce droit à personne. On peut essayer d'éviter que les choses en arrivent là, mais on ne peut contester à personne le droit de former des groupes. Simplement, il est clair que ces groupes resteront des groupes privés.[376] » Tout le destin d'Alice Sauerwein, ou tout au moins son destin de secrétaire général de la *Société Anthroposophique de France* est esquissé là : on a une nouvelle fois un témoignage de la confiance absolue qu'elle avait en Rudolf Steiner, mais en même temps, on sent poindre les dangers qui, sept ans plus tard, causèrent la ruine de cette Société qu'elle avait fondée avec lui.

* * *

Le 31 janvier 1924, Alice Sauerwein écrivit une lettre à Rudolf Steiner[377], dans laquelle elle lui annonçait qu'elle allait bientôt publier la version française de *Philosophie de la liberté*. Elle en profitait pour lui faire part d'une conversation qu'elle avait eue avec un éminent germaniste, le professeur Henri Lichtenberger (1864-1941). Ce professeur de la Sorbonne connaissait les travaux de Steiner sur Gœthe et Nietzsche et aurait beaucoup aimé, selon elle, faire sa connaissance.

Cet Alsacien natif de Mulhouse[378] aurait été en mesure non seulement de comprendre Steiner, mais aussi de faire connaître ses travaux philosophiques dans les universités françaises[379]. Ses oncles, Frédéric-Auguste et Ernest Lichtenberger, avaient été tous deux des maîtres de conférence célèbres des universités parisiennes, et lui-même disposait d'appuis importants à la Sorbonne où il enseignait la langue et la littérature allemandes depuis 1905. Son cheminement spirituel l'avait conduit à s'intéresser de très près à des questions qui avaient joué un certain rôle dans les premières années de l'anthroposophie. Sa thèse sur la légende des Nibelungen (1895) avait été suivie d'une *Histoire de la langue allemande* (1895), puis de deux mémoires, l'un consacré à *la Philosophie de Nietzsche*, et l'autre à Richard Wagner; poète et penseur (tous deux de 1895).

L'intérêt qu'Henri Lichtenberger portait à la langue allemande, à la légende des Nibelungen et à Richard Wagner faisaient de lui le frère spirituel d'Édouard Schuré. Ce dernier avait, en effet, traité les mêmes thèmes qui, il est vrai, étaient

un peu dans l’air du temps. Depuis 1892, Lichtenberger s’intéressait tout particulièrement à Gœthe – et sur ce point il se différenciait de Schuré –, traduisant plusieurs de ses œuvres, dont *Wilhelm Meister*, le *Faust*, *Pandora*, et *Le Divan occidental-oriental*. Il s’intéressait également à l’histoire et à la vie politique allemandes, ainsi qu’aux relations entre la France et l’Allemagne, ce qui, de la part d’un Alsacien, allait un peu de soi.

Au cours de la conversation que nous avons évoquée plus haut, Henri Lichtenberger aurait confié à Alice Sauerwein qu’il considérait Rudolf Steiner comme la personne ayant le plus contribué à la compréhension de Gœthe. Selon lui, il aurait ouvert des horizons entièrement nouveaux à la recherche gœthéenne. « J’espère que cela [la rencontre avec Henri Lichtenberger] vous conviendra aussi car la chose me paraît très importante », écrivait Alice Sauerwein dans sa lettre à Rudolf Steiner. « Un homme qui a une si grande admiration pour Gœthe et pour Novalis a bien des chances de pouvoir vous comprendre. » Elle attendait beaucoup de cette rencontre entre ce professeur d’université et le fondateur de l’anthroposophie. Elle souhaitait, en effet, faire connaître la *Philosophie de la liberté* ainsi que la théorie de la connaissance et le gœthéanisme de Steiner dans les universités et auprès du grand public.

On peut supposer que la rencontre entre Rudolf Steiner et Henri Lichtenberger a eu lieu en mai 1924. Nous ignorons par contre la teneur de leurs entretiens. De même, nous devons nous contenter d’imaginer quelle forme aurait pu prendre leur collaboration si Rudolf Steiner n’était décédé quelques mois plus tard des suites d’une grave maladie.

25

Mai 1924 : Les adieux de Steiner à Paris

Du 23 au 27 mai 1924, Rudolf Steiner séjourna à nouveau à Paris, dix ans jour pour jour après son précédent séjour de mai 1914. « J'ai souvent évoqué comme l'un des événements les plus marquants de toute ma vie le fait qu'il ait été possible, malgré tout ce qui se passait à l'époque, de travailler ensemble de manière si pacifique. J'en ai tiré la conclusion que *si nous avions disposé de trois ou quatre ans supplémentaires pour faire connaître l'anthroposophie dans des cercles plus larges, les choses auraient pris une tout autre tournure en Europe*.[380] »

Mais après la guerre , le petit groupe des adeptes français de Rudolf Steiner eut bien du mal à faire admettre dans l'opinion son appartenance à un mouvement spirituel de langue allemande. Ils couraient le danger de voir la *Sûreté Générale* s'intéresser à la *Société Anthroposophique de France* nouvellement créée, et de la considérer comme suspecte[39]. Même pour quelqu'un comme Jules Sauerwein, qui comptait pourtant parmi les journalistes français les plus célèbres, le fait de servir de traducteur lors d'une conférence en allemand n'allait pas de soi, comme il l'expliqua dans une lettre à Rudolf Steiner[39]. Il devait tout d'abord obtenir l'accord de la direction du *Matin*.

Le 23 mai 1924, dans sa première conférence aux membres (conférence qui eut lieu à nouveau dans la Salle des propriétaires), Rudolf Steiner déclara d'emblée qu'il considérait que sa tentative de « prendre lui-même la présidence » de la Société anthroposophique avait été couronnée de succès, malgré les risques encourus : « Je peux dès aujourd'hui constater que l'impulsion qui doit descendre des mondes spirituels et permettre au mouvement anthroposophique de rester dans le droit chemin n'a fait que se renforcer.[381] » C'est à Paris, en effet, parce qu'il appréciait la « spiritualité » de ses « amis français » (comme devait le rapporter Ita Wegman un an plus tard), que Steiner évoqua pour la première fois le succès du Congrès de Noël.

Le Matin
PARIS.



30ten Januar

Lieber Herr Doktor,

Meine Schwester gibt mir die gute Nachricht dass Sie im Mai eine Vorträge in Paris halten werden. Ich freue mich riesig und bin natürlich vollständig zu Ihrer Verfügung. Es sollte ein unerhörter(?) Katalys. um mir das neue vollkommene Glück, Sie zu übersetzen, wegzunehmen. Lange Zeit, viele Monate sind vergangen seit dem schönen Sommertagen in Dornach. Gewiss(?) ich Sie nicht mehr gesehen habe. Vielleicht darf ich behaupten dass ich während dieser Zeit in Ihrem Sinne gearbeitet habe, wenigstens in meinem inneren Leben. So wie ich Ihnen damals gesagt hatte

lege ich immer mehr Wert auf den moralischen Fortschritt. Wenn jemand so mangelhaft ist, wie ich, vom moralischen Standpunkt, ~~ich~~ glaube ich dass eine moralische Entwicklung unbedingt die okkulte Arbeit voran-gehen muss. Jetzt erst fühle ich dass ich bald mit der Entwicklung der Erkenntnis wirklich anfangen darf. Leider ist meine politische und berufsmässige Tätigkeit schwer mit diesen Forderungen in Einklang zu bringen.

Es wird für mich wahrhaft(?) ein(?) auch über diese persönlichen Angelegenheiten mit Ihnen in Paris zu sprechen.

Glauben Sie mich, lieber Herr Doktor, Ihren tief ergebenen Freund

J Sauerwein

Lettre de Jules Sauerwein
à Rudolf Steiner du 30 janvier 1924

(Cf. Annexe/Lettres et documents/Lettre n° 20)

« Comme le visage de notre maître était resplendissant, comme il était heureux, comme ses fidèles disciples, réunis autour de lui dans la jolie petite salle parisienne, lui étaient reconnaissants.[382] »

Le 25 mai, Steiner déclara[383] qu'en « France, et en particulier à Paris, on travaillait depuis longtemps l'anthroposophie, fût-ce dans des cercles restreints, et qu'on pouvait dire que ce travail reposait sur des bases très saines et sur une compréhension juste des choses, pierre angulaire de tout ressentir anthroposophique ». Il loua en particulier le travail d'Alice Sauerwein, sans laquelle « rien de ce qui a été réalisé en France dans le domaine de l'anthroposophie n'aurait été possible ».

Rudolf Steiner rendit hommage à l'énergie d'Alice Sauerwein, à son caractère volontaire, ainsi qu'à sa capacité à surmonter les obstacles et à faire passer ses désirs et ses ambitions personnels au second plan. Il loua également sa perception juste des véritables arrière-plans, perception sans laquelle un tel dévouement n'est pas envisageable : « C'est pourquoi je n'ai pas hésité une seconde, lorsque Mlle Sauerwein s'est déclarée prête à occuper le poste de secrétaire général de la Société française et à accéder à sa requête. Je l'ai fait avec beaucoup de joie et de contentement, convaincu que seule une personne aussi énergique et de bonne volonté que Mlle Sauerwein pouvait mener à bien cette tâche difficile. »

Puis il se tourna vers Jules Sauerwein, le complimentant pour s'être « dévoué avec tant d'abnégation à l'interprétation de l'anthroposophie en France ». Il déclara que ses activités de traducteur s'inscrivaient dans un contexte plus large : « Il est très important que des personnes qui sont de plein pied avec la vie prennent une part active au sein du mouvement anthroposophique. C'est pourquoi nous devons nous réjouir qu'une personnalité aussi en vue que le Dr. Sauerwein veuille bien se consacrer à cette interprétation. » Car ainsi, poursuivit Steiner, cela pourra contribuer à une « réorganisation du travail anthroposophique en France également[384]. »

En effet, durant cette nouvelle phase du développement de l'anthroposophie, certaines personnes occupant, ou appelées à occuper, des positions en vue et désireuses de mieux faire connaître l'anthroposophie au grand public se sont fait connaître. Signalons notamment D. N. Dunlop qui occupait une position clé dans la vie socio-économique internationale (il était le fondateur de la World Power Conference), Walter Johannes Stein, Eugen Kolisko et surtout Graf Polzer-Hoditz, personnes dont on pourra lire avec profit les biographies[385].

Après que Rudolf Steiner, à l'assemblée générale de la S. A. française qui se tint en mai 1924, eut souligné à quel point le travail réalisé par Alice Sauerwein aussi bien au niveau de la traduction et de la publication de ses œuvres que de l'organisation de la société méritait d'éloges, il en vint à parler de l'eurythmie et rendit hommage à « l'énergique et infatigable Mlle Rihouët », la remerciant « au nom de l'eurythmie » de se jeter ainsi « dans un travail qui allait parfois au-delà de ses forces ». Il ne se contenta pas cependant de remercier l'« eurythmiste » Simonne Rihouët ; il déclara que « c'était pour lui une joie profonde de tenir en main La Science spirituelle, cette petite brochure rédigée par Mlle Rihouët.[(386)] »

Ces dernières phrases de Rudolf Steiner semblent remettre en question ce qui a été dit jusqu'à maintenant. Est-il possible qu'il n'ait pas été conscient du risque qu'il prenait en mettant en concurrence Alice Sauerwein et Simonne Rihouët ? Ou n'essayait-il pas plutôt, par ces mots, de prévenir ce risque de double emploi ? Car chacune des deux femmes avait son rôle à jouer dans le développement du mouvement anthroposophique en France. Alice Sauerwein, qui faisait preuve à la fois d'un « flair » ésotérique certain, d'une grande abnégation et d'une volonté très forte, devait donner son impulsion à ce mouvement depuis l'« intérieur ». Quant à la jeune et infatigable Simonne Rihouët, son tempérament sanguin et son charisme faisaient d'elle la personne toute désignée pour apporter la pédagogie Waldorf et l'eurythmie aux parents d'élèves et aux amateurs d'art – à condition, toutefois, qu'elle acceptât et reconnût le « leadership » d'Alice Sauerwein.

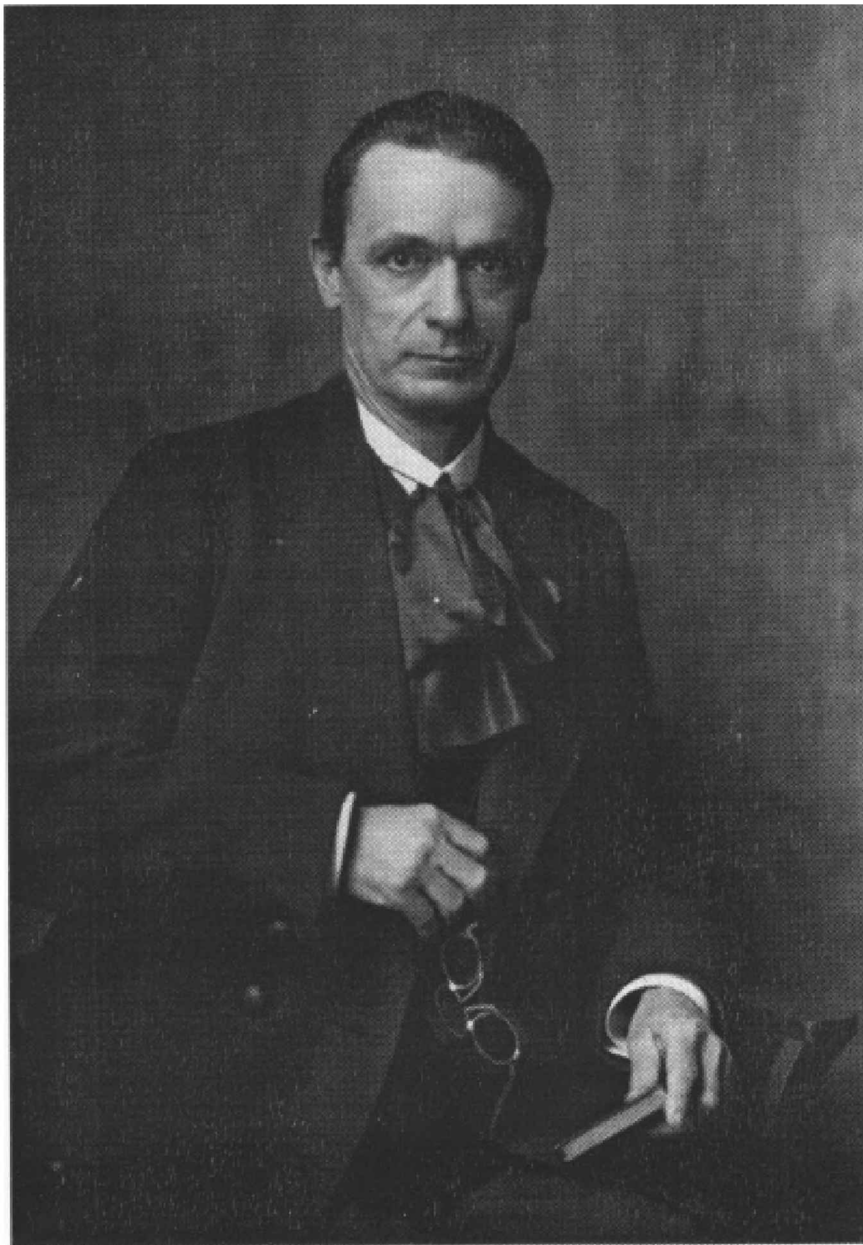
Toutes deux avaient tendance à ne pas percevoir suffisamment la place de l'autre. Dans ces conditions, Rudolf Steiner n'a-t-il pas choisi la meilleure solution possible en s'en remettant à leur libre-arbitre et en rendant hommage à leur action dans les domaines où celle-ci méritait effectivement des éloges ?

* * *

Les trois conférences aux membres de la Société anthroposophique que Rudolf Steiner donna entre le 23 et le 25 mai 1924 à Paris[(387)], font partie des cycles de conférence sur les *Considérations ésotériques* que Steiner avait inaugurés en février 1924 et qu'il poursuivit jusqu'à la fin de l'été. Comme souvent devant un public français, il traita du thème de la vie après la mort (ou avant la naissance). Voici un bref résumé de ses paroles : la sphère lunaire, dans laquelle l'être humain parcourt à nouveau à rebours un tiers de sa vie passée dans le but de se défaire de ses « tares » morales, est suivie par la sphère de Mercure dans laquelle il se libère de ses maladies. La sphère de Vénus est suivie par celle du Soleil. À partir de ce point, les descriptions qui montrent comment l'homme, dans chacune de ces

sphères, fait un travail sur son passé tout en préparant l'avenir, deviennent de plus en plus complexes. Mais dans la deuxième partie de la vie entre la mort et une nouvelle naissance, « nous voyons de manière suprasensible ce que sera notre karma dans notre vie terrestre future et ce qui nous arrivera du fait de nos semblables, car en un certain sens, nous avons tissé un lien karmique avec eux ». Et parce que ce qui fait le karma futur de l'homme est essentiellement déterminé par les « expériences qu'il fait entre la mort et une nouvelle naissance dans les sphères de Mars, de Jupiter et de Saturne », Steiner présenta ensuite les arrière-plans karmiques de la vie de trois personnalités qui ont joué un rôle important dans l'histoire culturelle et spirituelle de la France aux XVIIIe et XIXe siècles, à savoir Voltaire, Victor Hugo et Éliphas Lévi. Alors que Voltaire avait développé son « intelligence acérée et mordante » durant un long séjour prénatal dans la sphère de Mars, l'individualité de Victor Hugo – un ancien initié des Mystères d'Hibernie[(388)] – était déterminée par un séjour dans la sphère de Saturne, « cette sphère où l'on vit parmi des êtres qui, d'une certaine manière, n'ont pas de présent (...) mais vivent dans le passé ». C'est pourquoi son âme, lorsqu'elle s'est incarnée en Victor Hugo, a été une âme pleine de contrastes : « bien ancrée sur terre, mais regardant vers l'avenir, pleine d'idées, d'impulsions et de sentiments contradictoires ». L'anarchiste mystique Éliphas Lévi[(389)] pour sa part, avait été initié, lors de son incarnation précédente, aux Mystères américains décadents. Il avait préparé son nouveau karma principalement dans la sphère de Jupiter.

Au cours de la dernière conférence qu'il donna à Paris le 26 mai 1924, il s'exprima devant plus de quatre cents auditeurs[(390)] sur les chemins qui permettent d'acquérir des connaissances des mondes supérieurs. Les mots par lesquels il conclut les conférences des 25 et 26 mai sonnent comme des adieux[(391)] : « Quiconque s'intéresse réellement au monde spirituel devra considérer l'aspiration des hommes (...) à de nouveaux Mystères. Car la spiritualité ne reviendra parmi les hommes que lorsque de nouveaux Mystères auront vu le jour, des Mystères dans lesquels les hommes trouveront l'Esprit de manière plus avisée et plus lumineuse que dans les anciens Mystères. » Dans le cercle plus restreint de ses élèves, il avait conclu en faisant allusion à « ce qui doit vivre d'anthroposophie pour que, une fois séparés, nous puissions rester unis en l'Esprit (...) *Nous avons été réunis un moment, vous et moi, physiquement ; faisons en sorte de rester étroitement unis en l'Esprit.* »



Rudolf Steiner en 1916

TROISIÈME PARTIE

Les années de conflit
La Société anthroposophique aux prises avec les démons

« On a négligé ce point important qu'il ne faut pas lire la Philosophie de la liberté comme on lirait n'importe quel autre livre. Car dans ce cas, le développement de la Société anthroposophique ne peut se faire au même rythme que celui de l'anthroposophie. À travers ce détour par la Société anthroposophique, l'anthroposophie ne pourra être que totalement incomprise par le monde ! Il ne pourra en résulter que conflit sur conflit. »

Rudolf Steiner
Conférence de Stuttgart du 6 février 1923 (GA 257).

« C'est seulement en reconnaissant ces forces ahrimaniennes et démoniaques, en ayant conscience de leur présence, que notre rapport au monde spirituel peut être juste. Car les forces nuisibles ne peuvent nuire que si nous n'avons pas conscience de leur présence. »

Rudolf Steiner
Conférence de Berlin du 19 janvier 1915 (GA 157).

26

Alice Sauerwein et Simonne Rihouët : Les fronts se durcissent

Les conflits qui éclatèrent au cours des cinq mois que dura la grave maladie de Rudolf Steiner prirent, après sa mort, une ampleur insoupçonnée et causèrent des ravages dont nous n'avons pas encore pris, semble-t-il, toute la mesure. Incontestablement, la maladie de Rudolf Steiner était le signe que des démons passaient à l'offensive.

Les démons sont des êtres élémentaires liés à la partie sombre de la psyché, aux instincts et aux pulsions. Ils renforcent les tendances égoïstes de l'être humain et constituent un réservoir dans lequel les puissances du mal, qu'il s'agisse de Lucifer ou d'Ahriman, ont l'habitude de recruter leurs troupes. Avec l'aide de ces précieux auxiliaires, elles vont pouvoir se frayer un chemin jusqu'aux tréfonds de l'âme humaine. Pour comprendre comment agissent les puissances du mal, il ne suffit pas de s'intéresser aux « princes » des ténèbres, il faut aussi s'intéresser à leurs « suppôts ». C'est ce que nous allons faire maintenant.

Après la mort de Rudolf Steiner, l'activité des démons qui, durant sa maladie, l'avaient plusieurs fois pris pour cible[(392)], redoubla d'intensité[(393)]. Ces forces des ténèbres ont été peu étudiées jusqu'à présent. Pourtant il nous semble qu'on ne saurait comprendre les événements qui ont secoué la Société anthroposophique après la mort de Rudolf Steiner sans faire référence aux attaques d'êtres démoniaques. Ces événements continueront à agir sans que nous en ayons conscience jusqu'au jour où nous aurons le courage de porter un regard objectif sur les querelles du passé. Dans le cas contraire, ce genre de situation se reproduira sans cesse[(394)], et nous ne pourrons jamais aller au-delà des apparences. Nous resterons dans la « maya », pour reprendre l'expression qu'avait employée Ita Wegman à propos de ces conflits.

Cette dernière connaissait bien la manière d'agir des démons.

Travaillant avec Rudolf Steiner en tant que médecin, elle semble, en effet, avoir eu une expérience très intime de la lutte contre les démons, comme si ces combats étaient inhérents à son individualité. On peut être ainsi étonné qu'elle se soit si peu défendue lorsqu'elle fut exclue de la Société anthroposophique en 1935. « À Dornach, c'est toujours la foire d'empoigne, mais je ne me sens plus du tout concernée, écrit-elle à Jules Sauerwein à la fin de 1934. Les querelles et les combats dans le monde physique ne sont pour moi que maya. Spirituellement, les choses se passent de manière toute différente, et c'est d'après le spirituel que j'agis et que j'oriente ma vie, en lien étroit avec Rudolf Steiner.[395] »

Pour certains, le fait qu'Ita Wegman ne soit pas sortie de sa réserve lorsque les conflits éclatèrent au grand jour constitue la preuve qu'elle se savait en tort. Nous pensons, au contraire, que c'est là le signe qu'elle avait compris que des forces mauvaises, des forces hostiles à l'homme, s'étaient immiscées dans le cœur même de la Société anthroposophique et que, par ses paroles, elle n'aurait fait que les rendre plus néfastes encore.

En France, ces conflits prirent une forme particulièrement dure et tragique. Mais s'ils furent d'une certaine manière « exemplaires », ce n'est pas seulement en raison de leur âpreté. Ils éclatèrent plus tôt qu'à Dornach et prirent des formes qui n'ont été observées ailleurs qu'avec un décalage de quatre ou cinq années. En un sens, on peut donc dire que la Société anthroposophique française servit de « champ d'expérimentation » aux êtres démoniaques.

Alice Sauerwein et Simonne Rihouët furent les principaux protagonistes de ces combats. Par un heureux concours de circonstances, certaines lettres dans lesquelles ces combats sont analysés de manière précise ont pu parvenir jusqu'à nous[396], ce qui va nous permettre de nous arrêter un instant sur un incident bien précis.

* * *

Dans une lettre datée du 2 novembre 1924, Alice Sauerwein informe Rudolf Steiner et Ita Wegman que Simonne Rihouët lui a fait parvenir un papier dans lequel elle lui annonce que sa revue, *La Science spirituelle*, ne portait plus désormais le sous-titre *Revue mensuelle*, mais *Revue mensuelle anthroposophique*, prétendument avec l'autorisation de ce dernier. Elle-même [Alice Sauerwein], n'aurait pas été consultée auparavant. Elle relate alors dans sa lettre deux incidents dans lesquels Simonne Rihouët s'est comportée d'une manière semblable.

Le premier de ces incidents eut lieu au printemps 1924,

lorsque Alice Sauerwein forma le projet de publier les *Nouvelles aux membres* (c'est-à-dire les pages de *Das Goetheanum* réservées aux membres de la Société anthroposophique) sous la forme d'un bulletin anthroposophique en langue française. Simonne Rihouët serait alors venue la trouver pour « s'opposer à cette publication qui, disait-elle, nuirait à sa revue. (...) L'attitude de Mlle Rihouët, les paroles et le ton qu'elle a employés à mon égard étaient si choquants que Mme Saulgeot dont elle s'était fait accompagner m'a écrit le lendemain une lettre d'excuse, quoiqu'elle ne fût pour rien dans cette protestation et me donnât entièrement raison. »

Comme elle l'explique dans sa lettre, Alice Sauerwein lui dit, au cours de cette même conversation, que *La Science spirituelle* était sa propriété personnelle [à Simonne Rihouët], qu'elle avait fondé cette revue sans demander de conseil à personne, et que, par conséquent, elle en était seule responsable. Alice Sauerwein lui dit qu'elle l'admirait d'avoir agi ainsi, et qu'elle avait toujours essayé de l'aider, mais que ses droits s'arrêtaient là. Et elle continue : « Chaque membre de la Société est libre comme elle de fonder demain une revue, moi comme les autres. »

D'après Alice Sauerwein, ce différend aurait été la preuve que Simonne Rihouët était consciente de contrecarrer ses projets en voulant fonder une sorte d'organe *officiel* de la Société anthroposophique. Comme toujours, Simonne Rihouët aurait agi comme elle l'entendait, sans se soucier de l'avis des personnes qui collaboraient à sa revue : « Elle les met devant le fait accompli comme elle le fait avec moi. » Puis Alice Sauerwein expliqua à quoi devait ressembler le bulletin qu'elle-même projetait d'éditer, concluant que « sa revue et le bulletin se compléteraient sans se nuire. »

Le deuxième incident concernait la publication puis la diffusion par Simonne Rihouët d'un résumé des trois conférences que Rudolf Steiner avait données à Paris lors de son séjour dans cette ville en mai 1924. Dans sa lettre, Alice Sauerwein rappelait à Rudolf Steiner qu'il s'était élevé contre de tels procédés lorsqu'elle en avait discuté avec lui à Londres durant l'été 1924. « Vous m'avez demandé si je voulais que vous disiez à Mlle Rihouët de ne rien faire sans me demander mon avis [et] je vous ai répondu que j'espérais que cela ne se reproduirait pas. Je voulais encore une fois essayer de faire confiance à Mlle Rihouët quoique depuis des années elle m'ait déjà créé bien des difficultés et qu'elle me traite dans le travail avec un manque d'égards complet. »

Et elle poursuivait, tirant argument de cette conversation : « Après ce que vous m'avez dit à Londres, il me paraît très difficile de croire que vous avez donné à Mlle Rihouët cette

autorisation [de transformer *La Science spirituelle* en un organe anthroposophique officiel – I. D.] sans lui dire de s'en référer à moi. Si vous l'avez fait, c'est que je n'ai plus votre confiance et j'attends que vous me le disiez. (...) Ce qui ne touche que moi me laisse tout à fait calme, mais je suis irréductible lorsqu'il s'agit du mouvement anthroposophique en France dont vous m'avez donné la responsabilité. (...) Vous savez ce qu'est pour moi l'anthroposophie ; je suis décidée à lui consacrer ce qui me reste de forces et de vie, mais je ne peux travailler que dans l'ordre, la confiance et l'harmonie ; ma santé ne peut pas supporter des heurts et des discussions continuelles. »

Malheureusement, nous ne connaissons de ces événements que la version d'Alice Sauerwein. Celle de Simonne Rihouët eût été, à n'en pas douter, tout autre. Mais examinons l'issue de cet incident. Quelques jours après avoir reçu la lettre d'Alice Sauerwein, Ita Wegman lui répondit que Rudolf Steiner, lequel ne quittait plus le lit depuis deux semaines (c'est-à-dire depuis le 24 octobre), lui faisait part de la chose suivante : « Il s'agit là d'un malentendu. Lorsqu'on lui a demandé s'il était d'accord pour que l'adjectif *anthroposophique* apparaisse dans le sous-titre de la revue, il a cru que vous étiez au courant et que vous aviez déjà donné votre *consentement* (...) Vous avez raison d'exiger qu'une chose aussi importante qu'une revue anthroposophique ne puisse être lancée sans que vous en soyez informée et sans votre assentiment. » Puis elle lui fit savoir qu'après s'être concertée avec Rudolf Steiner, elle avait écrit à Simonne Rihouët dans ce sens, ajoutant qu'elle regrettait de « l'y avoir autorisée sans s'être mieux renseignée » et qu'il appartenait maintenant à Alice Sauerwein et à Simonne Rihouët de réfléchir sur l'opportunité d'un tel sous-titre. Et elle précisait : « Quoi qu'il en soit, vous devez avoir voix au chapitre. Si ce différend ne peut être réglé, le Dr Steiner devra prendre d'autres mesures. »

Alice Sauerwein reçut cette lettre deux jours plus tard. La veille, le dimanche 9 novembre, le Groupe Saint-Michel s'était réuni pour la première fois. Conformément aux souhaits exprimés par Rudolf Steiner au mois de mai, l'objectif de ce groupe était de « devenir l'âme des réunions de tous les membres de la Société. » Jusqu'à cette date, il n'y avait pas eu, en effet, de réunions régulières des membres français, ce qui avait freiné le développement de l'anthroposophie en France[397].

Alice Sauerwein avait loué, pour cette première réunion, la salle des Propriétaires, boulevard Saint-Germain : « J'ai loué pour ces réunions la salle dans laquelle vous nous avez donné nos conférences pour les membres et qui est si liée à vous pour nous tous. » Elle avait également fait traduire les lettres de Rudolf Steiner sur Michaël dans le but d'en faire la lecture durant la réunion. Dans sa lettre, Alice Sauerwein confiait à Rudolf Steiner

que les propos qu’il lui avait tenus durant l’été, aussi bien en Angleterre qu’à Dornach, l’avait persuadée, par leur gravité, de prendre très au sérieux ses nouvelles responsabilités. Ainsi, avant la réunion du 9 novembre, elle avait prié les personnes désireuses de faire partie du groupe Saint-Michel de s’interroger en conscience sur leur capacité à prendre part à un travail régulier d’où toute forme d’égoïsme devait être bannie.

Cette première réunion fut un événement important, que ce soit pour Alice Sauerwein ou pour la Société anthroposophique nouvellement fondée en France. Mais ce jour-là encore, un incident bizarre se produisit : « À la fin de la réunion, alors que la plupart des membres étaient encore présents, Simonne Rihouët m’a priée de lui accorder un entretien, — ce qui était tout à fait impossible. Je lui ai proposé de venir chez moi, mais elle ma répondu qu’ayant reçu une lettre de vous [Ita Wegman], elle parlerait devant tous les membres au cours de cette réunion. Comme je n’avais encore rien reçu de vous, je n’ai pas pu l’en empêcher, et nous avons ainsi été témoins d’une scène pénible. À une exception près, personne ne souffla mot, et comme il était déjà tard, les gens sont partis pendant que Mlle Rihouët était encore en train de parler. » Qu’avait donc Simonne Rihouët de si important à communiquer ? Elle prétendit que Rudolf Steiner et Ita Wegman refusaient de prendre parti dans le différend qui l’opposait à Alice Sauerwein, leur laissant le soin de trouver un terrain d’entente. D’après cette dernière, Simonne Rihouët aurait « mal interprété » la lettre. Mais ne s’agissait-il réellement que d’une mauvaise interprétation ?

Le lecteur aura peut-être trouvé la description de ces conflits fastidieuse et embrouillée, comme il aura peut-être trouvé mesquins et confus les procédés et les motivations des intéressées. Mais les démons ont recours à des procédés mesquins lorsqu’ils poursuivent des objectifs ambitieux. Et le cours des événements a montré qu’ils étaient effectivement parvenus à leurs fins par ce moyen.

Dornach 8 november,

Chère mademoiselle Sauerwein,

Ihren Brief vom 8ten November hat der Doktor
empfangen. Er lässt Ihnen folgendes sagen:
„Es liegt hier wohl ein Missverständnis vor
da Er, als ihm gefragt wurde, ob er
nichts dagegen habe, dass zu dem Zeitschrift
noch das Wort Anthroposophy hinzu gefügt
würde, er der Meinung war, dass dieses
mit Ihrem Wissen und mit Ihrem Einverständnis geschah. Er fühlte sich zu krank
um weiter zu informieren.
Sie sind im Rechte zu verlangen, dass
etwas so wichtiges wie ein Anthroposophische
Revue nicht ohne Ihr Wissen und Ihr
Gutfinden in die Welt gesetzt werden kann."
Wir haben in dem Sinne auch schon an
mademoiselle Rihouet geschrieben, dass wir
es bedauern ihr die Erlaubnis gegeben zu
haben ohne besser informiert zu haben.
Wir hoffen, dass eine Klärung in die Sache
kommt, und dass Mad. Rihouet eingehend
mit Ihnen bespricht und dass Sie beide

dass genau soviele von dafür und viele dagegen spricht wo Ihre Zeitschrift den Namen Anthroposophie noch dazu trägt. Sie müssen das auf alle Fälle klar gestellt haben, Sie mitreden.
Das darf nicht getrennt werden das wird der Doktor [illegible] müssen.
Heute kam der Brief Ihres Bruders mit der Bitte um Zusendung von Photographien des neuen Goetheanums. Dies wird jetzt so bald als möglich durch uns geschehen.
Was die Gesundheit des Doktors betrifft, so kann ich Ihnen mitteilen, dass es wohl besser geht aber doch sehr langsam und dass jede Aufregung und körperliche Ermüdung von Übel ist.
Hoffentlich können Sie diesen Brief lesen.
Seien Sie freundlichst gegrüsst
Ihre I. Wegman.
Herzlichen Dank für die Zusendung des [illegible]! Wie geht es jetzt Ihrer Gesundheit?

Lettre d'Ita Wegman à Alice Sauerwein du 8 novembre 1924

(Cf. Annexe/Lettres et documents/Lettre n° 24)

27

Les êtres démoniaques dans l'histoire de l'humanité. L'« opposition interne » à Rudolf Steiner

La culture occidentale a vu naître, en particulier durant les dernières décennies du XXe siècle, une sorte de culte des démons. Le cinéma, la télévision, la publicité, ou encore l'industrie du jouet, ne sont jamais en panne d'idées lorsqu'il s'agit de mettre en scène des êtres démoniaques particulièrement effrayants et repoussants, ce qui témoigne à la fois d'une sensibilisation à ces entités et d'un accroissement considérable des légions démoniaques. Il faut savoir toutefois que l'idée que l'on se fait généralement du monde des démons, de même que les représentations véhiculées par les médias dans le but de nous distraire (!), sont très éloignées d'une compréhension réelle de ces entités selon la science de l'esprit.

Ce qu'on peut tout d'abord constater, c'est le glissement sémantique du mot lui-même. Alors que le mot grec *daimon* renvoie encore aux dieux et aux anges, la religion chrétienne fait du « démon » le principe satanique, l'antithèse de la divinité. Rudolf Steiner lui-même utilise le mot « démon » dans plusieurs sens différents. Les démons étant, dans leur essence même, intimement liés au « mal », il s'est exprimé à leur sujet tout au long de son œuvre, rendant compte, par la diversité de ses propos, de l'habileté qu'ont ces êtres à apparaître sous des formes différentes. Il est important de comprendre comment ces entités sont apparues, dans la mesure où leur « genèse » nous renseigne sur leur nature profonde. Comme nous le verrons, elles sont étroitement liées à l'humanité et à son devenir.

Dans ses conférences sur *L'Évolution cosmique du point de vue de la réalité intérieure* (Berlin, d'octobre à décembre 1911)[398], Rudolf Steiner a dressé de ces processus des images qui, lorsqu'on les laisse agir sur soi, libèrent des forces capables de percer les « secrets » des démons. – Le mal est apparu durant la phase d'évolution de la Terre que Rudolf Steiner nomme l'« ancien

Soleil ». À l’origine, il y eut le refus de certaines entités extrêmement élevées (des Chérubins, appelés également « dieux ») d’accepter la substance sacrificielle qui leur était apportée par les Trônes. C’est cette substance repoussée, non assimilée, qui permit à certaines entités de devenir autonomes et de s’écarter de l’ordre régulier et divin des choses. Ainsi naquit le « mal » luciférien et ahrimanien, dont les démons constituent l’une des formes possibles d’existence.

Le lien entre le « mal » et la *dimension temporelle* de l’humanisation cosmique est particulièrement intéressant à étudier. À travers leur renoncement, les chérubins se sont affranchis de la dimension temporelle contenue dans la fumée sacrificielle, ils se sont affranchis du « naître » et du « mourir », et ont ainsi créé l’« éternité ». Ainsi, cet encens du sacrifice auquel les chérubins ont renoncé, cet encens que le « mal » luciférien et ahrimanien s’est approprié, était avant tout du *temps rejeté*. Il faut considérer le « mal » comme quelque chose qui est resté à l’écart de l’évolution, quelque chose qui, dès le départ, avait une relation particulière au temps, une relation anormale. Mais ce renoncement des dieux n’a pas seulement permis l’apparition du mal, et ainsi de l’erreur, du mensonge, de la maladie et de la mort, il a aussi permis l’apparition de la liberté humaine. Les dieux se sont délibérément créé des « ennemis dans le cosmos », des ennemis sur lesquels ils ont perdu tout pouvoir et qui ne peuvent être perçus que par les humains, à travers les souffrances qu’ils leur font endurer. Seuls ces derniers sont capables de les reconnaître et de les libérer.

L’une des caractéristiques des serviteurs démoniaques d’Ahriman et de Lucifer est que, contrairement aux entités qui font partie du processus de développement normal de l’humanité, ils n’ont pas la faculté de développer un « moi » autonome(399). De ce fait, ils ne peuvent prendre une part active à leur propre évolution. Seul un nouveau « sacrifice », un sacrifice de connaissance apporté par les hommes cette fois, pourrait permettre à ces êtres « décapités » d’évoluer. Rudolf Steiner, s’exprimant sur la responsabilité de l’homme face au mal, responsabilité qui consiste à *reconnaître* ce dernier pour ce qu’il est, a dit la chose suivante : « C’est seulement en reconnaissant ces forces ahrimaniennes et démoniaques, en ayant conscience de leur présence, que notre rapport au monde spirituel peut être juste. Car les forces nuisibles ne peuvent nuire que si nous n’avons pas conscience de leur présence(400). »

L’heure est venue, aujourd’hui, d’entreprendre le travail de connaissance qui nous permettra de délivrer les démons, comme l’a souligné Rudolf Steiner dans sa conférence du 9 juin 1908(401). Plus tard, en effet, lorsque le corps éthérique et le corps physique ne seront plus aussi étroitement liés l’un à l’autre, le rapport de

l'homme aux entités démoniaques ne sera plus du tout le même. Seuls ceux qui, « dans cette incarnation, auront pris conscience de [leur] existence » pourront alors pénétrer certains mystères touchant à ces êtres. À l'avenir, la tâche de ces « hommes qui savent » consistera à « métamorphoser ces entités en *serviteurs d'une évolution en marche* ».

*   *   *

Les démons sont issus des forces non maîtrisées de l'âme. Ils résident dans le corps astral de l'homme – contrairement aux fantômes, qui résident dans le corps physique, et aux spectres, qui résident dans le corps éthérique[402] – avant de devenir indépendants du lieu où ils ont été conçus. Rudolf Steiner décrit de manière très précise les processus qui conduisent ces entités à « couper le cordon ». Les entités démoniaques peuvent prendre des formes très différentes, et c'est pourquoi les déclarations de Rudolf Steiner à leur sujet peuvent paraître peu cohérentes à première vue.

Dans ses conférences de Norrköping sur la *Morale théosophique*[403], il a fait allusion aux légions démoniaques qui sont apparues à la suite des déluges d'eau et de feu qui ont ravagé l'Atlantide. Au contact des mystères révélés, les Atlantes étaient tombés, pour la plupart d'entre eux, dans une sorte de décadence morale qui fut la cause de la destruction du continent atlantéen. Les « castes » inférieures de la population (c'est-à-dire celles qui étaient les moins développées) trouvèrent refuge en Europe, en Afrique et au Proche-Orient, contrairement à celles qui étaient les plus avancées spirituellement, lesquelles trouvèrent refuge en Inde. Cependant, certains groupes appartenant à une population avancée (celle des guerriers) s'établirent également en Europe. Ces groupes servirent en quelque sorte de guides aux membres des castes inférieures qui, peu à peu, se transformèrent et se purifièrent. En conséquence, un nombre croissant d'âmes eut la possibilité de s'incarner dans le corps des membres des castes supérieures, et un nombre croissant de corps, ceux de la descendance des membres des castes inférieures, cessa d'abriter une âme. Ces corps faibles et sans âme laissèrent cependant dans l'atmosphère spirituelle de l'Europe comme des relents de l'attitude immorale des anciens habitants de l'Atlantide, produits de décomposition et de putréfaction dont les démons firent leurs choux gras. Ces « démons de putréfaction » sont passés dans l'histoire : on leur doit les terribles épidémies qui, au Moyen Âge, décimèrent des populations entières.

Chaque époque possède ses propres démons, ceux-ci adaptant, en effet, leurs méthodes et leur stratégie aux tâches qui incombent à l'humanité à un moment précis. Ainsi, comme en témoignent certaines facettes du destin de Klingsor[404], les démons

qui nous poussent à nous livrer à toutes sortes d'excès charnels et psychiques correspondent, semble-t-il, aux conditions de développement de l'humanité de la quatrième ère culturelle postatlantéenne, cette ère au cours de laquelle s'est formée l'âme d'entendement ou de sensibilité de l'être humain. De nos jours, à une époque où l'humanité est en train de développer l'âme de conscience, c'est-à-dire le noyau du « moi », elle est exposée, outre aux dangers d'une immoralité due à une vie des sentiments débridée, à des tentations plus puissantes encore.

Faisant allusion au destin de Jeanne d'Arc, qui tint courageusement tête aux puissances lucifériennes, Rudolf Steiner donna à entendre que l'homme moderne, « en produisant sans cesse de nouvelles machines, construisait en fait autour de lui un monde de démons, un véritable enfer », puisque chaque fois que les pièces d'une machine sont assemblées entre elles, un « serviteur luciférien et ahrimanien » se lie à cette machine[405]. Mais Rudolf Steiner de poursuivre qu'il ne s'agissait pas simplement pour nous de nous élever contre le fait d'être « enchaînés à Ahriman », puisque cet enchaînement correspondait aux nécessités du développement à l'ère moderne, mais bien plutôt de *comprendre* et de *reconnaître* la nature démoniaque et ahrimanienne de cette situation créée par l'homme lui-même. Car l'homme d'aujourd'hui ne peut plus, comme aux temps où vivait la Pucelle, s'approcher de l'esprit en développant des « forces extrêmement intimes de révélation et de foi ». Il ne le peut qu'au travers d'une « spiritualisation des forces dont nous disposons depuis l'heure où nous nous levons jusqu'à celle où nous nous couchons, c'est-à-dire des forces de notre raison, de notre entendement et de notre compréhension. »

Comme le montrent les entités ahrimaniennes qui peuplent notre époque de machines, c'est avant tout sur le terreau de la vie des pensées que prospèrent aujourd'hui les démons. Les pensées « fausses et mensongères produisent des êtres démoniaques de la pire espèce, qui vont ensuite larder de coups le corps astral (...)[406]. » Parmi les méthodes les plus modernes destinées à engendrer des démons, il faut citer « *tout ce qui n'agit pas dans le sens d'un rapprochement de deux âmes libres qui se font face, ou il s'agit, non pas d'éveiller ce qui sommeille déjà dans l'âme de l'autre, mais de le persuader par la contrainte*. Dans tous ces cas, des forces agissent d'âme en âme, et ces forces influencent l'âme de telle manière que cela s'exprime durant la nuit dans le corps astral. Le corps astral reçoit des incrustations qui isolent des entités », les démons. « Ils ne seraient pas présents parmi nous sur cette terre si l'on n'y avait pas pratiqué, à tous les niveaux, *l'intolérance de la pensée, le viol de la pensée*[407]. »

Ces entités agissant toujours « dans la direction » dans laquelle « elles sont apparues[408] », elles font régresser dans

leur développement les personnes dont elles ont pris possession. Les démons du mensonge, en particulier, ces entités « terribles et délétères » qui peuvent prendre des dimensions énormes, travaillent dans ce sens[409]. Ces forces démoniaques retardataires se révèlent particulièrement dangereuses là où des hommes se lient à l'anthroposophie. Ne pas comprendre ce qui est éminemment nouveau par rapport aux anciens Mystères, c'est faire le contraire de ce qui était voulu par Rudolf Steiner. En d'autres termes : c'est seulement en travaillant sur ce qu'il a de plus intime que l'être humain, éclairé par le « moi lumineux et chaud[410] », parviendra à se libérer de toute tutelle intérieure et extérieure et que l'anthroposophie pourra être comprise dans son essence. À l'époque actuelle, recourir aux formes anciennes de Mystères, c'est-à-dire à des formes où l'homme se laisse guider par les dieux, c'est se livrer pieds et poings liés aux forces démoniaques et tomber dans le mysticisme, le dogmatisme et la manipulation. Seule une « spiritualisation du moi » – symbolisée par les « langues de feu » de la Pentecôte – peut donner aux hommes la force de s'élever au-dessus du monde des démons et libérer ainsi ces entités de leur « état de parasites »[411].

* * *

Après le Congrès de Noël, Rudolf Steiner a fait allusion à de très nombreuses reprises à l'« action des démons » au sein de la Société et du mouvement anthroposophiques. Il déclara ainsi à Paris, le 23 mai 1924[412], qu'il fallait s'attendre à ce que « des puissances ennemies, des puissances démoniaques, attaquent avec force le mouvement anthroposophique depuis la sphère spirituelle » dans le but d'étouffer dans l'œuf le « nouvel ésotérisme ». Dans sa dernière allocution, le 28 septembre 1924, à la veille de la Saint-Michel, il évoqua à nouveau la nécessité de vaincre les « forces démoniaques » avec la « force de Michaël » et la « volonté de Michaël »[413].

Mais plus encore que les ennemis extérieurs, c'est l'« opposition interne » au mouvement et à la société anthroposophiques qui était visée par ces paroles, cette opposition qui – les événements l'ont prouvé – refusait d'accepter les conclusions auxquelles il était parvenu à la suite de ses recherches karmiques[414]. Le 3 mai 1924, à l'occasion du discours qu'il prononça ce jour-là à la mémoire d'Édith Maryon[415], il déclara la chose suivante : « Naturellement, chez les personnes qui font partie du mouvement anthroposophique, des choses personnelles s'expriment. Mais laisser ces choses personnelles interférer avec les intérêts de la cause anthroposophique, c'est se montrer irresponsable vis-à-vis du monde spirituel. Il est clair que nous ne saurions nous réjouir d'avoir des adversaires aussi effroyables, mais ces adversaires doivent être traités par nous de la manière qui convient. Ce qui est bien plus terrible

encore, c'est de devoir porter jusqu'au monde spirituel le fruit du travail effectué au sein du mouvement anthroposophique alourdi des intérêts personnels de tel ou tel. Il serait bon que l'on réfléchisse à ces choses-là. »

« On ne peut pas lutter contre les démons, on peut seulement les priver de nourriture », aurait dit un jour Rudolf Steiner à Ita Wegman[416]. Cela signifie que nous devons nous efforcer de mettre entre parenthèses nos motifs personnels. L'ambition, la jalousie et le manque de sincérité doivent céder le pas à une vision des choses qui aille au-delà de nos intérêts particuliers. Il n'importe pas de savoir qui a accompli telle ou telle chose, du moment que la chose en question présente quelque intérêt. Les démons ne supportent pas l'humour, car l'humour est une forme artistique de la prise de conscience de soi qui permet à l'âme de se libérer de ce qui l'oppresse. Ils s'enfuient lorsque l'homme, fort de la connaissance qu'il a acquise courageusement de lui-même, cette connaissance qui lui permet de voir avec la même lucidité ses propres imperfections et celles des autres, s'oppose à eux.

* * *

Au cours de la querelle qui les a opposées, Alice Sauerwein et Simonne Rihouët-Coroze se sont comportées d'une manière susceptible d'attirer ce que Rudolf Steiner a appelé les « démons anti-michaéliques ». Une manière d'agir précipitée et irréfléchie basée sur l'ambition personnelle et sur une soif de pouvoir et de reconnaissance, un certain manque d'honnêteté de la part de Simonne Rihouët, ainsi que la peur d'Alice Sauerwein de ne pas être à la hauteur de sa tâche – la peur et l'angoisse étant les « portes de l'âme » par lesquelles s'engouffrent le plus volontiers les démons ! – mais aussi une « opposition intérieure » à Rudolf Steiner qui, dans sa décision de confier à Alice Sauerwein des responsabilités aussi importantes, n'a été ni compris ni accepté, tout cela témoigne de manières d'agir et de penser personnelles et subjectives.

Le moment auquel se sont produits ces incidents est également frappant. En effet, les premières dissensions importantes entre Alice Sauerwein et Simonne Rihouët ne coïncident pas seulement avec le début de la maladie de Rudolf Steiner, mais également avec la première réunion de la *Société Anthroposophique de France*, au cours de laquelle les indications de ce dernier concernant le renouveau de la vie anthroposophique dans ce pays devaient trouver un début de concrétisation.

C'est bien là le signe que les puissances auxquelles nous venons de faire allusion s'arrangent pour que les questions annexes et accessoires occupent tous les esprits, au détriment des

questions importantes. Les hommes ne disposant plus alors de toutes leurs facultés de jugement, les démons peuvent les manipuler à leur gré.

* * *

Le 9 novembre, date de la première réunion de la Société anthroposophique française refondée, cette réunion au cours de laquelle le germe des grands conflits futurs a été semé, est une date remarquable. Cette journée semble tristement placée sous le signe de l'action des démons, action dont les effets ne se faisaient pas uniquement sentir au sein de la Société Anthroposophique Universelle. Deux ans auparavant, en effet, le 9 novembre 1923, Adolf Hitler, qui n'était alors qu'un inconnu, avait tenté de renverser le gouvernement bavarois avec l'aide du général Ludendorff. Cette tentative de putsch, qui s'est finalement soldée par un échec, a tout de même permis à Hitler d'acquérir une certaine notoriété. Treize ans plus tard, le 9 novembre 1938, la Nuit de Cristal devait marquer le début des persécutions contre les juifs et annoncer les atrocités dont le régime nazi se rendit par la suite coupable.

* * *

Dans les derniers mois de sa vie, Rudolf Steiner, pour s'être lié corps et âme avec la Société anthroposophique et ses membres, devint la cible de violentes attaques de la part des démons. Une fois encore, Ita Wegman qui, pour ce qui est de lutter contre les démons, pouvait se prévaloir d'une certaine expérience – rappelons la remarque de Rudolf Steiner selon laquelle la personnalité d'Alexandre le Grand, dont on sait qu'elle était très liée à Ita Wegman(417), se serait vu confier, une fois désincarnée, l'importante mission de combattre l'« idole démoniaque » de Lord Bacon connue sous le nom de Bacon von Verulam (1561-1626)(418) – était à ses côtés pour l'aider à repousser ces attaques. Rudolf Steiner s'entretenait avec elle de l'action des démons au sein de la Société Anthroposophique Universelle et lui confiait ainsi des responsabilités tout à fait particulières.

Diverses indications données par Rudolf Steiner durant cette période sont parvenues jusqu'à nous par l'intermédiaire d'Ita Wegman. Le public a pu en prendre connaissance grâce à l'étude biographique qu'Emanuel Zeylmans van Emmichoven a consacrée récemment à cette dernière, mais elles gardent cependant un côté obscur pour qui ne travaille pas lui-même sur le sujet, un peu comme si un écran protecteur devait empêcher nos regards de percer leur mystère. Beaucoup de courage et de patience sont nécessaires à qui veut pénétrer plus avant dans ces questions. « J'étais au courant d'un grand nombre de ces menaces [démoniaques] mais je ne les ai comprises qu'en partie », devait noter Ita Wegman en

repensant à ces conversations. Car « tout comprendre serait si épouvantable (il pourrait en résulter une paralysie de l’âme) que la chose reste cachée pour moi[419]. »

« Tout comprendre », cela voudrait dire affronter le regard de la Méduse et risquer d’être transformé en pierre à la manière d’Atlas, qui n’avait pas pris la précaution de détourner ses regards lorsque Persée lui avait présenté la tête de celle-ci. Persée, plus prudent, avait quant à lui attendu qu’Athéna lui présente l’image de la Méduse reflétée par son bouclier pour la décapiter. Car c’est seulement par le truchement de ce miroir qu’est la pensée que nous pouvons supporter le regard des démons.

* * *

Les personnes qui se lient à l’impulsion spirituelle anthroposophique doivent faire tout ce qui est en leur pouvoir pour démasquer les démons et développer des « stratégies de combat » permettant de disperser les « ténèbres éternelles » qui sont leur royaume. Car plus que nulle part ailleurs, c’est au sein du mouvement et de la Société anthroposophiques que les attaques des démons risquent d’être les plus violentes, conformément à une loi occulte selon laquelle les démons sont les plus actifs là où ils ont le plus à craindre de voir jaillir la lumière. Nous devons donc faire preuve d’une vigilance de tous les instants, cultiver en nous une pensée critique et indépendante capable de faire la distinction entre nos propres zones d’ombre et celles du monde extérieur, avoir confiance en l’être humain et nous armer des forces de l’amour christique.

Avant de nous lancer dans la bataille, nous devons cultiver une forme de pensée affranchie des sentiments ordinaires et jaillie du noyau même de l’être humain – c’est-à-dire du moi – et essayer, par des efforts constants et soutenus, de mieux nous connaître nous-mêmes. Car les hommes doivent devenir des « intermédiaires » entre les dieux et les démons. Comme l’a écrit Ita Wegman, reprenant une indication que Rudolf Steiner lui avait donnée peu de temps après le Congrès de Noël : « Seuls les hommes peuvent arracher leurs secrets aux démons, ces démons qui empêchent Michaël d’accomplir son œuvre. Seuls les hommes peuvent connaître les secrets des démons. Les dieux attendent que les hommes leur révèlent ces secrets qu’ils sont seuls à pouvoir déchiffrer. En faisant aux dieux l’offrande des secrets qu’ils ont arrachés aux démons, les hommes rendent inopérants leurs agissements et permettent à la lumière spirituelle de resplendir à nouveau[420]. »

Les images d’une méditation donnée par Rudolf Steiner à Ita Wegman[421] nous éclairent mieux encore sur ce qu’est l’empire des démons :

Da, wo das Licht	*Là ou la lumière*
vor grünen Dämonen	*vacille devant les verts démons,*
erzittert	
und die lichtgeborenen	*là ou les forces primordiales*
Urweltkräfte	*nées de la lumière*
den ringenden Menschen	*annoncent aux hommes qui luttent*
die Rätsel verkünden,	*les énigmes que seuls ils sont capables*
die den Dämonen	*d'arracher aux démons*
nur von Menschen entlockt	*pour les apporter aux dieux –*
und zu Göttern –	
gebracht werden können,	
fand Seele die Seele,	*à cet endroit l'âme a trouvé l'âme*
um dereinst wartenden	*pour sacrifier aux dieux*
Göttern	*le secret des démons*
Dämonengeheimnis	*en un lieu obscur –*
zu opfern	
an finstrer Stätte –	
dass Licht werde,	*Que la lumière soit*
wo ohne dieses Tun	*où sans cet acte*
ewige Finsternis waltete.	*régneraient des ténèbres éternelles.*
Solche Stelle gibt es.	*Un tel endroit existe.*
Sie muss verschwinden.	*Il doit disparaître.*
Machtet dereinst sie	*Faites-le disparaître un jour.*
verschwinden.	
Sie spricht mahnend	*Ainsi parle le regard*
Michaels Blick.	*de Michaël.*

Les images qu'éveille en nous la couleur verte[422] peuvent nous mettre sur la voie de certains secrets gardés par les démons : les démons appartiennent au seuil qui sépare le monde spirituel du monde terrestre, qui sépare la mort de la vie ; ils appartiennent au monde de l'illusion, de la « maya ». Ils sont enchaînés à ce seuil et sont incapables de s'en libérer par leurs propres forces. – Il existe une certaine parenté entre les démons et certains tons de vert qui accompagnent les processus de mort et de décomposition. Les hommes doivent apprendre, s'ils veulent libérer les démons et apporter de la lumière au royaume des « ténèbres éternelles », à regarder la mort en face. Comme Jean et Marie, ils doivent apprendre à se tenir sous la croix du Christ. Car de même que le Mystère de Golgotha ne peut être expérimenté que sur la terre et reste inaccessible aux dieux, la révélation des secrets des démons est liée à l'humanité et à l'activité de connaissance des hommes, le lien particulier entre l'homme et le terrestre, entre l'homme et le physique, semblant être la condition la plus importante pour pouvoir connaître ces entités.

*   *   *

Comme nous l'avons indiqué, le premier conflit entre Alice

Sauerwein et Simonne Rihouët a éclaté au moment où la maladie de Rudolf Steiner s'est déclarée. Après le Congrès de Noël, les entités démoniaques attirées par les membres de la Société anthroposophique purent s'attaquer directement à Rudolf Steiner. Leurs attaques se renforcèrent au point qu'Ita Wegman, qui était médecin, déclara que son « corps physique [le corps physique de Rudolf Steiner] (...) n'était plus soumis à d'autres lois que celles de sa propre pesanteur, à d'autres lois que physiques[(423)] ». Les entités démoniaques pouvaient désormais pénétrer directement dans la substance matérielle de son corps.

On voit bien à quel point les êtres démoniaques sont liés à la maladie et à la mort. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'un nombre aussi important des personnes impliquées dans les combats de l'époque soient tombées gravement malades[(424)], ni que certaines d'entre elles, dont D. N. Dunlop, Alice Sauerwein, Elsa Prozor-Auzimour et Eugen Kolisko soient mortes prématurément. À la lumière de ce qui vient d'être dit, le destin et la mission particulière d'Ita Wegman, qui avait déjà été aux prises avec les démons avant de s'incarner, apparaissent sous un nouveau jour, de même que les arrière-plans de son exclusion de la Société Anthroposophique Universelle en 1935.

* * *

Si le numéro d'octobre de la revue La Science spirituelle porte bien le sous-titre *Revue mensuelle d'Anthroposophie*, comme Alice Sauerwein l'avait annoncé par lettre à Rudolf Steiner, il est le seul dans ce cas. Dans aucune des versions ultérieures du titre ou du sous-titre, Simonne Rihouët-Coroze n'emploie le mot « anthroposophie », pas plus d'ailleurs qu'elle ne l'emploie dans la revue *Triades*, qu'elle fonda en 1953. Malgré cela, cet incident avait ouvert une brèche importante dans les relations entre les deux femmes.

Alors qu'Alice Sauerwein, déstabilisée par ces querelles, était de moins en moins sûre d'être à la hauteur des responsabilités que lui avait confiées Rudolf Steiner, Simonne Rihouët était de plus en plus persuadée qu'elle était la mieux à même de mener à bien cette tâche. Car ces doutes d'Alice Sauerwein étaient en fait avant tout, comme le montrent clairement ses lettres à Rudolf Steiner, les doutes qu'elle éprouvait face à une Simonne Rihouët plus jeune, plus dynamique, plus cultivée et en meilleure santé qu'elle. Cette dernière savait d'ailleurs tirer habilement parti de cet état d'esprit d'Alice Sauerwein en la plaçant régulièrement devant le fait accompli.

L'intervention de Simonne Rihouët à la fin de la réunion du groupe Saint-Michel est particulièrement surprenante. En ne rapportant pas le contenu exact de la lettre d'Ita Wegman, elle

sema le doute et la confusion dans l'esprit des adeptes de Rudolf Steiner en France, lesquels se demandaient maintenant qui d'Alice Sauerwein ou de Simonne Rihouët bénéficiait de la confiance de Rudolf Steiner.

Le doute s'était immiscé et la confiance avait été trahie. Plus personne ne savait en quoi consistait sa tâche et en quoi consistait celle des autres. La lumière avait « vacillé » et les démons verts répandaient leur ombre. Cette confusion ne fit que s'accroître au fil des ans. Nous avons l'impression que Simonne Rihouët a franchi les limites de son domaine de responsabilité et empiété sur celui d'Alice Sauerwein, si bien qu'au bout du compte, elles n'étaient plus à leur place ni l'une ni l'autre. Les démons s'étaient arrangés pour livrer sur le terrain des intérêts personnels, de l'accessoire et du passé, c'est-à-dire sur un terrain où la victoire leur était (temporairement) acquise, une bataille qu'ils redoutaient de devoir livrer dans la sphère spirituelle.

28

La scission de la Société karma de groupe et développement de l'individualité

« En ce qui concerne les difficultés rencontrées au sein de la Société anthroposophique, je ne puis les considérer avec le même œil que les autres. On en parle trop, et en cela on les renforce (...) La Société agit toujours comme des "âmes-groupe", empêchant les individualités de se développer et d'être respectées. Dans ces questions, on n'a pas compris le Dr Steiner. »

Alice Sauerwein,
dans une lettre à Eugen Kolisko du 25 juillet 1928.

Le conflit qui opposait Alice Sauerwein à Simonne Rihouët s'inscrivait dans un contexte beaucoup plus large : les dissensions qui étaient apparues au sein de la Société anthroposophique durant les dernières années de la vie de Rudolf Steiner, en particulier à Dornach, s'étaient aggravées après sa mort dans des proportions que personne n'avait prévues. Il ne nous paraît pas nécessaire, compte tenu du nombre important d'ouvrages dans lesquels ces combats tiennent une place importante[(425)], de revenir en détail sur ce qui s'est passé à l'époque. Signalons cependant que les combats qui se sont déroulés en France faisaient écho à ceux qui déchiraient la Société Anthroposophique en général. Malgré les relations très amicales qu'Alice Sauerwein entretenait avec Marie von Sivers depuis leur rencontre en 1911, elle eut de plus en plus tendance, à mesure que les conflits gagnaient en intensité, à se tourner vers Ita Wegman et les personnes qui étaient proches de cette dernière, en conservant toutefois, comme nous le verrons par la suite, une certaine indépendance par rapport aux différents « clans ». Dans un premier temps, Marie von Sivers, qui possédait parfaitement la langue française, fut pour Alice Sauerwein (et pour un certain nombre d'autres personnes) comme une sorte de « pont » entre Rudolf

Steiner et elle. Les relations entre les deux femmes étaient empreintes d'une grande confiance, comme en témoignent les lettres qu'Alice Sauerwein adressait à Marie von Sivers, lettres qui comptent parmi les plus importantes que nous possédions d'elle. Dans les années 20, Alice Sauerwein prit cependant l'habitude de s'adresser directement à Rudolf Steiner, et son lien avec Ita Wegman se renforça de jour en jour. Sur l'une des rares photographies que nous possédions d'Alice Sauerwein, elle apparaît aux côtés de cette dernière, et l'on devine à leur manière de se comporter l'une envers l'autre qu'une complicité d'âme et d'esprit les unissait(426).

Alice Sauerwein est également devenue l'amie de personnes plus ou moins proches d'Ita Wegman, parmi lesquelles il faut citer Élisabeth Vreede, qui dirigeait la section de mathématiques et d'astronomie de l'Université libre pour la Science de l'esprit. Cette femme qui fit preuve d'un grand courage et d'une grande indépendance d'esprit durant les conflits qui déchirèrent la Société, garda jusqu'à sa mort un bon souvenir d'Alice Sauerwein. Dans la solitude de ses dernières années, il lui arrivait souvent d'évoquer son souvenir en des termes qui « caractérisaient son être avec finesse(427). » Alice Sauerwein a également noué des liens personnels avec Eugen Kolisko, qui a pris sa défense à plusieurs reprises, et avec sa femme Lilly, dont elle publia les travaux en français(428).

Tandis qu'Alice Sauerwein se tournait de plus en plus vers Ita Wegman et ses amis, les liens qu'avaient noués Simonne Rihouët et Marie Steiner continuaient de se resserrer. Les deux femmes collaboraient d'ailleurs étroitement depuis l'été 1926, comme on le verra par la suite.

* * *

Le comportement des personnes impliquées dans les différends qui éclatèrent immédiatement après la mort de Rudolf Steiner indique clairement que des démons étaient à l'œuvre(429). Les sympathies et antipathie personnelles prenaient le dessus, chacun avait tendance à surestimer ses propres forces et ses propres capacités et à sous-estimer celles des autres, et l'appétit de pouvoir justifiait les mensonges les plus criants. En lisant les comptes-rendus de l'époque(430), on s'aperçoit qu'ils fourmillent de détails sans intérêt, de petits riens qui, dans l'esprit obscurci des personnes qui se faisaient face, prenaient une importance démesurée, et passent en vitesse sur ce qui était réellement important. De temps en temps, certains tentaient bien, avec toute la force de leur personnalité, de ramener la discussion à l'essentiel, mais soit ils n'étaient pas compris, soit on parvenait à les détourner plus ou moins de leur but au dernier moment(431). Le Gœthéanum ressemblait à cette époque à une arène où

l’essentiel était de rendre coup pour coup.

* * *



Ita Wegman et Alice Sauerwein à Paris en 1924.

Depuis la parution du livre de Hans Peter van Manen intitulé *Christussucher und Michaelsdiener. Die karmischen Strömungen der anthmposophischen Bewegung* (« Chercheurs du Christ et serviteurs de Michael. Les courants karmiques à l'intérieur du mouvement anthroposophique », 1980), les anthroposophes considèrent généralement que les combats qui ont déchiré les adeptes de Rudolf Steiner après sa mort sont à mettre sur le compte du karma, le karma faisant presque uniquement référence, dans ce contexte, à la notion de passé, ce qui est une erreur. La biographie qu'Emanuel Zeylmans van Emmichoven a consacrée à Ita Wegman a apporté de nombreux éléments de réponse à cette question. Dans le premier tome de ce livre paru en 1990, l'auteur attribue cette opinion à une mauvaise interprétation d'une phrase de Rudolf Steiner rapportée par Ita Wegman (« Alors le karma régnera en maître... »), dans laquelle on a voulu voir, à tort, une allusion aux combats qui ont eu lieu *après* sa mort[432]. Même si nous ne plaçons pas cette pensée au centre de nos considérations (nous considérons, au contraire, qu'il existe des similitudes frappantes entre la maladie et la mort de Rudolf Steiner et les événements qui ont suivi cette mort), les déclarations d'Ita Wegman rassemblées par Zeylmans nous paraissent d'une importance capitale. Voici les propos de Rudolf Steiner tels que les a rapportés cette dernière à l'issue de l'entretien qu'elle eut avec lui : « 'Ces démons anti-michaéliques, dont font partie Klingsor et sa troupe, se sont déchaînés [après le Congrès de Noël], menaçant de faire valoir leurs droits si l'impulsion michaélique, qui avait pris un si bon départ, ne parvenait finalement pas à percer.' Pleine d'angoisse, je lui demandai alors ce qui se passerait dans ce cas. Il me répondit : 'Alors le karma régnera en maître...'[433] » Ita Wegman a plusieurs fois établi un rapport entre le karma et les êtres démoniaques. Ainsi, après avoir évoqué les démons qui font que le karma du passé se met en route, elle déclara que les réticences éprouvées, avant même le congrès de Noël, par plusieurs membres de la Société anthroposophique, à dévoiler certains « secrets karmiques », avaient engendré toute une « armée de démons » qui avait empêché que ces secrets soient, dans un premier temps, révélés, puis, après le congrès de Noël, qu'ils soient compris[434].

Comme nous l'avons signalé au début de ce chapitre, Hans Peter van Manen s'est surtout intéressé à la question de l'influence du karma (le karma du passé s'entend) sur les conflits qui ont éclaté au sein de la Société. Après avoir analysé en détail certaines conférences que Steiner donna en 1924, il tire les conclusions suivantes : « Rétrospectivement, il nous est facile de comprendre quelle a été l'action du karma à cette époque [c'est-à-dire après 1925]. Les disciples de Rudolf Steiner se sont de plus en plus séparés en deux camps. D'un certain point de vue, c'était inévitable (...) Ce qu'il y a par contre de véritablement tragique, c'est que ces querelles qui, si elles étaient en un sens

inévitables, n’étaient pas forcément déshonorantes, ont finalement dégénéré en sordides querelles d’intérêt.[435] »

Ces propos sont tirés d’une étude que Hans Peter van Manen a consacrée aux deux courants karmiques qui, selon Rudolf Steiner, sont sous-jacents au mouvement et à la Société anthroposophiques. Les personnes liées d’une manière ou d’une autre à l’anthroposophie ont tellement l’habitude d’entendre parler de ces courants, que ce soit sous l’appellation d’« âmes jeunes » et d’« âmes vieilles », de « platoniciens » et d’« aristotéliciens », de « courant du Graal » et de « courant d’Arthur », ou encore de « bergers » et de « rois », qu’elles ont tendance à imputer les querelles passées et présentes à l’existence de ces deux courants. C’est ce qui explique pourquoi van Manen croit pouvoir écrire que la scission de la Société en deux camps opposés était « d’un certain point de vue inévitable », et qu’il ne s’agissait pas de querelles « forcément déshonorantes ».

On peut d’emblée objecter à cela – et van Manen en a parfaitement conscience – qu’il est impossible que les clans qui se sont formés au sein de la Société soient l’émanation des deux courants décrits par Steiner en 1924, pour la bonne raison que les principaux représentants de l’un au moins de ces courants n’étaient pas encore incarnés à cette époque. D’où les incohérences qui ne tardent pas à apparaître pour peu que l’on se penche sur la biographie des différents protagonistes. Par contre, lorsqu’on met ces conflits en rapport avec l’action des démons, on aboutit à des conclusions beaucoup plus probantes.

En juillet 1928[436], Alice Sauerwein écrivait à Eugen Kolisko : « *La Société agit toujours comme des “âmes-groupe”, empêchant les individualités de se développer et d’être respectées. Dans ces questions, on n’a pas compris le Dr Steiner* » Cette pensée pourrait bien être la clé permettant de comprendre la nature des conflits qui ont éclaté après la mort de Steiner.

Le 6 février 1924, à l’occasion d’une conférence qu’il fit à Stuttgart[437], Rudolf Steiner a livré la clé permettant de comprendre la question qui nous préoccupe ici. Il décrivit les deux composantes du karma : le côté lunaire qui nous vient du passé, et le côté solaire qui nous éclaire depuis l’avenir. Les anciens guides de l’humanité qui, au moment de la séparation de la Lune d’avec la Terre, sont devenus des êtres lunaires tissent dans le corps astral de l’homme lorsqu’il s’incarne cette part de son « karma qu’il a en commun avec d’autres hommes[438]. » Ce karma de groupe a été consigné par les êtres lunaires dans les « grands livres du destin. En traversant la sphère lunaire, nous lisons ensemble [c’est-à-dire avec d’autres hommes] dans ces livres ce que nous apportons ensuite avec nous sur terre ». Alors que les anciens guides de l’humanité implantent, comme nous venons de le

voir, dans le *corps astral* de l'homme un *karma du passé*, les êtres solaires donnent à l'*organe du moi* humain le karma *futur*, le karma de ce qui n'est pas encore advenu. Car le destin de tout être humain est fait de nécessité (Lune) et de liberté (Soleil).

Tout ceci nous aide à comprendre pourquoi l'intérêt suscité à l'heure actuelle par les courants karmiques – certaines études récentes ont même été jusqu'à déceler douze courants à l'intérieur de la Société anthroposophique : 'cinq courants d'âmes jeunes et sept courants d'âmes vieilles'[(439)] – est en contradiction de principe avec les pistes de recherche que nous a laissées Rudolf Steiner[(440)]. Au lieu de s'intéresser au karma d'individualités, on s'intéresse au karma de groupes. Mais les groupes sont appelés à jouer un rôle de moins en moins important à mesure que l'humanité va s'individualiser. Plutôt que de s'intéresser à des groupes nés d'une nécessité karmique, il serait plus intéressant de porter ses regards sur l'élément individuel, sur l'élément porteur de liberté qui reste à développer.

Prévoyant les combats à venir, Rudolf Steiner avait signalé au cours d'une conférence qu'il donna un 6 février, le 6 février de l'année 1923 à Stuttgart[(441)], à quel point la Société anthroposophique avait eu a souffrir du fait que l'on n'ait pas accordé plus d'attention à sa *Philosophie de la liberté*, qu'on l'ait lue comme on lit n'importe quel livre. « À travers ce détour par la Société anthroposophique, l'anthroposophie ne pourra être alors que totalement incomprise par le monde ! Il ne pourra en résulter que conflit sur conflit », s'exclama-t-il. Après sa mort, il devint clair que la Société anthroposophique n'était pas composée en majorité d'individus autonomes, mais d'individus agissant en fonction du groupe. Il suffit de lire les procès-verbaux de réunions pris en sténo par Lilly Kolisko pour se rendre compte à quel point les opinions étaient alors tranchées et combien rares étaient les personnes qui parvenaient à garder leur indépendance d'esprit. Une sorte d'*âme-groupe* liée à des formes anciennes du développement de l'humanité se mettait en travers de ce que Steiner a appelé, faisant référence au développement futur de l'humanité, *le moi christianisé*[(442)].

L'assemblée générale qui se tint à Dornach le 6 février 1926 – à nouveau un 6 février ! –, n'entraîna pas, comme l'avait craint Lilly Kolisko, l'éclatement de la Société anthroposophique[(443)] (celui-ci ne devait se produire que neuf ans plus tard), mais il apparut très clairement dès cette époque que les personnes qui prirent part à cette assemblée n'agissaient pas selon les principes moraux dont parle Rudolf Steiner dans sa *Philosophie de la Liberté*. Au chapitre 9 de cet ouvrage on peut lire : « La différence entre moi et mon prochain ne réside absolument pas en ce que nous vivons dans deux mondes d'esprit absolument différents, mais en ce qu'il reçoit du monde d'idées qui nous est

commun d’autres intuitions que moi. Il veut déployer la vie de *ses* intuitions, moi celle des *miennes*. Si nous puisons tous deux réellement à l’idée et que nous ne suivons aucune impulsion extérieure (physique ou spirituelle), nous ne pouvons que nous rencontrer dans la même aspiration, dans les mêmes intentions. Une incompréhension morale, un heurt est exclu entre des êtres moralement *libres*. Seul l’être moralement non libre qui suit l’instinct de la nature ou un commandement du devoir reçu de l’extérieur repousse son semblable quand il ne suit pas le même instinct ou le même commandement. *Vivre* dans l’amour de l’agir et *laisser vivre* dans la compréhension du vouloir d’autrui est la maxime fondamentale des *hommes libres*. »

Hélas, ce n’étaient pas des hommes libres qui se faisaient face au sein de la Société anthroposophique, mais des hommes aveuglés par la méfiance, la jalousie et la soif de pouvoir, des hommes qui, par habitude ou par sympathie, abondaient dans le sens de l’un ou de l’autre, jugeant et condamnant sans connaissance réelle des tenants et des aboutissants. Or, lorsque des groupes entiers de personnes abdiquent leur libre arbitre et adhèrent aveuglément à des opinions toutes faites – que l’on songe aux foules galvanisées par le nationalisme en temps de guerre –, c’est toujours au profit d’entités qui s’empressent de combler à leur manière, c’est-à-dire dans un sens contraire au développement du moi humain, le vide spirituel qui se produit alors.

Comme on l’a vu, les démons travaillent avec *les forces astrales non purifées* de l’homme. Ils rendent le corps astral plus réceptif, nous semble-t-il, aux phénomènes liés à l’âme-groupe, phénomènes qui, nous l’avons montré, appartiennent au passé. Là où règnent l’ambition, l’envie, la vanité ou encore la cupidité, c’est-à-dire là où, d’une certaine manière « ce ne sont pas des âmes libres qui se font face, mais des hommes qui, au lieu de faire en sorte d’éveiller ce qui sommeille déjà en l’autre, essaient de le persuader de force[444] », on peut être sûr que des forces démoniaques sont à l’œuvre.

Pour résumer, on peut dire que les manifestations du karma qui se sont produites durant les combats qui ont déchiré la Société anthroposophique n’ont pas été la cause de ces combats mais bien plutôt l’une de leurs *conséquences*, la cause réelle étant que le principe de liberté reposant sur la réflexion et l’action individuelles n’a pas été appliqué, alors qu’il aurait seul permis de combattre l’égoïsme ancré au fond de l’âme humaine. La composante solaire du karma, cette composante liée au moi de l’être humain, n’ayant pas été saisie, la balance a finalement penché en faveur de la composante lunaire de la destinée ancrée dans le corps astral non purifié.

* * *

Ces dernières années, plusieurs auteurs ont étudié en détail ces conflits dans le but de les porter à notre conscience[445]. Nous nous contenterons, pour notre part, de brosser un tableau succinct des points litigieux qui, à partir de 1925-1926, ont conduit à une polarisation extrêmement forte au sein de la Société anthroposophique.

Les avis étaient très partagés, après la mort de Rudolf Steiner, sur la place à accorder au « comité ésotérique » qu'il avait mis en place. Les uns, à la tête desquels se trouvait Marie Steiner, reconnaissaient que le comité directeur, ainsi que la structure même de la Société anthroposophique, devaient être réformés[446], ceci afin d'empêcher que les personnes qui se trouvaient désormais à la place de Rudolf Steiner ne se croient investies des mêmes prérogatives que lui. Les autres considéraient, ce qui est compréhensible compte tenu du contexte de l'époque, que le comité ésotérique devait poursuivre ses travaux, Rudolf Steiner pouvant intervenir directement dans le cours des événements même après sa mort. Ces personnes avaient tout particulièrement à cœur de préserver l'*intégrité* du comité directeur, considérant qu'il ne pourrait être à la hauteur de sa tâche que si l'on permettait aux cinq membres qui le composaient de continuer à collaborer ensemble de manière créative.

Comme on peut le voir, les deux points de vue étaient justifiés. Pourtant, malgré l'importance de cette question pour l'avenir de la Société anthroposophique, il n'a pas été possible de trouver un terrain d'entente. La méfiance, la jalousie, la peur et même l'appétit de pouvoir ont pris le dessus, contribuant à séparer les esprits en deux groupes antagonistes.

En décembre 1926, quatre-vingt-dix-huit personnes, originaires de divers pays et connues pour leur engagement dans le mouvement anthroposophique, ont apposé leur signature au bas d'un *Manifeste* dont le contenu prouve qu'elles avaient clairement conscience de ces dangers. Ainsi, on peut lire dans ce *Manifeste* remis à Albert Steffen le 10 décembre 1926[447] : « Le Dr Steiner nous a laissé à sa mort un comité directeur qu'il a désigné avec insistance et à plusieurs reprises comme étant un comité ésotérique. Nous sommes intimement convaincus que le Dr Steiner pourra continuer à agir dans cette Société si elle est dirigée par ce Comité dans son entier (...) Compte tenu du nombre de ses adversaires, nous considérons la situation de la Société Anthroposophique Universelle, après la mort du Dr Steiner, comme extrêmement préoccupante. La Société ne pourra continuer à exister que si chacun de ses membres prend conscience de ses responsabilités et fait tout ce qui est en son pouvoir pour *empêcher que des clans ne se forment. Nous devons dépasser la méfiance et tenter d'agir pour le bien commun*. La Société doit

rester l'organe humain de l'œuvre spirituelle de Rudolf Steiner et offrir à ce dernier la possibilité de nous conduire d'une main sûre. Nous sommes conscients cependant que de telles paroles ne prendront tout leur sens que si ce qu'a dit le Dr Steiner reste valable, à savoir : 'Il suffira, après ma mort, que deux personnes désintéressées veuillent réellement le bien de notre cause pour que j'aie la possibilité d'agir.' » Ce *Manifeste* signé par de nombreux anthroposophes de renom comporte également la signature de trois membres français : Alice et Jules Sauerwein et Elsa Prozor-Auzimour.

La position d'Alice Sauerwein, qui s'est intéressée au Comité ésotérique dès sa mise sur pied et a même eu des entretiens à ce sujet avec Rudolf Steiner(448), s'explique par le fait qu'elle était intimement persuadée que ce dernier était capable d'intervenir directement dans les processus actuels, et que cette conviction était devenue le centre de sa démarche spirituelle. Pleine d'assurance, elle écrivit dans le numéro de — janvier 1926 du *Gœthéanum* que « le Dr Steiner n'était plus avec nous sur le plan physique », mais qu'elle était persuadée « qu'il ne dépendait que de nous de suivre ses indications avec la même assurance qu'a l'époque où il nous recevait dans son atelier de sa manière noble et familière (...)(449). » En décembre 1930, peu avant son exclusion de la Société, elle écrivait encore à Albert Steffen que Rudolf Steiner, bien qu'il eût choisi lui-même ses collaborateurs de l'Université de la Science de l'Esprit, « n'avait pas choisi de successeur et qu'il restait ainsi à la tête de celle-ci. Cette question ne saurait faire pour nous l'objet de discussions(450). » Ces mots sans équivoque d'Alice Sauerwein qui, d'une certaine manière, peuvent paraître empreints d'un mysticisme outrancier voire d'une certaine dose de présomption, laissent deviner le fossé qui s'était creusé entre les membres de la Société anthroposophique.

* * *

Entre le 23 et le 25 mai 1925, presque un an jour pour jour après la dernière visite de Rudolf Steiner à Paris, une nouvelle assemblée générale de la *Société Anthroposophique de France* se tint dans cette ville. Alice Sauerwein y avait convié Ita Wegman et Marie Steiner(451), mais cette dernière ayant été empêchée, elle fut remplacée par Élisabeth Vreede. De toute évidence, on s'était arrangé pour que cette assemblée se déroule dans des conditions identiques à celles de l'année précédente, c'est-à-dire pratiquement à la même date et au même endroit, Alice Sauerwein ayant loué cette fois encore la salle des Propriétaires. Les membres qui le souhaitaient purent s'exprimer(452), puis Ita Wegman, Eugen Kolisko et Élisabeth Vreede donnèrent des conférences. Pour finir, les médecins présents visitèrent l'école d'eurythmie dirigée par Simonne Rihouët, comme ils l'avaient fait l'année

précédente. Mais ce qui fit le plus sensation, c’est la décision d’Ita Wegman de donner une première leçon de classe ésotérique à Paris.

Par le passé, cette dernière avait déjà tenté de reprendre le travail de la classe, travail qui avait été interrompu à l’initiative d’autres membres du comité directeur, en particulier Marie Steiner et Albert Steffen. C’est finalement le 25 mai, à Paris, qu’elle fit une première lecture depuis la mort de Rudolf Steiner, notamment parce qu’elle savait que beaucoup de ses « amis parisiens » étaient très réceptifs à ce genre de travail ésotérique. Le vif intérêt d’Alice Sauerwein, qui avait reconnu le rôle particulier d’Ita Wegman dans la mise sur pied de cette école ésotérique, est à l’origine de la confiance que les Parisiens accordaient à celle-ci. Pourtant, ces lectures lui valurent de féroces attaques que la division de la Société accentua encore[(453)].

* * *

Les conflits les plus violents et les plus durables que connut la Société anthroposophique sont ceux qui éclatèrent autour de la question des droits relatifs à l’œuvre de Rudolf Steiner. Dans les années cinquante, ils n’avaient encore rien perdu de leur âpreté. Depuis l’assemblée générale du 6 février 1926, les querelles concernant la succession étaient la source de conflits dans lesquels l’immaturité, le manque de tact et la susceptibilité tenaient les premiers rôles. Cette dispute autour du testament de Rudolf Steiner est venue s’ajouter aux différends qui couvaient depuis longtemps entre Alice Sauerwein et Simonne Rihouët et qui prirent alors des proportions beaucoup plus importantes.

Les premières années, Alice Sauerwein ne remit pas en cause les dispositions testamentaires de Rudolf Steiner datant de 1915. Au contraire, elle s’en tint longtemps à ce qu’elle avait déclaré dans sa lettre circulaire de juillet 1923, à savoir que les livres et les conférences de ce dernier n’étaient pas la propriété de la Société anthroposophique, mais une « propriété littéraire » et privée qui se trouvait entre les mains de Marie Steiner. Jusqu’en 1927, personne n’avait remis en cause les droits qu’elle détenait sur l’impression des œuvres et des conférences de Steiner en langue française, comme elle l’écrivit au comité directeur de Dornach dans une lettre datée du 7 mars 1931 : « Mais soudain, sous une influence venant de l’étranger, Mme Steiner a changé de comportement et remis en question l’exclusivité de mes droits. Je pensais devoir maintenir le principe de contrôle voulu par le Dr Steiner, afin d’empêcher que des textes erronés [c’est-à-dire de mauvaises traductions – I. D.] n’entraînent une mauvaise interprétation d’œuvres rendues accessibles au public[(454)]. »

Comme il a été dit, Alice Sauerwein éprouvait, dans la

question des droits de traduction et de publication, une responsabilité toute particulière vis-à-vis de Rudolf Steiner, et elle craignait de ne plus pouvoir être à la hauteur de cette responsabilité au vu des événements de l'époque. Elle se sentait de plus en plus incomprise des uns et des autres, et mal jugée[(455)], de sorte qu'elle écrivit à Eugen Kolisko ces mots déjà cités : « La Société agit toujours comme des 'âmes-groupe', empêchant les individualités de se développer, empêchant les individualités d'être respectées. » Cette force de caractère d'Alice Sauerwein qui lui permettait d'agir indépendamment des « opinions de groupe », c'est-à-dire exclusivement selon ses propres convictions, allait apparaître très clairement à l'occasion des conflits. Contrairement à une opinion couramment répandue à son sujet, elle ne remettait pas en question le testament de Rudolf Steiner, mais se battait contre ceux qui considéraient que les dispositions que Rudolf Steiner avaient prises à son sujet n'avaient pas de valeur par elles-mêmes. De même que Marie Steiner était responsable de la publication des œuvres en allemand, elle se considérait, pour s'être mise d'accord à ce sujet avec celle-ci, comme responsable de la publication des livres et des conférences en français. Toutes deux avaient été désignées directement par Rudolf Steiner, et de même qu'elle reconnaissait le rôle central de Marie Steiner, elle n'acceptait pas que son rôle, en France, soit remis en question.

Pourtant, dans le numéro de l'hiver 1926-1927 de *La Science spirituelle*, parut la première publication d'une conférence de Steiner précédée d'une note indiquant que cette traduction avait été autorisée. Cependant, cette autorisation n'émanait pas d'Alice Sauerwein mais de Marie Steiner. Il faut dire qu'à la suite des changements profonds qui étaient intervenus dans sa vie en 1926, Simonne Rihouët désirait plus que jamais posséder les droits de traduction et de publication pour la France des œuvres et des conférences de Rudolf Steiner. Atteinte de tuberculose, elle ne put, en effet, persévérer dans la voie qu'elle s'était tracée et devenir eurythmiste. Mais comme le fit remarquer Henriette Bideau dans son article nécrologique : « [Cet] obstacle apparent est pour elle l'occasion (...) de mieux se consacrer au travail pressant de la diffusion de l'enseignement [de Rudolf Steiner] par la parole et par l'imprimé.[(456)] » La maladie de Simonne Rihouët et le fait qu'elle ait dû abandonner l'eurythmie ont compté, en effet, pour beaucoup dans les conflits qui ont éclaté à partir de 1926, dans la mesure où cette dernière devait désormais trouver un nouveau terrain d'activité.

En mai 1926, la troupe d'eurythmie dirigée par Marie Steiner donna une série de représentations à Paris[(457)]. À cette occasion, Marie Steiner eut des contacts très fréquents avec Simonne Rihouët, ce qui leur permit de se mettre d'accord sur la publication des œuvres de Steiner en français. Mais Simonne

Rihouët ne s'en tint pas là ; elle prit de plus en plus l'habitude de considérer l'organisation de l'anthroposophie en France comme une affaire personnelle. Le 16 janvier 1927, elle fonda avec d'autres – dont Paul Coroze qui, comme le père de Simonne Rihouët, était avocat et allait devenir son mari en 1929 – *une Association pour les Amis de l'Eurythmie*(458) qui fut rebaptisée *Les Amis de l'École Rudolf Steiner* le 11 décembre 1927. Cette association avait pour but « d'aider le développement du travail anthroposophique en France, sous la forme qu'il revêt avec l'Ecole Rudolf Steiner(459). » Elle comprenait deux « sections » : la section *Eurythmie* et la section *Science Spirituelle*, à laquelle appartenait la revue du même nom, ainsi qu'une bibliothèque. Diverses réunions avaient lieu régulièrement dans le cadre de l'association. Les buts que s'était fixés cette « école » qui, il faut le souligner, n'était pas une école Waldorf et n'avait pas non plus pour vocation la fondation d'une école Waldorf, était de faire connaître l'« enseignement de Rudolf Steiner ».

Dès les premiers temps, c'est-à-dire dès juillet 1926, Marie Steiner fut la présidente d'honneur(460) et la protectrice de cette association, et il est tout à fait surprenant que Simonne Rihouët ait oublié de mentionner ce « détail » extrêmement important dans son livre *L'Anthroposophie en France*. Ni l'association *Les Amis de l'École Rudolf Steiner* ni le soutien constant de Marie Steiner, qui permit à l'association de louer une salle beaucoup plus vaste à l'automne 1927(461), n'apparaissent dans les pages de ce livre. Et jusqu'en 1931, c'est-à-dire jusqu'à la fondation de la *Section française de la Société Anthroposophique Universelle*, dont le secrétaire général n'était autre que Simonne Rihouët-Coroze, l'influence de cette association s'accrut considérablement. À partir de 1927, une assemblée générale eut lieu tous les ans et des branches se constituèrent dans d'autres endroits, notamment à Strasbourg(462).

C'est une véritable « entreprise concurrente » à la *Société Anthroposophique de France* qui avait été fondée là, une entreprise qui poussait chaque jour un peu plus la société fondée par Rudolf Steiner dans ses retranchements.

29

Elsa Prozor-Auzimour

Durant les années qui suivirent la mort de Rudolf Steiner, lorsqu'on prit conscience des « difficultés insurmontables [qui] s'opposaient à une œuvre comme la sienne » (Jules Sauerwein[463]), et alors que la Société anthroposophique se scindait chaque jour un peu plus en deux camps opposés, certaines personnes qui, jusque-là, n'avaient pas été particulièrement liées à Alice Sauerwein se rapprochèrent d'elle. Parmi elles se trouvait une femme d'une quarantaine d'années qui, de toute évidence, percevait plus clairement que beaucoup d'autres ce qui était réellement en jeu à l'époque. Cette femme s'appelait Elsa Prozor-Auzimour.

Quelques jours après sa disparition, survenue le 18 juillet 1935, Jules Sauerwein, qui l'avait bien connue, envoya à son mari, Jules-Constant Auzimour, une lettre dans laquelle il fait allusion aux arrière-plans de cette mort prématurée : « Il n'y a pas eu de femme plus admirable, à ma connaissance, c'est pourquoi le destin incompréhensible et singulier qui abrège son existence terrestre ne saurait s'expliquer que par un destin plus haut encore et dépassant les limites de notre monde. Un jour, vous aurez sans doute, dans une illumination de votre conscience, l'interprétation de ce sort cruel qui vous frappe[464]. »

Elsa Prozor-Auzimour, qui était une personne « d'un niveau spirituel et intellectuel rare » (Jules Sauerwein dans la même lettre), semble faire partie, en effet, de ces individualités qui se sont liées à Rudolf Steiner et à l'anthroposophie au début du siècle dans le but d'agir dans les temps *futurs*. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que, de son vivant, elle soit plutôt restée dans l'ombre. Vers la fin de sa vie, elle était devenue une amie intime d'Alice Sauerwein et le témoin de ses souffrances et de ses combats. Pour autant, elle conserva toujours une grande indépendance d'esprit. Seules quelques rares traces de ce lien sont parvenues jusqu'à nous, mais elles sont très évocatrices.

Fille de diplomate, Elsa Prozor a été ballottée de pays en pays jusqu'au jour où elle a épousé le Dr Jules-Constant Auzimour et s'est enfin fixée à Paris, probablement après la fin de la

Première Guerre mondiale. Il semble que ce soit à partir de ce moment qu'elle s'est liée à Alice et Jules Sauerwein, sa meilleure amie ayant été jusque-là Alice Bellecroix. Elle était l'un des principaux traducteurs des œuvres de Rudolf Steiner en français, même si la plupart de ses traductions n'ont jamais été publiées et furent réservées à un petit cercle de lecteurs. Pour le compte des *Éditions Alice Sauerwein*, elle a traduit *Théosophie, un chemin de connaissance de l'homme par lui-même* et les conférences de 1923 intitulées *Introduction à l'anthroposophie*. En 1926, elle apposa sa signature au bas du *Manifeste* dont il a été précédemment question, et nous connaissons une lettre de sa plume datant de 1931[465], dans laquelle elle évoque les arrière-plans des conflits qui ont conduit à l'exclusion d'Alice Sauerwein. Elle y déclare que cette exclusion allait, selon elle, à l'encontre des intentions de Rudolf Steiner.

Elsa Prozor-Auzimour est décédée quelques années seulement après que la direction de Dornach eut cessé de reconnaître la *Société Anthroposophique de France*. Son destin qui, comme l'a souligné Jules Sauerwein, reste aussi énigmatique qu'unique, l'a mise au contact des grands courants culturels de son époque, au contact de personnes et d'événements face auxquels son attitude fut plutôt celle d'une « contemplative ». Ses origines illustres lui ont permis de fréquenter les célébrités de son époque, mais elle n'en est pas devenue pour autant une mondaine, la richesse de sa vie intérieure l'ayant très tôt conduite vers l'anthroposophie de Rudolf Steiner. Pas plus qu'Alice ou Jules Sauerwein elle n'est passée à la postérité, ce qui justifie que nous nous arrêtions un instant sur les principales étapes de sa vie.

* * *

Elsa Prozor-Auzimour était issue de la haute noblesse européenne, et plus précisément de la noblesse du nord de l'Europe. Aucun sang français ne coulait dans les veines de ses illustres ancêtres. Si ses parents se sont installés en France, c'est en grande partie, semble-t-il, en raison de l'éducation française qu'avait reçue son père, le comte Maurice Prozor (1849-1928).

Ce dernier, une personnalité très en vue à son époque, était le rejeton d'une vieille famille aristocratique de Lituanie[466], ce pays des bords de la Baltique qui, au cours des siècles, n'a cessé d'être l'objet des convoitises russes et polonaises. Sa mère s'étant noyée dans le Niémen lorsqu'il avait trois ans, il a été élevé par ses grands-parents, lesquels, haïssant les Russes et le régime tsariste et idolâtrant Napoléon pour avoir libéré la Pologne du joug russe, lui firent donner une éducation française. Mais à l'époque, la Lituanie était sous domination russe et Maurice Prozor, malgré cette éducation française, décida d'entrer

au service du tsar et d'embrasser la carrière diplomatique. Ce choix qui, à première vue, semble le lier plus fortement à la Russie, le mit au contraire en contact avec d'autres peuples et d'autres langues, ses fonctions le contraignant à changer régulièrement de pays de résidence. Indiscutablement, le comte Prozor qui, alors qu'il était encore jeune homme, parlait déjà couramment l'italien, le polonais, le russe et l'allemand était, de par ses origines et ses penchants naturels, ce qu'il est convenu d'appeler une « âme sans patrie ».

Vers l'âge de vingt ans, on l'envoya étudier en France, au célèbre prytanée militaire de La Flèche, puis en Allemagne, à l'université de Göttingen. C'est à Stockholm, durant sa première mission diplomatique, qu'il rencontra Marthe Bonde (1855-1931), sa future femme. Cette dernière était la descendante de l'une des plus anciennes familles suédoises, famille qui, outre un nombre impressionnant de conseillers auliques, de trésoriers de la couronne, d'amiraux et d'archevêques, compte parmi ses rangs un roi de Suède, Karl Knutson Bonde, qui régna sur ce pays au XVe siècle.

Marthe Bonde initia son futur mari aux langues du nord de l'Europe et lui fit découvrir l'œuvre d'Henrik Ibsen (1828-1906). C'est à ce dernier que le comte Prozor dut sa renommée future. Ce diplomate au service du tsar né en Lituanie russe et marié à une Suédoise traduisit, en effet, avec beaucoup de bonheur les drames du Norvégien Ibsen en français(467). La facilité avec laquelle il parvenait à s'immerger dans les langues étrangères et à passer de l'une à l'autre a quelque chose de tout à fait exceptionnel. Il eut la chance de rencontrer le célèbre dramaturge, son aîné de vingt ans, et « une confiance et une compréhension réciproques, telles qu'elles n'existent qu'entre amis(468) » finit par s'établir entre eux. De cette confiance et de cette compréhension devaient naître les traductions des drames d'Ibsen qui, pendant des décennies, allaient « révolutionner » la vie théâtrale parisienne.

À n'en pas douter, c'est cette capacité à servir d'intermédiaires qui allait projeter les Prozor sous les feux de la rampe et les mettre en relation avec certaines personnalités importantes du monde culturel, artistique et politique de leur époque. La manière de vivre peu conventionnelle et parfois même franchement originale des parents d'Elsa Prozor, leur passion pour la littérature, le théâtre et la philosophie, devaient fortement marquer son caractère et faire naître en elle une forme particulière de sensibilité.

Deuxième enfant de la famille, elle est née à Lisbonne le 23 mai 1887(469). Contraints de changer constamment de pays au gré des mutations de leur père, les enfants Prozor n'ont pas été scolarisés. Elsa, sa sœur aînée Greta, qui allait devenir une

actrice célèbre, et son frère Maurice-Édouard, qui serait plus tard écrivain et poète[470], ont été instruits par des précepteurs. L'enfance d'Elsa s'est déroulée en Suisse, à Saint-Pétersbourg et au Brésil. Au consulat russe de Genève, où ils vécurent plusieurs années, les Prozor recevaient régulièrement la visite d'artistes célèbres, parmi lesquels il faut citer l'écrivain suisse Édouard Rod, le peintre Ferdinand Hodler, le sculpteur Auguste de Niederhausen et le Français Aurélien Lugné-Poe[471], qui dirigeait un théâtre et était le fondateur de différents journaux.

D'une nature calme et mélancolique, portée vers l'observation, Elsa Prozor se tenait un peu à l'écart de cette famille où le théâtre prenait tant de place. Car outre le fait que le succès remporté à Paris comme à Genève par les pièces d'Ibsen attirait dans la maison paternelle toutes sortes de gens de théâtre et de bohèmes, les Prozor, qui avaient l'art « de ne rien faire comme les autres[472] », avaient incontestablement en eux quelque chose de théâtral. Ainsi la mère d'Elsa, qui avait pourtant été élevée dans la plus pure tradition luthérienne, avait l'habitude de recevoir chez elle, drapée pour l'occasion dans un magnifique sari, quelques-uns des théosophes les plus excentriques de l'époque, dont Annie Besant qui, à plusieurs reprises, donna des conférences. Devenue une adepte de la théosophie au début du siècle, elle avait fondé à Nice une loge fortement influencée par le bouddhisme, la Loge Agnis.

Elsa Prozor, quant à elle, se sentait très liée, malgré l'éloignement géographique, à la culture et à la sensibilité scandinaves, chérissant tout particulièrement le monde mythique des contes et des sagas. Elle tenait son amour de la nature, une nature qu'elle sentait peuplée d'esprits et d'êtres invisibles, de ses origines suédoises. Enfant, elle avait reçu les soins d'une gouvernante suédoise qui lui racontait des légendes de son pays, et elle passait toutes ses vacances d'été dans la propriété que son grand-père possédait à Wibyholm, non loin de Stockholm. Ces événements de son enfance se sont profondément inscrits en elle, et du fait qu'elle était très tôt entrée en contact avec des personnes venant de toutes les latitudes, elle développa des facultés d'observation qui ne firent que s'affiner avec le temps. Elle écrivit un jour dans une rédaction d'écolière : « La différence est grande entre l'homme du nord et l'homme du sud. Chez le premier, il existe, parallèlement à la vie de tous les jours, une autre vie pleine d'imagination et de fantaisie, presque aussi réelle pour lui que la vraie vie. Il a tendance à déceler en tout une influence mystérieuse, et les bois et les montagnes sont peuplés pour lui d'elfes et de trolls (...) L'homme du sud, quant à lui, voit les choses avec des contours bien nets, et parfois même de manière un peu superficielle. Il ne comprend pas plus l'homme du nord qu'il n'est compris par ce dernier[473]. »

Elsa Prozor se sentait appartenir à ces « gens du nord » et il n’a certainement pas dû être facile pour elle de suivre ses parents vers des destinations qui l’éloignaient chaque année un peu plus des rives de la Baltique. En 1907, ces derniers firent l’acquisition d’une villa à Nice. Cette villa, connue sous le nom de Maison Rose, devint bientôt le point de ralliement des théosophes et des bouddhistes établis en grand nombre dans le sud de la France.

Entre 1907 et 1910, elle suivit des cours de philosophie à la Sorbonne. Henri Bergson y fut l’un de ses professeurs, comme il avait été, quelques années auparavant, celui de Jules Sauerwein. Plus tard, elle accompagna son père dans ses voyages à travers le monde, et séjourna plusieurs fois au Caire. Un lien très particulier l’unissait à cet homme aussi fin et sensible qu’il était élégant et courtois. Elle partageait son amour pour les langues et parlait, outre le français : l’anglais, l’allemand, le suédois et le grec.

Elle était également très attirée par la poésie et la philosophie, et écrivait depuis qu’elle était enfant des poèmes et des nouvelles, dont certains furent publiés. Elle publia également un petit livre intitulé *La Contemplation créatrice*, dont Schuré rédigea la préface : « Je ne réfléchis point, je n’analyse point, je contemple. Mon émotion grandit, car je vois mes sentiments, mes pensées, mes connaissances, mes actes passés eux-mêmes, devenir comme des organes nouveaux, par lesquels je perçois les choses[474]. » C’est ainsi qu’elle décrivait sa manière de procéder, faisant de l’observation, de la « perception pure » du monde extérieur, le point de départ de ses investigations.

Comme bon nombre de théosophes français, c’est à l’occasion du congrès théosophique de Munich de l’été 1909 qu’elle vit Rudolf Steiner pour la première fois. Et quoiqu’elle eût passé toute sa jeunesse dans une maison où les théosophes étaient toujours sûrs d’être bien accueillis, c’est sa rencontre avec le secrétaire général de la section allemande qui motiva sa décision d’adhérer à la Société théosophique le 24 octobre 1909. L’année suivante, elle assista à nouveau aux représentations munichoises, accompagnée cette fois de son père. Celui-ci s’intéressait de très près au théâtre « rosicrucien » de Rudolf Steiner, pour reprendre ses propres termes, et il publia quelques mois plus tard, dans la revue théâtrale *L’Œuvre*, un article en trois parties consacré à la première de La *Porte de l’Initiation*. Il commençait cet article par une description de la « physionomie de l’auteur », laquelle aurait été, selon lui, « intimement liée (...) à la nature de son œuvre » : « Rarement on a vu créature humaine réaliser à tel point, par l’intense rayonnement du regard, par l’expressive mobilité des traits, par la souplesse du corps et des mouvements, le type de l’être sensitif, capable de passer en un instant de la

méditation à l’élan, de l’émotion à l’énergie et possédant, en outre, on le voit à son front puissant et à son développement crânien qui frappe à première vue, le pouvoir de soumettre en soi l’impulsion et la fantaisie à cette forte discipline (...)[475] » Le comte Prozor fut tout autant impressionné par la pièce elle-même, qui, toujours selon lui, n’aurait été « ni une fantaisie d’artiste, ni une débauche cérébrale, ni même une construction métaphysique [mais] une expérience dramatique, à la fois personnelle et collective, à laquelle tous ceux mêmes qui n’y collaboraient pas effectivement prenaient, comme spectateurs, une part vivante (...)[476] »



Elsa Prozor et son père, le comte Prozor

La rencontre avec la « théosophie du Dr Steiner » peut être considérée comme l’un des moments clés de la vie d’Elsa Prozor. Nous connaissons d’elle, grâce à la correspondance qu’elle entretenait avec Sacha de Zogheb, la fille d’un diplomate ami des Prozor, certaines réflexions très intimes qui indiquent que la jeune femme se sentait empêtrée dans les contradictions de sa vie

intérieure et éprouvait un profond besoin de spiritualité. Elle écrivit ainsi à son amie le 14 janvier 1913 : « Le fond de ma nature est tellement mélancolique (...) Pendant des années je ne me souviens guère d'un instant de joie. J'ai beaucoup lutté là contre, et puis la théosophie m'a sauvée. Et depuis que je m'y suis plongée vraiment, j'ai au contraire senti d'ineffables joies, absolument indépendantes de toute circonstance extérieure (...) Et c'est seulement à partir du moment où j'ai commencé à sentir réellement le 'geistiger Untergrund' [substrat spirituel, Ndt] du monde et de mon être que la vie ordinaire m'est devenue viable (...) La vie ordinaire, le monde que découvrent les sens, et l'entendement et le sentiment qui sont liés à eux, ne me semblaient que poussière. Car chaque fois que j'essayais de m'enraciner, avec quelle douleur je le voyais s'effriter. Mais peu à peu (et la reconnaissance que je dois à Steiner, qui a donné corps à ce qui n'était qu'obscures lueurs angoissantes, est incomparable) la certitude, la réalité de ce fondement divin et immuable du monde, qui est le principe du Père de la Trinité, s'est fortifié en moi[477]. »

À plusieurs reprises Elsa Prozor a déclaré avoir eu l'immense privilège de « travailler sous la direction d'un homme comme Steiner[478] », et l'on peut effectivement constater qu'entre le début et la fin de cette correspondance qui ne dura que quelques mois, Elsa Prozor qui, au sens propre du terme, avait toujours été une « apatride » avait fini par prendre en quelque sorte racine. Elle commença à méditer de manière intensive, traduisit plusieurs des cycles très attendus de Rudolf Steiner et, à partir d'avril 1912, donna des conférences aux membres niçois de la S. T. qui s'étaient ralliés à Rudolf Steiner sur ses expériences et ses aventures en Égypte, en Grèce et ailleurs[479]. Elle passait tous ses étés à Munich, et les expériences qu'elle a faites dans cette ville comptent parmi les plus importantes pour elle à cette époque. Ainsi, elle écrivit le 6 août 1911 : « *J'attends* Munich avec une grande impatience (...) Vous ne vous faites pas une idée de la *vie* prodigieuse et merveilleuse qui règne dans ces réunions, tout l'être en ressort animé, fortifié et enrichi. » Puis de Munich même : « J'aimerais que cette lettre vous apporte un peu de l'aura de l'intense vie occulte qui règne ici. » Et enfin, durant l'été 1912 : « J'ai quitté Munich samedi matin , les derniers jours y furent uniques. Partir, c'était comme avoir vécu dans la vie et en sortir, mais on emporte un trésor à convertir en propriété personnelle, à s'assimiler (...)[480] »

Les conflits qui déchirèrent la Société théosophique touchèrent Elsa Prozor de plein fouet : trois de ses proches étaient théosophes (sa mère avait adhéré à la S. T. en 1901, son frère en 1911 et son père ferait de même en 1918[481]) et suivaient avec intérêt le procès en jésuitisme qui était fait à Rudolf Steiner. Voici donc ce qu'elle écrit le 21 mai 1913 : « Je suis

horriblement triste en ce moment de tout ce qui se passe dans la théosophie (...) Quand on connaît le Docteur et son horreur de toute publicité et polémique, et sa bonté pour tous, même ceux qui lui font le plus de mal, c'est si pénible de voir cela, et de le voir accuser lui par les M. S. T. [membres de la Société théosophique, Ndt] de ce qu'il ignore probablement tout à fait (...) Ma mère est plus hostile que jamais naturellement à notre mouvement (...) Je suis prise entre deux devoirs. »

Dans ses lettres, elle n'a de cesse de prendre la défense de Rudolf Steiner, et l'on sent bien à quel point ces conflits la peinaient. Ses relations avec sa mère ne tardèrent pas à se détériorer. Elle était alors âgée de vingt-sept ans et avait du mal, semble-t-il, à trouver sa voie qui, manifestement, n'était pas la voie littéraire qu'avait empruntée sa famille. La déclaration de guerre de 1914 allait constituer pour elle un tournant décisif.

Le 2 août 1914, elle écrivit : « Quelle douleur on éprouve jusqu'au fond de soi de toute la faiblesse, de tout le mal humain, quelles illusions qui s'écroulent, quelles horreurs on découvre (...) Quand on est comme nous sans patrie [Sacha de Zogheb étant fille de diplomate, elle avait dû elle aussi changer fréquemment de lieu de résidence] n'est-ce pas, on voit mieux la terrible chose sans l'aveuglement des passions (...) Au milieu de tout cela (...) il faudrait essayer de garder le calme autant que possible intérieurement, car chaque être calme est sans doute une petite pierre dans l'édifice spirituel de la paix. » Quelques semaines plus tard, elle se trouvait à Nice et travaillait comme infirmière dans un hôpital militaire installé non loin de la Maison Rose. Le ton de ses lettres devient alors tout différent : « Je suis heureuse de pouvoir travailler ainsi, et je récolte de précieuses expériences. J'apprends à connaître le peuple et c'est une belle découverte[482]. » Elle fit la connaissance de gens qu'elle n'avait pas l'habitude de fréquenter : d'anciens socialistes avec lesquels elle causait « théosophie », des fils de travailleurs et de paysans dont elle admirait le courage et l'abnégation. Mais surtout, elle fit la connaissance de son futur mari, le docteur Jules-Constant Auzimour (1893-1941).



Jules-Constant Auzimour

Descendant d'une famille de colons d'Afrique du Nord, Jules-Constant Auzimour est né en Algérie le 16 août 1893. Son père possédait dans ce pays de vastes propriétés, et les Auzimour, contrairement aux Prozor qui évoluaient dans un milieu d'artistes, menaient une vie on ne peut plus bourgeoise, tout entière consacrée au gain et à l'administration des terres. Lorsque la guerre éclata, Jules-Constant Auzimour, qui était étudiant en médecine à Oran, fut affecté à l'hôpital militaire de Nice dans lequel travaillait Elsa Prozor.

Elsa Prozor et Jules-Constant Auzimour se sont mariés en 1919. Lorsque ce dernier eut terminé ses études de médecine à Marseille, le jeune couple est parti s'installer à Paris où Jules-Constant, qui s'était spécialisé en oto-rhino-laryngologie, devint l'un des fondateurs de la clinique Franklin, dans le XVIe arrondissement. À vingt-huit ans révolus, Elsa Prozor se rendait compte que son intérêt pour la médecine et les différentes formes de thérapie était le fruit d'une puissante impulsion intérieure.

Dès son plus jeune âge, elle avait été confrontée à la maladie, que ce soit à travers ses propres maladies ou à travers celles des autres, en particulier celles de sa mère et de son frère. Le 21 septembre 1911, elle écrivait à Sacha de Zogheb :

« C’est, je trouve, une si grande peine de voir souffrir les autres ; je ne sais ce qu’on voudrait faire pour les soulager et quand on pense qu’en somme en tout être vivant il y a une souffrance visible ou cachée, une grande angoisse lourde vous prend parfois et un sentiment de telle impuissance. » Et voilà qu’elle vivait désormais aux côtés d’un homme qui, après s’être rallié à l’impulsion spirituelle anthroposophique, déployait toute son énergie à faire germer sur le sol français la médecine anthroposophique développée par Rudolf Steiner dans les dernières années de sa vie avec l’aide d’Ita Wegman.

En mai 1924, à l’invitation de Jules-Constant Auzimour, Rudolf Steiner et Ita Wegman rencontrèrent plusieurs médecins français dont Robert Lavezzari et Simon Schlumberger, qui jouèrent un rôle important après la mort du fondateur de l’anthroposophie. Peu de temps après cette rencontre, Rudolf Steiner en fit un compte-rendu dans le *Nachrichtenblatt*(483) : « Le 27 mai, ma chère collaboratrice, le Dr Ita Wegman, et moi-même avons pu organiser une soirée médicale. Le Dr Auzimour, un excellent médecin, a rendu la chose possible en mettant fort aimablement sa maison à notre disposition et en invitant quelques-uns de ses amis médecins (...) J’ai souligné avec insistance que l’anthroposophie, loin de dénigrer la médecine scientifique, reconnaissait au contraire toute sa valeur (...) J’ai également rappelé que dans les anciens Mystères, recherche spirituelle et recherche médicale allaient toujours de pair, et que la collaboration entre le Gœthéanum et l’institut clinico-thérapeutique d’Arlesheim, institut que dirige de main de maître le Dr Wegman, représentait, dans cette question, une tentative de renouer avec l’esprit des Mystères. »

Jusqu’à sa mort, Elsa Prozor-Auzimour s’est sentie très proche de personnes comme Ita Wegman, Élisabeth Vreede, les Kolisko, W. J. Stein, Wemer Pache ou encore A. Strohschein, pour ne citer qu’eux. En octobre 1934, moins d’un an avant sa mort, elle faisait part à Albrecht Strohschein, dans une lettre qu’elle lui adressa, de son intention d’organiser un rassemblement de jeunes à Montségur(484). Elle espérait qu’il aurait autant de succès que celui qui avait attiré en août 1930, à Stakenberg, en Hollande, plus d’un millier de jeunes, dont plus d’un tiers n’avaient jamais entendu parler de l’anthroposophie. Peut-être avait-elle fait elle-même partie de ces jeunes réunis à Stakenberg et ressenti l’enthousiasme incomparable qui s’était dégagé de ce rassemblement au cours duquel les participants s’étaient sentis directement reliés aux Mystères d’Éphèse dédiés à Perséphone(485). L’idée d’Elsa Prozor d’organiser ce rassemblement dans l’une des forteresses cathares qui furent les plus âprement disputées est pour le moins étonnante, dans la mesure où cela lui aurait donné le caractère de Mystère manichéen. Mais ce rassemblement n’eut jamais lieu, et le camp de Stakenberg devait rester le seul dans son genre.

Après la mort de Rudolf Steiner, Elsa Prozor, qui appartenait depuis 1911 ou 1912 au cercle le plus étroit de ses élèves, se sentit liée à lui de la même manière qu'Alice Sauerwein. Lorsque son deuxième enfant mourut à l'âge de trois ans, le 8 mai 1925, elle déclara se sentir soutenue par les pensées de son maître spirituel, comme le rapporta Alice Sauerwein, qui avait assisté à la mort de l'enfant, dans une lettre à Élisabeth Vreede[(486)]. À partir de cette date, sa vie prit une tournure de plus en plus tragique. Les dix années qui séparèrent sa mort de celle de Rudolf Steiner furent remplies de combats, de défaites, de maladies et de deuils, mais aussi d'un engagement porteur d'avenir qui devait la lier plus que jamais au travail anthroposophique et à l'impulsion médicale et thérapeutique qui en est issue.

30

Exclusion et mort d'Alice Sauerwein

Lorsque Simonne Rihouët décida d'imprimer, dans le numéro de l'hiver 1926/1927 de *La Science spirituelle*, une première traduction en français d'une conférence de Rudolf Steiner, le conflit qui couvait jusque-là entre elle et Alice Sauerwein éclata définitivement au grand jour. Simonne Rihouët reprochait à Alice Sauerwein de ne pas avoir publié assez rapidement en français les œuvres de Rudolf Steiner, alors que celle-ci était d'avis qu'il valait mieux procéder lentement et consciencieusement(487).

Malgré le fort soutien qu'elle reçut de l'étranger – Ita Wegman, Élisabeth Vreede, Eugen et Lilly Kolisko, et W. J. Stein prirent régulièrement part aux assemblées générales qui avaient lieu fin mai dans la *salle des Propriétaires* – et malgré le nombre croissant des membres de la *Société Anthroposophique de France*(488), il apparut de plus en plus clairement que la position d'Alice Sauerwein était fragilisée par les combats, d'autant plus que la polarisation croissante que l'on observait à Dornach pesait directement sur l'équilibre des forces au sein de la Société française : un affaiblissement d'Ita Wegman et d'Élisabeth Vreede au Comité directeur entraînait un affaiblissement d'Alice Sauerwein en France.

Les rares documents datant des années 1928-1931 ne permettent pas de saisir pleinement ce qu'eurent à endurer les personnes impliquées dans les conflits. Hormis les déclarations, les lettres et les comptes-rendus de réunion publiés par la Nachlassverwaltung(489), à travers lesquels s'exprime la position de Marie Steiner et de l'ensemble du Comité directeur de Dornach, nous ne disposons que de deux lettres écrites par Alice Sauerwein entre la fin de 1930 et le début de 1931(490). Une image étrange se dresse alors devant nous : alors que du point de vue du Comité directeur le comportement d'Alice Sauerwein était tout à fait déplacé, les lettres de cette dernière nous donnent une image toute différente. En décembre 1930, peu de temps avant l'assemblée générale extraordinaire qui devait prononcer son exclusion, elle

s’ouvrit à Albert Steffen sur le problème du Comité directeur, considérant qu’il ne pouvait correspondre à ce que souhaitait le Dr. Steiner que dans sa totalité, et que des assemblées générales n’étaient pas en mesure de porter un jugement sur lui ou de prendre des décisions le concernant. Alice Sauerwein qui, du vivant de Rudolf Steiner, s’était déjà intéressée à l’aspect juridique de la fondation de la Société Anthroposophique Universelle, considérait qu’une telle assemblée n’avait pas le droit de statuer sur des personnes mises en place par Rudolf Steiner. Elle écrivit ainsi à la fin de 1930 : « En ce qui concerne l’Assemblée générale, il est bien évident que les membres de la S. A. n’ayant pas été appelés à intervenir dans l’élection du Vorstand, ne peuvent intervenir dans sa destinée. Je le répète, la responsabilité qu’entraîne ce droit repose entièrement entre les mains du Vorstand et de son Président. Et, sur toutes les autres questions, l’illégalité de la forme de convocation de cette assemblée (...) rend inopérante toute décision qu’elle pourrait prendre(491). »

À cette époque, Alice Sauerwein qui, manifestement, n’avait pas saisi toute la gravité de la situation, était encore persuadée de pouvoir échapper au sort qui lui avait été réservé, ce qu’on a du mal à s’expliquer au vu des autres documents relatifs au conflit qui l’opposait à Marie Steiner et aux autres membres du Comité directeur depuis 1928. Cette contradiction rend plus cruelle encore l’absence de documents(492) qui nous permettraient de mieux comprendre les motivations d’Alice Sauerwein, mais aussi d’Ita Wegman et d’Élisabeth Vreede(493).

* * *

En août 1927, une Semaine anglaise fut organisée au Gœthéanum, à laquelle prirent part – outre Albert Steffen, Marie Steiner et Guenther Wachsmuth – Harry Collison et Simonne Rihouët. Cette dernière y donna une conférence intitulée Les Mouvements spirituels modernes en France(494). Ni Ita Wegman ni Élisabeth Vreede n’étaient présentes, pas plus, d’ailleurs, que D. N. Dunlop, le futur secrétaire général de la Société anthroposophique anglaise(495), ou Alice Sauerwein, qui parlait pourtant l’anglais couramment et avait toujours entretenu des liens étroits avec la Société anglaise. On peut donc observer, dès 1927, un début de scission de la Société à travers cette mise à l’écart de certaines personnes(496). Le conflit de la succession de l’œuvre de Rudolf Steiner, dans lequel fut impliquée Alice Sauerwein, doit donc être considéré comme une conséquence de cette scission, et non pas comme l’une de ses causes.

L’année suivante (entre le 11 et le 19 août), Simonne Rihouët organisa au Gœthéanum, avec l’aide des personnes qui lui étaient proches, un cours d’anthroposophie en français(497) qui s’inscrivait

dans la lignée de la célèbre *Semaine française* de 1922. Et cette manière de procéder perdura : *ce n'est pas seulement à partir de 1931, mais dès 1927*, que Simonne Rihouët fut considérée par les membres les plus influents du Vorstand comme la responsable de la Société française. Tous les ans, de telles *Semaines françaises* eurent désormais lieu, rassemblant certains de ceux qui formeraient plus tard le noyau de la *Section française de la Société Anthroposophique Universelle*.

Qu'il nous soit permis de brosser un tableau succinct de la situation dans laquelle se trouvait Alice Sauerwein en 1927 : dans le numéro de l'hiver 1926-1927 de La Science spirituelle de Simonne Rihouët parut pour la première fois la traduction d'une conférence de Rudolf Steiner qui, bien qu'elle eût été autorisée par Marie Steiner, n'avait pas reçu l'aval d'Alice Sauerwein ; le 16 janvier 1927, Simonne Rihouët et les personnes qui lui étaient proches avaient fondé une association qui commençait à agir comme une société anthroposophique, et il devint clair, à partir d'août 1927, que ce n'est pas Alice Sauerwein qu'on conviait aux manifestations importantes qui avaient lieu à Dornach, mais Simonne Rihouët. En un laps de temps très court, Alice Sauerwein avait vu ses prérogatives remises en question les unes après les autres : celle de la publication des œuvres de Steiner, celle du travail anthroposophique en France et celle de ses relations avec le Gœthéanum.

Jusqu'au début de l'année 1928, elle n'entreprit cependant rien – hormis écrire de nombreuses lettres[(498)] et protester oralement – pour se défendre contre cette restriction considérable de son champ d'activité. Elle ne se défendit réellement que dans la question des droits de publication et de traduction.

* * *

La conférence mondiale organisée à Londres par D. N. Dunlop et E. Merry durant l'été 1928 (« World Conference of Spiritual Science and its Practical Applications »), conférence dont le but était de faire connaître l'anthroposophie à un large public, peut être considérée comme une tentative de rétablir l'équilibre qui avait été rompu. Alice Sauerwein y avait été conviée, au grand dam de certains membres de la Société Anthroposophique Universelle[(499)], mais, devant subir une opération, elle ne put y participer.

Depuis plusieurs mois, en effet, son état de santé ne cessait de se détériorer. En juillet 1928, elle écrivait ainsi à Eugen Kolisko : « Vous avez pu constater, cet hiver, combien j'étais malade. Les douleurs n'ont fait qu'empirer, au point qu'il m'a semblé ne plus pouvoir vivre, sans compter que je n'arrivais presque plus à me nourrir. L'opération a calmé ces douleurs ; il n'était pas possible d'y surseoir plus longtemps. Je n'aurais pas

supporté un voyage à Londres[500]. »

C'est en février 1928, au cours d'une Assemblée générale qui s'est tenue à Dornach[501], que le « cas » Sauerwein a été examiné pour la première fois. Il fut à nouveau évoqué le 8 octobre de la même année, au cours d'une réunion où étaient présents les membres du Comité directeur et les secrétaires généraux des Sociétés nationales. Nous pouvons nous faire une image assez précise du climat qui régnait alors dans la Société anthroposophique d'après un compte-rendu de Carl Unger publié il y a quelques années par la *Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*[502]. Carl Unger, qui était membre du Comité directeur de la Société allemande, se montra extrêmement critique envers Alice Sauerwein, ce qui s'explique en partie par le fait qu'il était un proche de Marie Steiner. Le 4 janvier 1929, c'est-à-dire peu de temps après qu'il eut rédigé son rapport, il tomba sous les balles d'un aliéné alors qu'il s'apprêtait à donner une conférence sur le thème de l'anthroposophie. C'est sur ce compte-rendu que nous nous appuierons pour tenter de comprendre quel fut l'enjeu de la réunion du 8 octobre 1928. Nous nous intéresserons plus particulièrement à une déclaration de Marie Steiner rapportée par Carl Unger, selon laquelle elle « aurait eu l'impression, après s'être entretenue avec Mlle Sauerwein », que cette dernière aurait fait machine arrière « si des personnes haut placées ne l'avaient encouragée, malgré la résolution adoptée par le Comité directeur, à persévérer dans son attitude rigide. Cela concerne aussi bien la visite à Paris des Dr. Wegman et Vreede, que la tentative de mettre Mlle Sauerwein en avant au cours de la Conférence mondiale de Londres. »

Ces propos consignés par écrit circulaient déjà parmi les membres de la Société anthroposophique en 1928, c'est-à-dire sept ans avant l'exclusion d'Ita Wegman et d'Élisabeth Vreede. On les retrouve à peu près mot pour mot dans un mémoire paru en 1935. Ce mémoire a été « exhumé » par la *Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung* dans les années 50 lorsqu'on a voulu faire la lumière sur ce qu'il est convenu d'appeler *le deuxième conflit pour la succession*. Il a été partiellement réimprimé par cette même institution en 1981, dans le but de prouver certains faits[503].

Pendant la réunion du 8 octobre 1928, Walter Johannes Stein avait à nouveau évoqué le testament de Rudolf Steiner de 1915, ce testament qui faisait de Marie Steiner la seule personne habilitée à disposer de l'œuvre écrite de ce dernier, et déclaré qu'il était, selon lui, à l'origine du conflit en cours. Scandalisée, Marie Steiner avait alors quitté la salle. « Il s'ensuivit une discussion houleuse, au cours de laquelle on vit un grand nombre de personnes, parmi lesquelles Albert Steffen, quitter la salle. » (Compte-rendu de Carl Unger.) Après que « toutes les personnes présentes, à l'exception du Dr. Stein, eurent été conviées à prendre part à une autre réunion » (Alice Sauerwein était déjà

sortie), une déclaration rédigée par Carl Unger fut soumise au vote (Ita Wegman, Élisabeth Vreede, Eugen Kolisko, Georg Kaufmann et Jürgen von Grone s'abstinrent)[504].

Le 5 février 1930, le Comité directeur se pencha à nouveau sur le « cas » Sauerwein. Force est de constater qu'à l'époque, Alice Sauerwein campait à ce point sur ses positions qu'elle semblait ne pas se rendre compte que certains articles du testament de Rudolf Steiner, et notamment le fait qu'il n'était pas possible de publier ses œuvres sans l'autorisation de Marie Steiner[505], ne pouvaient faire l'objet de débats.

Ainsi, en complète contradiction avec ses manières de procéder habituelles, elle venait de publier deux œuvres de Rudolf Steiner sans en référer à cette dernière. Elle craignait, en effet, ayant à faire face à une Simonne Rihouët de plus en plus sûre d'elle-même, de ne plus pouvoir être à la hauteur de la tâche qui lui avait été confiée par Rudolf Steiner une fois privée de ses droits « exclusifs » de traduction.

Dans une lettre du Comité directeur, elle fut avisée que « sa manière de procéder n'était pas conforme au droit[506] ». Mais elle avait déjà perdu l'espoir de parvenir à un « accord légal » dans le cadre de la Société Anthroposophique Universelle. En effet, pour mettre un terme à ces démêlés, elle avait, comme elle l'expliqua plus tard, « confié le soin de décider à la justice », sans vouloir néanmoins « attaquer personne, et surtout pas Mme Steiner[507]. » Elle ne voulait pas impliquer Marie Steiner de manière *personnelle* dans cette affaire. C'est parce qu'elle recherchait un *jugement objectif* – et en cela elle n'a pas été comprise – qu'elle voulait laisser aux tribunaux le soin de trancher. Dès 1928, elle avait demandé des expertises juridiques sur lesquelles elle s'appuyait maintenant[508]. Elle considérait que la seule manière d'échapper à la paralysie résultant de ces réunions trop chargées d'émotion était de porter l'affaire devant une instance officielle statuant selon le droit.

Ainsi, elle explique dans sa lettre à Albert Steffen du 7 mars 1931 : « Je pense (...) qu'il n'y a pas d'autre moyen de trancher le débat, et que la Société Anthroposophique, loin de condamner cette méthode, devrait désirer qu'une claire solution intervienne. » En confiant l'affaire aux tribunaux, aux *autorités compétentes*, pour reprendre ses propres termes, elle voulait empêcher « qu'il pût être fait un mauvais usage d'un acte quelconque qui aurait eu l'air d'un renoncement à la tâche et à la responsabilité [qu'elle avait] assumées vis-à-vis du Dr. Steiner[509] ». Déjà, en 1928, elle avait écrit qu'elle ne se sentait en aucun cas affectée par l'opinion qu'on pouvait avoir d'elle[510]. Ne reculant devant rien pour rester fidèle, à ses yeux, à Rudolf Steiner, elle allait jusqu'au bout de ses idées, quitte à

être exclue des clans qui composaient la Société anthroposophique. Certes, le « jusqu'au-boutisme » est parfois difficile à accepter, mais il faut reconnaître qu'Alice Sauerwein a eu le courage de ne pas se laisser détourner de son but par l'opinion qu'on pouvait avoir d'elle.

11bis Rue d'Edimbourg
Paris, 8e

Monsieur, Je suis en possession de Votre lettre datée de Mars 1931. Elle me cause un grand étonnement. Il m'eût paru naturel qu'avant de nous demander de fixer notre position dans la Société Anthroposophique, Vous nous disiez quelle est celle du "Vorstand" par rapport à la lettre de notre Secrétaire Générale, Mlle A. Sauerwein, et par rapport à la nôtre, celle du Comité. Or, le "Vorstand" n'a même pas accusé réception de ces deux lettres, il n'a ni accepté, ni refusé la démission de la Secrétaire Générale et il a simplement ignoré la lettre du Comité, qui était, cependant, de la plus haute importance. Par contre, Vous répondiez télégraphiquement et par lettre à Mme Rihouet,

Lettre d'Elsa Prozor-Auzimour de début 1931

(Cf. Annexe/Lettres et documents/Lettre n° 41)

Le Comité directeur de la Société Anthroposophique Universelle, Marie Steiner en tête, s'éleva vigoureusement contre les manières de procéder d'Alice Sauerwein, qu'il jugeait « contraires à l'esprit anthroposophique » et indignes d'un « fonctionnaire de la Société anthroposophique[511] ». On prit prétexte de la décision d'Alice Sauerwein de poursuivre Simonne Rihouët-Coroze en justice pour exiger sa démission de ladite Société.

Personne n'aurait imaginé, à l'époque, que le conflit concernant les droits relatifs à l'œuvre de Rudolf Steiner serait une nouvelle fois porté devant les tribunaux. C'est pourtant ce qui s'est passé dix-huit ans plus tard, lorsque la *Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, héritière, à son tour, des droits de Marie Steiner, prit la décision de traîner la Société Anthroposophique Universelle en justice. Après de longues procédures, les droits exclusifs et universels de la Nachlassverwaltung furent confirmés. Dix-huit ans plus tard, le combat juridique d'Alice Sauerwein retrouvait donc toute son actualité, puisque les juges s'appuyèrent sur les décisions qui furent prises à l'époque[512]. Pour la seconde fois, Alice Sauerwein passait donc en « jugement ». Son nom fut à nouveau cité, mais dans un contexte défavorable qui ne permit pas de mettre en évidence la véritable valeur de cette personnalité.

* * *

Le cas d'Alice Sauerwein fut débattu pour la dernière fois au cours d'une assemblée générale extraordinaire qui eut lieu à Dornach du 27 au 29 décembre 1930. Elle n'y assistait pas, mais fit parvenir à Albert Steffen une longue lettre contenant « toutes les explications et précisions nécessaires[513] ». La décision de l'assemblée générale intervenait après une déclaration de Simonne Rihouët-Coroze qui avait affirmé, quelques semaines plus tôt, dans une lettre ouverte, qu'Alice Sauerwein s'arrogeait « une mission spirituelle d'un caractère exceptionnel[514] ». Au cours de l'assemblée générale, Albert Steffen s'abstint cependant de faire mention de la lettre dans laquelle Alice Sauerwein défendait sa position. Et ainsi, pour la première fois dans l'histoire du mouvement anthroposophique, le sort d'un « fonctionnaire » désigné par Rudolf Steiner fut scellé en son absence, et sans qu'il eût la possibilité de se défendre.

Pendant des années, on a reproché à Eugen Kolisko d'avoir été le seul à voter contre la résolution réclamant la démission d'Alice Sauerwein[515]. Grâce à une déclaration que ce dernier publia dans le bulletin de la Société allemande[516], nous en savons cependant un peu plus sur cette « unique » voix contre.

Voici ce qu'il écrit : « Vers la fin de l'assemblée du 29

décembre, le Dr. Wachsmuth fit procéder au vote. La plupart des personnes présentes [Kolisko n'était donc pas le seul à voter contre – I. D.] se prononcèrent en faveur de la résolution. On ne procéda à aucune vérification. Le Dr. Wachsmuth déclara alors que l'assemblée avait adopté la résolution à l'unanimité. C'est alors que je m'insurgeai contre ce terme d'unanimité (...) Un membre proposa de compter les abstentions, mais le Dr. Boos s'éleva contre ce dénombrement, prétendant qu'il rendrait le document inutilisable auprès des autorités(517). Le Dr. Wachsmuth s'opposa donc au comptage des abstentions. Quelques membres m'interpellèrent, exigeant de moi que je rendisse compte de mon comportement. Je leur expliquai alors brièvement, et dans une forme certainement inappropriée, que je considérais que l'atmosphère qui régnait alors dans l'assemblée n'était pas suffisamment sereine pour qu'une décision aussi lourde de conséquences fût prise. Le Dr. Wachsmuth déclara alors que mes propos étaient une insulte à l'assemblée tout entière et il me sermonna. »

Ce n'est donc pas, en premier lieu, avec le *contenu* de la résolution qu'Eugen Kolisko n'était pas d'accord, mais avec les méthodes employées par l'assemblée. Il écrivit dans les *Mitteilungen* allemandes : « Les pièces versées au dossier Sauerwein ne me paraissaient pas suffisamment consistantes pour permettre de prendre une décision aussi importante. L'exposé de Mlle Rihouët (...) aurait dû, pour le moins, être suivi d'une déclaration de Mlle Sauerwein. Seule une enquête du Comité directeur (...) ou au moins un exposé des faits par les deux parties, auraient pu, selon moi, permettre aux personnes présentes de se former une opinion. »

* * *

En suivant, avec l'aide des documents, l'histoire de ces conflits jusque dans ses détails, on est frappé de constater à quel point ceux qui, au Gœthéanum, donnaient le ton semblent avoir manipulé les faits. Comme le déclara Rudolf Steiner dans sa conférence du 30 mai 1907(518), de tels mensonges « engendrent des entités démoniaques de la pire espèce qui vont ensuite larder le corps astral. » Dans cette même conférence, il explique que chaque fois qu'un fait est rapporté « d'une manière qui ne correspond pas à la réalité, la forme de pensée de la personne qui expose ces faits entre en collision avec celle qui émane du fait lui-même ; ce choc engendre une destruction spirituelle qui agit à la manière d'une tumeur (...) Celui qui dit la vérité fait progresser l'humanité, et celui qui ment freine son développement. »

Ces démons du mensonge « terribles » et « délétères » font « régresser l'homme dans son développement », ce qui nous confirme dans l'idée que des formes d'existence anciennes et dépassées de

l’individu, comme celles de l’« âme groupe », étaient à l’œuvre.

* * *

Il est tout à fait symptomatique qu’une motion qui est entrée dans l’histoire de la Société sous le nom de Motion nordique ait été à l’ordre du jour de l’assemblée générale extraordinaire de décembre 1930 en même temps que le « cas » Sauerwein. Plusieurs membres scandinaves avaient demandé, dès le printemps 1930, qu’Albert Steffen assume à lui seul la direction du Gœthéanum. Parallèlement, au cours de cette même assemblée générale de décembre 1930, les employés du Gœthéanum déclarèrent ne plus vouloir recevoir d’instructions que d’Albert Steffen, de Marie Steiner et de Guenther Wachsmuth, ce qui veut dire qu’ils souhaitaient ne plus devoir tenir compte de l’avis d’Ita Wegman et d’Élisabeth Vreede. Albert Steffen proposa alors un Programme en trois points pour la guérison de la Société, dans lequel il plaidait en faveur d’une « méthode anthroposophique juste », méthode qui, parce qu’elle impliquait une restriction des libertés spirituelles, eut par la suite les conséquences les plus désastreuses.

L’assemblée générale de 1930, qui marqua une nouvelle étape dans la crise traversée par la Société Anthroposophique Universelle, s’est tenue sept ans exactement après le Congrès de Noël, congrès qui avait vu la fondation, par Rudolf Steiner, de cette même société. Les exclusions de 1935 semblaient désormais inévitables, de même que s’annonçait la position prééminente d’Albert Steffen. Plus préoccupant encore, la direction de Dornach semblait désormais vouloir s’ériger en « juge spirituel ».

La décision qui fut prise durant l’année 1930 touchant Alice Sauerwein ne revêtait pas encore le caractère d’une exclusion définitive. Voici le contenu de la résolution qui fut votée le 27 décembre[519] : « L’assemblée générale (...) déclare que le comportement de Mlle Sauerwein dans l’affaire des droits sur l’œuvre de Rudolf Steiner, lesquels appartiennent exclusivement à Marie Steiner en tant qu’unique héritière, est contraire à l’état d’esprit anthroposophique et indigne d’un fonctionnaire de la Société anthroposophique. »

C’est le 5 janvier qu’Alice Sauerwein fut informée par courtier de cette décision, mais elle attendit le 20 janvier pour annoncer sa démission. Albert Steffen n’avait pas attendu d’envoyer cette lettre à Alice Sauerwein pour informer Simonne Rihouët du projet qu’il avait de fonder une nouvelle *Section française*. Le 3 janvier, il lui télégraphiait pour lui demander de se rendre à Dornach accompagnée, notamment, de son mari, afin de procéder à cette fondation. – Avec la fondation de la *Section française*, le 11 janvier 1931, la *Société Anthroposophique de*

France cessait, de fait, d'être reconnue en tant que société nationale française. Les personnes qui refusèrent d'adhérer à cette nouvelle société, dont le secrétaire général était Simonne Rihouët, furent automatiquement exclues de la Société Anthroposophique Universelle.

Dans une lettre adressée à Albert Steffen au printemps 1931[520], Elsa Prozor récuse ces méthodes, affirmant que ce n'est pas *à la suite* des événements – comme le prétendait Albert Steffen – que la Section française avait été fondée : « Vous vous êtes, au contraire, hâté de lui donner *par avance* votre appui », la nouvelle Société française ayant été fondée *avant* que la décision d'Alice Sauerwein ne soit connue. – Les lettres d'Alice Sauerwein et celles du Comité directeur de la Société Anthroposophique de France seraient restées sans réponse : « Or, le 'Vorstand' n'a même pas accusé réception de ces deux lettres, poursuit-elle. Il n'a ni accepté ni refusé la démission de la Secrétaire Générale et il a simplement ignoré la lettre du Comité directeur qui était, cependant, de la plus haute importance. » La Section française aurait été fondée alors qu'Albert Steffen n'avait pas même jugé bon de répondre à la Société Anthroposophique de France. « Je regrette de dire que ce procédé blessant et partial me paraît indigne d'un Anthroposophe. »

Ces procédés hâtifs de Dornach ont amené Alice Sauerwein à relativiser sa démission quelques semaines plus tard. Ainsi, elle écrivit le 7 mars 1931 : « Dès l'instant que l'organisme directeur de la Société Anthroposophique a déclaré cette procédure [c'est-à-dire le procès qu'elle avait intenté – I. D.] incompatible avec l'esprit d'un 'fonctionnaire' de la Société Anthroposophique générale, il ne me restait qu'à cesser de revendiquer cette qualité. Mais ici se posait la question de savoir si, par ce fait même, je devais abandonner la Société Anthroposophique de France que le Dr. Steiner a fondée, dont il était président d'honneur, dont il avait rédigé les statuts, et à la tête de laquelle il m'a expressément demandé de me mettre. (...) Je rappelle ces faits avec l'unique dessein d'expliquer pourquoi je n'ai pas cru devoir, même maintenant, abandonner la Société Anthroposophique de France. » Et de poursuivre : « Elle continue donc à fonctionner[521]. »

En réponse à cette lettre, Albert Steffen exhorta par courrier les membres qui n'avaient pas quitté la Société Anthroposophique de France à rejoindre au plus tôt la Section française. La réplique d'Elsa Prozor-Auzimour, remarquable de clarté, résume parfaitement le sentiment qu'éprouvèrent alors les personnes proches d'Alice Sauerwein : « Il va sans dire qu'en aucun cas je ne me rattacherai à la *Section française*, considérant celle-ci comme l'aboutissant de longues intrigues, commencées du vivant de Rudolf Steiner et poursuivies pendant de longues années

dans le but, avoué au moins par l'un de ses membres dirigeants, de 'combattre Mlle Sauerwein', de toute évidence afin de prendre sa place. Les événements l'ont prouvé[522]. »

* * *

On peut noter des similitudes intéressantes dans la manière dont se sont déroulés les conflits qui ont éclaté en France et en Angleterre. Ainsi, peu après son retour de Dornach, où il avait assisté, en septembre 1928, à la cérémonie d'ouverture du deuxième Gœthéanum, Harry Collison, l'adversaire de D. N. Dunlop, annonça, que la « troïka » du Comité directeur avait décidé de fonder, en Angleterre, une *Rudolf Steiner Union*. À n'en pas douter, cette société risquait de « faire concurrence » à la Société nationale anglaise[523], tout comme l'association des Amis de *l'École Rudolf Steiner*; qui existait depuis 1926, avait fait concurrence à la Société française. En Angleterre, cependant, cette émanation de Dornach rencontra un terrain moins favorable. Une assemblée générale extraordinaire réunie en hâte permit, en effet, de trouver des solutions qui rendirent bientôt la *Rudolf Steiner Union* superflue. Quelques années plus tard, cependant, Dornach récidivait en fondant les *United Groups Branch*. Ces groupes, à la tête desquels on retrouvait Collison, furent rebaptisés *English Section of the General Anthroposophical Society* dans les années 30, suivant l'exemple de la Société Anthroposophique française de Simonne Rihouët-Coroze. Nous nous permettons d'attirer l'attention du lecteur sur la connotation fortement théosophique du mot section, la Société théosophique désignant ses groupes nationaux par ce terme.

Un autre événement permet de tracer des parallèles étonnants entre ce qui s'est passé en France et en Angleterre. La correspondance de D. N. Dunlop[524] nous apprend qu'en septembre 1933, trois ans à peine après l'exclusion d'Alice Sauerwein, un journal en langue anglaise a été fondé à Dornach, et que ce journal a immédiatement reçu de Marie Steiner les droits exclusifs de publication en anglais des conférences de Rudolf Steiner. Du même coup on retirait ce droit aux deux journaux qui existaient sous la présidence de Dunlop (*Anthroposophical Movement* et *Anthroposophy*), alors qu'ils en avaient fait usage depuis des années. À l'instar de ce qui s'était passé en France, les droits (exclusifs) de publication furent placés entre les mains de personnes en qui Dornach avait pleinement confiance.

* * *

Les combats qui eurent lieu au sein de la Société anthroposophique révélèrent leur vraie nature là où – comme nous l'avons déjà évoqué – des efforts furent entrepris pour trouver une « méthode juste » de pensée anthroposophique. C'est Albert

Steffen qui, en décembre 1930, avait lancé le débat, mais le fameux « point de vue anthroposophique » servit bientôt d'alibi pour disqualifier ceux qui s'écartaient par trop du droit chemin.

Il prétendit que les progrès accomplis sur cette voie étaient beaucoup plus visibles dans les domaines de l'art, du jeu des Mystères et de l'eurythmie que dans les sciences, où « l'accent n'est pas toujours mis sur les exercices et sur la méthode », avec pour conséquence l'apparition de « pseudo-méthodes contre lesquelles il a été nécessaire de lutter[523]. » Hans-Erhard Lauer, un membre éminent de la Société autrichienne, alla encore plus loin en affirmant que, selon lui, les « frontières » de la liberté de l'anthroposophie se calquaient sur celles de la « méthode juste ». Il déclara au cours de l'assemblée générale de la Société Anthroposophique Universelle des 27 et 28 mars 1934 : « La direction de la Société doit avoir le droit de dire ce qu'est pour elle la méthode juste. Si l'un des membres de la direction était incapable de dire ce qu'est la vraie anthroposophie [allusion à Élisabeth Vreede qui s'était toujours élevée contre cette distinction de « méthodes » – I. D.], alors il devrait quitter la direction. Vouloir rester au sein du mouvement anthroposophique et vouloir en même temps des choses que la direction de la Société considère comme contraires à la vraie anthroposophie, ce n'est pas aspirer à plus de liberté, mais vouloir imposer sa loi à la direction[526]."

Comme l'écrit Willem Zeylmans van Emmichoven[527], certaines personnes, considérant leur manière de penser comme la seule valable, s'érigeaient désormais en une « sorte d'instance suprême (...) autorisée à trancher entre la vraie et la fausse anthroposophie ». On prenait de plus en plus l'habitude de porter un jugement sur les autres et de considérer comme inférieur ce que l'on ne représentait pas soi-même. Une telle évolution nous apparaît plus problématique encore lorsqu'on la replace dans le contexte d'une époque où les nuages ne cessaient de s'amonceler dans le ciel politique.

En Allemagne, en effet, l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir, le 30 janvier 1933, sonna définitivement le glas d'une démocratie moribonde. En France, la montée des forces fascistes aboutit à la tentative de putsch du 6 février 1934 par les forces conjuguées de l'Action française, des Croix de feu et d'autres groupes d'extrême droite. – C'est donc dans un contexte politique bien mouvementé que s'inscrivent les événements qui précédèrent la vague d'exclusion du printemps 1935. Le parallèle n'a pas échappé à Ita Wegman, qui écrivit que les deux courants qui se faisaient face à travers l'anthroposophie et le national-socialisme, le courant des Mystères et celui des contre-Mystères, étaient comme les « deux plateaux d'une même balance[528] ». Le 1er janvier 1932, un an après l'exclusion d'Alice Sauerwein, et alors qu'une nouvelle vague

d'exclusions semblait imminente, Ita Wegman prononça des paroles importantes consignées par Werner Pache dans son journal : « Continuer à travailler pour le Gœthéanum comme si [les exclusions] étaient impossibles ; faire en sorte que le Dr. Wegman et nous puissions rester au Gœthéanum aussi longtemps que possible. *Si cela ne réussit pas, alors Hitler prendra le pouvoir*(529). »

* * *

En décembre 1928, Alice Sauerwein a procédé au lancement du premier numéro des *Cahiers trimestriels de l'Anthroposophie. Rudolf Steiner et son œuvre*. Elle écrit dans la préface : « S'il est plus sage, pour traverser rapidement et facilement une forêt, d'emprunter un chemin déjà défriché plutôt que de se lancer, sous bois, au hasard, on pourrait, peut-être, aussi, vivre plus pleinement et plus harmonieusement sa vie si, tout d'abord, on se donnait la peine de libérer son esprit des multiples questions qui l'emplissent et qui l'obscurcissent, en posant clairement ces questions devant soi. » À travers la publication de ces cahiers, elle voulait rendre perceptible l'« aide puissante » que l'on peut tirer, dans toute vie, de la science spirituelle de Rudolf Steiner. Le premier cahier, paru durant la période de Noël, était consacré à l'anthroposophie en tant que telle. La traduction du cycle de conférences donné par Rudolf Steiner immédiatement après le Congrès de Noël pour servir d'introduction à l'anthroposophie (*Anthroposophie – Un bilan après vingt et un ans*) était précédée des souvenirs de Jules Sauerwein sur Rudolf Steiner, sous le titre *Un coup d'œil sur l'au-delà*. Le cahier suivant, paru durant la période de Pâques 1929, était consacré à la pédagogie. Il comprenait les cinq conférences sur l'éducation d'avril 1924 (*Éducation des Éducateurs*), ainsi que des articles de W. J. Stein et d'Eugen Kolisko. Le troisième et dernier cahier qui parut, avec du retard, en février 1930 – soit deux ans avant le décès d'Alice Sauerwein – était consacré à la médecine. Outre trois conférences que Steiner avait données à Arnhem en juillet 1924, il comprenait une *Introduction à la médecine anthroposophique* d'Ita Wegman ainsi qu'une courte description de la pédagogie curative anthroposophique par Julia Bott et Werner Pache. Alice Sauerwein qualifia ce nouvel art médical qui ne pouvait être approfondi qu'à la lumière d'une compréhension intime de l'anthroposophie de « champ d'étude entièrement nouveau ».

La publication du troisième numéro des Cahiers trimestriels est le dernier acte connu d'Alice Sauerwein, laquelle n'avait pas abandonné l'espoir, malgré un état de santé qui se dégradait de jour en jour, d'agir dans le sens de Rudolf Steiner. La dernière lettre que nous connaissions d'elle, datée du 31 août 1931, est écrite au crayon, d'une main hésitante. Elle est adressée à Élisabeth Weissbach, une anthroposophe strasbourgeoise de la

« première heure ». Elle avait organisé dans cette ville, en décembre 1927, une réunion de la Société anthroposophique de France à laquelle, outre Alice Sauerwein, Ita Wegman et Élisabeth Vreede avaient pris part[530]. « Il faut que nous nous voyions, écrit-elle dans cette lettre. Je vous expliquerai mon idée. Vous la comprendrez puisque vous n'allez pas à Dornach. Si deux ou trois de mes élèves me restent fidèles, je pourrai encore travailler à travers eux[531]. »

Mais il ne restait plus beaucoup de temps à Alice Sauerwein pour concrétiser ses « idées ». Elle tomba bientôt gravement malade et passa les derniers mois de sa vie dans un sanatorium en Suisse. Elle ne connut jamais l'issue du procès qu'elle avait intenté[532]. Elle s'est éteinte le 11 février 1932, c'est-à-dire sept ans après Rudolf Steiner, à la clinique du Mont-Riant, à Chamby, près de Montreux[533], à l'âge de soixante-six ans, succombant aux souffrances physiques et morales qu'elle avait endurées durant les dernières années de sa vie. – Son dernier acte public – la publication du *Cahier trimestriel* consacré à la médecine et à la pédagogie curative anthroposophiques – ne fait pas seulement écho à certains de ses idéaux passés ; il annonce également le développement de personnes qui sont restées liées, après sa mort, à la Société Anthroposophique de France, et qui se sont consacrées au travail médical et thérapeutique dans ce pays.

* * *

Fin février 1932, deux semaines après le décès de sa sœur, Jules Sauerwein entreprit la publication de ses *Mémoires* dans divers journaux, dont les *Basler Nachrichten*. Il y rend compte de sa vie passée et de son expérience de journaliste « sans préjugés » et « sans passion », armé simplement de sa « raison (...) qui fait souvent paraître petit ce que l'on considérait comme très grand et extrêmement intéressant ce qui paraissait petit et insignifiant. Et cela doit être la manière juste de voir et de juger puisque les plus grands sages sont tombés d'accord pour dire que tout était important mais que rien n'était absolu, et que les drames qui se jouaient dans un cœur humain étaient aussi profonds que ceux qui se déroulaient à la surface du globe[534]. » À cinquante-deux ans, une nouvelle tranche de vie commençait pour Jules Sauerwein, et les choses douloureuses de ce passé sur lequel il se penchait firent mûrir en lui une sagesse dont il devait profiter durant les trente-cinq années qu'il lui restait à vivre.

Elsa Prozor-Auzimour, quant à elle, tomba gravement malade peu après le décès d'Alice Sauerwein, une pneumonie mal guérie ayant dégénéré en tuberculose. – Depuis la mort de sa fille en mai 1925, quelques semaines seulement après la disparition de Rudolf Steiner, Elsa Prozor-Auzimour avait été confrontée de nombreuses

fois à la mort. Son frère mourut en 1926, son père en 1928, puis sa mère en 1931. En l'espace de quelques années, il ne resta bientôt plus de la famille Prozor que Greta et Elsa, les deux filles, elles-mêmes de santé fragile.

En septembre 1932, alors qu'elle séjournait en sanatorium, elle rêva qu'on jugeait Alice Sauerwein à l'étage du dessous : « On récapitulait tous les actes de sa vie, elle comparaissait devant ce tribunal – et cependant je savais qu'elle était morte. Je m'étonnais de l'apparente cruauté de ce jugement (...) Plus tard, Alice monta – elle avait quelque chose de hagard – elle s'approcha de moi. J'éprouvais une grande tendresse pour elle. Elle me parla. Je ne puis me souvenir de ce qu'elle dit. Maman aussi vint vers moi. 'Tu vois, lui dis-je, c'est Alice Sauerwein. Elle est sympathique'(535). »

Rongée par la souffrance physique et morale, Elsa Prozor-Auzimour s'est éteinte le 18 juillet 1935, peu après son quarante-huitième anniversaire, dans la *Clinique Franklin* que dirigeait son mari.

31

Jules Sauerwein et les combats au sein de la Société anthroposophique. L’année 1932

Le dimanche de Pâques de l’année 1932, qui tombait un 27 mars, Ita Wegman, D. N. Dunlop, Walter Johannes Stein et Jules Sauerwein se rencontrèrent à Birmingham pour assister à la fondation par D. N. Dunlop, le secrétaire général de la Société anglaise, d’une *Organisation mondiale du commerce* conçue, selon W. J. Stein, de manière à « pouvoir donner naissance, à tout moment, à une nouvelle Société anthroposophique[536] », même si son champ d’action se limitait, à l’origine, à la sphère économique. Comme on l’a vu, la situation, à Dornach, ne cessait de se dégrader, si bien que Dunlop, que Rudolf Steiner qualifia un jour d’« anthroposophe visionnaire »[537], considéra qu’il était nécessaire de contrebalancer la vision du monde étriquée qui avait cours dans la Société anthroposophique. Bien que cette organisation internationale indépendante de la Société Anthroposophique Universelle n’ait finalement jamais joué de rôle actif, le simple fait que des hommes l’aient imaginée et fondée, qui plus est des hommes issus de quatre pays différents, et possédant chacun un profil spirituel bien marqué, est en lui-même important.

Comme nous l’apprend la lettre de W. J. Stein, la situation particulière dans laquelle se trouvait la France, où deux sociétés anthroposophiques coexistaient depuis déjà un an, a été évoquée au cours de cette rencontre de Pâques 1932 : « Steffen avait exigé de lui [Jules Sauerwein] qu’il dissolve sa société française [la Société Anthroposophique de France] et qu’il adhère au groupe qu’il avait mis en place[538]. » – Jules Sauerwein avait probablement pris la tête de la Société Anthroposophique de France après la mort de sa sœur quelques semaines plus tôt et il se demandait comment concilier ces nouvelles responsabilités avec sa vie trépidante de journaliste. Question d’autant plus ardue que sa grande ouverture d’esprit et son aversion pour tout ce qui ressemblait de près ou de loin à du sectarisme le préparaient mal à devenir le responsable d’une société qui, il faut bien le dire,

ressemblait de plus en plus à un groupe dissident en lutte pour sa survie. C'est pourquoi l'idée d'une organisation mondiale au sein de laquelle l'anthroposophie, loin de tout « embrigadement » spirituel, serait enseignée de manière non dogmatique et ouverte sur le monde, représentait pour lui l'unique possibilité de rester lié avec une quelconque structure sociale anthroposophique. Le fait que cette organisation mondiale n'ait finalement pas vu le jour explique le repli inattendu de Jules Sauerwein à partir de 1932. En outre, il fut la cible d'attaques violentes de la part de certains membres de la Société.

Le 31 mars, quelques jours après la fondation de l'Organisation mondiale du commerce, une assemblée générale se tint à Dornach, au cours de laquelle la question de la « méthode anthroposophique juste » fut plus que jamais à l'ordre du jour. Immédiatement après cette assemblée houleuse, où W. J. Stein et d'autres furent constamment sur la sellette, parut le 37e numéro des *Korrespondenzen der Sozialwissenschajftlichen Vereinigung am Gœthéanum* (« Correspondances de l'Association pour les Sciences sociales au Gœthéanum ») dirigées par Roman Boos, avec ce titre étrange : *Abwehr von Unfug*. *Ein kleines Purgatorium* ('Assez d'absurdités. Un petit purgatoire').

Roman Boos (1889-1952), un Zurichois d'origine, avait collaboré étroitement avec Rudolf Steiner au plus fort du mouvement pour la tripartition sociale, dans les années 1919-1920. À partir de 1926, quoiqu'il eût mis fin à cette collaboration à la suite d'une grave dépression[539], il intervint de manière massive et sans nuance dans les conflits qui déchiraient la Société. Le ton à la fois dramatique et ironique avec lequel il attaque l'un après l'autre Jules Sauerwein, D. N. Dunlop et W. J. Stein dans son *Petit purgatoire* est le même qu'il employait lors des débats auxquels il ne prenait que trop souvent part, et qui n'avait d'autre effet que d'échauffer encore un peu plus les esprits.

Le but de ce journal était de dénoncer une prétendue « campagne de grande envergure » lancée par Jules Sauerwein, D. N. Dunlop et W. J. Stein depuis le Kaiserhof de Berlin le jour de la Saint-Michel 1931, c'est-à-dire « le jour où, à Dornach, on fêtait, dans une atmosphère recueillie, le septième anniversaire du dernier discours de Rudolf Steiner aux membres de la Société Anthroposophique ». Le 29 septembre, en effet, une centaine de personnalités du monde des affaires et de la banque s'étaient réunies pour discuter des « grandes questions économiques du moment »[540]. Dunlop inaugura cette rencontre par un discours, puis on procéda à la lecture d'un texte que Jules Sauerwein, qui n'avait pu être présent, avait fait parvenir à l'assemblée. Dans ce texte, où il expose son point de vue sur les questions à l'ordre du jour, il fait plusieurs fois référence à Rudolf Steiner, montrant par là qu'il le considérait comme son père

spirituel. W. J. Stein avait clos la rencontre en animant un débat sur les idées de Rudolf Steiner en matière d’économie.

D’après Boos, personne n’était moins qualifié que ces trois hommes pour porter l’impulsion spirituelle anthroposophique au monde économique actuel. Selon lui, les personnes capables de mener à bien une telle tâche, au rang desquelles il se comptait, se trouvaient à Dornach, au Gœthéanum, c’est-à-dire là où « le combat pour la pureté et pour l’existence même de l’impulsion centrale de l’anthroposophie » avait été mené victorieusement. Jules Sauerwein, en publiant ses Mémoires, dans lesquelles il décrit son lien avec Rudolf Steiner, se serait « définitivement mis hors des rangs de ceux qui luttent pour Rudolf Steiner ». Roman Boos, en sortant certaines déclarations de Jules Sauerwein de leur contexte, déclarations qui, en outre, avaient été parfois mal rendues par le traducteur, et en ne tenant pas compte du lien très personnel qu’entretenait l’auteur avec Rudolf Steiner, est parvenu à donner une image largement déformée de ses intentions[541].

Boos ne se contenta pas d’attaquer Jules Sauerwein, dont les Mémoires, selon lui, « ridiculisaient Rudolf Steiner, le Gœthéanum et l’anthroposophie tout entière ». Il s’en prit également au « magnat d’industrie » D. N. Dunlop[542], et surtout à W. J. Stein, auquel il reprochait d’avoir compromis l’œuvre de Steiner par « son dilettantisme pitoyable et son comportement d’agitateur ». Mais quoi qu’il ait pu en dire, tous trois avaient en commun la volonté de porter l’impulsion spirituelle anthroposophique dans la vie politique et économique. Si leur projet n’a pas eu l’écho escompté, c’est que la plupart des gens n’ont pas compris qu’on ne pouvait pas porter l’anthroposophie au monde en employant la même stratégie et les mêmes « méthodes » que celles à l’honneur au Gœthéanum. – C’est seulement dans ce sens qu’on peut comprendre l’action de Jules Sauerwein. Son expérience de journaliste avait fait mûrir en lui des qualités d’âme qui lui permettaient d’agir en conformité avec son époque, tout en restant guidé par l’esprit. Certes, il commit certaines erreurs, ou plutôt certaines négligences, qu’il fallut corriger. Mais à Dornach, rares sont ceux qui avaient compris que pour garder un processus vivant, il faut à la fois conserver ce qui vient du passé et faire œuvre créatrice. Les personnes qui avaient su rester en contact avec les réalités concrètes de cette époque en plein bouleversement étaient de plus en plus souvent mises à l’écart. J’en veux pour preuve le fait que le contexte politique explosif dans lequel s’inscrivaient les combats au sein de la Société anthroposophique – que l’on pense à la montée du fascisme ou aux menaces de guerre – fit rarement l’objet de débats. Seules quelques rares personnes furent assez lucides pour faire le lien entre les difficultés « internes » de la Société et cet arrière-plan politique délétère.

Cette réticence à s’intéresser aux grandes questions de politique internationale a d’ailleurs perduré jusqu’à aujourd’hui. C’est ainsi que Simonne Rihouët-Coroze écrivit en 1973 que Rudolf Steiner s’était tenu en dehors de la politique parce que sa mission était ailleurs[(543)]. Récemment, le 10 mars 1996, les plus hautes instances de la Société Anthroposophique Universelle faisaient entendre le même son de cloche en reprenant, dans le bulletin d’information du Gœthéanum, une citation de Rudolf Steiner tirée des *Principes* de la Société Anthroposophique : « Elle considère [la Société Anthroposophique Universelle] que la politique ne fait pas partie de ses domaines d’attribution[(544)]. »

Aujourd’hui comme à l’époque, seules quelques personnes semblent avoir perçu cette nuance fondamentale sur laquelle il convient d’insister: s’intéresser aux événements contemporains, s’efforcer d’en *comprendre* les arrière-plans, en particulier les arrière-plans spirituels, ceci afin de trouver, face à eux, l’attitude juste, c’est-à-dire une attitude qui nous permette de nous élever au-dessus des « partis, nations et blocs politiques[(545)] », fait partie des tâches les plus importantes de ceux qui se lient à l’anthroposophie, comme l’a montré Rudolf Steiner lui-même, spécialement pendant la Première Guerre mondiale et durant les années qui l’ont suivie. À travers la phrase citée plus haut, il faisait allusion au fait de se lancer dans le jeu des partis ou de soutenir, au nom d’une stratégie partisane, tel ou tel groupement. Car il est clair que la Société Anthroposophique doit se garder de s’engager dans cette voie. En un mot, elle doit se garder de *faire* de la politique.

Après la vague d’exclusions de 1935, Jules Sauerwein publia encore plusieurs articles dans la revue mensuelle en langue anglaise *The Present Age*, cette revue créée par Stein après la mort de Dunlop – qui en avait le premier conçu l’idée – dont le but était de suivre l’actualité économique mondiale d’un œil « vif et critique », afin de préparer une nécessaire coordination planétaire de l’économie[(546)]. Il donna également des conférences devant des anthroposophes anglais et rendit visite aux personnes avec lesquelles il entretenait des liens d’amitié, dont Ita Wegman[(547)] et W. J. Stein. Lorsque ce dernier voulut solliciter une audience auprès de Kemal Atatürk, il lui écrivit une lettre de recommandation[(548)]. Il cessa par contre tout contact avec la Société anthroposophique officielle à partir de 1932.

* * *



Jules Sauerwein

Comme nous l’avons dit, Jules Sauerwein avait commencé la publication de ses Mémoires peu après la mort de sa sœur, intervenue à la fin du mois de février 1932. Il y évoque avant tout sa vie de journaliste. Il pourrait paraître surprenant qu’un homme de cinquante-deux ans choisisse d’appeler un tel livre Mémoires, d’autant qu’il s’agit plutôt d’une tentative de faire le point avec lui-même. « J’ai connu suffisamment d’hommes d’État, de généraux et de leaders politiques. Que reste-t-il d’eux lorsqu’ils ont fait leur temps ? », écrivait Sauerwein dans ses Mémoires. Notons que curieusement, la description de sa rencontre avec Rudolf Steiner parut dans les *Basler Nachrichten* les 29 et 30 mars 1932, c’est-à-dire sept ans jour pour jour après la mort de ce dernier. Mais laissons-le poursuivre : « Par contre, les pensées élevées et fructueuses, comme celles de Rudolf Steiner, sont une force spirituelle dont l’action se fait sentir dans les moments de crise mondiale que nous connaissons aujourd’hui, ces moments que Rudolf Steiner avait prédits[549]. » Et d’ajouter : « On pourrait écrire un livre sur cette éminente personnalité. » Il reprit cette pensée dans l’épilogue des souvenirs qu’il publia trente ans plus tard. Dans ses Mémoires, il se contentait de décrire sa rencontre avec Rudolf Steiner du point de vue du journaliste, portant témoignage de ses idées politiques, sociales et économiques. Il rapportait également la conversation sur la nature de la guerre qu’il avait eue avec lui au début de 1917, ainsi que celle concernant les possibilités d’une Société des Nations et sur les causes immédiates de la guerre telles qu’elles avaient été

communiquées à Rudolf Steiner par Helmuth von Moltke.

Jules Sauerwein ne concrétisa jamais son projet d'écrire un livre consacré à Rudolf Steiner. Ces lignes, qui parurent en 1932, sont extraites des dernières déclarations d'une certaine longueur que Jules Sauerwein fit sur son maître spirituel.

* * *

Pour certains, et notamment pour ceux qui s'intéressaient de près à ce qui se passait dans le monde, l'année 1932 fut une année tout à fait particulière, du fait, notamment, que plusieurs proches de Rudolf Steiner, dont Alice Sauerwein et Eliza von Moltke, passèrent le seuil cette année-là – le 29 mai pour ce qui est de cette dernière. Eliza von Moltke connaissait Rudolf Steiner depuis 1904. Rappelons qu'elle avait recueilli les Communications post mortem de son époux, Helmuth von Moltke, communications dont il a été longuement question ici. Pour Jules Sauerwein, l'année 1932 fut également une année décisive à bien des égards.

Sur la scène internationale, les événements qui s'annonçaient projetaient déjà leur ombre menaçante. Ceux qui, comme lui, s'intéressaient de près au destin politique de l'Europe, et en particulier à celui de l'Allemagne et de la France, ne doutaient plus que les succès remportés par Adolf Hitler, cet Autrichien apparu depuis peu à l'horizon politique, n'auguraient rien de bon. Après le putsch avorté de Munich du 9 novembre 1923, l'auteur de *Mein Kampf* – qu'il écrivit en 1924 – avait créé un Parti national-socialiste et une organisation paramilitaire (les S. A.) avec l'aide desquels il projetait d'« électriser » les masses. D'après Jules Sauerwein, il s'agissait d'une sorte de « force élémentaire, de séisme ou de catastrophe atmosphérique » propre au national-socialisme, comme il le déclara au cours d'une conférence : « C'est comme si, sur un tréteau gigantesque, un homme devant un haut-parleur démesuré criait aux foules allemandes : 'Ici, rassemblement des mécontents !'[550] » Malgré son échec face à Hindenburg dans la course à la présidence du Reich, Hitler réussit à mener son parti à la victoire aux élections parlementaires de juillet 1932. Le portrait que Jules Sauerwein brosse du nouveau maître de l'Allemagne, en qui il avait reconnu une sorte de « médium », mérite d'être rapporté : « Le pontife de la nouvelle religion est dépourvu de tout trait personnel et singulier. Adolf Hitler est moyen en tout. Il n'est ni grand ni petit, ni gros ni maigre. Il a une petite moustache étroite (...) des cheveux lissés au cosmétique et divisés sur le côté par une raie bien droite, comme presque tous les garçons de café ou les coiffeurs d'Autriche[551]. » Il écrivit quelques années plus tard qu'il ne fallait jamais oublier ces propos de Hitler sur lui-même : « J'agis comme un somnambule, et de même que les somnambules je ne peux pas tomber[552]. »

Le 7 mars 1932, on apprit la mort d'Aristide Briand, en qui Jules Sauerwein avait placé ses plus grands espoirs de paix(553). Ce fils de cafetier né à Nantes en 1862 s'était d'abord fait connaître en tant qu'avocat de la gauche. Fondateur, avec Jean Jaurès, du parti socialiste français (1902), il devint par la suite ministre des Affaires étrangères et fut l'un des premiers à évoquer la possibilité d'une réconciliation franco-allemande. Mais cet orateur brillant qui avait porté la Société des Nations sur les fonds baptismaux et projetait, dans les dernières années de sa vie, de mettre sur pied une sorte d'*union européenne*, fut dépassé par le tour de plus en plus chaotique que prenaient les événements, et notamment par la poussée nationaliste qui résulta des turbulences politiques et économiques de l'époque.

Avec un recul de trente ans, Jules Sauerwein écrivit : « L'année 1932 m'apparaît comme une sorte de ligne de partage des eaux. À partir d'une certaine date, les événements ont pris une autre direction. Les années d'erreur, de bavardage et de byzantinisme ont, hélas, porté leurs fruits(554). » Aussi n'est-il pas étonnant que l'obscurcissement progressif de l'horizon politique ait eu des répercussions directes sur sa vie. Au tout début de l'année 1932, lorsque les prises de position nationalistes de Jacques Bunau-Varilla, le propriétaire du Matin, se heurtèrent trop ouvertement à ses convictions, il l'attaqua en justice dans le but de se faire licencier du journal. Il gagna son procès, procès exemplaire qui, soit dit en passant, fit jurisprudence, et rejoignit peu de temps après l'équipe d'un journal dirigé par Jean Prouvost : *Paris-Soir*. Jean Prouvost avait commandé à Jules Sauerwein et aux écrivains Maurice Dekobra et Pierre Mac Orlan un reportage sur l'état de l'Allemagne. Lorsque Jules Sauerwein pénétra dans les bureaux du journal, il fut immédiatement séduit par l'atmosphère sympathique et libérale qui y régnait. La question : *Hitler gagnera-t-il les élections ?* devint le point de départ d'une série de sept longs articles dans lesquels Jules Sauerwein s'appliquait à décrire la situation dans laquelle se trouvait l'Allemagne(555).

L'année 1932 compte parmi les plus actives de la carrière journalistique de Jules Sauerwein. En septembre, dressant un bilan des huit premiers mois de l'année, il constata(556) qu'il s'était rendu dans dix-neuf pays. Il avait visité dix-sept pays européens et deux pays américains, dont certains plusieurs fois. Depuis le début de l'été, il résidait aux États-Unis, et ses articles très vivants sur la crise américaine et les difficultés que rencontraient un grand nombre d'Américains paraissaient presque quotidiennement en première page de *Paris-Soir*. Plus tard, il rassembla ces articles dans un livre intitulé *Que va faire l'Amérique ?*(557).

À plusieurs reprises, il donna des conférences à l'*École de la Paix*, que dirigeait Louise Weiss[558], conférences qui comptaient parmi les plus appréciées et les plus fréquentées. Il conclut celle du mois de septembre 1932, intitulée *Les États-Unis* en 1932, par cette pensée[559] : pour éviter un nouvel « après-guerre », il est « grand temps que les hommes appelés à régler le sort de notre humanité » comprennent enfin que « comme dans les anciens temps, le problème était de régler les rapports de l'individu avec la communauté restreinte où il vivait, de même, aujourd'hui, le problème est de résoudre, non point par des textes, mais dans la réalité spirituelle elle-même, les rapports de la nation avec le continent, et du continent avec la planète (...) »

32

La responsabilité du journaliste

“ Trouver la vérité sur les hommes et les choses et la rendre accessible à d’autres groupes d’hommes par-delà des frontières politiques et spirituelles, voilà bien une tâche sacrée ! ”

Jules Sauerwein, dans les Basler Nachrichten du 21 avril 1932.

En février 1936, Jules Sauerwein publia un article dans *The Present Age*, la revue dirigée par W. J. Stein, dans lequel il dressait le bilan de sa longue carrière de journaliste sous le titre *La Conscience du journaliste*(560). Selon lui, l’éthique du journaliste moderne épris de vérité devait reposer sur la perception même de cette vérité, exercice rendu difficile par le fait que les journalistes étaient, selon lui, eux-mêmes victimes du nationalisme ambiant. Pour s’approcher de l’idéal de leur profession, il leur conseillait donc d’exercer tout d’abord leurs facultés d’observateurs impartiaux. Il écrivait ainsi : « Ce ne sont pas les handicaps physiques qui sont les pires, mais certains préjugés positifs ou négatifs qui obscurcissent les facultés de jugement. Lorsque la perception rencontre une conscience pervertie, elle perd sa pureté, se transforme et dépérit. »

Pour développer de telles facultés d’observation, il serait nécessaire, toujours selon Jules Sauerwein, de cultiver une attitude d’âme particulière qu’il désigne du nom de « sympathie intuitive », et qui consiste à « vibrer avec l’ordre universel, si bien que celui qui perçoit est en mesure de saisir l’essence même de ce qu’il perçoit. Il est nécessaire, pour la conscience qui perçoit, de se trouver dans une sorte de forme concave, c’est-à-dire capable de recevoir, ce qui ne veut pas dire qu’il faille être totalement blanc et neutre, car dans ce cas, le phénomène se volatilise et perd de sa force vitale. »

Cette forme supérieure de sympathie, qui rend seule possible l’observation objective, ne serait atteinte que par un très petit nombre de journalistes. « Pour moi, la qualité de l’observation est le point le plus délicat. Elle est en lien direct avec les psychoses qui sont à l’origine des mésententes et des conflits. »

Et il ajoute : « Quelle responsabilité incombe alors à la presse ! » Car elle n'agit pas de manière « thérapeutique » sur la politique : les « psychoses collectives (...) sont principalement le fruit de la propagande, de la répétition ininterrompue des mêmes formules, des mêmes mouvements et des mêmes rythmes. » La paix ne peut pas se construire sur des « hymnes, sur la déclaration sans cesse réitérée de lois internationales ou de paragraphes d'alliance ». Elle se construit en « brisant les psychoses (nationalistes) malsaines (...) et en créant les conditions nécessaires à la découverte de la vérité. »

Cette première partie de l'article intitulé *La Conscience du journaliste* (elle était suivie par des descriptions d'expériences journalistiques concrètes de Jules Sauerwein) est intéressante pour nous à plus d'un titre. Tout d'abord, certaines des pensées les plus importantes nous rappellent l'avant-propos que Jules Sauerwein avait rédigé vingt-sept ans plus tôt pour *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?*, de Rudolf Steiner. À l'époque, il s'était déjà posé la question suivante[561] : « Comment connaîtrait-il [l'homme] l'univers, s'il n'a fait de lui-même un instrument de connaissance, capable de vibrer à l'unisson de toutes les vibrations ? » En 1909, ses pensées étaient déjà tournées vers l'« homme d'action », et l'on peut dire que dès cette époque, il accordait une importance particulière à la « sympathie, cette sympathie qui lui était si nécessaire pour aborder les hommes, les choses et les événements. Mais si son savoir paraît encore assez livresque en 1909, ses connaissances avaient acquis un caractère plus individualisé en 1936, fruit de ses expériences de vie.

Fort de son expérience, Jules Sauerwein considérait que la valeur d'un journaliste dépendait essentiellement de ses dons d'observation. La première question qu'il se pose est celle de savoir comment naissent nos représentations. La manipulation consciente ou inconsciente des facultés de jugement, manipulation engendrée par la difficulté que nous éprouvons à *observer* sans *a priori*, serait l'une des causes de ce qu'il appelle les « psychoses » de son temps.

C'est donc un problème d'ordre épistémologique qui aurait été à l'origine des maux de l'époque, de ces maux qui finirent par accoucher du fascisme et de la guerre ! Jules Sauerwein reprend là l'une des idées clés de Rudolf Steiner pour la confronter à la réalité politique immédiate.

* * *

Vers la fin de sa vie, Jules Sauerwein s'est semble-t-il approché de très près de l'idéal qu'il s'était fixé, à savoir être capable de « vibrer à l'unisson de toutes les vibrations », et de mouler sa conscience perceptive dans une forme « concave » et perméable(562). Le courage, l'adresse, la sensibilité, la compétence, sans oublier une bonne dose d'humour, comptaient parmi ses traits de caractère les plus marquants. Ce sont ces facultés qui firent de lui un grand journaliste. Pour lui, un bon journaliste devait pouvoir se fondre dans un pays ou dans un peuple, il devait pouvoir être tout entier à un homme ou à un événement, mais en même temps il devait être capable de s'observer lui-même. Telle était la recette de son succès. Ce « truc » qu'il révélait aux journalistes dans ses Mémoires de 1932 consistait, dans la plupart des cas, à simplement « faire le contraire de ce qu'un reporter a généralement l'habitude de faire. Un journaliste se tient en retrait ; mêlez-vous, au contraire, aux protagonistes ! Il ne quitte pas son calepin ; ne faites jamais cela ! Faites les mêmes mouvements que ceux qui sont impliqués ! Enlevez votre chapeau lorsqu'ils enlèvent le leur ! Prenez une mine attristée lorsqu'ils ont l'air défait ! C'est ainsi qu'en cet instant historique [lorsque l'ancien empereur d'Autriche, Charles de Habsbourg, et sa femme ont regagné la Suisse après un putsch manqué – I. D.], ému et plein de sympathie, j'ai serré la main à des gens que je n'avais jamais vus de ma vie(563). »

Lorsqu'il préparait un reportage, Jules Sauerwein essayait toujours de passer « un ou deux jours dans un état que l'on pourrait qualifier de 'vagabondage attentif'. Si quelqu'un parvient réellement à accueillir en lui de manière vivante toutes les impressions, et en même temps à faire taire ses propres réactions impulsives, il sera très étonné du résultat. De cette façon, des choses étrangères deviennent peu à peu familières et des choses lointaines se rapprochent, comme au travers d'un changement d'optique. Dans les grandes villes, on doit se mêler à ceux qui vont au travail ou à ceux qui en reviennent, on doit observer leur visage fatigué et essayer de se mettre dans leur peau, au lieu de faire comme les 'mauvais voyageurs', lesquels ne peuvent s'empêcher de comparer hâtivement ce qu'ils voient avec ce qu'ils connaissent de leur propre pays(564). »

Cette méthode de connaissance ne rappelle-t-elle pas cette forme supérieure de perception que Rudolf Steiner nomme la perception « intuitive » ? Contrairement à la connaissance imaginative, qui permet de percevoir les qualités d'un être, et contrairement à la connaissance basée sur l'inspiration, qui permet de ne plus faire qu'un avec les actes et les manifestations de la volonté des êtres, la connaissance intuitive permet littéralement de fusionner avec l'objet que l'on cherche à connaître(565). Une telle fusion, une telle « immersion », implique cependant que le « connaissant » fasse l'expérience de l'autre en

lui-même, c’est-à-dire dans sa propre essence. Cette forme de connaissance présuppose l’existence d’une conscience « vide » : aucune représentation, aucune idée préconçue, ni même aucun sentiment ne doivent peser sur un tel organe de connaissance, organe à l’intérieur duquel ce qui fait l’essence de l’autre va pouvoir se révéler et s’exprimer librement.

Sa manière d’écouter, qui lui permettait d’entendre au-delà des paroles prononcées, de même que cette « sympathie » qu’il avait consciemment exercée, avaient fait de lui une personne de confiance à laquelle on se livrait volontiers. Il nous a laissé toute une galerie de portraits finement ciselés où les faiblesses et les particularités des modèles ne transparaissent que sous le couvert de l’humour. Lorsqu’on lit aujourd’hui ces descriptions – les reproduire ici dépasserait le cadre de ce travail(566) – on ne peut s’empêcher d’y déceler des « clins d’œil » permanents. Il évoluait parmi les grands personnages de son époque, mais en même temps, il avait ce recul qui le mettait un peu dans la position d’un spectateur observant des acteurs sur une scène de théâtre(567).

* * *

Le chemin de développement spirituel sur lequel il s’était engagé, guidé par Rudolf Steiner, permit à Jules Sauerwein de faire certaines expériences intérieures. Il en parlait rarement, mais elles transparaissent dans ses propres écrits ou dans ceux des personnes qui l’ont connu. Sa capacité à observer les événements sous un angle que les journalistes négligent généralement apparaît très clairement dans cette description du duc François d’Harcourt, qui avait épousé l’une de ses amies, Antoinette Gérard, et auquel il rendit de fréquentes visites dans les années 30, en son château : « En 1938, en raison de la conjoncture internationale, la guerre me paraissait certaine. Je demandai à Jules Sauerwein, que je savais en communication avec le monde surnaturel, ce qu’il pensait de la situation et il me fit cette réponse étrange, à certains égards prémonitoire : ‘Les démons rient’.(568) »

En effet, la situation de l’Europe était comparable à celle de la Société anthroposophique dans la mesure où, dans l’une comme dans l’autre, une sorte de « guerre larvée » avait éclaté, mettant aux prises des groupes d’hommes qui, pour n’avoir pas reconnu les « signes du temps », agissaient d’une manière propre à attirer les démons, au lieu d’essayer de comprendre les conditions de développement de l’humanité moderne et d’agir en conséquence. Tandis que l’on préparait, dans la Société Anthroposophique Universelle, les grandes exclusions de 1935, deux tendances se dessinaient avec de plus en plus de netteté sur la scène européenne : l’échec des « démocraties » dans leur tentative d’instaurer une paix durable – échec mis à profit par certains

occultistes proches des milieux anglo-saxons –, et son corollaire, à savoir la montée en puissance du fascisme et du national-socialisme, qui allaient bientôt donner aux démons l’occasion de se déchaîner.

Jules Sauerwein a compris certains aspects de l’histoire mondiale, mais son interprétation des faits, faute des éléments dont nous disposons aujourd’hui, a parfois été erronée(569). En tout cas, l’intervention croissante d’entités démoniaques dans le cours de l’histoire semble bien ne pas lui avoir échappé. Dans la mesure où ses reportages témoignent – de manière directe ou indirecte – de ces combats, il nous a paru intéressant d’en donner ici quelques extraits.

* * *

Entre 1921 et 1940, Jules Sauerwein a rendu plusieurs fois visite à Benito Mussolini, le fondateur du fascisme italien(570), dont il publia un certain nombre d’interviews. Lorsqu’il le rencontre pour la première fois, Mussolini est encore journaliste, « mais il a déjà une petite cour d’admirateurs. Déjà, il lui arrive de s’éloigner de ses confrères et de se planter orgueilleusement dans un coin du salon, les bras croisés sur la poitrine, le menton volontaire projeté en avant et le regard immobile, dans une posture de statue. »

Jules Sauerwein était également présent lorsque Mussolini fut légèrement blessé en avril 1926 : « On apprend que l’auteur de l’attentat est une vieille Anglaise demi-folle. La balle a éraflé le bout du nez du dictateur. Le héros n’a pas bronché. La foule reconnaît dans son immobilité la manifestation d’une admirable maîtrise de soi, mais les témoins les plus proches ont, hélas, dû attribuer cette impassibilité apparente au saisissement de la panique. Sur la place du Capitole, des fanatiques cherchent les gouttes de sang du Duce pour y tremper leurs mouchoirs. Il apparaît lui-même au balcon du palais Chigi, un peu pâle et sa blessure recouverte d’un tout petit pansement pour comédon infecté. »

Par la suite, Jules Sauerwein ne fut plus autorisé à pénétrer sur le territoire italien, au motif qu’on l’aurait entendu dire, dans un café de la Piazza Venezia, que Mussolini ressemblait après l’attentat à un « Guignol blessé dans un pugilat avec le gendarme ». C’est Mussolini lui-même qui lui rapporta le fait trois ans plus tard, au grand étonnement du journaliste qui s’écria : « Moi ? Dire une chose pareille ? Jamais il ne me viendrait à l’esprit une plaisanterie d’un goût aussi douteux. D’ailleurs, si cela m’arrivait, je ne choisirais pas, pour parler ainsi, un café de la Piazza Venezia où, sur dix consommateurs, il y a deux clients et huit policiers. »

Jules Sauerwein était intimement convaincu que le *Duce*, en raison de sa fatuité et de son évidente faiblesse de caractère, ne constituerait pas un danger tant qu'il garderait son indépendance par rapport à Hitler. Ainsi, vers la fin de sa vie, il écrivait encore : « Jamais Hitler n'aurait songé à la guerre s'il avait eu des inquiétudes sur la position de l'Italie[571]. » En 1936, au moment de la conclusion des premiers accords entre l'Allemagne et l'Italie, il fit son possible pour tenter d'infléchir le cours de l'histoire : « Je ne suis qu'un journaliste, pensé-je en moi-même, mais comme je connais bien cet homme, puisque les diplomates ne peuvent rien sur lui et qu'il glisse, peu à peu, sur une pente fatale, n'eussé-je qu'une seule chance d'avoir quelque influence sur lui, je ne dois pas la négliger[572]. » Il se rendit alors à Rome dans le but de s'entretenir avec le dictateur. « Vous connaissez Hitler mieux que moi, lui dit un jour Mussolini. Je l'ai rencontré une seule fois à Venise et je ne puis dire que nous ayons échangé des vues, car il a parlé tout le temps et je n'ai pu placer un mot. Quelle est, d'après vous, la différence entre lui et moi[573] ? » Satisfait de la réponse de Jules Sauerwein, il lui accorda alors une interview au cours de laquelle il annonça un rapprochement de l'Italie avec la France et l'Angleterre, rapprochement qui n'eut finalement jamais lieu.

Dans ses *Mémoires* de 1932, Jules Sauerwein reconnaissait déjà que ses efforts avaient peu de chances d'aboutir. Peu de temps après l'attentat dont Mussolini avait été victime, il avait notamment assisté à un jeu de questions réponses entre ce dernier et la foule qui le confirma dans son opinion : « Êtes-vous prêts à mourir ? », avait lancé Mussolini. « Oui, nous sommes prêts », avait répondu la foule. « Un danger menace-t-il le fascisme ? » – « Oui, depuis l'étranger. » – « Nous lui tiendrons tête. Suivez-moi quand je vais de l'avant. Tuez-moi quand je recule. Vengez-moi si je meurs. » Et Sauerwein de conclure : « Ce régime (...) empruntait désormais la voie du bolchevisme, même si, en apparence, il se situait à ses antipodes. Il broyait la personne sous la discipline d'État, ce qui, pour l'Italie, était fort préjudiciable, et attisait les sentiments patriotiques d'une manière dangereuse pour l'Europe entière.[574] »

« Lorsque, en juin 1940, l'Italie entra en guerre contre la France, déjà vaincue, je repassai dans ma pensée ces vingt années où j'avais côtoyé le maître tout-puissant de l'Italie et je méditai avec douleur sur la destinée qui m'avait, aux heures décisives, mêlé de si près aux protagonistes de l'Histoire, sans que jamais mes prévisions ni mes efforts aient pu en infléchir le cours.[575] »

* * *

Jules Sauerwein suivait avec beaucoup d’intérêt et d’inquiétude les événements qui se déroulaient en Allemagne, qu’il s’agisse de l’accession d’Hitler à la présidence du Reich ou de l’abolition de la démocratie parlementaire et de sa transformation en un régime totalitaire où ceux qui pensaient autrement n’avaient pas leur place. Ces événements détruisaient, en effet, tout espoir de voir une paix durable s’instaurer en Europe. Sauerwein faisait partie de ceux qui suivirent de très près les grandes manœuvres diplomatiques qui se déroulèrent entre Munich, Berlin et Berchtesgaden, où Hitler avait son célèbre « nid d’aigle ». Durant les années qui précédèrent la guerre, il ne se passa pas un événement politique ou diplomatique sans qu’il en fût le témoin direct, et l’un des premiers à en rendre compte.

Il se trouve ainsi à Vienne, en mars 1938, lorsque Hitler occupe l’Autriche sans rencontrer de résistance ; depuis le balcon de son hôtel, il voit le Ring [l’équivalent des Grands Boulevards parisiens, N.d.T.] « changer brusquement de couleur ». « Dans la foule immense qui attendait le Führer, je vis (...) d’innombrables fourmis brunes se déplaçant individuellement ou par petites colonnes, bousculant tout le monde, refoulant les curieux et formant peu à peu un cordon des deux côtés de la chaussée pour libérer la voie où devait passer le triomphateur. À cinquante mètres de ma fenêtre, devant l’Hôtel Impérial, une estrade avait été élevée en toute hâte : Hitler allait y prendre possession du peuple de la capitale(576). » Il assiste ensuite à des scènes d’hystérie et d’enthousiasme semblables à celles dont il avait été témoin durant l’ascension politique d’Hitler en Allemagne.

Le mois de septembre 1938 fut, selon ses propres termes, le plus actif de toute sa carrière de journaliste. À cette époque, il est partout : à Berlin, à Nuremberg, à Prague, à Eger, à Berchtesgaden, à Godesberg... Et surtout, il est présent au moment de la ratification des *Accords de Munich*, ces accords malheureux qui, s’ils écartèrent, dans un premier temps, la menace d’un conflit qui semblait imminent, ne tirent en réalité qu’ouvrir la voie aux guerres de conquête d’Hitler. À la veille de la déclaration de guerre, sentant que la catastrophe était désormais inévitable, Jules Sauerwein résumait ainsi sa pensée : « Que d’occasions ratées ! Que de tentatives avortées(577) ! »

Au printemps 1940, à soixante ans passés, il mit fin à sa carrière de « grand reporter ». Le quotidien *Paris Soir* qui, sous la direction de Jean Prouvost, s’était replié sur Lyon, était désormais soumis à la censure du régime de Vichy, et Jules Sauerwein ne voyait pas comment, dans ces conditions, il aurait pu continuer à exercer son métier de journalisme. Il traversa donc la frontière suisse, séjourna quelque temps à Berne, puis, en octobre 1942, il partit s’établir à Lisbonne, où il passa les vingt-cinq dernières années de sa vie.

*   *   *

Voici comment Jules Sauerwein introduit, dans ses *Mémoires* de 1932, le passage consacré aux conférences innombrables, et surtout interminables, qui furent organisées après la Première Guerre mondiale : « Si je devais donner un compte-rendu détaillé et exact des conférences qui ont eu lieu depuis la fin de la guerre et auxquelles j'ai dû assister, je considérerais ce pensum comme l'équivalent des tortures chinoises les plus raffinées[(578)]. » Il passait, en fait, le plus clair de son temps dans l'hémicycle de la Société des Nations, à Genève : « C'était souvent à une classe de lycéens excités et turbulents que faisaient penser les séances de Genève. Briand essayait d'y mettre bon ordre. Une fois, le maréchal Pilsudski et le Lituanien Valdemaras se querellaient si fort qu'ils allaient se précipiter l'un sur l'autre, lorsque subitement on entendit un son très doux, très apaisant, c'était la voix barytonante de Briand : 'Messieurs, on voit que vous êtes d'accord.'[(579)] »

Jules Sauerwein s'était déjà entretenu de la Société des Nations avec Rudolf Steiner : « Je lui expliquai que la Société des Nations avait pour ambition de protéger la culture en protégeant les minorités, et qu'elle essayait d'intégrer les problèmes économiques dans un schéma planétaire. – 'La Société des Nations, me dit Steiner, n'y parviendra pas, car il s'agit d'un cercle vicieux. Les producteurs sont contraints de se tourner vers leur gouvernement, c'est-à-dire précisément vers un pouvoir politique qui considère qu'il est de son devoir de brider les forces économiques. Quant à la vie de la pensée, la Société des Nations n'a pas trouvé mieux, pour la protéger, que de la placer sous la tutelle de l'État, et de la soumettre ainsi à son contrôle. Une école devrait, au contraire, à la manière d'une église, échapper à l'emprise de l'administration. Comme une église, une école ne devrait pouvoir être soutenue que par les personnes qui, en fonction d'idées communes, considèrent son existence comme nécessaire.' » Et Sauerwein de nous interpeller : « Ces paroles n'étaient-elles pas prophétiques ? Ne souffrons-nous pas aujourd'hui d'une fermentation malsaine sous un couvercle trop pesant, de pressions qui, au lieu de s'alléger, deviennent chaque jour plus lourdes. Et les ministres qui tentent de surmonter ces obstacles ne restent-ils pas incompris quand ils ne sont pas poursuivis[(580)] ? »

Bien qu'elles aient été faites il y a plus de soixante-dix ans, ces déclarations de Rudolf Steiner sur l'impossibilité de bâtir un organisme social sain sur la base d'institutions semblables à ce qu'était, à l'époque, la Société des Nations, n'ont rien perdu de leur actualité. Des études récentes[(581)] ont montré qu'une organisation centralisée, telle que celle que l'on

cherche aujourd'hui à mettre en place au niveau européen, servait avant tout les intérêts de ceux qui convoitent le pouvoir mondial et tentent, pour ce faire, de « canaliser » les développements individuels, de quelque nature qu'ils soient[582].

* * *

Comme nous l'avons plusieurs fois montré, la musique était la principale voie d'accès de Jules Sauerwein au monde spirituel. – Durant les premières années de son séjour à Vienne, c'est elle qui lui ouvrit les portes du monde diplomatique, et lança, en quelque sorte, sa carrière de « grand reporter ». Elle était le trait d'union entre lui et un grand nombre de personnes, et tous ceux qui le connaissaient d'un peu près savaient qu'on ne pouvait lui faire de plus grande joie qu'en mettant un piano à sa disposition. Il ne tardait pas alors à interpréter des extraits d'opéras de Wagner, ou encore des œuvres de Bach ou Beethoven, sa vie professionnelle trépidante ne lui offrant pas souvent l'occasion de cette détente qui, pour lui, avait valeur de « nourriture spirituelle »[583].

La musique était pour Jules Sauerwein un moyen d'expression qui le reliait aussi bien aux réalités spirituelles qu'aux hommes. Ainsi, il joua de la musique en ouverture aux conférences que Rudolf Steiner donna à Paris, comme il en joua durant ses visites à des comtes, rois, ministres et présidents. Il en jouait aussi lorsque la tristesse l'envahissait, ce qui était surtout le cas lorsqu'une situation lui semblait sans issue. Il écrit ainsi dans ses souvenirs : « Dans l'après-midi du 28 septembre 1938, j'étais chez moi. La guerre me paraissait imminente. Pour me réconforter je me mis au piano et jouai la Passion selon saint Matthieu[584]. »

La place particulière que tenait la musique dans la vie de Jules Sauerwein apparaît clairement au travers d'une vision qu'il eut peu de temps avant la guerre, durant un concert où l'on jouait une symphonie de Brahms. Bien des années plus tard, il donna de ces images qui l'assaillirent alors la description suivante : « Sortant des abîmes du monde des démons, je voyais s'avancer vers la Terre les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse. Ils répandaient autour d'eux la terreur, la famine et la mort. Sur un champ de bataille un homme m'apparut, étendu, sans conscience. Je sus que c'était Hitler. Je sus aussi que, tandis qu'il gisait là, immobile, une Entité puissante venue d'un monde obscur était en train de prendre possession de lui et que c'était cet être qui allait désormais attiser sa rage homicide et transformer en massacre sa persécution du peuple juif[585]. »

Mais Jules Sauerwein n'avait pas seulement pris conscience de la puissance des forces visant à détruire l'être humain. Il savait qu'au bout du compte, c'est des autres forces que dépendra l'issue

du combat mené par l'humanité pour le progrès spirituel. L'article qu'il fit paraître en mars 1938 sous le titre *Le Monde futur*(586) témoigne de cette certitude : « Je suis convaincu qu'aucun des grands problèmes auxquels nous avons à faire face ne pourra trouver de solution sans qu'il soit fait appel aux puissances spirituelles supérieures, écrit-il. Ceux qui ont l'habitude de se tourner vers le monde supérieur ne doivent pas se satisfaire du salut de leur âme. Ils doivent prendre conscience du fait qu'ils doivent se mettre au service de l'humanité tout entière. La connaissance et la sagesse doivent aller de pair avec l'action, l'action indispensable. »

« Notre génération est accablée par la peur du futur. Les paroles d'Osée résonnent encore à nos oreilles : 'Qui sème le vent récoltera la tempête.' (...) Si nous pouvions seulement nous persuader qu'avec du courage, de l'abnégation et un minimum de pensée claire, les forces supérieures peuvent intervenir sur le cours des événements ! – Désespérer de l'humanité, c'est désespérer de soi-même. »

Perspectives. Vers quel futur ?

Dans son exil portugais, Jules Sauerwein trouva enfin la « tranquillité et l'ordre », ces états qui, selon ses propres termes, sont des « biens particulièrement précieux » pour ceux que « les aléas de la vie et de la politique ont fatigués[587] ». Le Portugal, dirigé, depuis 1932, par le père de l'*Estade Novo*, le très autoritaire et très catholique Salazar, était parvenu à se tenir à l'écart du deuxième conflit mondial, et était devenu l'un des points de chute favoris des réfugiés politiques et des apatrides. Le caractère pacifique et accueillant du peuple portugais, caractère dont Jules Sauerwein fit maintes fois l'éloge, la douceur du climat, et le fait de se savoir à l'abri des bouleversements politiques, attirèrent au Portugal un certain nombre de souverains déchus ainsi qu'un grand nombre d'aristocrates. Jules Sauerwein, qui avait fréquenté des maisons régnantes du temps où il était journaliste, ne tarda pas à lier connaissance avec eux. Il habitait à Estoril, le « fief » des rejetons princiers, dans la banlieue chic de Lisbonne, et participait parfois aux réunions qu'organisaient chaque semaine, dans un cinéma de la capitale portugaise, les nombreux prétendants aux trônes européens exilés dans ce pays. D'ailleurs, ses relations avec eux étaient à ce point bonnes qu'il leur consacra un livre entier[588].

Jules Sauerwein qui, bien qu'il continuât d'écrire des articles pour un grand journal portugais, avait définitivement abandonné sa carrière éprouvante de journaliste, aimait ce pays qui l'avait accueilli vers la fin de sa vie avec tant d'hospitalité, à tel point qu'il ne put se résoudre à le quitter une fois la guerre terminée. Il ne rentrait à Paris que pour de courts séjours, rendant visite à des membres de sa famille ou à quelquesuns de ses amis et connaissances[589].

Il mourut le 30 juin 1967, à Saint-Cloud, dans la banlieue parisienne, et fut enterré dans un petit cimetière proche de Jouy-en-Josas (Yvelines), où l'on peut, aujourd'hui encore, se recueillir sur sa tombe. Elle est surmontée d'une croix en bois toute simple qui, au fil du temps, s'est parée des couleurs des forêts environnantes.

*   *   *

Nous savons, d’après les témoignages de ses proches, qu’il avait trouvé, durant les dernières années de sa vie, une grande tranquillité intérieure, une tranquillité « métaphysique ». Il se plongea à nouveau dans les images et dans les récits de l’Ancien Testament, lesquels n’avaient cessé de l’intéresser depuis sa plus tendre enfance. Cette fois, pourtant, au terme de sa vie, comme s’il s’agissait là du fruit d’une longue et profonde expérience, il s’intéressa tout particulièrement à une entité que les Livres de l’Ancien Testament ne font qu’effleurer, celle de *Melchisédech*, – La Genèse (14-20) l’évoque en des termes qui, loin de nous éclairer sur ce personnage, jettent au contraire sur lui un voile de mystère : « Et Melchisédech, roi de Salem, fit apporter du pain et du vin. Or il était sacrificateur du Dieu Très-Haut et il bénit Abraham et dit : ‘Béni soit Abraham, par le Dieu Très-Haut, fondateur des cieux et de la terre’ (...) Et Abraham lui donna la dîme du tout. » L’Épître aux Hébreux (7,1-4), dans le Nouveau Testament, ajoute : « Sans père, sans mère, sans généalogie, n’ayant ni commencement de jours ni fin de vie ; étant ainsi semblable au Fils de Dieu, il [Melchisédech] demeure sacrificateur pour toujours. »

Le fait que Jules Sauerwein se soit intéressé à cette individualité mystérieuse que la Bible ne permet pas réellement de saisir, ne saurait s’expliquer par ses connaissances bibliques. Compte tenu des rares passages qui lui sont consacrés, cette entité serait restée dans l’ombre si la science spirituelle de Rudolf Steiner n’avait révélé son lien avec l’un des plus grands mystères de l’humanité. Émil Bock a consacré tout un chapitre du premier tome de son *Histoire spirituelle de l’humanité* en sept volumes au *roi de Salem*. Ce chapitre est intitulé *Melchisédech*. *Le mystère solaire*[590]. Il y fait le rapprochement entre certaines déclarations capitales de Rudolf Steiner et les légendes juives, et lève ainsi une partie du voile recouvrant ce Mystère qui, tel un arc grandiose, embrasse et relie le passé (lunaire) et le futur (solaire).

Les recherches spirituelles de Rudolf Steiner ont permis de montrer que derrière Melchisédech se cachait l’un des plus grands initiés de l’histoire de l’humanité, à savoir le grand Manou, que la Bible nomme Noé, celui-là même qui a sauvé l’humanité au moment du déluge. Ce grand initié des mystères solaires qui avait annoncé le principe christique bien avant le début de notre ère avait été l’instructeur et le créateur des différentes époques historiques post-atlantéennes.

Dans l’Ancien Testament, la rencontre entre Melchisédech et Abraham symbolise en fait la rencontre entre le courant lunaire représenté par Abraham et le courant solaire représenté par

Melchisédech, l'image du pain et du vin annonçant la venue du Christ. Le Christ et ses disciples, pour se rendre du Cénacle au jardin de Gethsémani dans la nuit du jeudi saint au vendredi saint, empruntèrent le même chemin qu'Abraham et Melchisédech des siècles plus tôt. Le sacrifice du pain et du vin annonçait la transition entre les mystères lunaires et les mystères solaires : les sacrifices lunaires (l'agneau sacrifié par Abel) étaient abandonnés au profit des fruits de la terre (le pain et le vin de Caïn)[591].

L'individualité de Melchisédech réunit en elle certains mystères parmi les plus élevés de l'humanité. L'intérêt porté par Jules Sauerwein à ce grand initié semble mettre comme l'accord final, un accord ressenti au plus profond et dépassant la dimension personnelle, à une vie très fortement orientée vers les événements extérieurs, et placer Jules Sauerwein au beau milieu du courant moderne des mystères.

* * *

Le groupe Saint-Michel, qu'Alice Sauerwein avait fondé avec Rudolf Steiner en mai 1913, continua d'exister après que la Société Anthroposophique de France eut cessé d'être reconnue par le Comité directeur de Dornach. En un sens, on peut dire qu'après 1931, ce qu'avait construit Alice Sauerwein fut réduit au noyau originel, ce qui lui permit de « survivre ». Plusieurs années durant, l'influence du groupe Saint-Michel sur la vie anthroposophique française est restée très forte. Ainsi, en mars 1934, Ita Wegman considérait encore ce groupe comme la « Société nationale » de la France, et elle le mettait sur un pied d'égalité avec les Groupes de travail anthroposophique libres qui fonctionnaient en Angleterre et en Hollande : « Je ne suis pas sûre que les gens soient très enthousiastes à propos de cette décision [celle qui venait d'être prise, à Dornach, d'exclure du Comité directeur deux de ses membres, en l'occurrence elle-même et Élisabeth Vreede – I. D.] ni qu'une telle structure [c'est-à-dire la nouvelle forme de la Société Anthroposophique Universelle – I. D.] soit en mesure d'attirer de nouveaux membres. J'ai au contraire l'impression que les Sociétés nationales existantes, comme celles d'Angleterre, de Hollande ou de France, qui se placent dans la continuité du travail de Rudolf Steiner, devraient se renforcer considérablement par un travail individuel actif. Ces groupes nationaux devraient s'arroger le droit d'accepter des nouveaux membres dans la Société de leur pays. Il faut expliquer très honnêtement aux nouveaux membres où en sont les choses, et comment la Société Anthroposophique Universelle est animée d'une volonté de pouvoir qu'on ne peut accepter quand on se place sur le terrain du principe de liberté qui devrait régner dans l'anthroposophie[592]. » (Extrait d'un projet de circulaire.)

Les membres du groupe Saint-Michel qui n'adhérèrent pas à la Section française de Simonne Rihouët-Coroze, cette section qui avait obtenu la reconnaissance de Dornach, poursuivirent leurs travaux pendant plus de soixante ans. Après la mort d'Elsa Prozor-Auzimour, c'est l'épouse du Dr. Benoît, Mme Benoît-Regnault, qui prit la direction du groupe. Durant la guerre, les membres du groupe passèrent outre à l'interdiction de se réunir émise par les troupes d'occupation, si bien que le travail ne fut pas interrompu. En janvier 1941, les époux Favard, qui étaient sensiblement plus jeunes, en devinrent les responsables, et des amis de Renée Favard, qui resta a la tête du groupe jusqu'en 1978, rapportèrent que la guerre n'avait pas empêché les réunions d'être très fréquentées, et que des soldats allemands prirent même part au travail anthroposophique qui y était mené(593). Simonne Rihouët-Coroze, pour sa part, et avec elle la Section française, avait quitté Paris dès le mois de septembre 1939, et s'était retirée au domaine de la Sourdière, aux environs de Moulins (Allier), où elle resta jusqu'en 1945. Pendant la guerre, c'est donc uniquement grâce au groupe Saint-Michel que le travail anthroposophique a pu se poursuivre à Paris.

Le groupe Saint-Michel fut largement soutenu par la pédagogie curative anthroposophique, dont les premiers centres en France furent également inaugurés en présence, et sous la direction, d'Ita Wegman. Après avoir été contactée, dès l'année 1930, par différents médecins français (dont vraisemblablement les Dr. Auzimour, Simon Schlumberger, Robert Lavezzari, Maurice Cord et René Clary), Ita Wegman fonda l'Association française de pédagogie curative(594) au cours de l'année 1935, et un an plus tard, avec l'aide d'une infirmière nommée Vala Bérence, un centre de jour de pédagogie curative. Ce centre, qui se situait dans une petite villa du XVIe arrondissement de Paris, hébergea une douzaine d'enfants confiés aux soins de médecins, d'infirmières, de professeurs et d'eurythmistes curatifs.

En France, la pédagogie curative est étroitement liée au destin de Vala Bérence (née Vachadzé, 1895-1979)(595), une Russe originaire de Saint-Pétersbourg. Ayant dû interrompre ses études de médecine à la Révolution, elle avait fui son pays en 1920 sur un bateau américain avec son père – un ancien officier de l'armée blanche – et après un détour par Constantinople, Athènes et Berlin, elle s'était finalement installée à Paris. Dans les années 20, Vala Vachadzé qui, depuis son mariage avec un Français, répondait au nom de Vala Bérence, fut employée comme infirmière à la clinique du Dr. Constant Auzimour, la clinique Franklin. C'est là qu'elle rencontra Elsa Prozor-Auzimour, qui lui fit connaître l'anthroposophie.

En mai 1929, après la mort de son mari, Vala Bérence

accompagna un jeune malade à Arlesheim, et c'est là qu'elle fit la connaissance d'Ita Wegman et de la pédagogie curative, dont cette dernière était la fondatrice. Le lieu parut « lointain et étrange » à cette habituée de la « vie parisienne ». « Mon cœur était conquis, mais mon esprit se révoltait. Je me rendais bien compte qu'il n'y avait là pas de place pour le confort ou la satisfaction des désirs. Il fallait faire passer sa vie personnelle au second plan, mais la personnalité n'en était que plus stimulée[596]. » Les mois que Vala Bérence passa à Arlesheim eurent une influence décisive sur le reste de sa vie. À partir de ce moment, elle se consacra, en effet, tout entière au développement de la pédagogie curative, en France tout d'abord, puis en Suisse.

Avec la fondation, en 1936, du premier centre parisien de pédagogie curative, rue de l'Assomption, centre qui était dirigé par le Dr. René Clary (porté disparu durant la guerre) et visité régulièrement par Ita Wegman, Werner Pache et Hermann Kirchner[597], la médecine anthroposophique et la pédagogie curative prirent, en France, un nouvel élan. Vala Bérence fait ainsi état d'une conférence publique qui aurait attiré plus de deux cents personnes[598]. Bientôt, il fallut s'installer dans de nouveaux locaux. Grâce au soutien de Mathilde Enschedé (1884-1940), une Hollandaise fortunée vivant à Paris, il fut possible de louer le château de Courcelles, situé dans la vallée de Chevreuse, aux environs de Versailles. Une trentaine d'enfants vivaient dans ce petit château transformé en foyer, et les membres du groupe Saint-Michel, comme Jean et Renée Favard, soutenaient ce centre de toutes leurs forces. Dans le salon de Mathilde Enschedé, qui occupait un appartement de l'avenue de Loewendal, dans le VIIe arrondissement, eurent lieu, pendant des années, des réunions et des manifestations anthroposophiques[599], et le foyer de jour de la rue de l'Assomption resta ouvert jusqu'au début de la guerre ; c'est là que le peintre Liane Collot d'Herbois devait développer, avec l'aide d'Ita Wegman, sa méthode de peinture curative[600].

À la fin des années 30, la médecine anthroposophique parisienne jouissait d'un rayonnement certain. C'est ainsi notamment que la dernière publication de la maison d'édition qui avait appartenu à Alice Sauerwein avant d'être rattachée aux *Presses Universitaires de France*, était consacrée à la pédagogie curative. Il s'agissait de la traduction d'une étude de Julia Bort et Werner Pache parue en 1939 et intitulée *L'Éducation de l'enfant difficile*.

Durant ces années très fertiles pour la pédagogie curative en France, non seulement Ita Wegman, mais également Karl König, le futur fondateur du mouvement Camphill, envisagèrent de fonder un centre important de pédagogie curative dans la métropole française. Jules Sauerwein entreprit de nombreuses démarches

auprès des autorités compétentes afin d'obtenir un permis de séjour pour le Dr. König, qui était juif, mais celles-ci n'ayant pas abouti, c'est finalement vers l'Angleterre, où il mit sur pied le célèbre mouvement Camphill[601], que ce dernier choisit d'émigrer en septembre 1939.

Après l'invasion de la France par les troupes hitlériennes en mai 1940, le centre de la vallée de Chevreuse fut transféré à Roubiche (Lot-et-Garonne). C'est là que, pour la première fois, on tenta d'associer la pédagogie curative au travail de la terre, impulsion qui trouva son plein épanouissement des années plus tard au château de Saint-Barthélemy, dans le canton de Vaud, en Suisse, sous Vala Bérence.

* * *

Pendant plus de trente-cinq ans, les époux Favard, puis Renée Favard seule après la mort de son mari, ont été à la tête du groupe Saint-Michel. – Renée Favard (1897-1990) est entrée en contact avec l'anthroposophie à vingt et un ans, grâce à sa rencontre fortuite avec une femme qui était liée depuis un certain temps déjà à la science spirituelle de Rudolf Steiner, et qui allait devenir plus tard sa belle-mère. Au cours du dernier séjour de Rudolf Steiner à Paris, en mai 1924, Renée Favard eut deux fois l'occasion de rencontrer le fondateur de L'anthroposophie. La première fois, c'était au cours d'une représentation d'eurythmie à laquelle elle participait et dont il était le spectateur[602]; la deuxième, au cours de sa dernière apparition publique en France, lors d'une conférence qui avait attiré plus de quatre cents personnes. La même année, elle est devenue membre du groupe Saint-Michel, probablement au même moment que son mari, avec lequel elle est restée toute sa vie très liée.

On ne sait presque rien de Jean Favard, sinon qu'il était au moins aussi lié à l'anthroposophie que sa femme. Il était mort depuis neuf ans lorsque celle-ci commença à publier de courts articles dans le *Bulletin Anthroposophique.* Tous deux travaillaient à l'Assistance Publique de Paris, et ils veillèrent toujours à ce que les contacts entre le groupe Saint-Michel et les différents centres de médecine et de pédagogie curative restent très étroit.

En 1978, à quatre-vingts ans passés, Renée Favard prit la décision de dissoudre le groupe, dont une partie des membres adhéra alors à la Section française, rebaptisée Société Anthroposophique en France après le départ de Simonne Rihouët-Coroze deux ans plus tôt. Le 7 mai 1981, Renée Favard fut agressée physiquement alors qu'elle rentrait d'une réunion de la Branche Albert le Grand de la Société anthroposophique[603] et, sa santé ne s'étant jamais vraiment rétablie depuis lors, elle mourut huit ans

plus tard, le 24 août 1990. Elle était la dernière personne à conserver en mémoire les débuts du mouvement anthroposophique en France autour de Rudolf Steiner et d'Alice Sauerwein, et les recherches entreprises pour la présente étude n'ayant commencé que deux ans après sa mort, la continuité historique n'a malheureusement pas pu être maintenue directement.

* * *

Depuis quelques années, les combats qui éclatèrent au sein de la Société Anthroposophique Universelle après la mort de Rudolf Steiner sont l'objet d'un intérêt croissant. Cet intérêt va en particulier aux personnes qui en furent les « victimes » en 1935, ce qui s'explique par le fait qu'on savait jusqu'ici peu de choses d'elles, contrairement à celles qui sont restées au Gœthéanum, quoiqu'elles aient été, pour la plupart d'entre elles, très proches de Rudolf Steiner. En cette fin de siècle, le destin de ces hommes et de ces femmes que l'on peut considérer comme les « élèves » directs de Rudolf Steiner, et même, en un certain sens, comme ses collaborateurs – malgré le fait qu'ils soient entrés en conflit avec la Société Anthroposophique Universelle fondée par Rudolf Steiner lui-même – prend une dimension nouvelle. Il y a plusieurs raisons à cela.

D'une part, la lumière faite sur ces individualités nous permet de mieux comprendre la nature profonde de l'anthroposophie. Car elles ne se trouvaient pas aux côtés de Rudolf Steiner par hasard. À travers les questions qu'elles posaient, ou tout simplement en raison du « potentiel » karmique qui était en elles, elles lui ouvraient de nouvelles pistes de recherches et lui permettaient de traduire dans les faits le résultat de celles-ci. Les « élèves » de Rudolf Steiner avaient une part réellement active, quoique souvent inconsciente, dans ce processus[604].

Ainsi, au travers de ses relations avec Alice et Jules Sauerwein, Rudolf Steiner a pu entrer directement en contact avec les processus et les développements qui avaient lieu en France. Ce lien direct avec le groupe national français était très important dans la mesure où l'anthroposophie rencontrait dans ce pays des difficultés particulières, qui tenaient autant au caractère de sa langue[605] qu'à l'histoire et aux spécificités de son peuple. N'est-ce pas en France, en effet, que les adversaires d'une vie spirituelle libre sont parvenus à ériger l'un de leurs principaux bastions européens ?

On peut dire qu'un catholicisme ultramontain et teinté de jésuitisme continue de marquer de son empreinte certaines couches profondes de la vie spirituelle française. L'Église catholique reste un acteur important de la vie sociale, moins par le nombre des partisans officiels de sa politique que par le fait qu'elle

peut continuer à poursuivre son but principal, à savoir maintenir sa position hégémonique, position qui, d’après Rudolf Steiner, repose sur une « impulsion suggestive universelle[606] ». D’autre part, certaines loges proches de la franc-maçonnerie qui utilisent leurs connaissances occultes pour défendre leurs intérêts de groupe, ont pris pied fermement sur le sol français depuis la Révolution de 1789. Elles exercent une influence non négligeable sur la politique et l’histoire de ce pays dans le but de réaliser leurs grands projets européens[607]. Au regard de cette situation spécifique, on comprend pourquoi il était si important pour Rudolf Steiner de pouvoir s’appuyer en France sur des personnes en qui il avait pleinement confiance.

Une autre explication à l’intérêt croissant suscité par certains protagonistes des combats qui ont éclaté après la mort de Rudolf Steiner réside dans le fait qu’un grand nombre des impulsions et des projets dont ils étaient porteurs n’ont pas encore été traduits dans les faits. Leur exclusion de la Société Anthroposophique Universelle, en précipitant leur mort, comme ce fut le cas pour Dunlop, Eugen Kolisko, Alice Sauerwein et Elsa Prozor, ou en réduisant considérablement leur champ d’action – je pense ici à Élisabeth Vreede, à W. J. Stein, à Ludwig Polzer-Hoditz, mais aussi à Jules Sauerwein – eut pour conséquence de donner un coup d’arrêt momentané aux processus qu’ils avaient initiés. Après avoir enduré bien des souffrances, ils emportèrent avec eux dans la mort ce qu’ils n’avaient pu accomplir durant cette incarnation.

Ainsi, on sait à quel point Alice Sauerwein eut à cœur, jusqu’à la fin de sa vie, de mettre sur pied un travail anthroposophique en France, et combien elle souffrit d’avoir ainsi les mains liées. On se rappelle aussi qu’Elsa Prozor-Auzimour, qui aurait certainement pu jouer un rôle important au sein de la Société anthroposophique française, envisageait, peu avant sa mort, d’organiser un congrès de la jeunesse anthroposophique à Montségur. Quant à Jules Sauerwein, il projetait d’écrire un livre sur Rudolf Steiner mais, pour une raison que nous ignorons, il y a finalement renoncé.

De telles considérations prennent toute leur signification lorsqu’on prend au sérieux certaines déclarations de Rudolf Steiner, et qu’on considère l’éventualité d’une réincarnation de ces personnes à la fin du siècle[608]. L’intérêt suscité par ces individualités répondrait ainsi à un besoin de leur part, puisque, comme nous l’avons signalé au début de cet ouvrage, c’est seulement en lien avec leur passé – un passé resté vivant dans la conscience de certains groupes de personnes – qu’elles pourront trouver leur place future.

Mais il semble y avoir une troisième raison à l’intérêt

croissant suscité par le destin des élèves de Rudolf Steiner. Cette raison a un rapport direct avec la nature même des combats qu'ils se sont livrés entre eux. Car connaître le pourquoi et le comment de ces conflits nous aidera à mieux comprendre la nature des querelles actuelles. En effet, elles aussi opposent des personnes qu'un lien commun avec Rudolf Steiner et son œuvre devrait au contraire rapprocher.

* * *

Les intentions les plus importantes de Rudolf Steiner, intentions qu'il exprima lors du fameux Congrès de Noël 1923/1924, sont restées incomprises. Certains de ses propos qui ne s'appliquaient qu'à la situation particulière de ces mois à la fois décisifs et tragiques, ont été tirés de leur contexte vivant. Privés de leur substance, on en a fait des dogmes, les plus absurdes étant ceux qui concernent la Société anthroposophique elle-même et les rapports qu'entretiendrait l'individualité actuelle de Rudolf Steiner avec les initiatives émanant du Gœthéanum.

Lorsqu'on étudie, à la lumière de ses livres et de ses conférences, la manière qu'avait Steiner de penser et de représenter les choses, on ne peut que constater à quel point l'anthroposophie est réfractaire à toute forme de dogmatisme, à quel point elle est mobile et vivante. Rudolf Steiner était très souvent amené à employer d'autres images, d'autres termes, à développer d'autres raisonnements, pour décrire un seul et même phénomène ! Et même, lorsqu'il s'agissait de décrire des phénomènes évoluant rapidement, on est frappé de voir à quel point sa manière de cerner par des mots ces phénomènes spirituels et terrestres, sa manière de les approcher, de les effleurer, puis de les saisir pour les faire revivre dans le lecteur ou l'auditeur, correspond à leur nature même !

À l'inverse, on est frappé par le caractère dogmatique et figé de ce qui émane aujourd'hui du Gœthéanum, par la manière dont ses responsables s'accrochent à *certaines* déclarations de Rudolf Steiner, comme si rien ne s'était passé depuis sa mort, survenue il y a maintenant soixante-douze ans. On répète inlassablement des propos que Rudolf Steiner a tenus durant les mois qui ont suivi le Congrès de Noël à des personnes qui l'ont accompagné pendant des années, voire des décennies, et l'on veut nous faire croire qu'il tiendrait le même discours aujourd'hui, en accord avec les intentions du Comité directeur actuel ! Comme si sa mort n'était pas survenue entre-temps, comme si les exclusions des années 30 n'avaient pas eu lieu, ni les conflits pour la succession des années 50, ni les événements les plus récents, lesquels montrent pourtant avec suffisamment de clarté que ce sont de tout autres forces qui sont à l'œuvre aujourd'hui dans la Société

Anthroposophique !

L’histoire visible ne constitue cependant qu’une partie de la réalité. D’autres événements se produisent dans le domaine suprasensible, que ce soit après la mort ou avant la naissance. Or, depuis 1925, de plus en plus de personnes ayant été proches de Rudolf Steiner se retrouvent dans ce domaine de l’existence où ce qui se passe sur la terre n’a pas du tout la même signification.

Nous pouvons supposer avec Ludwig Polzer-Hoditz[(609)] qu’au XXe siècle, à l’exemple de ce qui s’est passé aux siècles précédents, s’est tenu un concile suprasensible au cours duquel ceux qui étaient désormais désincarnés et ceux qui avaient pris part, depuis le monde spirituel, aux événements du début du siècle, ont préparé les tâches qui incomberont dans le futur à l’anthroposophie sur terre.

Alice Sauerwein fait partie de ceux qui, les premiers, ont suivi Rudolf Steiner dans l’au-delà. Jules Sauerwein ne l’a rejointe que trente ans plus tard, mais nous pouvons cependant être certains qu’ils continuent tous deux à agir pour favoriser ces développements suprasensibles qui exerceront une influence croissante sur les destinées terrestres.

Abréviations

JS = Sauerwein, Jules, *30 ans à la Une*, avec une introduction de Pierre Lazareff, Paris, 1962 (Plon).

RS = Sauerwein, Jules, *Rudolf Steiner – Un coup d'œil sur l'au-delà*, in : *Cahiers trimestriels de l'Anthroposophie. Rudolf Steiner et son œuvre*, publié par Alice Sauerwein, Cahier 1, décembre 1928.

MJS = *Memoiren von Jules Sauerwein*, paru sous forme de feuilleton dans les *Basler Nachrichten* en février et mars 1932.

SRC = Rihouët-Coroze, Simonne, *L'Anthroposophie en France*. *Chronique de trois quarts de siècle*. *1902-1976*, 2 vol., Paris 1978.

ScSp = *La Science spirituelle*, revue publiée par S. Rihouët-Coroze.

GA = Rudolf Steiner, œuvres de l'édition intégrale publiée par la *Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, Dornach.

Notes

1 Cf. Robert de Boron, *L'Estoire du Graal.*

2 JS, p. 3.

3 Alice Sauerwein est née rue d'Arcole. En 1876, la famille Sauerwein habitait rue Marengo. Elle a déménagé par la suite dans la rue de Montevideo puis dans la rue Bréteuil. La rue d'Arcole et la rue de Montevideo sont des rues adjacentes à la rue Bréteuil. Quelques centaines de mètres seulement les séparent du Vieux Port. La rue Marengo se situe un peu plus au nord.

4 JS, p. 3.

5 Cf. Mellinet, Camille, *La Commune de Nantes*, 12 vol., Nantes, p. 179 et suiv. Je dois la plupart des indications concernant l'histoire de la famille Sauerwein, et tout particulièrement celles concernant Jan van Styrum à M. Jérôme Sauerwein, fils de Jules Sauerwein. C'est lui qui m'a mis entre les mains le document cité.

6 Ibid., p. 200.

7 JS, p. 4.

8 Ibid., p. 4 et 7.

9 Cf. entre autres Temine, Émile, *Histoire des migrations à Marseille*, 1er partie, Marseille, 1989, p. 88.

10 En 1866, il y avait environ dix mille protestants à Marseille, ce qui représentait 3,6 % de la population. Cf. Pellegrin, J., *L'Église de Marseille. Quelques problèmes d'une communauté évangélique de grande ville*, Paris.

11 JS, p. 5 et suiv. Jules Sauerwein décrit ici comment, grâce à sa connaissance des Écritures, il est parvenu à obtenir une interview du Premier Ministre britannique Ramsay Macdonald, « bien que ce ne fût pas la coutume pour un Premier britannique », comme ce dernier devait le lui faire remarquer. Nous reproduisons ici cette scène qui met bien en relief l'habileté de Jules Sauerwein : « Il n'y a, me dit-il, pas de temps à perdre. Je ressens profondément la force du précepte évangélique : *'What thou dost, do Quickly'*. – C'est dommage, dis-je froidement, que ces paroles aient été adressées à Judas. Macdonald pâlit. (...) Dans son parti on le traitait parfois de Judas, parce qu'il admettait des conservateurs dans son ministère. Il mesurait l'effet que sa malencontreuse citation pourrait produire si je la racontais dans les rédactions londoniennes. » Et après que Macdonald se fut aperçu avec étonnement que Jules Sauerwein connaissait par cœur le nom des douze petits prophètes, il lui accorda son interview.

12 Ibid., p. 5.

13 Ibid., p. 236.

14 Ibid., p. 4.

15 Ibid., p. 5

16 Cf. les indications du *Grand annuaire de Marseille*, 1923.

17 JS, p. 5.

18 Ibid., p. 13 et suiv.

19 Sauerwein, J., *Was ich dem deutschen Geist verdanke*, in : Die Literarische Welt, Berlin, 23 octobre 1925, p. 4.

20 Cf. Blech, Charles, *Histoire de la Société Théosophique en France*, Paris, 1933, p. 5 et suiv.

21 Cf. *Bulletin théosophique*, l'organe de la Section française de la Société Théosophique de 1902. Les branches marseillaises s'appelaient *Sophia* (autrefois *Branche marseillaise*, fondée en 1899), *Anna Baï* (1899), *La Vérité* (1901) et *Maya*.

22 Cf. surtout les conférences de Steiner de décembre 1923. In : GA 233 et GA 232.

23 Sur Jean Cassien, cf. Stümcke, Ida / Klockenbring, Gérard, *Der Impuls von Lérins. Spuren eines johanneischen Christentums im 4. Jahrhundert*, Stuttgart, 1977.

24 La loge *Saint-Jean d'Écosse*, qui succéda au système de hauts grades écossais, fut la première loge fondée en Provence par Lord George Duvalmon en 1751. Les droits de « mère loge » lui furent conférés peu de temps après (ce qui veut dire qu'elle était autorisée à fonder elle-même des loges). La *Mère Loge de Marseille* fit largement usage de ce droit dans le sud de la France et dans les colonies.

25 Un an seulement après son lancement, la revue cessa de paraître, la comtesse d'Adhémar étant partie s'établir en Amérique. Dans le dernier numéro, daté du 21 février 1890, elle écrivit : « Nous emportons le regret de n'avoir pu publier sous notre direction de très importantes études (...) Nous aurions voulu tirer ce Suprême Testament qui, après une nouvelle ère de deux mille ans, doit venir compléter les deux Testaments du culte incomplet et correspondait à cet « Évangile Éternel » qu'attend le monde chrétien... Notre effort personnel ne s'arrêtera pas ici non plus, mais nous changerons de plan plutôt... » – La comtesse Gaston d'Adhémar appartenait d'ailleurs, semble-t-il, à la même famille que la presque légendaire comtesse d'Adhémar qui décrivit dans ses mémoires plusieurs rencontres qu'elle eut avec le comte de Saint-Germain à la veille de la Révolution française.

26 La traduction française de l'*Isis dévoilée* n'est parue sous forme de livre qu'en 1913. La première œuvre importante de Blavatsky traduite en français fut *La Doctrine secrète*, parue en 1899.

27 JS, p. 13.

28 Ibid., p. l5.

29 Ibid., p. 32.

30 Ibid., p. 17.

31 Cette « intuition créatrice » et mobile, cet « instinct désintéressé, conscient de lui même, et capable de réfléchir sur

son objet pour l'élargir à l'infini » (cf. Bergson, Henri, *L'Évolution créatrice*, Paris, 1963, p. 645) conduirait à distinguer entre la connaissance de l'espace, qui s'inscrit dans un temps mathématique, et la connaissance intuitive du temps. D'après lui, la connaissance du temps s'inscrit dans « durée pure », d'où il conclut que le vrai moi ne se situe pas dans l'espace mais dans cette « durée pure » qui serait l'expression de ce moi.

32 Je dois ces renseignements sur Emma Robert à M. M.J. Robert (Marseille).

33 Cf. JS, p. 19.

34 Raspail était aussi connu pour son républicanisme radical-socialiste que comme « médecin des pauvres ». « Pour faire une bonne constitution, il faut d'abord étudier l'homme » avait-il l'habitude de dire (cité d'après : Poirier, J. / Langlois, Cl. et autres, *Raspail et la vulgarisation médicale*, Paris, 1982, p. 35), déclaration étonnante à une époque où la spécialisation, que ce soit dans les sciences ou dans la politique, avait déjà fait perdre de vue l'image globale de l'homme. Raspail, franc-maçon actif et pourfendeur de Jésuites, était venu à la médecine au travers d'une expérience mystique. Selon ses propres termes, l'image de la création se serait déroulée devant ses yeux (Ibid., p. 79), à la suite de quoi il aurait reconnu que les maladies étaient toujours dues à des influences extérieures de type parasitaire. Il prétendait qu'il était possible de traiter la plupart d'entre elles avec du camphre, ce qui valut à l'autodidacte qu'il était les sarcasmes et le mépris du corps médical. Ses méthodes thérapeutiques – aussi décentralisées que démocratiques – correspondaient à ses opinions politiques. Ennemi du mandarinat médical, il plaidait pour de petites unités de soins autonomes dans lesquelles les malades étaient encouragés à se prendre eux-mêmes en main. « Je vous apprendrai à devenir vos propres médecins » (ibid., p. 38) était l'une de ses maximes favorites. Son souhait était que les patients ne tombent pas sous la dépendance financière et morale des médecins.

35 Toutes les informations afférentes à ce sujet sont tirées du Bottin de Paris. Pour les années allant de 1900 à 1903, deux médecins sont indiqués pour la clinique du 80, boulevard des Batignolles (annexe de la clinique Raspail, située quant à elle au 14 de la rue du Temple) : les docteurs René Vaucaire et J. de Mello Vianna. Il s'agissait donc d'une petite clinique sans beaucoup de personnel dont la fermeture fut décidée en 1903. Il est fort possible qu'après cette date Alice Sauerwein ait travaillé dans une autre annexe de la clinique Raspail.

36 JS, p. 26.

37 Ibid., p. 27.

38 Ibid., p. 16.

39 Comme il a été dit dans l'avant-propos, il m'est impossible d'apporter des précisions concernant les lettres qui se trouvent en possession de la *Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*. Je ne suis pas non plus en mesure de faire des citations, devant me contenter d'en

deviner le sens.

40 JS, p. 31.

41 Cf. la conversation entre Jules Sauerwein et Arved Arenstam d'avril 1926, in : *Neues Wiener Journal* du 25-4-1926.

42 JS, p. 33.

43 Ibid.

44 C'est lorsque l'homme atteint vingt-huit ans que commence le développement du deuxième membre de l'âme, l'âme de cœur et de raison. Ce développement fait suite à celui de l'âme de sensibilité, qui se situe entre vingt et un et vingt-huit ans. À l'avenir, l'année de crise par excellence, celle où l'homme se sent « abandonné des dieux » et doit prendre lui-même en main son évolution, se situera de plus en plus tôt. Aujourd'hui, elle correspond déjà à la vingt-septième année. Cf. sur cette question Steiner, R., conférence du 29-5-1917, in : GA 176.

45 Les informations relatives à la date d'adhésion des Sauerwein à la Société théosophique m'ont été fournies par Daniel Caracostea, membre de cette même société, qui a eu l'amabilité de se les procurer à Adyar (Inde). Laure Sauerwein, dont le caractère était très différent de celui d'Alice (elle a laissé le souvenir d'une personne conciliante et douce), a habité de nombreuses années dans les murs mêmes de la Société théosophique. Célibataire et sans enfant, elle espérait ainsi pouvoir se rendre utile.

46 On doit la formation du premier groupe théosophique français à une Américaine, Lady Caithness, duchesse de Paumar. C'est elle, en effet, qui fonda la Société théosophique d'Orient et d'Occident, le 28 juin 1883, à Nice. En mai 1884, cinquante-trois Français, ou personnes vivant en France, étaient enregistrés officiellement dans les registres de la Société théosophique à Madras. Édouard Schuré en faisait partie depuis le 16 février 1885.

47 Son siège était situé rue Bosquet, puis rue de la Bourdonnais, et enfin, jusqu'à aujourd'hui, square Rapp. À partir de janvier 1900, la Société théosophique a édité un bulletin d'information, ce qui lui a permis d'étendre considérablement son influence.

48 Cf. Fediouchine, Victor B., *Russlands Sehnsucht nach Spiritualität. Théosophie, Anthroposophie und die Russen*, Schaffhouse, 1988. – La Société théosophique de Russie n'a été fondée qu'en novembre 1908, après que le tsar Nicolas II eut garanti la liberté de culte. Les premiers cercles théosophiques furent organisés, notamment, par des personnes qui avaient vécu longtemps à Paris, dont A. S. Gontcharova, la fondatrice du cercle théosophique de Moscou.

49 Après le déclenchement de la Première Guerre mondiale, Rudolf Steiner indiqua que les peuples qui avaient conclu des alliances pouvaient très bien se combattre dans le monde spirituel, et vice versa, la lutte entre la spiritualité française et la spiritualité russe n'empêchant pas ces deux peuples d'être alliés dans la guerre.

50 La première réunion publique du groupe anthroposophique russe de Paris, dirigé par le Dr. VN. Lichnitsky, T. Kisseleva et G.

Kolpatchi, eut lieu le 3 décembre 1931. (Cf. Fediouchine, V.B., Russlands Sehnsucht, op. cit., p. 141.) — La cohabitation de Russes et de Français caractérise les premières années de l'anthroposophie en France. Depuis le début du XXe siècle, plusieurs vagues d'émigrants russes avaient « déferlé » sur Paris, à tel point que c'est dans la capitale française qu'on trouvait le plus grand nombre d'anthroposophes russes. Il faut dire que l'anthroposophie et la Société anthroposophique furent interdites en Russie soviétique à partir de 1920.

51 Hahn, Herbert, *Rudolf Steiner; wie ich ihn sah und erlebte*, Stuttgart, 1961, p. 127.

52 Steiner, R., *Autobiographie*, GA 28, chapitre XXXVII.

53 Cité d'après Schneider, Camille, *Édouard Schuré. Seine Lebensbegegnung mit Rudolf Steiner und Richard Wagner*; Fribourg-en-Brisgau, 1971, p. 119.

54 Steiner, Marie, lettre à Édouard Schuré du 27.2.1913, in : *Nachrichten der Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltun*g, n° 10, Dornach, 1963, p. 27.

55 On trouvera un rapport détaillé de ce congrès, et en particulier de la conférence de Steiner, dans les Mitteilungen de Mathilde Scholl, Cologne, août 1906.

56 Steiner, Marie, in : *Nachrichten der Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, n° 10, op. cit.

57 « Les Blech sont les premiers à avoir répandu du venin contre Rudolf Steiner. Cela a commencé à Paris en 1906. Ils trouvaient que les conférences du Dr. Steiner (...) s'apparentaient à une invasion. » Steiner, Marie, in : ibid. Sur les Blech, cf. le chapitre 10.

58 Édouard Schuré, dans la préface qu'il écrivit à l'occasion de la publication du cycle parisien. En 1912, Schuré avait décrit une première fois sa rencontre avec Rudolf Steiner dans la préface à son livre *L'Évolution divine. Du Sphinx au Christ*, Paris, 1913.

59 Cité d'après Steiner, Marie, avant-propos à : *Das heilige Drama von Éleusis, rekonstruiert durch Éd. Schuré*, transcrit en vers libres par R. Steiner et publié par Marie Steiner, Dornach, 1939, p. 7.

60 C'est grâce à ces circonstances que l'on connaît le contenu de ces conférences. Schuré fit paraître ces notes en janvier 1928, c'est-à-dire peu de temps avant sa mort (survenue le 7 avril 1929), dans le numéro de l'hiver 1928 de la revue publiée par S. Rihouët-Coroze *La Science spirituelle*. Elles font partie aujourd'hui du GA 94. — D'après Schuré, c'est parce qu'il croyait que Rudolf Steiner s'adressait uniquement à lui qu'il transcrivit automatiquement ses paroles en langue française. Il suffisait, en effet, qu'il se pose intérieurement une question pour que Steiner y apporte aussitôt une réponse.

61 Cité d'après : Zeylmans van Emmichoven, J.E., *Wer war Ita Wegman. Eine Dokumentation*, tome 1 : de 1876 à 1925, Édition Georgenberg, 1992, p. 42.

62 Voici ce qu'en a dit le peintre russe Margarita Volochine :

« Qu’est-ce donc qui me fascinait tant chez lui ? C’était cette verticalité dont il était habité. Lorsqu’il traversait la salle de sa démarche aérienne, sa tête restait comme immobile, inclinée vers l’arrière comme celle d’un aigle. » Volochine, Margarita, *Die grüne Schlange. Lebenserrinerungen*, Stuttgart, 1954, p. 151.

63 Lorsqu’il était âgé, Jules Sauerwein a pu donner l’impression à différentes personnes d’avoir pris fortement ses distances non seulement avec la Société anthroposophique, mais aussi avec Rudolf Steiner. – Nous nous contenterons simplement d’attirer l’attention du lecteur sur un fait qui nous semble aller à l’encontre de cette opinion. Jules Sauerwein, dans l’épilogue de son autobiographie (30 ans à la une), évoque en effet son intention de parler, dans un prochain livre, de sa « longue fréquentation de Rudolf Steiner », ainsi que de ses expériences spirituelles et musicales (cf. JS, p. 241). Il est significatif que Rudolf Steiner soit la seule personne qu’il cite nommément en rapport avec ces mémoires qu’il n’a finalement jamais écrits.

64 RS.

65 Ibid.

66 Bock, Émil, *Rudolf Steiner: Studien zu seinem Lebensgang und Lebenswerk*, Stuttgart, 1990, p. 79 et suiv.

67 Steiner, Rudolf, Autobiographie, GA 28, chap. 29.

68 Cité d’après : GA 39, p. 51.

69 RS.

70 M. et Mme Ducommun (Domach) se rappellent avoir entendu Jules Sauerwein leur dire, en mai 1962, qu’il avait été présenté à Rudolf Steiner par Eckstein lui-même.

71 Sauerwein, Alice, préface à : *Cahiers trimestriels de l’anthroposophie. Rudolf Steiner et son œuvre*, publié par Alice Sauerwein, cahier 1, décembre 1928.

72 RS

73 Ibid.

74 Ibid.

75 Lettre de Jules Sauerwein à Rudolf Steiner du 30 janvier 1924, cf. annexe, document 20.

76 Lettre de Jules Sauerwein à Rudolf Steiner, non datée, écrite probablement durant l’été 1913, cf. annexe, document 20.

77 Steiner, R., conférence du 23 août 1909, in : GA 113.

78 Sur Charles Blech, cf. les allocutions funèbres prononcées à l’occasion de sa mort et publiées dans *le Bulletin théosophique* d’avril 1935, en particulier celle de Paul Matter : *Charles Blech, citoyen et patriote*.

79 Cf. Ibid.

80 Ainsi Charles Blech écrivit-il à l’occasion du jour du Lotus blanc (jour anniversaire de la mort de H.P. Blavatsky) : « Nous ne pouvons mieux payer notre dette (envers Blavatsky) qu’en consacrant

le plus possible de nos forces et de notre temps à servir la S.T. Suivons donc les conseils que ne cesse de nous donner notre présidente, Annie Besant et, mettant au second plan le développement prématuré de nos facultés intellectuelles et psychiques, consacrons-nous, avant toute chose, au service de la S.T., dont la haute mission est de devenir l'un des foyers de la prochaine race. » In : Bulletin théosophique de mai 1908.

81 Concernant la biographie d'Édouard Schuré, cf. Dornis, Jean, *Un Celte d'Alsace, la vie et la pensée d'Édouard Schuré*, Paris, 1931 ; Jeanclaude, G., *Édouard Schuré, auteur des 'Grands Initiés', sa vie, son œuvre*, Paris, 1968 ; Schneider, Camille, *Édouard Schuré, Seine Lebensbegegnung mit Rudolf Steiner und Richard Wagner*, op. cit. ; Mercier Alain, Édouard Schuré et le renouveau idéaliste en Europe, Paris, 1980.

82 Sur la rencontre entre Schuré et Wagner, cf. Schneider, Camille, *Édouard Schuré*, op. cit. Schuré fait état d'une correspondance entre Richard Wagner et lui-même dans un article paru dans le *Matin* du 1er novembre 1915 à l'occasion de l'entrée des troupes françaises en Alsace. Cet article sert également de préface à son livre L'Alsace française, Paris, 1916.

83 C'est ainsi qu'il écrivit dans son livre *Les Grandes Légendes de France*, paru en 1885 : « L'âme celtique est l'âme intérieure de la France. C'est d'elle que viennent les impulsions élémentaires comme les hautes inspirations du peuple français. »

84 Cité d'après Jeanclaude, G., *Édouard Schuré*, op. cit., p. 10.

85 Cité d'après ibid. p. 170 et suiv. Il apparaît à divers endroits de son œuvre que les rapports de Schuré avec l'entité christique étaient parfois un peu ambigus. Nous connaissons ainsi le plan d'un livre qu'il avait l'intention d'écrire vers la fin de sa vie et que S. Rihouët-Coroze a publié peu de temps après sa mort. Le cinquième chapitre, qui devait s'intituler *Les courants occultes des XIXe et XXe siècles*, était notamment consacré à Steiner et à l'ésotérisme chrétien. En voici quelques extraits : « Depuis l'avènement du Christianisme et la fin de l'ère antique (...) il y a eu toujours deux espèces d'initiés : les Enfants de Lucifer et les Frères du Christ. Saint-Yves était un templier luciférien et Steiner un frère de Saint-Jean (...) Tous deux ont compris la nécessité qui s'impose, à l'avenir, de réconcilier les deux partis. Mais Saint-Yves (...) n'a pas eu l'âme assez chrétienne (trop d'orgueil personnel) pour imposer la Synarchie à l'élite intellectuelle de son temps. Steiner, tout en reconnaissant la raison d'être de Lucifer, le Dyonisos judéo-chrétien (les droits de l'Art et de l'Individualité humaine), n'a pas eu assez d'esprit luciférien (il était trop purement christique) pour créer le temple d'une religion nouvelle sous la figure de son Anthroposophie. » Cité d'après : Rihouët, Simonne, *Édouard Schuré. Sa mission et ses rapports avec Rudolf Steiner*, in : ScSp d'avril-mai 1929, p. 358.

86 Schuré, Édouard, *Le Rêve d'une vie. Confession d'un poète*, Paris, 1928, p. 15.

87 Cité d'après Jeanclaude, G., op. cit., p. 169.

88 Vision du 15 septembre 1914. Cité d'après Schuré, É., *Lettres à un combattant, suivies d'extraits du « Journal intime »*, publié par Alphonse Roux, Paris, 1921, p. 39 et suiv.

89 Cf. Schneider Camille, Édouard Schuré, op. cit., p. 197.

90 Cf. Jeanclaude, G., op. cit., p. 159.

91 Cf. Schuré, Édouard, in : préface à son livre *L'ÉvoIution divine. Du sphinx au Christ*. Cet ouvrage paru en 1913 était dédié à Rudolf Steiner.

92 Dans la préface que Rudolf Steiner écrivit en 1909 pour *Les Grands Initiés*, on peut lire : « Nous considérons l'auteur de ce livre comme l'un des plus hardis de notre temps. La force qui émane des Grands Initiés lui a donné le courage et la liberté nécessaires pour écrire un livre aussi audacieux que celui-ci. »

93 Marie Steiner, qui a traduit les principales œuvres de Schuré en allemand et qui est à l'origine de la rencontre entre ce dernier et Rudolf Steiner, accordait énormément d'importance à cette relation. À tel point qu'elle dut garder le lit plusieurs jours lorsque Schuré accusa Steiner et elle d'être des pangermanistes. Ce fut le début d'une paralysie des jambes qui devait la clouer plus tard dans un fauteuil roulant. Cf. Marie von Sivers. *Ein Leben für die Anthroposophie* (R*udolf Steiner Studien*, tome 1), publié par Hella Wiesberger, Domach, 1988, p. 468. Marie von Sivers eut du mal à surmonter cette déception. Lorsqu'en 1922 Schuré se rendit à Dornach à l'occasion de la *Semaine française*, elle refusa de se réconcilier avec lui, ce qu'elle regretta une fois qu'il fut mort.

94 Cf Wiesberger, H., Marie von Sivers, op. cit., p., 91 et 100.

95 Steiner, Rudolf, *Le Mystère chrétien et les Mystères antiques*. Traduit de l'allemand et précédé d'une introduction par Édouard Schuré, Paris, 1908, p. 1.

96 Ainsi, Jean Dornis écrivit dans le journal littéraire *L'Œuvre*, très réputé à l'époque, que les Français « ont au coin des lèvres un plissement de doute, voire d'ironie, quand on leur dit que, dès son enfance, le jeune Rudolf Steiner fut 'prédestiné', que les Initiés le flairèrent à distance ; qu'ils lui envoyèrent, à son insu, des éducateurs (...) ; qu'enfin, un jour, vers sa dix-neuvième année, 'l'aspirant aux mystères rencontra son guide – le maître depuis longtemps pressenti, l'un de ces hommes puissants qui vivent inconnus du monde sous le masque d'un état civil quelconque – pour accomplir une mission dont seuls se doutent leurs égaux dans la Confrérie des Maîtres renonciateurs' ». (La phrase finale est extraite de la préface de Schuré.) Et il ajoute.: « On ne peut suivre, ici, un livre tel que *Le Mystère chrétien et les Mystères antiques* dans toutes les audaces de sa pensée, ni un initié comme M. Steiner (...) Mais ces lignes suffiront, sans doute, à donner à ceux que de telles questions préoccupent le goût d'aller au prêche de M. Steiner. » Domis, Jean, *Un Grand Initié*, in : *L'Œuvre* du 1[er] mai 1909.

97 *'The Way of Initiation ,· or How to attain Knowledge of the Higher Worlds*, with a foreword by Annie Besant and some biographical notes of the author by Édouard Schuré' (Londres, 1908) : tel est le titre

de la traduction anglaise de la première partie de l'*Initiation*. La deuxième partie fut publiée un an plus tard.

98 Cf. la lettre non datée d'Alice Sauerwein à Marie von Sivers, écrite probablement au début de l'année 1912, cf. l'annexe, document 1.

99 Cité d'après Roux, Alphonse, In memoriam, op. cit., p. 116.

100 « Löwy Simon, négociant en soie quai Moncey, à Paris, a reçu de lui [Rudolf Steiner] d'excellents conseils pour ses affaires. Il a traduit ses œuvres en français. » Journal de Kafka, 28 mars 1911.

101 *L'Éducation de l'enfant du point de vue de la science spirituelle*, Paris, 1909, et *Quelques réflexions sur l'Initiation de Rudolf Steiner*, Paris, 1910.

102 *L'Évangile de la Raison*. Le problème biologique, Paris, 1913.

103 Steiner, R., conférence du 24 août 1913, in : GA 147.

104 Lévy, E., *Mme Besant et la crise de la Société théosophique*, Paris, 1913 ; lettre de M. Éd. Schuré, membre d'honneur de la section française de la S.T., au secrétaire général de la S.T. (Charles Blech), dans laquelle il expose les raisons qui l'ont poussé à sortir de ladite société, et datée du 1er mars 1913 ; Lettre de M. E. Lévy au secrétaire général de la section française de la S.T., dans laquelle il annonce son intention de sortir de la S.T., et datée du 11 mars 1913 ; ces deux lettres ont été publiées dans : Mitteilungen, revue dirigée par Mathilde Scholl, n° 1, 2me partie, Cologne, avril 1913. L

105 Steiner, Marie, lettre à É. Schuré du 27 février 1913, in : *Nachrichten der Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, op. cit., p. 27.

106 Lévy, E., Mme Besant, op. cit.

107 En repoussant les attaques menées contre l'anthroposophie par des personnes comme Franz Maak, Hans Freimark ou Kuno von der Schalk, Lévy prétendait aider « l'action de Steiner (...) à agir profondément sur notre culture tout entière », d'autant qu'il savait, par sa propre expérience, « de quel regain d'énergie on pouvait bénéficier lorsqu'une vision du monde comme celle proposée par Rudolf Steiner s'empare de notre âme » (cf Lévy, E., Rudolf Steiners Weltanschauung und ihre Gegner, Berlin 1914, p. 49).

108 Lévy, E., *La Révélation française. Essai sur le génie de la France nouvelle*, Paris, 1918. Préface d'É. Schuré, p. 7.

109 In : Nbl. du 7 février 1926.

110 Lettre d'Elsa Prozor à Sacha de Zogheb du 30 juin 1913, Archives Greta Bazanger.

111 Sauerwein, Alice, in : Nbl. 7 juillet 1926.

112 Lettre non datée d'Alice Sauerwein à Marie von Sivers, probablement écrite au début de l'année 1912, voir l'annexe, doc. 1.

113 De Grandmaison, Léonce, *La Nouvelle Théosophie*, in : de Grandmaison, L./de Tonquédec, J., *La Théosophie et l'Anthroposophie*, Paris, 1939, p. 155 et suiv.

114 Fin février, Marie von Sivers avait écrit à Schuré : « Monsieur Steiner nous avait déconseillé de sortir [de la S. T. (I. D.)] aussi longtemps qu'on pouvait espérer la rendre plus saine par notre présence. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour éveiller la conscience de cette société, mais nous n'avons pu que constater que ses dirigeants actuels avaient perdu tout sens de la vérité. En restant, on n'aurait fait qu'accroître le mensonge et la mise en sommeil des facultés de jugement. » Steiner, Marie, lettre à É. Schuré du 27-2-1913, in : *Nachrichten der Rudo$Steiner-Nachlassverwaltung*, op. cit., p. 27.

115 Sur Jacques de Jaager, cf. *Der Plastiker L de Jaager und das Haus de Jaager von Rudoy Steiner*, Dornach, 1985, édition privée.

116 Cité d'après : Niederhâuser, Davina, Jacques de Jaager, in : ibid. p. 16.

117 Steiner, R., conférence du 23 août 1909, in : GA 119. (C'est moi qui souligne — I. D.)

118 Cf. Bock, Emil, Rudoy Steiner, op. cit., p. 287 et suiv.

119 Lévy, Eugène, Quelques réflexions sur L'Initiation, op. cit., Paris, 1910.

120 Cf Wiesberger, H., Marie von Sivers, op. cit., p. 262.

121 In : Steiner, Rudolf, *Bilder okkulter Siegel und Siiulen. Der Münchener Kongress Pfingsten 1907 und seine Auswirkungen*, GA 284/285, p. 43 et suiv.

122 « Il faut remarquer que la sensibilité artistique, si elle est alliée à une nature méditative et concentrée, est la meilleure condition pour un développement de facultés spirituelles. La sensibilité artistique a en effet le pouvoir de pénétrer sous les apparences pour découvrir le mystère des choses. » Steiner, R., *L'Initiation*, note du chapitre « *Les degrés de l'initiation* ».

123 Cf. en annexe (doc. 1) la lettre non datée d'Alice Sauerwein à Marie von Sivers, probablement écrite au début de 1912. Son adresse londonienne était 34, Maitland Park Villas, London N.W.

124 Wheeler, M., « Alice Sauerwein », in : *Anthroposophical Movement* du 3-3-1932.

125 Steiner, R., conférence du 7 mai 1923 à Dornach, in : GA 224.

126 Biély, André, *Souvenirs sur Rudolf Steiner*, Paris, 1996.

127 Cf. à ce sujet la lettre d'Alice Sauerwein à Rudolf Steiner du 2-11-1924 reproduite en annexe (doc. 23).

128 Remarque, Rainer Maria, Après, traduit de l'allemand par Raoul Maillard et Christian Sauerwein, Paris, 1931.

129 *L'Église chrétienne et le christianisme. Lettre ouverte à l'Archevêque de Cantoberés*, traduit de l'anglais par A. Sauerwein, Paris, Fischbacher, 1909. (Titre original : *To the archbishop of Canterbury*, in : *Lucifer*; vol. 1, n° 4, déc. 1887) ; *Premiers pas sur le chemin de l'occultisme*, traduit de l'anglais par A. Sauerwein, Paris, 1909.

130 Cf. à ce sujet Merry, E. C., Erinnerungen an Rudolf Steiner und D.

N. Dunlop, publié par Th. Meyer, Bâle, 1992, p. 98 et suiv.

131 Collins, Mabel, L'Idylle du Lotus blanc, traduit de l'anglais par Alice Sauerwein, avec les pleins pouvoirs de l'auteur, Paris, Publications théosophiques, 1911.

132 À ce propos, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à la très intéressante conférence de Steiner du 13 novembre 1909 (in : GA 117) dans laquelle il explique pourquoi le don de clairvoyance est incompatible avec une pensée claire, et pourquoi celui qui a exercé sa pensée est très supérieur au visionnaire, que ce soit après la mort ou au cours de ses incarnations futures. Il est fort possible qu'Alice Sauerwein, pour avoir fréquenté Mabel Collins à l'époque, se soit intéressée à ces questions, d'autant que cette dernière accordait une grande importance au degré de conscience de ses perceptions.

133 Cf. SRC, 1ère partie, p. 22.

134 Les considérations suivantes reposent sur les seules études biographiques consacrées, à ma connaissance, à Mabel Collins. Nous les devons à l'éditeur de l'œuvre complète de H. P. Blavatsky, Boris de Zirkoff. Cf. Blavatsky, H. P., *Collected Writings*, Wheaton, 1966, 13 vol., vol. 8, p. 424 et suiv. Je dois remercier ici tout particulièrement M. Crispian Villeneuve (Angleterre), qui m'a procuré de très nombreux articles sur et de Mabel Collins, parus au début du siècle dans les revues théosophiques en langue anglaise.

135 Sur Mortimer Collins, cf. *Dictionnary of National biography*, édité par Lesly Stephen, vol. XI, Londres, 1887.

136 Tous deux étaient d'anciens initiés des mystères irlandais. Cf. Steiner, Rudolf, *Considérations ésotériques*, vol. IV et VI (GA 293 et 240).

137 Sur Frances M. Dunn, cf. Hays, F., *Women of the Day*, Londres, 1885.

138 Sur K.R. Cook, cf. Boase, E, Modem *English biography*, 6 vol., 1892-1921.

139 Steiger Isabelle, *Memorabilia, Reminiscences of a Woman artist and writer*, Londres, non daté, p. 241. Isabelle de Steiger, l'un des premiers membres des cercles théosophiques londoniens, devint vers la fin de sa vie, membre de la S. A.

140 « M.C.'s » Narrative, in : *Theosophical History*, vol. 2, n° 4 (oct. 1987), p. 121. Reproduction d'un article d'A.S. Sinnett publié dans : *Broard Wews*, vol. 1, 1904.

141 Ibid.

142 Sur les « Maîtres », cf. *Wiesberger, Hella, Die Meister der Weisheit und des Zusammenklangs der Empfindungen im Werk Rudolf Steiners*, in : GA 264.

143 Steiner, R., *Die Meister – Impulsatoren der theosophischen Bewegung*, Dresde, 27 septembre 1904, in : ibid., p. 354.

144 Olcott, H.S., *Old Diary Leaves. The True Story of the Theosophic Society*, Madras, 1895, p. 208 et suiv.

145 Ainsi dans les conférences suivantes : 11-10-1915 (GA 254) ; 18-3-1914 (GA 174 a) ; 12-3-1916 (GA 174 b) ; 28-3-1916 (GA 167) ; 7-10-1916 (GA 171).

146 In : GA 262, p. 7 et suiv.

147 Steiner, R., conférence du 28 mars 1916, in : GA 167.

148 Steiner, R., conférences du 7 octobre 1916, in : GA 171, et du 12 mars 1916, in : GA 174 b.

149 Steiner, R. conférence du 18 mars 1916, in : GA 174a.

150 Pour placer Blavatsky en état de « captivité occulte », on a influencé son « aura de connaissance occulte » de manière à ce que cette connaissance retombe sur elle-même et ne puisse pas sortir à l'extérieur. Le résultat d'un tel processus est que « la personne concernée est la seule à voir ce qu'elle développe en elle, qu'elle est incapable de le communiquer au monde extérieur, qu'elle doit le garder pour elle. » Steiner, R., conférence de Berlin du 28-3-1916, in : GA 167.

151 Steiner, R., conférence du 18-3-1916, in: GA 174a.

152 Steiner, R., *Die Meister – Impulsatoren der theosophischen Bewegung*, op. cit., en référence à : Collins, M., *La Lumière sur le sentier*, op. cit., commentaire de la quatrième phrase.

153 Je dois certaines indications allant dans ce sens à Christian Lazaridès, qui s'intéresse depuis de nombreuses années à cette problématique complexe.

154 Steiner, R., conférence du 16-12-1904, GA 93.

155 de Steiger, Isabelle, *Memorabilia*, op. cit., p. 241.

156 Cf. Collins, Mabel, *When the Sun moves northward*, p. 119.

157 « M.C.'s » *Narrative*, op. cit.

158 *When the Sun*, op. cit., p. 118 et suiv.

159 « M.C.'s » *Narrative*, op. cit.

160 Collins, M., *When the Sun*, op.,cit., p. 120. Traduction allemande de G. Breyer, in : postface à Collins, M., *Neues Grünen*, Stuttgart, non daté.

161 Ibid., p. 120 et suiv.

162 Dans la recension qu'il fit en 1904 de la traduction allemande de *The Story of the Year* (« L'Histoire de l'année »), Rudolf Steiner cite ces mots de Mabel Collins caractérisant la Salle de l'apprentissage. Cf. Steiner, R., GA 34, p. 518.

163 Collins, M., *When the Sun*, op. cit.

164 Albrecht von Scharfenberg, *Titurel-Epos*. Cf. également sur ce thème Veltman, Willem F., *Tempel und Gral. Die Mysterien des Tempelordens und des Heiligen Grals. Die Bedeutung dieser Impulse für die Gegenwart*, Francfort-sur-le-Main, 1993.

165 Collins, Mabel, *The Awakening*, Londres, 1906, p. 11 et suiv.

166 Ibid., p. 16 et suiv.

167 Cf. sur ce thème Benesch, Friedrich, *Apokalypse. Die Verwandlung der Erde. Eine okkulte Mineralogie*, Stuttgart, 1981.

168 Meyer, Rudolf, *Zum Raum wird hier die Zeit. Die Gralsgeschichte*, Francfort-sur-le·Main, 1983, p. 61 et suiv.

169 Cf. notamment sur ce sujet Steiner, R., *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs ?*, en particulier le chapitre « L'Initiation ». On acquiert la faculté de lire l'écriture secrète lorsqu'on a réussi la première des trois épreuves, à savoir l'épreuve du feu.

170 Cf. la citation p. 104.

171 Collins, M., *When the Sun*, op. cit., p. 118.

172 Dans les cercles théosophiques, on parle encore aujourd'hui d'un maître nommé Hilarion Smerdis de Chypre, réincarnation supposée du philosophe néo-platonicien Jamblique (250-330 ap. J.-C.), lequel serait réapparu à la fin du XIX[e] siècle sous les traits d'un lord anglais. Il est intéressant de noter qu'Hilarion ne passe pas seulement pour l'inspirateur de certains écrits de Mabel Collins, mais aussi pour celui de *La Voix du silence* de Blavatsky, ouvrage très prisé, comme l'on sait, de Rudolf Steiner qui en fit l'exégèse. Cf. Steiner, R., *Anweisungen für eine esoterische Schule. Aus den Inhalten der Esoterischen Schule*, GA 245, p. 147 et suiv. Malgré cela, toutes les allégations tendant à montrer que des maîtres seraient encore liés aujourd'hui à certains courants, dont le courant théosophique, doivent être considérées avec la plus grande prudence.

173 Cf. GA 264, p. 205.

174 Steiner, R., *Die Meister*, op. cit., in : GA 264, p. 345. Il s'agit là d'une apparente contradiction avec ce qu'a déclaré Steiner en 1923, à savoir que « pour quelqu'un qui a fait sien l'esprit de Gœthe, même un livre comme *La Lumière sur le sentier* a quelque chose de trivial. » Cf. Steiner, R., conférence du 30-1-1917, in : GA 174. Dans la mesure où l'anthroposophie est issue de l'esprit de l'Europe du centre – contrairement à la théosophie qui peut être considérée comme un mélange entre les héritages spirituels anglo-saxon et oriental (indien) – Gœthe peut être considéré comme le précurseur direct de l'anthroposophie, une anthroposophie qui, comme l'exige l'époque de l'âme de conscience, a permis d'établir un lien entre le savoir occulte et l'esprit scientifique le plus rigoureux.

175 *The Story of the Year* (Londres, 1895) a été réédité en 1912 sous le titre : *When the Sun moves northward*.

176 Steiner, recension de *L'Histoire de l'année* in : GA 34, p. 520.

177 Collins, M., *The Awakening*, Londres, 1906, p. 17.

178 Cité d'après : Collins, M., *Unsere Glorreiche Zukunft*, op. cit.

179 « La connaissance, lorsqu'elle veut s'épanouir, a besoin de vie », écrivait-il dans une recension de la traduction allemande du livre parue en 1904. « Toute connaissance est vide et stérile lorsqu'elle n'est pas gorgée de vie. Or, il existe deux sources auxquelles l'homme peut puiser la vie. La première, il peut y accéder

lorsqu'il se trouve sur un sommet d'où il a éliminé toutes les viles convoitises. (...) L'autre source se trouve dans la vie de nos congénères, qu'ils soient réellement présents autour de nous dans le monde physique, ou qu'ils aspirent seulement à la vie. Personne ne peut comprendre ce livre s'il ignore que la connaissance qui procède de la curiosité ou de la soif de pouvoir tire sa force d'êtres qui aspirent à la vie, qui ne sont pas encore nés, mais qui aspirent à naître. Celui qui est capable de jeter un coup d'œil derrière les coulisses de la réalité physique sait combien d'êtres doivent payer de leur vie le fait que les hommes sont avides d'une connaissance qui ne sert qu'à assouvir leur égoïsme. » Steiner, R., recension de : *Flita. Wahre Geschichte einerschwarzen Magierin*, traduit de l'anglais, in: Steiner, R., *Lucifer-Gnosis*, op. cit., GA 34, p. 513.

180 de Zirkoff, Boris, Mabel Collins, op. cit., p. 431.

181 Collins, M., *Flita*, Calw, 1980, p. 320.

182 Cf. sur ce thème : de Zirkoff, Boris, *Mabel Collins*, op. cit., p. 431.

183 Steiner, R., conférence donnée à Dornach le 13-6-1923, in : GA 258. Comme Steiner l'indiqua à un autre endroit, Blavatsky avait été préparée à devenir un « ennemi du Christ-Yahve », conformément aux buts des occultistes indiens dont elle était le jouet. Ces derniers entendaient, en effet, « fonder un système de sagesse d'où le Christ serait exclu, tout comme serait exclu Yahve, Jehova. Quelque chose devait donc être intégré à la théorie qui éliminerait petit à petit le Christ et Yahve. » Steiner, R., conférence donnée à Dornach le 18-10-1915, in : GA 254.

184 On peut faire un parallèle entre cette évolution et celle du Dr Elliot Coues (1842-1899), avec lequel Mabel Collins s'était liée au début du siècle. Ce biologiste américain de renom était venu à la théosophie après qu'il eut reconnu le caractère unilatéral des réponses apportées par la science traditionnelle à des questions comme l'origine de la vie, et qu'il eut fait la connaissance de Blavatsky, d'Olcott, et d'autres. Quoi qu'il eût un temps caressé l'idée de prendre la présidence de la S. T. américaine, il ne tarda pas à se détourner de Blavatsky. Dès lors, proclamant haut et fort que la Société théosophique de « Mme Blavatsky » n'était rien d'autre qu'une « farce », il fit paraître des brochures dans lesquelles il dénonçait l'exploitation abusive qui y était faite des apparitions de maîtres. Ces brochures furent suivies de deux satires sur le même thème, de la plume de Mabel Collins : *Morial the Mahatma* (New York, 1892) et *The Mahatma : A Tale of Modern Theosophy* (Londres, 1895, anonyme). À partir de ce moment, Mabel Collins fut l'objet d'une campagne de suspicion et de diffamation qui n'épargna pratiquement aucune de ses œuvres, et qui la conduisit à prendre définitivement ses distances avec la S. T.

185 Steiner, R., conférence donnée à Stuttgart le 12-3-1916, in : GA 174b.

186 Cité d'après Schmidt, K.O., *Inspiration. Geheimnis, Sinn und Erfahrung. Ein Mabel-Collins-Brevier*, Ergolding, non daté, p. 45.

187 Introduction à : Collins, M., *L'Idylle du Lotus Blanc*, Pairs, 1911, op. cit.

188 Paru aux éditions Adyar, 4, square Rapp, Paris.

189 Cf. Steiner, R., *Mythes et mystères égyptiens*, GA 106 ; Steiner, R., *L'Univers, la terre et l'homme. Leur nature et leur évolution*, GA 105.

190 In : GA 174.

191 Malheureusement, nous ne pouvons pas, dans le cadre de cet ouvrage, nous arrêter plus longuement sur la place particulière de l'année 1911. Nous nous contenterons de renvoyer le lecteur aux conférences données par Rudolf Steiner à Neuchâtel les 27 et 28 septembre 1911 à l'occasion de la fondation de la branche Christian Rosecroix, ainsi qu'au cycle de conférences intitulé De Jésus au Christ, qu'il donna en lien avec Christian Rosecroix et les combats qui éclatèrent en 1911. Rappelons également la tentative de fondation, le 15 décembre 1911, d'une *Société pour l'art théosophique*, dont « l'inspirateur direct » devait être – selon Steiner lui-même – « cette personnalité à laquelle nous avons accolé, depuis des temps très anciens, en Occident, le nom de Christian Rosecroix » (Cf. GA 264, p. 427). En outre, il semble que d'autres actions entreprises par Rudolf Steiner en 1911 aient eu pour motivation la lutte menée contre certaines confréries occultes. C'est le cas des conférences qu'il donna entre le 31 octobre et le 5 décembre 1911 sur l'évolution du concept de véracité, dans lesquelles il oppose les imaginations « vraies » du développement de la terre aux « contre-vérités » que la Première Guerre mondiale a largement contribué à répandre. Il en fit le sujet d'un cycle de conférences intitulé *Das Karma der Unwahrhaftigkeit* (« Le Karma de la non vérité »), qu'il donna en décembre 1916 et janvier 1917.

192 Sur le rôle joué par l'ordre du Golden Dawn auprès des théosophes puis des anthroposophes anglais, cf. Raab, Rex, *Édith Maryon. Bildhauerin und Mitarbeiterin Rudolf Steiners*, Dornach, 1993. Rex Raab, qui a été assez aimable pour répondre à mes questions, m'a confortée dans l'idée que ni Alice Sauerwein ni Mabel Collins n'avaient été membres de l'ordre du Golden Dawn. Leur nom n'apparaît pas dans la liste exhaustive de ses membres établie par R.A. Gilbert (*The Golden Dawn Companion,* Wellingborough, 1986).

193 Cf. la lettre non datée reproduite en annexe (document 1) qu'Alice Sauerwein adressa à Marie von Sivers vraisemblablement au printemps 1912. Sur Harry Collison, cf. Raab, Rex, *Édith Maryon*, op. cit.

194 Le baron Walleen s'est exprimé à Londres notamment en novembre 1911 et au printemps 1912 (cf. la lettre reproduite en annexe [document 1] qu'Alice Sauerwein adressa à Marie von Sivers au printemps 1912, ainsi que Collins, Mabel, A *Rosicrucian Ideal*, in : *The Occult Review*, vol. XV, n° 3, mars 1912, p. 147) ; au printemps 1914, il donna plusieurs conférences à Paris aux membres du groupe Saint-Michel (cf. la lettre non datée qu'Alice Sauerwein adressa à Marie von Sivers, vraisemblablement en février 1914, et à laquelle il est fait allusion à la note 39).

195 Collins, M., *A Rosicrucian Ideal*, op. cit., p. 146.

196 Collins, M., *Some Views of Dr: Rudolf Steiner on Human Evolution*, in : *The Occult Review*, vol. XVII, n° 5, mai 1913, p. 282.

197 Collins, M., *A Rosicrucian Ideal*, op. cit., p. 148 et suiv.

198 Sur D.N. Dunlop, cf. Meyer, Thomas, *D. N. Dunlop*, *Ein Zeit – und Lebensbild*, Bâle, 1996.

199 Sur la fondation et les buts de la loge, cf. *The Vâhan*, juillet 1912, p. 278. Annonce des conférences de Walleen, cf. *The Vâhan*, décembre 1912, p. 108.

200 Mme Hella Wiesberger, de la *Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung* de Dornach, a été assez aimable pour me confirmer l'existence de lettres de Mabel Collins à Marie et Rudolf Steiner. Malheureusement, il ne m'a pas été encore possible d'avoir accès à ces lettres. Il ne semble pas, cependant, que Mabel Collins ait été liée à Rudolf Steiner. Contrairement aux suppositions d'Hella Wiesberger (in : GA 264, p. 450 et suiv.), cette dernière n'a jamais été membre de la Société anthroposophique. Après la Première Guerre mondiale, pour des raisons de santé et aussi à cause de certaines difficultés financières, elle s'est progressivement retirée de la vie publique. En 1921, elle emménagea en compagnie de Catherine M. Metcalfe, qui avait été propriétaire d'une librairie spécialisée en occultisme, une vieille maison située à Cheltenham (Glouoestershire), dans laquelle elle passa les dernières années de sa vie. Souffrant de graves troubles cardiaques, elle s'éteignit le 31 mars 1927 à l'âge de soixante-seize ans.

201 Sur cette lettre, cf. la note 39. Alice Sauerwein n'est pas la seule à évoquer ce fait. Il en est également question dans une lettre de Marie von Sivers à Schuré datée du 27-2-1913, in : *Nachrichten der Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, n° 10, Dornach, 1963.

202 Cf. la lettre non datée reproduite en annexe (document 1) qu'Alice Sauerwein adressa à Marie von Sivers vraisemblablement au printemps 1912.

203 « Élevé chez les jésuites, le secrétaire général allemand, n'a pas pu se défaire de cette fatale influence, ce qui l'empêche de maintenir la liberté au sein de la section allemande. » Cité d'après Vreede, Élisabeth / Meyer, Thomas, *Die Boddhisatvafrage*, Bâle, 1985, p. 142.

204 Elsa Prozor poursuit : « L'une de ces personnes a été guérie d'une grave maladie nerveuse par Rudolf Steiner et ses disciples. » Cf. la lettre d'Elsa Prozor à Sacha de Zogheb du 19-4-1913, archives Greta Basanger. De nombreuses lettres d'Elsa Prozor à Sacha de Zogheb traitent en détail de la scission de la S. T., une scission qui la touchait très durement. En effet, alors que sa mère était une théosophe bouddhiste convaincue, Elsa Prozor resta liée toute sa vie à Rudolf Steiner et à l'authroposophie.

205 Lettre d'Eugène Lévy à Charles Blech du 11-3-1913, in : *Mitteilungen*, publiées par M. Scholl, Cologne, avril 1913.

206 *Bulletin théosophique*, discours devant l'assemblée générale, avril 1913.

207 Ibid., novembre 1913.

208 Ibid., juin 1913. Pour la transcription intégrale de cette lettre, cf. annexe, document 6.

209 Des années auparavant, devant des cercles restreints d'élèves ésotériques, Rudolf Steiner avait déjà parlé de Michaël, indiquant que ce dernier avait pris la tête de l'humanité en novembre 1879. (*Früheste ausführliche Nachschrift von Steiners Darstellungen des Michaels-Ereignisses im Jahre 1879*, Munich, 5-12-1907, in : 1879/1979. *Hundert Jahre Michaels-Zeitalter; Beitrâge zur Rudolf Steiner Gesamtausgabe*, n° 67/68, Dornach 1979, p. 5 et suiv.) Il est intéressant de noter que ce qui était au centre de ces conférences, c'était le remplacement de Michaël par l'archange Oriphiel (« l'ange de la colère »), sous le règne duquel éclatera la « guerre de tous contre tous »,l'humanité tombant dans un état de délabrement moral et spirituel. Sous la direction de Michaël, une « poignée d'hommes » doit cependant être formée pour venir en aide à Oriphiel – lequel est appelé à éveiller l'humanité – pour tenir tête aux forces obscures qui se tiennent derrière lui.

210 Ainsi dans les conférences du 29-6-1908, in : GA 104, et du 18-4-1909, in : GA 110.

211 Steiner, R., conférences de Londres des 1er et 2 mai 1913, in : *Les trois étapes préparatoires du Mystère du Galgotha*, GA 152.

212 In : Ibid.

213 Cf. à ce sujet Steiner, R., « ...*Et incamatus est*... », conférence de Bâle du 23-12-1917, in : GA 180.

214 In: GA 150.

215 Cf. SRC, tome 1, p. 18.

216 Cf. Lindenberg, Ch., *Rudolf Steiner: Eine Chronik*, Stuttgart, 1988, p. 334.

217 Lettre d'Alice Sauerwein à Mathilde Scholl, probablement datée du 11-5-1913, cf. annexe, doc. 7. Le groupe Saint-Jean, dont le président était Édouard Schuré, fut fondé le 26-9-1913. Alice Bellecroix fonda, quant à elle, un groupe le 23-2-1914. Cf. la note 39.

218 Bock, Émil, *Césars et Apôtres, Contributions à l'histoire spirituelle de l'humanité*, tome 4, Franchesse, 1995.

219 Cf. sur cette question Steiner, R., conférence de Vienne du 1er avril 1923, in : GA 223.

220 « Le Mystère du Golgotha a donné son sens à la terre. » Cité d'après Steiner, R., conférence de Londres du 2-5-1913, in : GA 152.

221 Imprimé pour la première fois (en français et en allemand) dans : *Bulletin anthroposophique*, octobre 1978. Bien qu'il n'ait pas eu, à notre connaissance, d'activités au sein du groupe Saint-Michel après 1932, Jules Sauerwein semble avoir été en possession de l'original de la méditation, puisqu'on l'a retrouvée dans ses papiers le 30 juin 1967, peu après sa mort, écrite de la main même de Rudolf Steiner. Elle a été confiée par la suite à la *Rudolf-*

Steiner-Nachlassverwaltung de Dornach.

222 In : GA 245, p. 169. Les formules sont imprimées dans : ibid., p. 65 et suiv.

223 Steiner, R., conférence du 20-7-1924, in 2 GA 240.

224 « Le fait que Michaël, à ce stade de l'évolution du monde, ne fasse qu'indiquer son chemin, permettant ainsi à l'homme de le parcourir en toute liberté, distingue sa manière de guider l'humanité de celle de tous les autres archanges, et même de ses anciennes manières. Ces manières anciennes de guider l'humanité agissaient dans l'homme ; elles ne montraient pas seulement leurs effets, si bien que l'homme ne pouvait pas être libre. Prendre conscience de cela, c'est la tâche actuelle de l'homme. C'est ce qui lui permettra de trouver, de toute son âme, son chemin de l'esprit à l'ère michaélique. »
In : Steiner, R., *Directives anthroposophiques. Le chemin de connaissance de l'anthroposophie. Le Mystère de Michaël*, GA 26, directive n° 107.

225 « La bonne nouvelle que Michaël pourrait rapporter au monde des dieux, ce serait celle-ci : pendant mon ère, les hommes ont transformé en quelque chose de supra-sensible leurs notions de l'espace (...) La mauvaise nouvelle, ce serait celle-ci : les hommes ont pris l'habitude de tout considérer de manière spatiale, ils ont appris à mépriser ce qui ne vit que dans le temps. » Steiner, R., conférence du 17-12-1922, in : GA 219.

226 D'après Meta Albrecht (Arlesheim, Suisse). Pour plus de précisions, cf. le dernier chapitre du présent ouvrage.

227 C'était le 8 mai 1993, soit quatre-vingt jours après la fondation du groupe Saint-Michel.

228 Sur le sanctuaire michaélique du mont Gargano, cf. notamment Adalbert von Keyserlingk, *Vergessene Kulturen in Monte Gargano, Stuttgart*, 1970.

229 Sur le Skelling Michael, cf. Weber, May/lanique, Anne-Marie, *Skelling Michael*, dans le numéro de mai-juin 1967 d'*Archeologia*.

230 Sur le Saint-Michael's-Mount, cf. Rognant, Gilles, *Les trois monts Saint-Michel*, dans le numéro de mai 1971 de *Jardin des Arts*.

231 Rosenberg, Alfons, *Engel und Dämonen. Gestaltwandel eines Urbildes*, Munich, 1986, p. 100. Il existe de très nombreuses études plus ou moins intéressantes sur le Mont-Saint-Michel. L'étude la plus approfondie a été réalisée à l'occasion du millénaire du monastère bénédictin : *Millénaire monastique au Mont-Saint-Michel*, 4 vol., Paris, 1967.

232 Rudolf Steiner lui-même a parlé du taureau des Mystères de Mithra en lien avec Michaël. Le taureau serait l'image de ce que les élèves des Mystères de Mithra pouvaient connaître, grâce aux perceptions de leur organisation cardiaque, de leurs organes internes et de leur lien avec le macrocosme : le cours de l'année reflété dans les transformations de l'organisme membres-métabolisme humain. Ces connaissances ont été le point de départ de leurs actions sur terre. Pour pouvoir agir à partir du spirituel, l'élève

de Mithra devait – avec l'aide de Michaël – surmonter les bas instincts qui correspondaient à l'imagination du Taureau. Cf. à ce sujet Steiner, R., conférence de Vienne du 30-9-1923, in : GA 223.

233 Steiner, R., conférence de Londres du 27-8-1924, in : GA 240.

234 Herbert Hahn fait lui aussi référence au lien particulier unissant Saint-Michael's-Mount, le Mont-Saint-Michel et le mont Gargano, mais il s'intéresse surtout à leurs rapports géographiques occultes. Cf. Hahn, H., *Vom Genius Europas*, 3 vol., Stuttgart, 1981, vol. 1, p. 186 et suiv.

235 Lucien Richer nomme « axe de Saint-Michel et d'Apollon » la ligne reliant, selon la projection de Mercator, les lieux de culte michaéliques et les lieux de culte grecs. (Cf. : *L'« Axe de Saint-Michel et d'Apollon ». Étude de géographie sacrée*, in : *Atlantis*, mai-juin 1977.) Outre les cinq lieux de culte michaéliques – L. Richer compte, en effet, le monastère bénédictin de La Sacra de San Michele, dans le Piémont italien, monastère construit sur les mines d'une chapelle du VII[e] siècle dédiée à Michaël, au nombre de ces lieux – on trouve sur cet axe cosmique cinq lieux de culte importants de l'Antiquité : l'île de Corfou, sur laquelle se trouve un temple dédié à la déesse Artémis, Delphes, Athènes, l'île de Délos (lieu de naissance d'Apollon et d'Artémis), Lindos et, à la pointe sud-est, le mont Carmel. C'est sur ce dernier qu'Elie a pratiqué son célèbre sacrifice pour prouver aux prêtres de Baal que Yahvé était le seul Dieu. L. Richer se place ainsi dans la continuité des travaux de son père : Richer, Jean, *Géographie sacrée du monde grec*, Paris, 1983. Le lien cosmique entre Elie/Yahvé, la Grèce et Michaël ne devient réellement compréhensible que grâce aux éclaircissements de la science spirituelle de Rudolf Steiner, qui nous apprend que Michaël avait déjà été, entre 550 et 200 av. J.-C., le principal esprit du temps, mais en tant que messager de Yahvé et non pas du Christ.

236 Cf. à ce sujet Wola, Coloman, *Aristote au Mont-Saint-Michel*, in : *Millénaire monastique*, op. cit., vol. II, p. 289 et suiv.

237 À la demande de Charlemagne, le 29 septembre a été choisi par le Concile de . Mayence de 813 pour devenir la fête de Michaël, en souvenir du jour inaugural de la première basilique romane dédiée à l'archange, l'église de la via Salaria, à Rome. Jusqu'au début du XVIII[e] siècle, l'Église catholique commémorait deux fêtes michaéliques : celle du printemps et celle de l'automne. Ce n'est qu'en 1742 qu'une réforme abolit le 8 mai comme fête de Michaël.

238 Cf. à ce sujet Phaure, J., *Introduction à la Géographie Sacrée de Paris*, Paris, 1985, p. 29 et suiv.

239 Rudolf Steiner rapporte que l'impulsion christique, « à travers l'esprit 'aidant' de Michaël », aurait agi sur la Sainte-Vierge « vers le XV[e] siècle ». Cf. Steiner, R., *Das Wesen des Christus-Impulses und seines dienenden michaelischen Geistes*, conférence de Berlin du 19-1-1915, in : GA 157.

240 Cf. Steiner, R., conférence de Stuttgart du 28-10-1910, in : GA 126.

241 Cf. Michelet, Jules, *Jeanne d'Arc et autres textes*, Paris, 1974, p.

72.

242 En français dans le texte (NdT).

243 L'évêque d'Orléans s'appelait alors Jean de Saint-Michel Écossias, comme le fait expressément remarquer François Le Maire dans son *Histoire et antiquitez de la ville et duché d'Orléans* (1645, 2 vol,). D'après lui, on retrouverait dans ce nom Jeanne d'Arc et saint Michel... cf. ibid., vol. 1, p. 314 et suiv.

244 Ainsi, bien évidemment, le 8 mai 1945, qui marque la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cf. à ce sujet la note 250.

245 Steiner, R., conférence de Cologne du 8 mai 1912, in : GA 143.

246 In : GA 254.

247 Ainsi le 8 mai 1907, dans la conférence aux membres de Munich, in : NBI de 1945, p. 73 et suiv. ; le 8 mai 1910, in : GA 116, et le 8 mai 1912, in : GA 143.

248 Steiner, R., conférence du 8 mai 1912, op. cit. (C'est moi qui souligne – I. D.)

249 Lorsque, en 1914, E. C. Merry commença à lire *Secret Doctrin*, elle fit l'expérience que, lorsqu'elle avait des difficultés à comprendre certains passages, « comme une voix intérieure commençait à se manifester » : « Qu'était-ce que cela ? Tout d'abord, je pensai que ce devait être H. P. B. Blavatsky qui me parlait. Mais ensuite je fus prise d'un doute : non, il devait s'agir d'un esprit désincarné ; c'est probablement mon inconscient qui me dicte la réponse. Mais en même temps, je percevais – avec autre chose que mes yeux physiques – une main posée sur la page du livre. C'était une main vivante et non pas la main d'un mort. Je savais qu'elle appartenait à Blavatsky. C'était une main amicale, une main qui voulait me guider. » Et Rudolf Steiner, lorsque E. C. Merry lui rapporta ce fait, lui répondit: « Oui, c'est vrai : elle vous a conduite jusqu'à moi. » Cité d'après : Merry, E. C., *Mémoires*, op. cit., p. 98 et suiv.

250 De cette nouvelle qualité de l'ère michaélique moderne dépend aussi la nouvelle qualité du mal, telle qu'on a pu l'observer au cours de ce siècle. L'apparition de la bête de l'Apocalypse prévue par Rudolf Steiner pour l'année 1933 (il fit cette révélation dans un cycle de conférences qu'il donna aux prêtres de la Communauté des chrétiens, in 2 GA 346), qui prit les traits du nazisme, signifiait une intensification énorme du principe démoniaque par rapport à ses formes passées. L'action conjointe des trois principes du mal (le principe ahrimanien, le principe luciférien et le principe de Sorat, du démon solaire) donne à la bête une force inconnue jusque-là. Et c'est donc également un 8 mai que le dragon, dans son incarnation hitlérienne, a été terrassé.

251 En avril 1914, les groupes d'étude français suivants ont été inscrits aux registres de la Société anthroposophique : Marseille : groupe *Saint-Germain*, sous la direction de Mme Getaz ; Nice : groupe *Christian Rosenkreutz*, sous la direction de M. Fabre ; Nice : groupe *Saint-Jean*, sous la direction de Mme Resplandy; Paris : groupe *Saint-Michel*, sous la direction de Mlle Alice Sauerwein ; Paris : groupe *Saint-Jean*, sous la direction d'Édouard Schuré et de

G. Hermand; Paris: groupe d'étude sous la direction de Mme A. Bellecroix ; Mulhouse : groupe *Jeanne d'Arc*, sous la direction de Mlle M. Payen. Cf. in : *Mitteilungen*, éditées par Mathilde Scholl, Cologne, avril 1914.

252 Lettre d'Alice Sauerwein à Marie von Sivers, non datée, vraisemblablement écrite à la fin du mois de juin 1914. Cf. Annexes, doc. n° 10.

253 JS, p. 42.

254 Ibid.

255 Cette lettre n'a pas été conservée, contrairement à une lettre de Jules Sauerwein à Marie von Sivers dans laquelle il y fait allusion. Cf. la note 39.

256 Steiner, R., conférence de Paris du 25 mai 1914, in : GA 154.

257 Il s'agit de la conférence aux membres du 25 mai et de la conférence publique du 26 mai. La conférence du 27 mai, qui était à nouveau une conférence aux membres, était intitulée *Progrès dans la connaissance du Christ. Le cinquième Évangile*, in : GA 152.

258 Steiner, R., *La métamorphose des forces de l'âme dans l'initiation*, conférence de Paris du 5 mai 1913, in : GA 150.

259 Cf. à ce sujet Rihouët-Coroze, S., *Qui était Rudolf Steiner ? Une épopée de l'esprit au XX[e] siècle*, Paris, 1973, p. 311 et suiv.

260 de Haan, Pieter, *Erinnerungen an Rudolf Steiner*, in : *Mitteilungen der deutschen Landesgesellschaft*, 1982, p. 212 et suiv.

261 Rudolf Steiner s'était rendu une première fois à Barr en mai 1906, puis en septembre 1906, en septembre 1907, en août 1908, en novembre 1910 et en octobre 1912.

262 À de nombreuses reprises, Steiner a déclaré qu'il trouvait que Schuré, de par ses origines alsaciennes, ressemblait beaucoup à un Allemand, ayant développé ses croyances spirituelles à partir de la culture allemande. Ainsi, il écrivit dans la préface à la troisième édition des Grands Initiés en langue allemande, parue en juillet 1916 : « Souvent, à la lecture des *Grands Initiés*, les pensées me semblaient comme traduites de l'allemand. »

263 Cité d'après Jeanclaude, G., op. cit., p. 157. – Schuré n'était pas non plus convaincu par les projets architecturaux de Steiner. Dans une lettre à un ami, il évoque sa réconciliation avec Steiner lors de la Semaine française, en automne de l'année 1922. C'est à cette occasion qu'il vit pour la première fois le Gœthéanum. Plein d'admiration pour la grandiose idée qui était à l'origine du bâtiment, il écrit pourtant : « Quant au temple qui doit symboliser et représenter plastiquement sa philosophie, il y a beaucoup de lourdeur et de mauvais goût germanique dans les détails (...) » (lettre de Schuré à M. Syamour du 2-10-1922, citée d'après Mercier, A., *Éd. Schuré*, op. cit., p. 654. – L'œuvre de Schuré ne correspondait pas non plus tout à fait aux conceptions artistiques de Rudolf Steiner, bien qu'il en ait souligné à plusieurs reprises l'importance spirituelle. Ainsi, la Russe Margarita Volochine raconte dans ses mémoires intitulées *Die grüne Schlange* (« Le Serpent vert ») qu'elle aurait demandé à Steiner, à l'été 1909,

pourquoi il faisait . représenter ces Drames. « Je les trouve aussi peu artistiques qu'une mauvaise croûte », lui dit-elle. Ce à quoi Steiner aurait répondu : « Je suis content que vous les trouviez peu artistiques, car c'est aussi mon avis. Mais je ne peux tout de même pas faire représenter les drames naturalistes de Gerhart Hauptmann ! » (Volochine, M., *Die grüne Schlange*, op. cit., p. 215)

264 Schuré est né en 1841, l'année où le combat entre « les partisans de Michaël et les forces ahrimaniennes » a commencé dans le monde spirituel. Lorsqu'on connaît les particularités de ce qui précède immédiatement la naissance, on a, d'après Steiner, qui, dans cette conférence, ne faisait pas directement allusion à Schuré, « beaucoup de compréhension pour le destin intérieur et extérieur de tels êtres, pour l'état d'âme de tels êtres. » Steiner, R., conférence de Dornach du 14-10-1917, in : GA 177.

265 Cité d'après Jeanclaude, G., op. cit., p. 154.

266 Cf. Schneider, C., op. cit., p. 143.

267 Cité d'après Roux, A., *In Memoriam*, op. cit., p. 118.

268 Ibid.

269 Ibid., p. 119.

270 Lindenberg, Christoph, *Rudolf Steiner und die geistige Aufgabe Deutschlands*, in : *Die Drei*, 12/1989, p. 892.

271 Ainsi dans : *L'Alsace et les prétentions prussiennes*, Paris, 1871 ; *Les Légendes d'Alsace*, Paris, 1884; *Les Grandes Légendes de France*, Paris, 1891.

272 Lettre d'Édouard Schuré à Gustave Kahn du 1-8-1909, in : Bibliothèque Nationale, Paris, Nouv. Acq. fr. 15884, 401 et suiv.

273 Schuré, Éd., *Les Grandes Légendes*, op. cit., p. 189.

274 Cf. à ce sujet : *Rudolf Steiner über den Nationalismus. Geisteswissenschaftliche Hinweise*, textes rassemblés et commentés par Karl Heyer, Bâle, 1993, en particulier les p. 40 et suiv.

275 Repris par Rudolf Steiner dans la conférence du 11-9-1916, in : GA 272.

276 Steiner, R., conférence de Prague du 13-5-1915, in : GA 159.

277 Schuré, É., lettre à A. Roux du 20-8-1914, in : Schuré, É., *Lettres à un combattant. Suivies d'extraits du « journal intime »*, publiées par A. Roux, Paris, 1921, p. 25.

278 Repris dans : ibid., p. 211 et suiv. – « La France est la Jeanne d'Arc des nations ! » s'était exclamé É. Schuré en 1916 (in : préface à : *L'Alsace française*).

279 Il faut ajouter ici que l'empire allemand était tombé sous la coupe de la Prusse depuis que Bismarck faisait peser sur lui sa main de fer. Car « Bismarck pensait en Prussien et non pas en Allemand (...) Ce n'est pas l'Allemagne qui lui importait, mais la monarchie prussienne », comme Renate Riemeck l'a démontré de manière très convaincante. Cf. Riemeck, R., *Mitteleuropa. Bilanz eines Jahrhunderts*, Potsdam, 1990, p. 36.

280 Schuré, É., *Lettres*, op. cit., p. 30 et suiv.

281 Cité d'après ibid., p. 36. – Les citation suivantes sont extraites de : Lévy, E., *La Révélation française*, avec une préface d'É. Schuré, Paris, 1921.

282 Cf. notamment Riemeck, Renate, *Mitteleuropa*, op. cit., et Meyer, Thomas, *Ludwig Polzer-Hoditz*, op. cit.

283 Riemeck, R., op. cit., p. 166 et suiv.

284 Mais la question alsacienne devait se révéler lourde de conflits au XXe siècle pour une autre raison. Dans une conférence du 19-10-1918 (in : GA 185), . Rudolf Steiner, après avoir décrit la manière d'agir des loges maçonniques modernes, déclara que la question alsacienne était un problème insoluble entre l'Europe de l'ouest, l'Europe de l'est et l'Europe du centre. Dès les années 70 du XIXe siècle, on se serait rendu compte, d'après Steiner, « que ce qui se passait là (en Alsace – I. D.), créait des conditions particulières en Europe (...) À cette époque, certaines personnes savaient déjà que *le problème slave naîtrait du fait qu'à l'Ouest on voudrait résoudre la question autrement qu'en Europe centrale*. »
(C'est moi qui souligne – I. D.)

285 La lettre de Schuré à Marie Steiner est reproduite dans : *Marie Steiner-von Sivers. Ein Leben für die Anthroposophie*, publié par H. Wiesberger, op. cit., p. 462-468.

286 Ainsi, notamment, Lindenberg, Christoph, *Rudolf Steiner und die geistige Aufgabe*, op. cit.

287 Kirvelitz, Thomas / Heisterkamp, Jens / Forster, Edgar / Udert, Lothar, *Rudolf Steiners Haltung im Ersten Weltkrieg. Eine Klärung vermeitlicher Irrtümer Rudolf Steiners, in : Mitteilungen aus der anthroposophischen Arbeit in Deutschland*, Johanni, 1993.

288 Lettre d'Alice Bellecroix à Rudolf Steiner du 7-3-1922, cf. annexe, doc. 13.

289 Cité d'après : Schneider, C., *Édouard Schuré*, op. cit., p. 196. Peu avant sa mort, Schuré projetait d'écrire un livre dans lequel il aurait présenté Rudolf Steiner comme son maître spirituel. Ce livre n'a cependant jamais vu le jour. Cf. ibid., p. 100. ·

290 Cf. à ce sujet MJS, in : Basler Nachrichten du 30-3-1932.

291 Ibid., du 21-4-1932.

292 Ibid., du 30-3-1932.

293 Ibid., du 27-4-1932.

294 Ibid.

295 Cf. à ce sujet *Helmuth von Moltke. 1848-1916. Dokumente zu seinem Leben und Wirken*. Band 2, *Briefe von Rudolf Steiner an H. und E. von Moltke*, publié par Th. Meyer, Bâle, 1993, p. 319.

296 Ibid.

297 Cette communication est la première dans laquelle l'« âme » s'est exprimée à la première personne. – Ce saut qualitatif très important a sans doute été dû à la visite d'Eliza von Moltke et de

Rudolf Steiner à l'Ermitage d'Arlesheim à la fin de l'automne 1917, visite à l'occasion de laquelle ce dernier attira l'attention de son amie sur l'existence de sainte Odile, déliant ainsi – selon Th. Meyer – la « langue » du défunt. Cf. ibid., p. 320.

298 Communication du 27 janvier 1919, in : ibid., p. 232.

299 Ibid., p. 221. (C'est moi qui souligne – I. D.)

300 Communication faite autour du Ier mai 1919, in : ibid., p. 233.

301 Ibid., p. 232 et suiv.

302 Ibid., p. 239.

303 Cf. à ce sujet le chapitre : *Die Verhinderung der rechtzeitigen Veröffentlichungen von Moltkes Aufzeichnungen zum Kriegsausbruch*, in : *Helmuth von Moltke*, op. cit., vol. 1, p. 409 et suiv.

304 Lettre de Rudolf Steiner à E. von Moltke du 28-5-1919, in : ibid., vol. 2, p. 245.

305 Lettre de Rudolf Steiner à E. von Moltke du 6-8-1919, in : ibid., p. 247.

306 Sur l'image déformée de Moltke, cf. ibid., vol. 1, en particulier la préface de l'éditeur, ainsi que J. Heisterkamp, H. v. Moltkes Bild in der Geschichtsschreibung des 20. Jahrhunderts.

307 Ibid., p. 424.

308 Cf. ibid., p. 417.

309 Steiner, R., conférence de Stuttgart du 22-6-1919, in : GA 192.

310 Communication du 9-8-1922, in : *H. von Moltke. Dokamente*, op. cit., vol. 2, p. 289.

311 Nous devons la description la plus complète des différentes légendes de sainte Odile à Theodor Maurer : *Die heilige Odilie*, Dornach, 1982.

312 La précision ne se trouve pas dans les légendes connues. On la doit à des indications répétées de Rudolf Steiner. Cf. Schubert, Ilona, *Selbsterlebtes im Zusammensein mit Rudolf Steiner*, Bâle, 1977. Dans une publication récente du **Verlag am Goetheanum**, la *vita* de sainte Odile comporte des erreurs. D'après l'auteur, qui prétend s'appuyer sur les travaux de Rudolf Steiner, elle aurait vécu dans l'Ermitage d'Arlesheim, et c'est seulement après avoir été baptisé par un prêtre que son père – « honteux et converti » – aurait décidé de lui léguer le mont Sainte-Odile. (Cf. Schmidt-Brabant, M., *Sternenwege. Von den alten zu den neuen Mysterien : Die Hintergründe des Camino nach Santiago de Compostela*, Dornach, 1996, p. 80 et suiv.) En réalité, le père d'Odile n'a pas été « converti » grâce à l'intervention d'un prêtre mais par le corps lumineux du Christ lui-même. Cf. également la note 319.

313 In : Schuré, É., *Légendes d'Alsace*, Paris, 1884 ; *Les Grandes Légendes de France*, Paris, 1891. – Comme nous l'avons déjà signalé, Édouard Schuré avait saisi, indépendamment de Rudolf Steiner, le lien étroit qui unissait le monde celte au christianisme ésotérique. Avec l'opiniâtreté qui le caractérisait, il est parti sur les traces de la spiritualité celte, spiritualité qu'il

attribuait avant tout, et c’est là que sont ses limites, au « génie du peuple » français. En abordant cette question avec plus de circonspection et de sens de la nuance, on peut, d’une certaine manière, constater qu’il existe bien effectivement un lien particulier entre le peuple celte et le peuple français. Ainsi, le vieux français qui, comme le faisait remarquer Wilhelm Rath (dans l’introduction à son livre, *Buch vom Gral. Eine Einweihung aus dem 8. Jahrhundert*, Stuttgart, 1968, p. 7), était encore un « réceptacle pour tout ce qui était imagé », avait un rapport particulier avec l’esprit de la langue celte. Toutes les légendes du Graal célèbres ont été consignées en vieux français: celles de Robert de Boron comme celles de Chrétien de Troyes, *Lestoire del Saint Graal*, et même la légende de Wolfram von Eschenbach, qui l’avait entendue en français avant de la retranscrire en allemand.

314 Schneider, C., *Éd. Schuré*, op. cit., p. 141 et suiv. – Dans la légende, il est dit qu’Odile se serait reposée dans la grotte d’Arlesheim comme Jonas dans le ventre de la baleine. « Le prophète Jonas, qui séjourna trois jours dans le ventre de la baleine est, dans les cercles de l’ésotérisme chrétien – que l’on pense aux catacombes – un symbole connu de l’initiation totale, initiation qui, dans le Nouveau Testament, est aussi appelée ‘signe de Jonas’. » Maurer, Th., *Die heilige Odilie*, op. cit., p. 22.

315 Steiner, Marie, préface à : Schuré, É., *Heiliges Drama von Éleusis*, Dornach, 1939, p. 7.

316 Communication de juin 1921, in : *H. von Moltke. Dokumente*, op. cit., vol 2, p. 274.

317 Emil Bock rapporte ainsi une indication de Rudolf Steiner selon laquelle l’empereur allemand aurait été la réincarnation du duc Eticho. Cf. ibid., p. 321.

318 « Avant mon avant-dernière vie, une vague de spiritualité initiée par Odile s’est répandue d’ouest en est. » Communication du 9-8-1922, in : ibid., p. 283. « Odile est le nom d’une lumière qui a resplendi depuis les Vosges sur l’Est allemand. », Communication du 28-7-1923, in : ibid., p. 292.

319 Cf. la lettre d’E. von Moltke à W. J. Stein, publiée dans : ibid., p. 155. – L’Église catholique revendique le courant spirituel initié par sainte Odile. Jusqu’à aujourd’hui, le Mont-Sainte-Odile fait partie des centres de pèlerinage catholiques les plus importants. En 1946, l’évêque de Strasbourg de l’époque, Jean-Julien Weber, est parvenu à faire reconnaître officiellement la « sainteté » d’Odile, et à faire d’elle du même coup la sainte patronne de l’Alsace. En octobre 1988, le pape lui-même s’est rendu en pèlerinage au mont Sainte-Odile, renforçant ainsi l’« appartenance » d’Odile à l’Église catholique. D’ailleurs, certains auteurs d’inspiration anthroposophique essaient, de nos jours, d’accréditer la thèse selon laquelle l’impulsion ésotérique et chrétienne de sainte Odile « appartiendrait » à l’Église du pape. (Cf. à ce sujet la note 312.) Mais les tentatives dans ce sens sont beaucoup plus anciennes, et ce n’est pas un hasard si le Concile de Trente, au cours duquel le pape Paul III, en 1545, donna le coup d’envoi de la Contre-réforme, a commencé un 13 décembre.

(Depuis plusieurs siècles, le 13 décembre, jour de la mort d'Odile en l'an 720, était considéré comme le jour de la sainte Odile.) – D'autres événements qui s'inscrivent dans un lien particulier avec le mont Sainte-Odile méritent de retenir notre attention. Ainsi, l'épouse du navigateur portugais Francisco d'Almeida a été assassinée au pied du Mont-Sainte-Odile au début du XVIe siècle après qu'elle eut, par ordre de son mari et en violation des règles édictées par un certain ordre de Sant Iago, transmis à l'alchimiste Basilius Valentinius un livre scientifique important d'Aristote. Ce n'était certainement pas un hasard si l'ordre en question a choisi le mont Sainte-Odile pour accomplir sa vengeance. Cf. à ce sujet Veltmann, Willem F., Tempel und Gral, op. cit., p. 180.

320 Cf. notamment Steiner, R., conférence de Kristiania du 12-6-1910, in : GA 121.

321 Communication de Rudolf Steiner à Eliza v. Moltke tirée d'une lettre de cette dernière à W. J. Stein, in : *H. von Moltke. Dokumente*, op. cit., vol. 2, p. 155.

322 Pour plus de précisions, cf. Bock, *Emil, Karmische Zusammenhänge zwischen dem Jahrhundert des Heiligen Grals und der Gegenwart*, in : *Rudolf Steiner: Studien zu seinem Lebensgaug und Lebenswerk*, op. cit.

323 Ibid., p. 362.

324 Communication du 22-6-1918, in : *H. v. Moltke, Dokumente*, op. cit., vol. 2, p. 187.

325 Ainsi dans la communication du 8-2-1918 : « Il est bon pour moi à présent qu'elle [Eliza von Moltke] sache, avant la fin du siècle, que la réincarnation est une nécessité. C'est vers cela que je dois tendre mes regards et mon énergie. À l'Est, c'est désormais le chaos. L'incarnation précédente, au IXe siècle, m'a séparé de l'Est. Mais j'y ai encore une tâche à accomplir. » Ibid., p. 166.

326 Cette mission spirituelle particulière du mont Sainte-Odile et du courant qui est lié à lui semble être celle de l'Alsace elle-même. Cf. à ce sujet la note 284.

327 Steiner R., conférence de Dornach du 19-10-1918, in : GA 185.

328 In : GA 171.

329 In : GA 185.

330 Ibid.

331 Cf. annexe, doc. 11.

332 Sur la biographie de Simonne Rihouët-Coroze cf. notamment : Gerbert, Hildegard, *Simonne Rihouët-Coroze*, in : Nbl. du 18 juillet 1982 ; Bideau, Henriette, *Article nécrologique à l'occasion de la mort de Simonne Rihouët-Coroze*, in Triades, automne 1982 ; Jaquet, Henriette, Nécrologie. Madame Simonne Rihouët-Coroze, in : *Bulletin anthroposophique de la Suisse romande*, été 1982, n° 2.

333 SRC, 1er partie, p. 19.

334 Mes recherches m'ont permis de comprendre que cette « personnalité » ne pouvait être que S. Rihouët. Cf. notamment la

lettre d'A. Sauerwein du 27-9-1920 (cf. annexe, doc. 11) dans laquelle elle explique comment la demande de S. Rihouët d'assister à des cours à Dornach a été rejetée.

335 Steiner, R., conférence du 24-7-1920, in : *Konferenzen mit den Lehrern der freien Waldorfschule in Stuttgart 1919 bis 1924*, tome 1, GA 33/1, p. 165 et suiv.

336 Ibid., p. 165.

337 *Maria Montessori* (1870-1952), pédagogue italienne, élabora un système éducatif dans lequel l'« auto-éducation » des enfants est censée remplacer progressivement l'autorité du maître. *Friedrich Fröbel* (1789-1852), éducateur allemand, élabora une pédagogie influencée par Pestalozzi, dans laquelle la spontanéité de l'enfant joue un rôle capital.

338 Steiner, R., conférence du 24-7-1920, op. cit., p. 166.

339 Cf. l'annonce parue dans la Science spirituelle de novembre 1922.

340 Lettre d'A. Sauerwein à W. J. Stein du 5-11-1929.

341 Hildegard Gerbert raconte que Simonne Rihouët aurait un jour demandé à Rudolf Steiner s'il « valait mieux qu'elle exerce ses activités en Suisse ou en Allemagne plutôt qu'en France, où l'anthroposophie était balbutiante. » Steiner aurait alors ouvert la fenêtre et, tout en montrant les collines verdoyantes, il lui aurait dit : « Pourquoi croyez-vous que ces prairies sont vertes ? Parce que chaque brin d'herbe est vert. Soyez l'un de ces brins d'herbe en France. Retournez là-bas pour y travailler. Soyez anthroposophe en France ! » In : Gerbert, H., *Simonne Rihouët-Coroze*, op. cit. – Il est permis de se demander, connaissant Simonne Rihouët, si elle avait envie de devenir un « brin d'herbe » parmi tant d'autres. Ce n'est certainement pas un hasard si Rudolf Steiner a choisi d'employer cette métaphore dans son cas.

342 Cf. à ce sujet SRC, 1er partie, p. 23, ainsi que : *Die anthroposophischen Zeitschriften von 1903 bis 1985. Bibliographie und Lebensbilder*, édité par Götz Deimann, Stuttgart, 1987, p. 106. Peu après l'exclusion et la mort d'A. Sauerwein, et alors que S. Rihouët-Coroze venait d'être nommée au poste de secrétaire-général de la Société anthoposophique en France, la revue *Science spirituelle* connut ses meilleures années. À l'époque (1932) elle comptait environ un millier d'abonnés, chiffre qui retomba, cependant, rapidement à 600. Cf. ibid.

343 Le principal reproche adressé par Simonne Rihouët-Coroze à Alice Sauerwein est celui de ne pas avoir publié suffisamment de traductions d'œuvres de Steiner. Dans ses lettres, dont celle qu'elle adressa au Comité directeur le 7 mars 1931 (cf. annexe, doc. 41), cette dernière se défend contre ces accusations infondées. N'avait-elle pas, en effet, en l'espace de quelques années, édité les principaux écrits de Steiner ? En 1935, alors qu'Alice Sauerwein avait publié plusieurs cycles de conférences dans les *Cahiers trimestriels de l'Anthroposophie* entre 1928 et 1930, S. Rihouët-Coroze écrivait encore: « En France, notre position à l'égard des Cycles a été traversée par de multiples obstacles. Jusqu'à ces dernières années, nulle publication n'en fut

faite, si ce n’est dans La Science spirituelle. » Cité d’après : Lettres aux membres du 7-7-1935, in : SRC, tome 1, p. 123.

344 Ibid., p. 22.

345 La traduction de Simonne Rihouët n’est pas authentifiée, et son nom n’est cité nulle part. Un original de cet écrit est conservé à la bibliothèque de la *Société Anthroposophique en France*. – Les deux traductions comportent, d’ailleurs, des lacunes importantes.

346 SRC, 1er partie, p. 22.

347 In : GA 101.

348 Cf. la lettre d’Alice Sauerwein à Marie Steiner du 27-9-1920 (annexe, doc. 11). On peut deviner la réaction de Rudolf Steiner d’après une autre lettre d’Alice Sauerwein. Cf. la note 39.

349 Trois d’entre elles avaient déjà été traduites en 1914, vraisemblablement par Alice et Jules Sauerwein, à savoir Noël, dont il a déjà été question, ainsi que les conférences intitulées *Le Notre-Père. Une Considération ésotérique* du 28-1-1907 et *Le Sang est une substance tout à fait particulière* du 25-10-1906. Des cycles de conférence étaient également prévus, mais ils n’ont finalement pas été retenus dans le catalogue de 1922.

350 Ainsi, en 1924, les quatre œuvres fondamentales de Rudolf Steiner été parues en français. Parmi elles, seule *La Science de l’occulte* n’est pas parue aux *Éditions Alice Sauerwein* mais aux éditions *Perrin & Co*. Alice Sauerwein avait projeté d’éditer certaines œuvres de Steiner traduites en russe, dont *Du Sens de la vie* et *Culture pratique de la pensée*, mais le projet n’a pas abouti. Elle collaborait avec des Russes, ce dont témoigne le seul livre pour enfants jamais paru dans sa maison d’édition.

351 À partir de 1931-1932, deux cours ont été dispensés par Simonne Rihouët-Coroze dans le cadre de la Société anthroposophique : les cours dits de la série A, qui étaient une sorte d’introduction à l’anthroposophie, et les cours dits de la série B, réservés aux membres. (Cf. SRC, 1er partie, p. 81) Pour devenir membre de la société, on devait suivre les cours de la série A, puis réussir un examen conçu par S. Rihouët-Coroze, à l’imitation des pratiques en cours dans la Société théosophique. Curieusement, les pièces dans lesquelles étaient dispensés ces cours s’appelaient *ateliers*, terme évoquant des activités plus artistiques que spirituelles. Le besoin de S. Rihouët-Coroze d’« enseigner » l’anthroposophie, besoin qui caractérise on ne peut mieux sa manière de penser et de procéder, remonte à des temps plus reculés. En 1922, elle était devenue professeur et directrice d’une école dite d’eurythmie, dont les réunions mensuelles se transformèrent, à partir de 1924, en réunions de la *Science spirituelle* où les thèmes abordés touchaient l’anthroposophie en général.

352 Le 1er avril 1932, Marie Steiner remit à Simonne Rihouët-Coroze un document dans lequel elle l’autorisait à traduire en français, puis à éditer, cinq cycles de Rudolf Steiner sur les Évangiles. (Cf. *Zur Prozessangelegenheit. Sonderheft der Nachrichten der Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, Dornach, octobre 1952, p 58.) Le premier de ces cycles était le cycle de Cassel sur l’Évangile de

Jean qui parut en français en juin 1934. À cette occasion, Mme Coroze déclara, dans une lettre aux membres de la Section française, que c'était la première fois que paraissait en français un ouvrage « donnant les bases de la Christologie anthroposophique. Et l'on sait pourtant combien ce sujet est capital en lui-même, et très important pour faire comprendre le message exact de l'Anthroposophie, notamment en France. » (SRC, tome 1, p. 105). Si Rudolf Steiner avait réellement conseillé à Simonne Rihouët-Coroze d'introduire l'anthroposophie en France à partir de la christologie, n'était-ce pas là le moment de le dire ? Mais en 1934, ce n'était pas encore possible : trop de personnes étaient encore vivantes qui savaient parfaitement que Steiner n'avait jamais donné à Simonne Rihouët-Coroze d'indications pour « toute la France ».

353 Cf. Bideau, H., *Simonne Rihouët-Coroze*, op. cit., p. 7.

354 Ainsi dans : ibid. Tous ceux qui connaissaient d'un peu près S. Rihouët-Coroze étaient au courant de cette prétendue indication de Rudolf Steiner.

355 Une copie de l'original, établie le 16-1-1928 à l'occasion du conflit qui venait d'éclater entre A. S. et S. R.-C., est conservée à la *Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung* de Dornach,

356 SRC, tome 1, op. cit., p. 24.

357 Ibid., de même que dans la *Denkschrift* publiée par Dornach en 1935 dans le but de justifier moralement l'exclusion d'Ita Wegman, d'Élisabeth Vreede et d'autres personnalités marquantes. Dans cette brochure hautement polémique où abondent les contre-vérités, on peut lire en italiques que *« Mlle Rihouët a reçu personnellement l'autorisation de traduire des œuvres du Dr. Steiner; lequel souhaitait soutenir son journal,* La Science spirituelle ». (Repris dans : Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 3, p. 285.) – À supposer que Steiner ait soutenu le journal de Rihouët-Coroze, il n'avait pas besoin de l'autoriser personnellement à traduire ses œuvres. En tout cas, s'il avait existé un tel papier élargissant les droits de Simonne Rihouët-Coroze aux conférences et aux écrits de Rudolf Steiner, il est certain que cette dernière en aurait fait usage.

358 Après qu'on eut démis Alice Sauerwein de sa fonction de secrétaire général de la *Société Anthroposophique de France* et que cette dernière société eut été dissoute par Dornach, Agnès Compagnion fit l'expérience suivante : alors qu'une nuit elle descendait, dans l'obscurité, l'escalier qui menait à sa chambre à coucher, une figure lumineuse se dirigeant vers elle apparut dans le hall d'entrée de sa maison. C'était Rudolf Steiner. Profondément émue, et ne doutant jamais qu'il s'agissait bien de Steiner en personne, persuadée également qu'elle avait toute sa conscience à ce moment-là, Agnès Compagnion se plaisait à raconter cette expérience étrange qui, jusqu'à aujourd'hui, tient une place importante dans la conscience des membres de la famille Sauerwein. Cette apparition de Rudolf Steiner pourrait bien être liée au fait que ce dernier s'intéressait de très près, même après sa mort, à ce qui se passait en France. À cette époque, il aurait été encore possible de

poursuivre sous la direction de Jules Sauerwein le travail engagé. Faut-il en conclure que la femme de ce dernier a eu une responsabilité importante dans cette situation difficile ?

359 Nous ne disposons pour l'instant d'aucune étude sur la naturalisation ratée de Rudolf Steiner, et c'est pourquoi il ne nous est pas possible de donner ici plus de détails à ce sujet.

360 Cf. in : RS.

361 Bock, Émil, *Rudolf Steiner*, op. cit., p. 247.

362 Cité d'après : Steiner, R., *Das Schicksalsjahr 1923 in der Geschichte der AAG*, publié par Hella Wiesberger, Dornach, 1991, GA 259, p. 488, cf. annexe, doc. 14.

363 Ainsi Ita Wegman : « On ne comprit pas ce que voulait Rudolf Steiner. On ne voulait pas accueillir de nouvelles impulsions, si bien que Rudolf Steiner envisageait de quitter la Société anthroposophique avec un petit groupe de gens qu'il aurait choisis afin de poursuivre la travail avec eux. À la dernière minute (on était en novembre 1923), rassemblant toutes ses forces, il décida finalement de prendre lui-même la direction de la S. A. U. (...) » Cité d'après Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., vol. 1, p. 315. De même Marie Steiner in : *Rudolf Steiner und die Zivilisationsaufgaben der Anthroposophie. Ein Rückblick auf das Jahr 1923*, Dornach, 1943.

364 « Au début de l'été 1923, Alice Sauerwein réunit tous les membres français de l'Anthroposophie (une cinquantaine) en une 'Société Anthroposophique de France' dont elle prit la direction. » SRC, tome 1, p. 23.

365 Steiner, R., Discours de Dornach du 22-4-1923, cf. annexe, doc. 15.

366 Ibid.

367 Steiner, R., *La Philosophie de la liberté*, chapitre 9 : « L'Idée de liberté ».

368 Ibid.

369 Steiner, R., Discours de Dornach du 22-4-1923, op. cit.

370 Steiner, R., Discours prononcé à l'occasion de la fondation de la Société anthroposophique norvégienne le 17-5-1923, cf. annexe, doc. 16.

371 Ibid.

372 Cf. à ce sujet Steiner, R., prolongement de la réunion préparatoire à la fondation de la S. A. U., le 28-12-1923, in : *Die Weihnachtstagung zur Begrüdung der AAG 1923/24*, GA 37 / 260a, p. 143 et suiv.

373 Il est intéressant de noter qu'Ita Wegman a rappelé ces paroles à l'occasion de sa visite à Paris en mai 1925, visite au cours de laquelle elle prit part, avec Élisabeth Vreede, à l'Assemblée générale de la S. A. française. Cf. Wegman, Ita, *An die Mitglieder*, in : Nbl. du 14 juin 1925; réimprimé dans: Wegman, I., *An die Freunde*, Arlesheim, 1960, p. 42 et suiv.

374 Cf. Sauerwein, Alice, *Rapport annuel de la Société Anthroposophique*

de France, in : Nbl., 24-1-1926.

375 Ibid.

376 Cf. Steiner, R., *Die Weihnachtstagung*, op. cit., p. 77.

377 Cf. Annexe, doc. 21.

378 Les notices biographiques sur Henri Lichtenberger sont tirées de : Charle, Christophe, *Les Professeurs de la faculté des lettres à Paris, Dict. biographique, 1909-1935*, 2 vol., Paris, 1986, vol. 2, p. 137 et suiv.

379 Lichtenberger et Steiner n'étaient pas des inconnus l'un pour l'autre, et il ne s'appréciaient peut-être pas autant qu'Alice Sauerwein, qui n'était pas au courant du différend qu'ils avaient eu par le passé, le laisse entendre. Lichtenberger connaissait, en effet, la *Philosophie de la liberté*. Il la cite dans un livre sur Nietzsche qu'il publia en 1898, considérant, à l'époque, qu'il s'agissait de l'œuvre d'un disciple du philosophe allemand. En réponse, Steiner qualifia le livre de Lichtenberger de description plate et superficielle de la doctrine de Nietzsche dans une lettre qu'il adressa à la sœur de ce dernier. (Cf. Bideau, P.-H., *Rudolf Steiner et les fondements gœthéens de l'anthroposophie*, thèse soutenue à Paris en 1990, p. 512.)

380 Steiner, R., *Ansprache bei der Generalversammlung der AG in Frankreich*, Paris, 25 mai 1924, in : *Das Schicksalsjahr 1923 in der Geschichte der AG Ansprachen – Versammlungen – Dokumente, Jan.-Dez. 1923*, publié par H. Wiesberger, GA 259, p. 380. (C'est moi qui souligne – I. D.)

381 In : GA 239, p. 79 suiv.

382 Wegman, I., *An die Freunde*, op. cit., p. 14.

383 Steiner, R., *Ansprache bei der Generalversammlung*, op. cit., p. 484. Les citations suivantes, sauf indication contraire, sont tirées de la même source.

384 Steiner, R., *Bericht über Paris in Dornach*, in : GA 259, p. 237.

385 Meyer, Th., D. N. Dunlop. *Ein Zeit – und Lebensbild,* Bâle, 1996 ;Tautz, Johannes, *W. J. Stein. Eine Biographie*, Dornach, 1989 ; Meyer, Th., « *Dann werde ich sterben...* » *Eugen Koliskos letzte Jahre in England*, in: *Deutsche Mitteilungen*, Pâques 1993 ; Meyer, Th., *Ludwig Polzer-Hoditz – Ein Europäer*, Bâle, 1995.

386 De même la description de Steiner dans le *Nachrichtenblatt* du 15 juin 1924 : « Je ne saurais taire à quel point l'action de Mlle Rihouët au sein de la Société française m'emplit de joie. *Science spirituelle*, le journal qu'elle dirige avec un bel esprit de sacrifice, devrait porter les meilleurs fruits. Il est très bien fait et défend la cause anthroposophique avec beaucoup d'énergie. » In : GA 259, p. 241.

387 In : Steiner, R., *Esoterische Betrachtungen karmischer Zusammenhänge*, vol. 5, GA 239.

388 Sur Victor Hugo, cf. aussi Athys Floride, *Les Rencontres humaines et le karma*, Genève, 1983.

389 Éliphas Lévi, de son vrai nom Alphonse-Louis Constant (1810-1875), qui fut un temps prêtre et professeur de théologie, a été longtemps déchiré entre son mysticisme et ses convictions révolutionnaires et anarchisantes. Vers la fin de sa vie, il abandonna la prêtrise pour se consacrer entièrement à l'occultisme et à la spiritualité, et publia, sous le pseudonyme d'Éliphas Lévi, les *Œuvres de philosophie occulte*. Lévi occupe une position clé dans spiritisme français, tradition dans laquelle s'est inscrite la théosophie au début du XXe siècle.

390 Renée Favard, qui avait assisté à cette conférence, en avait gardé un vivant souvenir: « Je revois encore le Docteur, prononçant son message d'une voix aux accents sonores qui semblaient planer dans la salle, puis Jules Sauerwein s'avançant d'un pas pour sa traduction – en quatre parties – dans le silence extraordinaire de l'assemblée des auditeurs à l'écoute des deux langues. Or l'assistance se chiffrait ce soir-là à plus de quatre cents invités rassemblés par les soins de Jules et Alice Sauerwein... »

391 In : GA 84 et 239. (C'est moi qui souligne – I. D.)

392 C'est surtout à Ita Wegman que Rudolf Steiner s'est ouvert de ces faits et nous devons une grande partie de ce que nous savons à sa plume. Ainsi notamment : *An die Mitglieder !* in : Nbl. du 4-10-1925, réédité dans : Wegman, Ita, *An die Freunde*, op. cit., p. 100 et suiv.

393 Ceci est confirmé par une indication de Rudolf Steiner qui se trouvait parmi les papiers d'Ita Wegman et semble être étroitement lié à sa maladie : « Nous [les démons anti-michaéliques] viendrons dans le quatre si tu ne parviens pas à accomplir le nécessaire avant le *MichaelsPfingst-Schlag* (Le 'coup frappé par Michaël à la Pentecôte'). » (Le « quatre » = désignation occulte de la « maya ».) Cité d'après Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 3, p. 200.

394 Le déménagement, en 1994, de la Société anthroposophique française dans les locaux de la rue de la Grande-Chaumière qui furent, pendant plusieurs décennies, le siège de la Société anthroposophique lorsque Simonne Rihouët-Coroze en était le secrétaire général, fait penser à une telle répétition. Tout un groupe de membres opposés à ce déménagement ont été *exclus* de la prise de décision. Les lettres qu'ils envoyèrent à certaines personnes haut placées restèrent sans réponse et les articles qu'ils rédigèrent pour le bulletin de la Société anthroposophique française ne furent jamais publiés. Jamais personne ne s'est préoccupé des arrière-plans historiques, arrière-plans sans lesquels les processus actuels ne peuvent être compris. La motivation principale de ce déménagement était d'ordre financier. C'est d'ailleurs moins la Société anthroposophique qui était soucieuse de faire des économies que la *Fondation Paul Coroze*, une fondation d'utilité publique issue d'une association fondée en 1966, dont les finances étaient fort mal en point. Le contrat de jouissance passé entre la Société anthroposophique et la Fondation Coroze assure à cette dernière des avantages financiers et juridiques considérables. Pour savoir si oui ou non les pratiques en usage du temps de Simonne Rihouët-Coroze sont toujours

actuelles, on pourra consulter avec profit l'étude publiée en janvier 1995 par le groupe *Alice Sauerwein intitulée Histoire de la fortune de la Société Anthroposophique en France* (édition privée).

395 Lettre d'Ita Wegman à Jules Sauerwein du 18-12-1934, in : Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 3, p. 112. – De ce point de vue, la manière dont Ita Wegman réagit à la lecture de la Denkschrift est instructive : « Lorsque j'eus en main la *Denkschrift*, mon cœur se mit à battre plus fort et je me suis dit : 'Maintenant les gens attendent de voir comment tu vas réagir à ces attaques'. Mais après l'avoir lue, j'eus la surprise de n'éprouver aucun sentiment, de n'être ni triste ni furieuse. Toute cette histoire m'était devenue indifférente. Je me rendis compte que j'avais pris mes distances avec les choses dont il était question dans la Denkschrift. » Ibid. p. 119.

396 Ces lettres étaient passées de main en main avant qu'Athys Floride ne me les confie, me permettant ainsi de faire avancer mes recherches jusqu'à un certain point. Les précédents propriétaires de ces lettres avaient préféré ne pas divulguer leur contenu. Le moment est cependant venu aujourd'hui, d'après moi, de le faire. – Les lettres suivantes sont entrées en ma possession : lettre d'Alice Sauerwein à Rudolf Steiner et Ita Wegman du 2-11-1924, cf. annexe, doc. 23 ; lettre d'Ita Wegman à Alice Sauerwein du 8-11-1924, doc. 24 ; lettre d'Alice Sauerwein à Simonne Rihouët du 12-11-1924, doc. 25 ; lettre d'Alice Sauerwein à Ita Wegman du 13-11-1924, doc. 26 ; lettre d'Elsa Prozor-Auzimour à un inconnu, vraisemblablement Albert Steffen, non datée, probablement du début de 1931, doc. 41. – Les lettres d'Alice Sauerwein sont, selon toute vraisemblance, des brouillons en français que son frère traduisit en allemand avant de les envoyer à Rudolf Steiner et Ita Wegman. Elles comportent, en effet, de nombreuses corrections difficilement lisibles et Ita Wegman fait allusion à une lettre du 3 novembre qui, pour nous, est datée du 2 novembre.

397 Au début de l'année 1924, Simonne Rihouët décida d'organiser chaque mois une réunion de la revue *La Science spirituelle* (réunions issues des réunions de l'École d'eurythmie). À partir de la fin de l'année 1924, le travail s'intensifia considérablement, ce qui allait à l'encontre des intentions de Rudolf Steiner qui considérait que le plus important, en France, était d'organiser des réunions auxquelles tous les membres de la Société anthroposophique pourraient prendre part.

398 GA 132, en particulier la conférence du 14-11-1911 : *Der innere Aspekt der Mondverkörperung der Erde (I)* (« La Réalité intérieure de l'incarnation lunaire de la Terre »).

399 Dans ce contexte, certaines déclarations que fit Steiner au cours d'une conférence le 3-1-1915 (in : GA 275 sur les hommes qui peupleront Jupiter (Jupiter étant la prochaine étape de l'évolution de la Terre) dans un avenir lointain, sont extrêmement intéressantes. – Le souffle vaporeux de l'homme, qui devient visible à certaines températures et selon certaines conditions météorologiques, donne naissance à des entités spirituelles qui – selon la nature des agissements de l'homme qui en est à l'origine interviennent de manière toute différente dans l'évolution de la

terre. « La plus ou moins grande moralité des hommes » détermine la qualité des êtres engendrés. Par agissement moral, il faut entendre une manière d'agir qui s'affranchit des pulsions instinctives, qui s'affranchit de toute notion de « devoir » et n'est guidée que par des impulsions purement spirituelles. – L'homme moral engendrera par son souffle des entités qui deviendront les hommes qui peupleront Jupiter. À l'inverse, ce sont des entités démoniaques qui seront engendrées par le souffle de l'homme immoral. Toutes ces entités, qu'il s'agisse des entités démoniaques ou des autres, possèdent, outre un corps physique (le petit nuage de vapeur), un corps éthérique et un corps astral, mais seules celles qui ont été engendrées par des actes moraux libres pourront; développer un « moi ». Les entités démoniaques « viennent du monde sans tête. Elles refusent d'évoluer vers un état qui leur permettrait de vivre sur Jupiter et se condamnent ainsi elles-mêmes à disparaître. » Nous nous permettons de renvoyer le lecteur au conte des frères Grimm intitulé *Les Trois lutins dans la forêt*, dans lequel il est question de deux fillettes dont l'une a un bon cœur et l'autre un cœur de pierre. Les paroles de la fillette au bon cœur se transforment en pièces d'or et celles de la fillette au cœur de pierre en crapauds.

400 Steiner, conférence de Berlin du 19-1-1915, in : GA 157.

401 Steiner, R., conférence de Cologne du 9-6-1908, in : GA 98.

402 En 1907 et en 1908, Steiner décrivit à plusieurs reprises les processus qui conduisent à la genèse par séparation de ces entités. Ainsi, le mensonge agit comme une sorte de « meurtre », comme une sorte d'« explosion » dans le monde astral. Ce ne sont pas d'ailleurs seulement les mensonges grossiers qui agissent ainsi. Chaque fois que « par respect des conventions, ou pour se conformer aux impératifs de la société ou d'un parti » on maquille quelque peu la vérité, de tels processus de séparation se produisent. Chaque fois qu'un mensonge est proféré, il se forme dans le corps éthérique des « inclusions », des « durcissements » qui ne font pas bon ménage avec les entités qui, durant le sommeil, prennent soin des corps physique et éthérique délaissés par le moi et le corps astral. Certaines parties de ces êtres agissant durant la nuit dans le corps physique sont garrottées, si bien qu'après la mort, le corps physique ne se décompose pas complètement, mais certaines parties, les fantômes, restent. Les « mauvaises lois » et les « mauvaises institutions sociales » agissent de même sur le corps éthérique de l'homme. L'« atmosphère » produite par ces lois conduit à des étranglements dans le corps éthérique qui, après la mort, restent en tant que spectres. – L'homme ne peut se libérer de ces entités qu'en purifiant, par un travail sur lui-même, son corps astral (il se libère des démons), puis son corps éthérique (il se libère des spectres) et enfin son corps physique (il se libère des fantômes). Cf. Steiner, R., conférences du 4-6-1908, in : GA 102 ; du 30-5-1907, in : GA 99 ; du 27-4-1907, in : GA 96 ; du 9-6-1908, in : GA 98.

403 Cette conférence fut donnée les 28, 29 et 30 mai 1912, in : GA 155.

404 Klingsor est un initié des mystères dont les objectifs sont contraires au développement de l'humanité. Il est en lien aussi

bien avec le domaine de Lucifer (la reine Iblis – le « Lucifer » féminin – était sa concubine avant que son mari n'émascule Klingsor) qu'avec celui d'Ahriman à travers la magie noire. – Walter Johannes Stein qui, mieux que quiconque, savait poser sans détour les questions essentielles à Rudolf Steiner, l'interrogea sur la réalité historique de la personnalité de Klingsor. Rudolf Steiner le mit alors sur la piste du duc de Capoue qui porte dans la légende le nom de « Klingsor » et dont le centre de pouvoir spirituel se situe au sud-ouest de la Sicile, à Caltabellotta. D'après W. J. Stein, il s'agissait de Landulf II qui, à l'époque du Graal, fut le seul duc de Capoue. Or nous savons de Landulf II qu'il fut « voluptueux et assidu, ambitieux comme pas un, excessivement vaniteux, un profanateur de moines et un brigand de l'humanité. » Cité d'après Stein, W. J., *Weltgeschichte im Lichte des heiligen Graal*, op. cit., p. 393.

405 Steiner, R., conférence de Berlin du 19-1-1915, in : GA 157.

406 Steiner, R., conférence du 30-5-1907, in : GA 99.

407 Steiner, R., conférence du 4-6-1908, in : GA 102.

408 Steiner, R., conférence de Cologne du 9-6-1908, in : GA 98.

409 Steiner, R., conférence du 30-5-1907, in : GA 99.

410 Tiré d'un mantra donné par Steiner à W. J. Stein, in : Stein, W. J./Steiner, Rudolf, *Dokumentation ein wegweisenden Zusammenwirkens*, publié par Th. Meyer, Dornach, 1985, p. 33.

411 Steiner, R., conférence de Berlin du 4-6-1908, in : GA 102.

412 In 2 GA 260a, Dornach, 1987, p. 235 et suiv.

413 Cf. à ce sujet : Steiner, R., discours de Dornach du 28-9-1924, in : GA 238.

414 Concernant l'« opposition interne », cf. Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 1, p. 101. On reprochait essentiellement à Ita Wegman d'avoir fait circuler des « rumeurs de réincamation ». Dans la *Denkschrift* on trouve des indications très parlantes sur l'action des démons anti-michaéliques qui veulent empêcher que les arrière-plans karmiques ne soient révélés. Cf. aussi le chapitre suivant.

415 In : GA 261, p. 305 et suiv.

416 Cité d'après Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 1, p. 190.

417 Cf. Kirchner-Bockholt, Margarete et Erich, *Die Menschheitsaufgabe Rudolf Steiners und Ita Wegmans*, Dornach, 1976.

418 Steiner, R., conférence de Dornach du 16-9-1924, in GA 238. Ce combat qui a eu lieu à la charnière entre le XVIᵉ et le XVIIᵉ : siècle était en quelque sorte le prolongement de la rencontre spirituelle qui eut lieu en 869 entre les individualités désincarnées d'Harun al Rachid et de son conseiller d'un côté, et d'Aristote et d'Alexandre de l'autre. En lien avec les combats au sein de la Société Anthroposophique Universelle, nous renvoyons le lecteur à la déclaration très claire de Rudolf Steiner, selon laquelle « d'une manière ou d'une autre (...) ceux qui éprouvent le

besoin sincère d'adhérer à la Société anthroposophique [sont] liés avec ce qui s'est passé lors de la rencontre entre Alexandre et Aristote d'une part, et Harun al Rachid et son sage conseiller d'autre part. » Steiner, R., conférence de Torquay du 14-8-1924, in : GA 240. – « *D'une manière ou d'une autre...* » : cela semble indiquer que c'est justement au sein de la Société Anthroposophique Universelle que ce combat se poursuit.

419 Cité d'après Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 1, p. 230.

420 Wegman, Ita, Arr die Mitglieder ! du 4-10-1925 ; réédité dans *An die Freunde*, op. cit., p. 102.

421 La méditation sur les « démons verts » destinée à Ita Wegman est parue dans : Kirchner-Bockholt, *Die Menschheitsaufgabe*, op. cit., p. 114 et suiv.

422 La couleur verte est la couleur du seuil, ce dont avaient conscience les anciens maîtres tel Mathias Grünewald. C'est la couleur du seuil entre la mort et la vie, entre le monde terrestre et le monde spirituel. Le corps vivant des plantes, leur corps éthérique, n'est pas vert. C'est leur image morte et minéralisée qui est verte. Le vert, couleur complémentaire du rouge, est la couleur de la putréfaction, de la décomposition de la corporéité morte. Elle ne peut devenir la couleur des forces christiques ressuscitées qu'après être passée par la mort. Le vert du Christ (un vert proche du véridien possédant sa propre lumière) est presque encore invisible à nos yeux. Par contre, lorsqu'il se pare de reflets bleutés ou de tons jaunâtres, le vert terrestre semble très proche de la couleur suprasensible des entités démoniaques.

423 Wegman, Ita, *Konzepte eines Vortrages über Rudolf Steiner* (« Ébauche d'une conférence sur Rudolf Steiner »), Londres, 27-2-1931, in : Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 1, p. 316.

424 Lorsqu'on lit certains documents, et en particulier certaines lettres, datant de ces années, on constate que les personnes qui ont été écartées de la Société anthroposophique dans les années 30 sont presque toutes tombées malades. E. C. Merry, l'amie et la collaboratrice de D. N. Dunlop, a ainsi écrit : « Rares étaient les moments où nous étions tous deux [Dunlop et elle] en bonne santé. Lorsqu'il était malade (il le fut deux fois sérieusement et plusieurs fois légèrement), c'est moi qui était en bonne santé, et vice versa. Puis il y eut la longue et terrible maladie du Dr Wegman, » (Cette dernière fut si mal en point entre mars et juin 1934 qu'elle a failli passer le seuil de la mort.) Cf. Merry, E. C., *Erinnerungen an Rudolf Steiner und D. N Dunlop*, op. cit., p. 60.

425 Le plus important d'entre eux reste la description (pas toujours objective) de Lilly Kolisko : *Eugen Kolisko*, op. cit. Les comptes-rendus de réunion restent les documents les plus intéressants de ce livre. Parmi les autres ouvrages traitant de ce thème, citons : Meyer, Th., *D. N. Dunlop. Ein Zeit – und Lebensbild*, Bâle, 1996 ; Tautz, J., *W. J. Stein. Eine Biographie*, Dornach, 1989 ; Zeylmans van Emmichoven, J. E., Wer war Ita Wegman, op. cit. ; Meyer, Th.,

Ludwig Polzer-Hoditz. Ein Europäer, Bâle, 1995.

426 Cf. la photo ci-contre, qui a probablement été prise à Paris en mai 1924.

427 Cf. la contribution de M. S. van Deventer in : *Elisabeth Vreede. Ein Lebensbild*, Arlesheim, 1976, p. 12.

428 Kolisko, Lilly, *L'Action des astres dans les substances terrestres. Études expérimentales de l'Institut Biologique du Gœthéanum*, 2 tomes, Paris, 1927.

429 Ainsi pendant la « querelle au sujet de l'urne » qui eut lieu le 3 avril 1925, et à propos de laquelle Lilly Kolisko écrivit : « Au retour de la crémation, une dispute éclata à propos de l'urne dans laquelle avaient été déposées les cendres du Dr Steiner. Marie Steiner voulait se rendre directement à la villa Hansi avec l'urne alors que les autres membres du comité directeur souhaitaient qu'elle soit placée dans l'atelier. » Zeylmans van Emmichoven, qui s'appuie sur le journal d'Elisabeth Vreede, doute que les choses se soient réellement passées ainsi, mais malheureusement, il n'a pas été autorisé à publier ses sources. Cf. Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 3, p. 164.

430 Cf. en particulier Kolisko, L., Eugen Kolisko, op. cit., et Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 3.

431 W. J. Stein a notamment essayé, au cours d'une assemblée générale qui eut lieu le 6 février 1926 (le jour de son trente-cinquième anniversaire), d'agir dans ce sens. Il y déclara : « Peut-être faudra-t-il attendre la fin de ce siècle pour voir s'harmoniser ce qui s'oppose aujourd'hui. Nous devons nous efforcer d'assurer la continuité de notre mouvement jusqu'au jour où notre guide sera à nouveau parmi nous et où nous serons là nous aussi pour participer à l'œuvre commune. Ce jour-là, ce qu'exprime Rudolf Steiner dans son Drame-mystère lorsqu'il dit : 'Je ne puis voir dans la haine que le germe de l'amour futur' sera devenu réalité. » Cité d'après Kolisko, L., Eugen Kolisko, op. cit., p. 132.

432 Cf. Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome l, p. 349 et suiv.

433 Wegman, Ita, *An die Mitglieder*, in : NBl. Du 4-10-1925, citée d'après ibid., p. 350.

434 Wegman, Ita, *An die Mitglieder*, in : NBl. Du 7-6-1925, citée d'après ibid., p. 352 et suiv.

435 Van Manen, Hans Peter, *Christussucher und Michaelsdiener. Die karmischen Strömungen der anthroposophischen Bewegung*, Dornach, 1980, p. 150.

436 Du 25. 7. 1928, cf. annexe, doc. 33.

437 In : GA 240.

438 H. P. van Manen affirme bizarrement que « le karma collectif (...) est tissé avant la naissance dans la sphère solaire », contrairement au karma individuel qui serait « repris peu avant la naissance dans la sphère lunaire. » Cf. van Manen, H. P., *Michaelsdiener*, op. cit., p. 154. Il s'appuie dans son

argumentation, comme il me l’a expliqué personnellement, sur des conférences que Steiner a données à Berlin au printemps 1913, et en particulier sur la conférence du 1er avril 1913 (in : GA 141). Bien qu’il faille reconnaître que les phénomènes de la vie après la mort (ou avant la naissance) sont extrêmement complexes, il nous semble que le karma futur – qu’il soit de nature individuelle ou collective – ressort de la sphère solaire, et que l’âme se lie au karma du passé dans la sphère lunaire, juste avant de se réincarner.

439 Schmidt-Brabant, M., *Das Verhältnis zu den Verstorbenen im Lichte der Weihnachtstagung*, in : *Mitteilungen aus der anthroposophischen Arbeit in Deutschland*, Noël 1994. Cf. également le « testament spirituel » de Bernard Lievegoed : *Comment sauver l’âme*, Chatou, 1993.

440 H. P. van Manen attire notre attention sur le fait que Rudolf Steiner, dans ses conférences sur le karma de 1924-1925, décrivait le karma d’individus même lorsqu’il s’agissait de caractériser des groupes. (Van Manen, H. P., *Michaelsdiener*, op. cit., p. 180) ll explique cela par la manière « gœthéenne et *aristotélicienne* » de Rudolf Steiner : « C’est procéder à la manière d’Aristote que de caractériser les choses et les entités du point de vue de la finalité de leur évolution, de leur idéal. Rudolf Steiner fait de même lorsqu’il décrit les groupes en partant de leurs représentants les plus évolués. » Nous pensons quant à nous que la manière de décrire de Rudolf Steiner n’est pas « seulement » gœthéenne et aristotélicienne (ce qui impliquerait l’existence d’une manière gœthéenne et platonicienne). À notre avis, s’il a parlé de manière aussi concrète du karma, c’est pour souligner que *le karma ne peut être saisi autrement que de manière concrète et individuelle*, fait qui se vérifiera de plus en plus à l’avenir à mesure que l’humanité perdra son caractère d’âme-groupe.

441 In : GA 257.

442 Cf. la conférence de Munich du 4-12-1909 et celle de Berlin du 26-12-1909, in : GA 117.

443 Kolisko, L., E. *Kolisko*, op. cit., p. 147. Le 6 février 1926 était le jour du trente-cinquième anniversaire de W. J. Stein. Pendant la réunion, ce dernier indiqua que le temple d’Éphèse avait probablement brûlé un 6 février, symbole qu’Albert Steffen et Lilly Kolisko ont utilisé par la suite plusieurs fois pour caractériser cette journée.

444 Steiner, R., conférence du 4-6-1908, in : GA 102.

445 En particulier Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., surtout le tome 3 : *Kämpfe und Konflikte* 1924 bis 1943.

446 Cf. la lettre de Marie Steiner à Eugen Kolisko du 4 avril 1925, quatre jours après la mort de Rudolf Steiner ? : « Je vous écris cela à cause des soucis que je me fais pour l’œuvre de Rudolf Steiner. J’ai clairement reconnu que notre comité directeur, tel qu’il est composé actuellement, devenu orphelin en bas âge, est un rien (...) ll est impossible pour moi de rester membre du comité directeur. Ce ne serait pas bien. Je serai plus utile en me

retirant. » Citée d'après Kolisko. L., *Eugen Kolisko*, op. cit., p. 104 et suiv. Dans cette même lettre, Marie Steiner suggère qu'Eugen Kolisko, « un homme énergique et expérimenté », prenne sa place aux côtés d'Albert Steffen et que Lilly Kolisko, son épouse, prenne la direction du travail ésotérique. Pour ce qui est d'elle-même, elle déclarait qu'elle était prête à quitter le comité directeur, et elle proposait à Mlle Röschl de prendre sa place. – Cette lettre de Marie Steiner s'est heurtée à la résistance acharnée de la plupart de ceux qui en ont pris connaissance.

447 Cf. ibid., p. 158 et suiv. Ce *Manifeste*, rédigé dans l'intention louable de maintenir l'unité du comité ésotérique du Gœthéanum, a été attaqué sur des pages et des pages dans la *Denkschrift* parue en 1935 comme exemple des procédés malhonnêtes et sournois d'un « super comité directeur » : « Le Manifeste était un serment de fidélité au comité directeur de Dornach que l'on croyait devoir encore exhorter à rester uni (...) On voulait présenter cela comme un joli dogme afin d'orienter le comité directeur dans une certaine direction (...) Tout cela n'était rien d'autre qu'une accusation portée à l'encontre de l'appétit de pouvoir supposé de Marie Steiner et d'Albert Steffen qui les tolérait » Cité d'après Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 3, p. 279.

448 Cf. notamment les souvenirs de George Adams, in : E. Vreede, Ein Lebensbild, op. cit., p. 22.

449 Sauerwein, A., *Rapport annuel de la Société Anthroposophique de France*, in Nbl. du 24-1-1926.

450 Lettre d'Alice Sauerwein à Albert Steffen du 22-12-1930, cf. annexe, doc. 37.

451 Cf. la lettre d'Alice Sauerwein à E. Vreede du 8-5-1925, in : Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 3, p. 165.

452 Ita Wegman à ce propos : « Ces réunions sont toujours l'occasion pour les membres d'exposer leurs griefs à la direction, et pour la direction d'exposer les siens aux membres. Il est bon qu'il en soit ainsi, car cela permet de faire la lumière sur bien des points. Il suffit, en effet, de pénétrer un peu plus avant dans l'âme des gens pour se rendre compte que les choses reposent souvent sur des malentendus. Les deux partis, en exposant ce qu'ils avaient à dire, ont fait preuve d'une générosité qui m'a fortement impressionnée. » In NBl. du 14-6-1925.

453 Émil Bock, qui soutenait Ita Wegman, a écrit dans une lettre : « La partie adverse est empêtrée dans ses erreurs de sentiment. Les personnes extérieures jettent un coup d'œil dans un abîme terrifiant de haine et de volonté destructrice. » Cité d'après Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 3, p. 65.

454 La lettre est reproduite intégralement en annexe, doc. 40.

455 Il faut comprendre également dans ce sens la lettre d'Alice Sauerwein à Eugen Kolisko du 17-2-1929. Cf. annexe, doc. 35.

456 Bideau, Henriette, Simonne Rihouët-Coroze, op. cit.

457 Cf. ScSp, hiver 1926-1927, n° 2. À partir de cette date, la troupe d'eurythmie de Dornach a donné régulièrement des représentations à Paris, notamment le 8 janvier 1928. – Cf. ScSp, n° 3 et 4, hiver 1928, p. 189. Lorsque Simonne Rihouët n'a plus été en mesure d'assurer la formation d'eurythmie du fait de sa maladie, elle a été remplacée par Tatiana Kisseleff et Jeanne Witta.

458 La fondation prochaine de cette association a été annoncée dans le numéro de *La Science spirituelle* dans lequel est parue la première conférence de Steiner en français.

459 ScSp, n° 1 et 2, Noël 1927, p. 91.

460 Ibid., automne 1927, p. 473.

461 Ibid. Cette salle se trouvait au n° 6 de la rue Campagne-Première, dans le XIVe arrondissement.

462 ScSp, février/mars 1929, n° 4 et 5, p. 303. « Un cercle des Amis de l'École Rudolf Steiner a été fondé à Strasbourg qui, comme l'association parisienne, se donne pour but de répandre l'enseignement de Rudolf Steiner au moyen de la Science Spirituelle (conférences) et de l'eurythmie. » En outre, des conférences été organisées dans des grandes villes françaises par le siège parisien de la section Science Spirituelle. Cf. ScSp de novembre 1930, p. 110.

463 RS.

464 Lettre de Jules Sauerwein à Jules-Constant Auzimour du 18 juillet 1935. C'est Greta Auzimour-Baszanger, la fille aînée d'Elsa Prozor, qui a eu la gentillesse de mettre cette lettre à ma disposition, de même que la correspondance entre Elsa Prozor et Sacha de Zogheb.

465 Cette lettre importante est reproduite dans son intégralité en annexe, doc. 41.

466 Le comte Prozor est né dans une propriété familiale située entre Kaunas et Vilnius. Deux membres de sa famille jouèrent un rôle important dans la libération de leur pays du joug russe. Le premier faisait partie de ceux qui, en 1812, tentèrent de mettre sur pied un gouvernement provisoire à Vilnius. Le second s'est illustré durant le soulèvement contre les Russes de 1830/31. Cf. l'article nécrologique paru à l'occasion du décès du comte Prozor, in : *Journal des Débats* du 18-5-1928. – Concemant la famille Prozor, et en particulier le comte Prozor, cf. les descriptions d'Edmonde Charles-Roux in : *Un désir d'Orient. Jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, Paris, 1988, p. 352 à 356 et 517 à 519. Un grand nombre des informations qui suivent sont tirées de ce livre.

467 Outre les principales pièces d'Ibsen, telles que *Brand*, *Hedda Gabler*, *Peer Gynt* ou *La Maison de poupée*, M. Prozor traduisit le Russe Merejkovski et le Danois Johann Ludvig Heiberg.

468 Charles-Roux, E., *Un désir d'Orient. Jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, op. cit., p. 352. Le comte Prozor est mort l'année du centenaire d'Ibsen (1928), lequel est mort le jour du dix-neuvième anniversaire d'Elsa Prozor, le 23 mai 1906.

469 Elsa Prozor avait donc exactement cinq ans de plus que Simonne Rihouët.

470 Greta Prozor était une actrice renommée qui a joué, entre autres, dans différents drames d'Ibsen traduits par son père (elle interpréta ainsi Hedda Gabler en 1908). Elle n'eut pas de mal, contrairement à sa sœur, à se fondre dans la vie mondaine et artistique de son temps, fréquentant la bohème des peintres. Matisse fit d'elle un portrait célèbre. – Maurice-Édouard Prozor passait pour un poète et un écrivain de talent. Il publia différents livres, dont *La Vie et la souffrance selon la théosophie*, Paris, 1921. Ayant toujours été de santé fragile, il mourut jeune.

471 Edouard Rod (1857-1910), écrivain suisse de langue française. – Ferdinand Hodler (1853-1918), peintre, dessinateur et sculpteur suisse, élève d'Ingres et ami de Corot. À l'époque où le comte Prozor était consul à Genève, il vivait dans le plus profond dénuement. Afin de lui venir en aide, les Prozor l'employèrent comme précepteur à partir de 1897. Il enseigna le dessin au jeune Maurice Prozor. – Auguste de Niederhausen (1863-1913), sculpteur suisse, membre de l'ordre des Rose-Croix, au même titre que Hodler ; collaborateur de Rodin et ami de Verlaine. – Aurélien Lugné-Poe (1869-1940), directeur de différents théâtres, notamment du *Théâtre de l'Œuvre*, fondé par lui en 1893, où il fit représenter les pièces d'Ibsen.

472 Charles-Roux, E., Un désir d'Orient, op. cit., p. 354.

473 Tiré de compositions écrites au lycée de Lausanne (1905/1906).

474 Prozor, Elsa, *La Contemplation créatrice*, Paris, sans date, p. 28.

475 Comte M. Prozor, La Porte de l'Initiation (Mystère rosicrucien), in : L'Œuvre du 1er décembre 1911, p. 4.

476 Comte M. Prozor, *La Porte de l'Initiation*, in : ibid., 1er mars 1912, p. 39.

477 Lettre d'Elsa Prozor à Mlle Sacha de Zogheb, Archives Baszanger.

478 Lettre d'Elsa Prozor à S. de Zogheb du 9 septembre 1912, ibid.

479 Cf. la lettre du 2 avril 1912. Le 13 février, elle avait écrit : « Louxor et Karnak – la vallée des rois – tout cela était prodigieusement intéressant. Partout, surtout dans tout ce qui vient de la plus ancienne Egypte, je me sens chez moi. Rien de tout cela ne m'étonne. J'ai le sentiment de revenir et de retrouver, surtout ce matin dans de très anciens tombeaux taillés dans la montagne en pente droite sur le Nil. »

480 Lettres du 6 août 1911 (cf. annexe, doc. 2), du 12 août 1911 et du 9 septembre 1912. Archives Baszanger.

481 Je dois ces informations à M. Caracostea, membre de la section française de la S. T. à Paris.

482 Lettre d'Elsa Prozor à Sacha de Zogheb du 21-8-1914.

483 23e année, p. 89 et suiv.

484 D'après une note du journal de Werner Pache du 27 octobre 1934 qui se trouve en possession de Julie Wallerstein (Arlesheim). Avec l'aimable autorisation de Thomas Meyer.

485 Sur le rassemblement de Stakenberg, cf. Tautz, Johannes, *Walter Johannes Stein*, op. cit., p. 172 et suiv.

486 Lettre d’Alice Sauerwein à Élisabeth Vreede du 8 mai 1925, cf. annexe, doc. 28.

487 Cf. note 343. Outre les livres parus dans sa maison d’édition, Alice Sauerwein diffusa des articles tirés de la revue *Das Goetheanum* après les avoir traduits en français et ronéotypés. Il s’agissait des *Lettres aux membres* et des *Leitsätze* (« Lignes directrices ») de Rudolf Steiner, ainsi que de plusieurs articles de Marie Steiner et d’Ita Wegman, dont un était consacré aux Mystères d’Éphèse.

488 En janvier 1926, Alice Sauerwein fit état de 109 membres, alors qu’ils n’étaient qu’une quarantaine en juin 1923, au moment de la fondation de la Société. Cf. NBl. du 24-1-1926.

489 Publié dans : *Zur Prozessangelegenheit, Sonderheft der Nachrichten der Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, n°4, Dornach, octobre 1952, p. 4-9, 18-21. Cf. également : Steiner, Marie, *Briefe und Dokumente*, publication privée de la Rudolf-Steiner-Nach]assverwaltung, Dornach, 1981, 2[me] partie : *Briefe und Dokumente von dem ersten Vorstands – und Testamentenkonflikt in den Jahrerz 1925 bis 1934/35*.

490 Lettre du Comité directeur de la Société anthroposophique française à Albert Steffen, datée du 22-12-1930, et lettre d’Alice Sauerwein au Comité directeur, datée du 7-3-1931, cf. annexe, doc. 37 et 40.

491 Lettre du Comité directeur de la Société anthroposophique française à Albert Steffen du 22-12-1930, ibid.

492 Nous savons ainsi qu’Alice Sauerwein a adressé les lettres suivantes au Gœthéanum : le 22-12-1930 à Albert Steffen (accompagnée d’une lettre de Jules Sauerwein) ; le 24 ou le 25 décembre 1930 à Albert Steffen ; le 20-1-1931 au Comité directeur de Dornach ; le 7-3-1931 à ce même Comité directeur. Manque également la lettre très importante du Comité directeur de la Société anthroposophique de France (auquel appartenaient, outre Alice et Jules Sauerwein, Elsa Prozor-Auzimour et M. Corré) au Comité directeur de Dornach ou à Albert Steffen datée du 20-1-1931, ainsi qu’une lettre d’Albert Steffen aux membres de la Société nationale française. Dans une lettre que je lui ai adressée, j’ai prié l’actuel président de la Société Anthroposophique Universelle, lequel se trouve être également à la tête des archives du Gœthéanum, de me donner accès à ces lettres. Elles me permettraient, en effet, de même que les protocoles de l’assemblée générale extraordinaire des 27 et 29 décembre 1930, de faire la lumière sur un certain nombre de points encore obscurs. Mais il n’a été possible de mettre la main ni sur les lettres ni sur les protocoles de réunion. Manfred Schmidt-Brabant me répondit par écrit que le dossier « Sauerwein », dans lequel il espérait pouvoir trouver ces documents, n’avait pas encore « fait surface », les archives n’ayant pas encore été classées jusqu’à ce jour.

493 La position d’Ita Wegman et d’Élisabeth Vreede au sein du Comité directeur s’était à ce point détériorée qu’elles ne furent ni l’une

ni l’autre en mesure d’intervenir en faveur d’Alice Sauerwein. Il semblerait, au contraire, que le comportement de cette dernière n’ait fait qu’affaiblir encore un peu plus leur position. Certes, elles lui gardèrent leur amitié aussi longtemps que cela fut possible, mais Ita Wegman ayant toujours fait tout ce qui était en son pouvoir pour tenter de maintenir la *cohésion* du Comité directeur, elles durent à un moment se distancer d’elle. C’est ce qui explique en partie pourquoi les déclarations et les lettres qui conduisirent à l’exclusion d’Alice Sauerwein ont toutes été signées par Ita Wegman et Élisabeth Vreede.

494 Cf. NBl. du 31-7-1927.

495 Cf. Meyer, Th., *D. N. Dunlop*, op. cit., p. 274 et suiv.

496 Il serait utile d’entreprendre des recherches pour déterminer au cas par cas si ces mises à l’écart étaient voulues par les intéressés eux-mêmes ou si elles ont eu lieu au contraire contre leur gré. Mais là n’est pas pour l’instant la question.

497 À la *Semaine française* de 1929 sont intervenus, outre Simonne Rihouët et Paul Coroze : Pierre Morizot, Mme Resplandy, Raymond Petit, ainsi que E. Pfeiffer, G. Wachsmuth, R. Boos et A. Strakosch. Il est à noter qu’aucune des personnes exclues de la Société Anthroposophique Universelle en 1934 et 1935 n’assistait à ces cours d’été organisés à Dornach. E. Pfeiffer et G. Wachsmuth devaient, au contraire, soutenir très activement la nouvelle Société nationale française, en particulier durant les premières années de la Section française. Cf. à ce sujet, notamment, NBl. du 21-6-1931.

498 D’après un compte-rendu de Carl Unger, Marie Steiner aurait fait allusion, au cours de l’assemblée du 8 octobre 1928, à une correspondance qu’elle aurait échangée avec Alice Sauerwein à propos de la succession. Ce rapport de Carl Unger a été publié dans : *Marie Steiner : Briefe und Dokumente*, op. cit., p. 128.

499 Cf. à ce sujet *Kolisko*, Lilly, E. Kolisko, op. cit., p. 185, de même que le compte-rendu de Carl Unger, in : ibid., p. 129, et le mémoire, repris dans : Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 3, p. 285.

500 Lettre d’Alice Sauerwein à Eugen Kolisko du 25-7-1928, cf. annexe, doc. 33.

501 Au cours de cette assemblée générale des 25 et 26 février 1928, il fut à nouveau question des droits d’auteur de Marie Steiner, Alice Sauerwein ayant envoyé un huissier à une représentation d’eurythmie organisée par Simonne Rihouët afin qu’il interdise la récitation en français d’une prière écrite par Rudolf Steiner pour le repas, ou qu’il condamne Simonne Rihouët à une amende. (Cf. *Zur Prozessangelegenheit*, op. cit., p. 4.) En effet, sur les conseils d’avocats auxquels elle avait eu recours, Alice Sauerwein avait fait établir un document qui lui permettait de faire opposition aux traductions qui n’avaient pas reçu son aval. Ce n’est donc pas la prière en tant que telle qui était en cause, mais bien plutôt le fait qu’il s’agissait d’une traduction non autorisée. Cette démarche, bien qu’elle semble s’inscrire dans la suite logique de

ce qui avait déjà été entrepris jusque-là, constitue un incident étrange – d'autant plus étrange qu'en l'occurrence Alice Sauerwein avait reçu le soutien d'Ita Wegman et d'Élisabeth Vreede – sur lequel il est difficile de faire la lumière faute d'informations supplémentaires. (Cf. le compte-rendu de Carl Unger, in : *Marie Steiner; Briefe und Dok.*, op. cit., note de la p. 132.) Au vu des documents existants, la démarche d'Alice Sauerwein semble peu cohérente : quel intérêt aurait-elle eu, en effet, à faire interdire la récitation de ces prières alors que Simonne Rihouët publiait régulièrement des conférences de Rudolf Steiner dans la *Science spirituelle* ?

502 Unger, Carl, compte-rendu, in : ibid., p. 128 et suiv.

503 Extraits non commentés du mémoire de 1935 réédités par la *Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung* en 1981, cf. ibid., notamment p. 140 et suiv.

504 Cf. ibid., note de la p. 132. Pour le texte complet, cf. annexe, doc. 34.

505 Cf. *Zur Prozessangelegenheit*, op. cit., p. 19.

506 Cf. ibid. ·

507 Lettre d'Alice Sauerwein au Comité directeur du 7-3-1931, cf. annexe, doc. 40.

508 Cf. rapport de Carl Unger, in : *Marie Steiner*, op. cit., p. 129.

509 Lettre d'Alice Sauerwein au Comité directeur du 7-3-1931, op. cit.

510 Lettre d'Alice Sauerwein à Eugen Kolisko du 25-7-1928, cf. annexe, doc. 33.

511 Résolution prise durant l'assemblée générale de la S. A. U. qui se tint du 27 au 29 décembre 1930. Cf. annexe, doc. 38.

512 Cf. *Zur Prozessangelegenheit*, op. cit. Chose dont peu de personnes se sont rendues compte jusqu'à présent, les successeurs de Marie Steiner ont en fait montré par leurs propres manières de faire qu'ils partageaient désormais le point de vue d'Alice Sauerwein, à savoir que le meilleur moyen de régler la question des droits de publication était de la porter devant les tribunaux.

513 Lettre d'Alice Sauerwein du 7-3-1931, cf. annexe, doc. 40.

514 Cette lettre a été publiée dans les *Mitteilungen der Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, n° 46, Michaeli 1969, p. 31. C'est elle qui, selon toute vraisemblance, motiva la décision d'organiser pour la fin décembre une assemblée générale extraordinaire au cours de laquelle le « cas Sauerwein » devait être débattu.

515 Ainsi durant l'assemblée générale des 27 et 28 mars 1934, in : NBl., 22-4-1934, p. 65 (Dr. Eckstein). Les documents officiels eux-mêmes font encore mention de l'information erronée selon laquelle E. Kolisko aurait été le seul à voter contre. Cf. *Zur Prozessangelegenheit*, op. cit., p. 10.

516 *Mitteilungen*, publiées par le Comité directeur de la Société anthroposophique en Allemagne, n° 9/10, janvier 1931, cf. annexe, doc. 39.

517 On avait donc l'intention d'utiliser ce document « adopté à l'unanimité » au cours du procès qu'Alice Sauerwein avait réclamé. Eugen Kolisko doute cependant, avec raison que cette manière de faire soit juste. Cf. ibid.

518 In : GA 99. Les « démons du mensonge » décrits à plusieurs reprises par Rudolf Steiner ont un rapport particulier avec les « fantômes » qui se détachent du corps physique. Cf. note 402.

519 Cf. annexe, doc. 38.

520 Cf. annexe, doc. 41.

521 Cf. annexe, doc. 40.

522 Lettre d'E. Prozor-Auzimour datée de mars 1931, cf. annexe, doc. 41.

523 Cf. Meyer, Th., *D. N. Dunlop*, op. cit., p. 274. D'autres indications précieuses m'ont été fournies par Crispian Villeneuve (Angleterre), que je tiens ici à remercier.

524 Cette correspondance publiée à l'origine dans la revue *Anthroposophical Movement* a été rééditée par Th. Meyer. Cf. ibid., p. 381 et suivantes.

525 Discours d'ouverture d'A. Steffen à l'occasion de l'assemblée générale du 31 mars 1932, in : NBl. du 1-5-1932, p. 73. Cf. également les déclarations d'A. Steffen au cours de l'assemblée générale de 1931, NBl. du 19-4-1931, ainsi qu'à l'occasion du Congrès de Noël de 1931, NBl. du 17-1-1932.

526 Cf. NBl. du 22-4-1934.

527 Zeylmans van Emmichoven, W., *Entwickelung und Geisteskampf* (1935), in 2 Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 3, p. 371.

528 Cité d'après Meyer, Th., « *Vom Fortwirkenden der Weihnachtstagung* ». *Werner Pache und Ita Wegma*n, in : *Zur anthroposophischen Heilpädagogik und Sozialtherapie*, cahier 4, 1991, p. 24.

529 Inscription du 1-1-1932, cité d'après : ibid., p. 25.

530 Cf. NBl. du 25-12-1927. Je dois les informations concernant E. Weissbach à Mme Ruth Hunzinge-Benoît (Colmar), qui a eu l'amabilité de m'informer sur les relations qu'entretenaient sa tante et Alice Sauerwein. C'est elle également qui a mis à ma disposition la dernière lettre connue de cette dernière. Pour le texte intégral de la lettre, cf. annexe, doc. 43.

531 Cf. ibid.

532 Le procès intenté par Alice Sauerwein ne s'est terminé qu'au printemps 1933, comme nous l'apprend une lettre du 3 avril 1933 adressée à la femme de Jules Sauerwein, et signée par Marie Steiner-von Sivers, Simonne Rihouët-Coroze et Paul Coroze. On comprend, d'après cette lettre, que les héritiers d'Alice Sauerwein renonçaient au procès, et confirmaient par là même que l'ensemble des droits sur l'œuvre de Rudolf Steiner revenaient à Marie Steiner. Archives Jérôme Sauerwein.

533 Alice Sauerwein a été inhumée dans le petit cimetière de Clarens, non loin de Vevey (Suisse).

534 MJS, in : *Bosler Nachrichten* des 27 et 28 février 1932.

535 Journal d'Elsa Prozor, à la date du 9-9-1932. Archive Greta Baszanger.

536 Lettre de W. J . Stein à Nora Stein, son épouse, du 28-3-1932, cf. annexe, doc. 44.

537 Steiner, R., *Unsere Sommerkurse in Torquay*, in : NBl. du 24-8-1924.

538 Lettre de W. J. Stein à Nora Stein du 28-3-1932, op. cit.

539 Sur Roman Boos, cf. *"Biographische Notiz"*, par R. Friedenthal, in : Das literorische Werk von R. Boos, Bâle, 1973.

540 *Berliner Deutsche Allgemeine Zeitung*, cité d'après Boos, R., 37. *Lieferung der Korrespondenz der Sozialwiss. Vereinigung am Goetheanum*.

541 La revue *Anthroposophie. Monatsschrift für freies Geistesleben* (n° double 10/11, juillet/août 1932, p. 494) traita également par le mépris les Mémoires de Sauerwein : « Il ne faut pas prendre au sérieux tout ce verbiage », peut-on y lire. – On en voulait surtout à Jules Sauerwein d'avoir parlé de l'« amitié véritable » qui l'aurait lié à Rudolf Steiner, lui qui reconnaissait avoir été un « élève quelque peu négligent ».

542 Cf. également Meyer, Th., *Dunlop*, op. cit., p. 303 et suiv.

543 Rihouët-Coroze, S., *Qui était Rudolf Steiner ? Une épopée de l'esprit au XXe siècle*, Paris, 1973, p. 323.

544 Schmidt-Brabant, M., *Zur Situation der Wochenschrift II*, in : NBl. du 10-3-1996.

545 « Ce n'est pas qu'il ne faille pas tenter de faire la lumière sur l'actualité, mais il faut tenir compte du fait qu'on trouve dans notre Société des gens provenant de toutes sortes de partis, nations et blocs politiques (...) » : voilà ce que se serait entendu dire Amnon Reuveni lors de l'entretien d'embauche qu'il passa pour entrer à la *Wochenschrift*. Cf. ibid.

546 Deimann, G./Pohl, J., *Die anthroposophischen Zeitschriften* von 1903 bis 1985, Stuttgart, 1987, p. 147.

547 Cf. notamment la lettre d'Ita Wegman à Jules Sauerwein du 18 décembre 1934, cf. annexe, doc. 45.

548 Tautz, J., *W. J. Stein*, op. cit., p. 199.

549 De même Alice Sauerwein dans une lettre à Élisabeth Weissbach du 31-8-1931 : « Mon frère Jules est frappé de voir combien le docteur a vu juste pour l'organisation du monde. » Pour le texte intégral de la lettre, cf. annexe, doc. 42.

550 Compte-rendu sur la conférence donnée par J. Sauerwein à l'École de la Paix le 19-5-1932, in : *L'Europe Nouvelle* du 28-5-1932, p. 174.

551 Compte-rendu sur la conférence donnée par J. Sauerwein à l'École de la Paix le 19-5-1932, in : ibid, p. 184 et suiv.

552 Sauerwein, J., *Les Événements de septembre 1938*, Paris, 1939, p. 24

et suiv.

553 Cf. JS, p. 174.

554 Ibid., p. 198.

555 Début mars, alors que Jules Sauerwein se trouvait à Hambourg pour assister à un meeting au cours duquel Hitler devait prononcer un discours, il découvrit, en face de son hôtel, une affichette sur laquelle on pouvait lire : « Le journaliste français germanophobe Jules Sauerwein a écrit dans la *Prager Presse* que tout gouvernement sage aurait déjà mis en prison Adolf Hitler. Nous sommes flattés de cette opinion. Elle démontre quelle crainte notre Führer inspire aux nations qui haïssent notre patrie. » JS, p. 198.

556 Sauerwein, J., *Leçons de la crise*, in : *L'Europe Nouvelle*, p. 114.

557 Sauerwein, J., *Que va faire l'Amérique ?*, publié par Alexis Redier, Paris, 1932. Jules Sauerwein devait nouer des liens importants avec les États-Unis. À partir de cette date, il se rendit régulièrement à New York, où deux grands quotidiens, le *New York Herald Tribune* et le *New York Times*, l'employèrent comme correspondant étranger, ainsi qu'à Chicago, où il donna plusieurs conférences à l'université. Cf. *Who is Who*, Paris, 1939. C'est en partie en raison de ces liens étroits de Jules Sauerwein avec les États-Unis que M. Maarten L. Pereboom (Salisbury) s'intéresse à lui. Comme il me le communiqua dans une lettre, il prépare actuellement une thèse sur la presse française et la question allemande entre 1919 et 1940, dans laquelle Jules Sauerwein doit tenir une place importante.

558 La journaliste Louise Weiss (1893-1983) qui fut l'un des hérauts de la réconciliation franco-allemande durant l'entre-deux-guerres, se fit connaître en tant que rédactrice en chef de la revue mensuelle L'Europe nouvelle, et en tant que fondatrice de l'*École de la Paix*, où des personnalités importantes de la politique, de la culture et de l'économie vinrent donner des conférences sur la question de la paix et de l'amitié entre les peuples.

559 *Leçons de la crise*, op. cit., p. 114 et suiv.

560 In : Vol. 1, n° 3. Sous le titre *La Vérité du journalisme*, Jules Sauerwein donna à Londres, en juillet 1937, des conférences qui furent publiées dans la revue *The Present Age* (sept./oct. et nov./déc. 1937). Il y posait d'entrée la question suivante : « Comment les milliers de journaux et de magazines qui paraissent chaque jour doivent-ils être conçus pour servir au progrès spirituel de l'humanité, au lieu de le freiner ? » Il ajoutait que le degré de vérité journalistique était un facteur de paix, avant de revenir sur les facultés d'observation du journaliste et sur ses propres expériences.

561 Cf. le chapitre 11 du présent livre.

562 Comme nous l'avons signalé au début de cet ouvrage, Pierre Lazareff avait déclaré, dans le *Portrait de l'auteur* qui servait d'introduction aux mémoire de Jules Sauerwein, qu'il n'y avait pas eu d'homme plus célèbre dans sa génération. « La preuve : dans les Conférences internationales, les représentants des journaux du monde entier – réunis dans les halls luxueux de palaces ou dans les

froides antichambres des monuments officiels – attendaient que sortent chefs de gouvernement, ministres et diplomates, pour se précipiter vers eux et tâcher de leur arracher des bribes de leurs secret d'État. Un seul se tenait à l'écart : un homme au teint fleuri, à l'abondant « chevelure blanche, au majestueux embonpoint de gastronome. C'était un journaliste, aussi, mais, avec lui, le phénomène inverse se produisait c'étaient les hommes d'État, les premiers ministres et les ambassadeurs qui se portaient au-devant de lui. – En fait, ils venaient plus pour s'informer qui pour informer, car Jules Sauerwein, riche de tant de confidences, connaissait tout et savait tout. Et son inaltérable bonne humeur faisait que tous ces officiels, après leurs pénibles travaux, se disaient : 'Jules est là, non seulement nous allons tout savoir, mais nous allons aussi nous amuser.' » (In : JS, p. 1) C'est en des termes semblables que le député Stanislas de Castellane et l'écrivain André Maurois présentèrent Jules Sauerwein aux auditeurs des conférences qu'il donnait à l'École de la Paix. Castellane : « M. Jules Sauerwein appartient à cette petite phalange de journalistes qui expriment au jour le jour l'expérience de toute une vie. » Et d'ajouter à l'issue de la conférence : « Vous donnez de la vie en parlant. Votre capacité à prévoir les choses découle de vos dons d'observation. Les communiqués sensationnels et les synthèses magistrales de Jules Sauerwein illustrent cette définition du grand journaliste. » André Maurois : « Je vous avoue que de tous ces voyageurs, M, Sauerwein est l'un de ceux que j'écoute le plus volontiers. Il est un exemple excellent de ce type d'homme très moderne et très précieux : un grand journaliste (...) J'ai eu la bonne fortune de me trouver avec lui en plusieurs conférences internationales. C'était un beau spectacle humain que de le voir agir, chercher, trouver. Ami des souverains, confesseur des premiers ministres, camarade de l'homme du peuple, aussi prompt à humer l'atmosphère de la rue qu'à surprendre les secrets des chancelleries (...) » Cf. Bibliothèque Nationale, Paris : Nouv. Acq. Franç. 17818, p. 271 et suiv., de même que 17819, p. 73 et suiv.

563 MJS, in : *Basler Nachrichten* du 2-3-1932.

564 In : ibid., du 21-4-1932.

565 Cf. Steiner, R., *Les Degrés de la connaissance supérieure*, GA 12.

566 Il existe un nombre considérable d'écrits, d'articles, d'interviews, etc., de la plume de Jules Sauerwein qui, pour une grande partie d'entre eux, ne présentent d'intérêt que replacés dans leur contexte.

567 « J'ai connu presque tous les monarques de la terre, presque tous les premiers ministres et presque tous les maréchaux... », avait déclaré Jules Sauerwein dans cette interview de 1926 dont il a déjà été question. Il connaissait, en effet, Charles de Habsbourg et sa femme Zita, le roi d'Italie Victor Emmanuel III, Constantin Ier de Grèce et le roi de Yougoslavie Alexandre Ier. Il recevait des membres de la famille Rothschild, dont les barons Eugène et Maurice de Rothschild et la baronne de Goldschmidt-Rothschild, la comtesse de Montgomery, Stéphanie de Hohenlohe, Pauline Metternich et la comtesse Jean de Castellane, une descendante de Talleyrand. Il

suivait le destin de la princesse Louise de Belgique, fille de Léopold II d'Autriche, et de sa sœur Stéphanie dont le mari, le kronprinz Rudolf, s'est donné la mort à Mayerling. Durant les premiers temps de son séjour à Vienne, il avait tissé des liens d'amitié avec la princesse Alexandrine Windischgrätz, ainsi qu'avec le prince Sixte de Bourbon, le beau-frère de Charles de Habsbourg, qui lui avait fait connaître personnellement l'ancien empereur. Le prince Bernhard von Bülow était l'un de ses proches, tout comme les hommes politiques français Alexandre Ribot, Edouard Herriot, Ferdinand Foch et Philippe Pétain. Il connaissait personnellement les présidents Poincaré, Clemenceau et Millerand ; Hindenburg et Ludendorff déjeunaient à sa table, et il était l'ami de longue date du président tchécoslovaque Masaryk, de son successeur Benes, et de l'ami de ce dernier, Stefanik. Il tit la connaissance de Ramsay MacDonald, l'homme politique britannique, interviewa Roosevelt, Hjalmar Schacht, Noske, Erzberger, le politicien soviétique Karl Radek, le chef d'Etat polonais Pilsudski et Primo de Rivera ; il servit de médiateur entre Briand, qu'il considérait comme son ami, et Stresemann ; il connaissait le pianiste et homme politique polonais Paderewski, le chef d'orchestre autrichien Felix von Weingartner, et les compositeurs Rachmaninov et Fritz Kreisler, pour ne citer qu'eux. Il décrivit ces hommes et ces femmes dans le contexte politique et social qui était le leur, c'est-à-dire celui de cette première moitié du XXe siècle où furent posées les bases de tant de phénomènes actuels.

568 Duc d'Harcourt, *Regards sur un passé*, Paris, 1989, p. 93. – Des historiens aussi réputés que Friedrich Meinecke ont également pris conscience du fait qu'avec la venue d'Hitler au pouvoir, ce sont des formes tout à fait nouvelles du mal qui sont apparues. Voici ce qu'écrivit Karl Heyer à ce propos : « Dans *Die deutsche Katastrophe*, livre qu'il écrivit à un âge déjà très avancé, il [Meinecke – I. D.] est parvenu à la conclusion que 'les agissements d'Hitler peuvent être considérés comme l'irruption d'un principe satanique dans l'histoire mondiale'. Voilà bien qui constitue, de la part d'un historien universitaire classique, de nouveaux schémas de pensée. » Cité d'après Heyer, K., *Kaspar Hauser und das Schicksal Mitteleuropas im 19. Jahrhundert*, Stuttgart, 1964, p. 286.

569 Cf. à ce propos la note 582.

570 Cf. JS, p. 82 et suiv., ainsi que MJS, in : *Basler Nachrichten* des 8, 9 et 10 mars 1932.

571 JS, p. 87.

572 Ibid., p. 88.

573 Ibid. Sauerwein rédigea ses premiers articles sur Hitler dès 1929, après que Stresemann eut attiré son attention sur lui. Ces articles furent considérés avec scepticisme, la plupart de ses lecteurs n'ayant pas une conscience aussi aiguë que lui des dangers que faisait courir au monde la montée du fascisme en Allemagne. Ce n'est cependant qu'en 1932 que Sauerwein rencontra Hitler pour la première fois, et ce non pas personnellement, comme on l'a parfois prétendu, à tort selon nous, mais au cours d'un meeting officiel à

Hambourg. « Ce qui importe, avait clamé Hitler à cette occasion, ce n'est pas l'économie, c'est l'âme. Ce ne sont pas les finances, c'est le courage et la fidélité ! » Et Sauerwein de poursuivre : « Chose incroyable, chacune de ces formules creuses était accueillie par des ovations. » Cf. JS, p. 205.

574 MJS, in : *Basler Nachrichten* du 10-3-1932.

575 JS, p. 95.

576 JS, p. 219.

577 Ibid., p. 139.

578 MJS, in : *Basler Nachrichten* du 13-4-1932.

579 JS, p. 193.

580 MJS, in : Basler Nachrichten du 30-3-1932.

581 Cf. Meyer, Thomas, *Ludwig Polzer-Hoditz*, op. cit., en particulier le chapitre 5 : *Das Testament von Ludwig Polzer-Hoditz* ; ainsi que Klussmann, Michael, *Das Europa der Gegenmächte. Eine Enttäuschung*, in : Info 3, 10/1994.

582 Jules Sauerwein n'avait pas perçu les vrais arrière-plans du concept paneuropéen, concept qui trouve sa continuité dans l'idée « européenne » actuelle. Jusqu'à la fin de sa vie, il a eu la conviction – en partie en raison de ses liens avec Aristide Briand, le président d'honneur de l'Union paneuropéenne qui, dans son célèbre *Mémorandum* de 1930, appelait de ses vœux la fondation d'une fédération européenne – que la concrétisation de cette idée permettrait à l'humanité d'atteindre une forme supérieure de liberté et de spiritualité. Thomas Meyer, s'appuyant sur les recherches de Ludwig Polzer-Hoditz, a établi des parallèles intéressants et riches d'enseignements entre le *West-Ost Kongress* (« Congrès Est-Ouest »), au cours duquel Rudolf Steiner parla devant environ deux mille personnes d'anthroposophie et de tripartition, et la « naissance » de l'idée paneuropéenne, cette idée à l'origine de laquelle on trouve Richard Coudenhove-Kalergi, et qui repose sur une vieille tradition impérialiste anglo-saxonne. Organisé notamment par Ludwig Polzer-Hoditz, qui en prononça le discours d'ouverture, le *West-Ost-Kongress* se tint au Musikvereinsgebäude de Vienne entre les 1er et 12 juin 1922. Ce second et dernier congrès anthroposophique international organisé du vivant de Rudolf Steiner fut l'occasion pour lui d'exposer certaines idées qui, si elles s'étaient concrétisées, auraient pu éviter au monde de connaître les catastrophes que l'on sait. Or, c'est cette même année 1922 que Coudenhove-Kalergi, « entiché de son calamiteux projet paneuropéen, alla frapper à la porte de la Hofburg ». (Meyer, Thomas, *Ludwig Polzer-Hoditz*, op. cit., p. 224.) Jules Sauerwein n'assistait pas à ce congrès. C'est la raison pour laquelle il n'a pas eu connaissance des événements importants qui se sont produits à cette occasion au sein du mouvement anthroposophique, événements qui auraient pu avoir une influence directe sur sa compréhension de la politique et de la société.

583 La fondatrice de l'École de la Paix, la journaliste Louise Weiss, se souvenait ainsi de Jules Sauerwein : « La maîtrise de Jules m'étourdissait, écrivait-elle en évoquant les conférences

internationales des années 20. Jamais il n’avait l’air d’enquêter. Pas de calepin. Pas de stylo. Une mémoire d’éléphant. À l’heure convenue avec Paris, il quittait pendant quelques instants la table d’amis qu’il divertissait de ses anecdotes pour dicter, sans notes, au téléphone, la dépêche souvent sensationnelle qui paraîtrait le lendemain à l’aube. Après quoi il nous revenait. Il repoussait son assiette dont les restes s’étaient figés en son absence, commandait une choucroute, un deuxième canon de bière, puis soudain, dégoûté, partait, nostalgique, à la recherche d’un piano. Il trouvait l’instrument de ses désirs dans le salon d’un palace comme aussi bien dans le parloir d’un bordel. Là, troublant le repos des travailleurs quels qu’ils fussent, il se déchaînait en mélodies qu’il jouait également sans cahier, pianissimo, fortissimo, jusqu’au cours de la nuit. » Weiss, Louise, *Combat pour l’Europe. Mémoires d’une Européenne*, tome 2, 1919-1934, Paris, 1979, p. 163 et suiv.

584 JS, p. 227.

585 Ibid., p. 236.

586 Sauerwein, Jules, *The Coming World*, in : *The Present Age*, publié par W. J. Stein, vol. III, n° 3, mars 1938, p. 1 et suiv.

587 Sauerwein, Jules, *Exilados regios no Estoril* (« Exil royal à Estoril »), Lisbonne, 1955, p. 14.

588 Cf. ibid. Tous mes remerciements vont à M. Mario Duarte (Chatou), qui a eu la gentillesse de traduire pour moi certains passages de ce livre.

589 C’est ainsi notamment qu’avant de partir pour Lisbonne, il rendit visite à Vala Bérence au centre médico-pédagogique du château de Courcelles le jour de Pâques 1940, comme le rapporta Renée Favard, qui était également présente. (Je dois cette information à M. Jean Robert.) – C’est également à l’occasion d’un de ces brefs séjours à Paris qu’il fit la connaissance du célèbre écrivain allemand Ernst Jünger (né en 1895). À la date du 1er juin 1944, celui-ci avait noté dans son journal : « Déjeuner chez Florence. Après le repas, courte conversation avec Jules Sauerwein, de retour de Lisbonne, sur les chances de paix et les moyens d’y parvenir. » À la question de savoir si E. Jünger connaissait d’un peu plus près Jules Sauerwein, son secrétaire me répondit dans une lettre : « C’est la seule fois où ils se rencontrèrent. On a du mal à imaginer aujourd’hui à quel point les gens se sentaient alors pris à la gorge. Ils profitaient de chaque rencontre, aussi brève fût-elle, pour évoquer les problèmes brûlants du moment et chercher des issues à leur terrible situation. »

590 Cf. Bock, Émil, *Urgeschichte. Beiträge zur Geistesgeschichte der Menschheit*, tome 1.

591 Cf. ibid.

592 Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 3, p. 107 et suiv.

593 Je dois cette information à Mme Jacqueline Martin (Paris), qui a fréquenté le groupe Saint-Michel pendant des années. Dans le court article de Renée Favard sur le groupe Saint-Michel, celle-ci

indique également que le travail anthroposophique n'a pas été interrompu pendant la guerre. Cf. *Bulletin anthroposophique* d'octobre 1978 et d'avril 1987.

594 Cf. Bérence, Vala, *Ita Wegman in Frankreich*, in : *Ita Wegmans Lebenswirken aus heutiger Sicht. Eine Festschrift zu ihrem 100. Geburtstag*. Contributions de ses amis, Arlesheim, 1976, p. 33 ; ainsi que Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 2, p. 54 et suiv. et 218 et suiv.

595 Deux courts articles sont parus sur la vie de Vala Bérence : l'un de Marcadé, M., in : *Pédagogie curative et sociothérapie anthroposophique*, n° 1, 1983 ; l'autre de Mousset, A., Madame Bérence, in : ibid., n° 2, 1983.

596 Bérence, V., Ita Wegman, op. cit., p. 33.

597 Dans le journal de Werner Pache, on trouve différentes notes qui indiquent qu'une telle collaboration a bien eu lieu. Ces notes reflètent également l'ambiance qui régnait à l'époque. Ainsi, celle des 11 et 12 octobre 1936 : « Paris avec Sparr, qui y était arrivé depuis une semaine. Situation heureuse. Vala active, Clary frais, Jane von Clement avec tout son amour. Deux charmants enfants, d'autres en perspective. »

598 Cf. Bérence, V., Ita Wegman, op. cit., p. 34.

599 Cf. ibid., p. 34.

600 Mme Liane Collot d'Herbois a eu la gentillesse de répondre par une lettre datée du 22-11-1992 à une question que je lui avais posée à ce propos. Elle m'explique dans celle-ci qu'elle était venue à Paris en 1940, et qu'elle avait emménagé dans la villa de la rue de l'Assomption. Une caisse contenant des lettres adressées à Alice Sauerwein, dont certaines de Rudolf Steiner, aurait été, selon elle, entreposée dans la cave de cette villa. Mais comme on ne pouvait, à l'époque, faire sortir « le moindre papier » de France, elle fut obligée de tout laisser sur place. À son retour en 1945, les lettres avaient disparu, brûlées semble-t-il. – Malgré des recherches minutieuses, nous n'avons pu, jusqu'à maintenant, en apprendre plus long sur cette affaire. D'ailleurs, la villa de la rue de l'Assomption n'existe plus aujourd'hui. Elle a été rasée et remplacée par un immeuble.

601 Concernant la tentative de K. König de s'établir en France, cf. Müller-Wiedemann, Hans, *Karl König. Eine mitteleuropäische Biographie im 20. Jahrhundert*, Stuttgart, 1992, p. 118 et suiv.

602 Cf. Favard, R., *Erinnerung an Rudolf Steiner*, in : Nbl. du 8-1-1978.

603 Je dois cette information à une ancienne amie de Mme Favard, Mme Lucie Neutre (Paris).

604 La question posée par Marie von Sivers en janvier 1901 est devenue célèbre. Elle s'interrogeait alors sur la possibilité d'enseigne la sagesse orientale dont s'inspirait la Société théosophique « d'une manière plus adaptée à la vie spirituelle européenne, et tenant compte de l'impulsion christique ». Steiner expliqua plus tard : « Ainsi la possibilité m'était-elle donnée d'agir dans le sens qui

me paraissait le plus favorable. La question m'avait été posée et, conformément aux lois spirituelles, je pouvais donc désormais commencer à y répondre. » Cité d'après : Steiner-von Sivers, Marie, *Ein Leben für die Anthroposophie*, Dornach, 1988, p. 117.

605 La langue française se prête mal au travail spirituel, dans la mesure où elle rend difficile le lien du locuteur avec son psychisme, comme le déclara Rudolf Steiner à des professeurs de l'école Waldorf en février 1923, lorsqu'il fut question de la retirer du programme scolaire des écoles Waldorf. Cf. Steiner, R., conférence du 14-2-1923, in : GA 300b, p. 277.

606 Steiner, R., conférence du 19-10-1918, in : GA 185.

607 Cf. sur ce thème Diet, Irene, *Zur Entstehung und Enzwicklung der okkulten Logen des Westens. Manfred Schmidt-Brabant und der Logenimpuls*, Zeist, 1997.

608 Cf. notamment la conférence du 28-7-1924, in : GA 237.

609 Polzer-Hoditz, L., *Erinnerungen an Rudolf Steiner*, Dornach, 1985, p. 232.

Lettres et documents

Les documents qui ont été rédigés en allemand sont suivis d'un (A), ceux qui l'ont été en français d'un (F).

1) Lettre d'Alice Sauerwein à Marie von Sivers, non datée, probablement du début de 1912 (F).
2) Lettre d'Elsa Prozor à Sacha de Zogheb du 6 août 1911 (extraits) (F).
3) Compte-rendu de l'assemblée générale de la Section Française de la Société Théosophique du 16-3-1913 (extrait) (F).
4) Lettre d'Elsa Prozor à Sacha de Zogheb du 26 février 1913 (extraits) (F).
5) Lettre de Jules Sauerwein à Rudolf Steiner du 11 avril 1913 (A).
6) Lettre de Jules Sauerwein à Charles Blech du 28 avril 1913 (F).
7) Lettre d'Alice Sauerwein, probablement adressée à Mathilde Scholl, l'éditrice du bulletin allemand de la S. A., non datée mais, selon toute vraisemblance, du 11 mai 1913 (F).
8) Lettre d'Elsa Prozor à Sacha de Zogheb du 21 mai 1913 (extraits) (F).
9) Lettre de Jules Sauerwein à Rudolf Steiner, non datée, probablement de l'été 1913 (A).
10) Lettre d'Alice Sauerwein à Marie von Sivers, non datée, bordée de noir, probablement de fin juin 1914 (F).
11) Lettre d'Alice Sauerwein à Marie Steiner du 27 septembre 1920 (F).
12) Interview de Rudolf Steiner par Jules Sauerwein sur les origines de la Première Guerre mondiale. Publiée dans le Matin du 5 octobre 1921 (F).
13) Lettre d'Alice Bellecroix à Rudolf Steiner du 7 mars 1922 (A).
14) Pleins pouvoirs conférés à Alice Sauerwein par Rudolf Steiner. 8 janvier 1923 (F).
15) Déclarations de Rudolf Steiner à l'occasion de l'assemblée générale de la S. A. de Suisse, le 22 avril 1923.
16) Déclarations de Rudolf Steiner à l'occasion de la fondation de la S. A. norvégienne, Kristiania (Oslo), 17 mai 1923.
17) Déclarations de Rudolf Steiner à l'occasion de la fondation de la Société hollandaise, La Haye, 18 novembre 1923.
18) Déclarations de Rudolf Steiner durant son séjour à Paris à l'occasion de l'assemblée générale de la S. A. française, 24 mai 1924.
19) Lettre d'Alice Sauerwein à Rudolf Steiner du 24 juillet 1923 (F).
20) Lettre de Jules Sauerwein à Rudolf Steiner du 30 janvier 1924 (A).

21) Lettre d’Alice Sauerwein à Rudolf Steiner du 31 janvier 1924 (F).

22) Lettre de Rudolf Steiner à Alice Sauerwein du 26 avril 1924 (A).

23) Lettre d’Alice Sauerwein à Rudolf Steiner et Ita Wegman de novembre 1924 (F).

24) Lettre d’Ita Wegman à Alice Sauerwein du 8 novembre 1924 (A).

25) Lettre d’Alice Sauerwein à Simonne Rihouët du 12 novembre 1924 (F).

26) Lettre d’Alice Sauerwein à Ita Wegman du 13 novembre 1924 (F).

27) Lettre de Simonne Rihouët à Alice Sauerwein du 14 novembre 1924 (F).

28) Lettre d’Alice Sauerwein à Élisabeth Vreede du 8 mai 1925 (F).

29) Réponse d’Ita Wegman à Alice Sauerwein du 14 mai 1925 (A).

30) Article de Jules Sauerwein dans le Literarische Welt d’octobre 1925 : Ce que je dois à l’esprit allemand (extrait) (A).

31) Conversation entre Jules Sauerwein et Arved Arenstam publiée dans le Mener Journal en avril 1926 (A).

32) Souvenirs de Jules Sauerwein. Rudolf Steiner Un coup d’œil sur l’au-delà, in : Cahiers trimestriels de l’Anthroposophie de décembre 1928 (F).

33) Lettre d’Alice Sauerwein à Eugen Kolisko du 25 juillet 1928 (A).

34) Déclaration du Comité directeur de la S. A. U. du 8 octobre 1928 (A).

35) Lettre d’Alice Sauerwein à Eugen Kolisko du 17 février 1929 (F).

36) Lettre du Comité directeur de la S. A. U. à Alice Sauerwein du 5 février 1930 (A).

37) Lettre du Comité directeur de la Société anthroposophique française à Albert Steffen du 22 décembre 1930 (F).

38) Résolution de l’assemblée générale extraordinaire de la Société Anthroposophique Universelle qui s’est tenue entre le 27 et le 29 décembre 1930 (Lettre du 5 janvier 1931) (A).

39) Déclaration d’Eugen Kolisko à l’occasion de l’assemblée générale extraordinaire de janvier 1931.

40) Lettre d’Alice Sauerwein au Comité directeur de la Société Anthroposophique Universelle du 7 mars 1931 (F).

41) Lettre d’Elsa Prozor-Auzimour, sans date et sans adresse ; vraisemblablement écrite au printemps 1931 et adressée à Albert Steffen (F).

42) Lettre d’Alice Sauerwein à Elisabeth Weissbach du 31 août 1931, écrite au crayon et bordée de noir.

43) Nécrologie d’Alice Sauerwein par M. Wheeler (traduite de l’anglais).

44) Lettre de Walter Johannes Stein à son épouse, datée du 28 mars 1932 (A).

45) Lettre d’Ita Wegman à Jules Sauerwein du 18 décembre 1934 (A).

1) Lettre d'Alice Sauerwein à Marie von Sivers, non datée, probablement du début de 1912 (F)

34, Maitland Park Villas
London N. W.
Mardi

Chère Mademoiselle,

Je sais que vous êtes extrêmement occupée, mais je vous serais cependant très reconnaissante de vouloir bien parler du sujet pour lequel je vous écris au Dr. Steiner et ensuite de vouloir bien m'écrire pour me dire ce qu'il pense. Après avoir, à l'automne, passé deux mois à Paris et m'être exactement rendu compte, d'une manière aussi désintéressée que possible, de la situation qui y est faite à l'enseignement du Dr. Steiner et à ses élèves, j'avais décidé de transformer en une loge le petit groupement qui s'est formé autour de moi et que je considère comme très sérieux. Je comptais demander à M. Schuré d'en être le président honoraire, en être moi-même la présidente active et lui donner le nom du Dr. Steiner afin de bien préciser son but que tout autre nom aurait laissé dans l'ombre. Ce petit groupe se réunit une fois par semaine. Mme Bellecroix veut bien y assister régulièrement pour nous aider à y créer une atmosphère spirituelle. Nous nous réunissons pour le moment chez une amie, mais mes circonstances matérielles, qui étaient très difficiles cet été, vont je pense s'arranger et me permettront de recevoir chez moi, je l'espère, ce premier foyer de l'enseignement du Dr. Steiner à Paris. J'allais vous écrire à ce sujet pour vous demander ce que penserait de ce sujet le Dr. Steiner. S'il l'avait approuvé, je pensais demander une charte de la *Section Française*[1], ce qui aurait rendu notre situation plus facile et, en nous permettant d'avoir des délégués à l'assemblée générale, nous aurait donné une certaine importance.

Mais le baron Walleen, dont je suis en ce moment à Londres les conférences, et avec lequel j'ai longuement causé, m'a mise au courant de ce qui s'est passé à Berlin, de la création de ce “Bund”[2] qui doit unir dans une même société tous ceux qui ont besoin de l'enseignement du Dr. Steiner sans qu'il soit pour cela nécessaire qu'ils appartiennent à la Société Théosophique. Et maintenant, la question qui se pose est celle-ci. Faut-il encore fonder des branches, ou bien tout de suite des groupements dépendant de cette Société, afin qu'au moment de la séparation que tout cela me paraît annoncer, il y ait déjà une forte organisation ?

1 Il est intéressant de noter que la branche française de la Société Théosophique portait le même nom que la Société Anthroposophique fondée plus tard par S. Rihouët-Coroze, à savoir *Section Française...*

2 Les 14 et 15 décembre 1911, à Berlin, le baron Alphonse Walleen se prononça en faveur d'un “Bund” [fédération, N.d.T.] destiné à faciliter le travail des amis étrangers qui considéraient Rudolf Steiner comme leur maître mais rencontraient de grosses difficultés dans leur pays. (Cf. les Mitteilungen de la S.T. de mars 1912, n° 13, p. 35.) Un comité fut fondé pour mettre sur pied ce “Bund”, mais l'idée fut finalement abandonnée. Cf. Lindenberg, Chr., *Rudolf Steiner – eine Chronik, 1861-1925*, Stuttgart, 1988, p. 311 et suiv.

C’est pour cela que je vous écris. Vous savez combien je suis fidèlement attachée à l’enseignement du Dr. Steiner, et combien je désire avant tout travailler en harmonie avec vous tous. Je causerai encore avec le baron Walleen pour les questions d’organisation pratique, mais, pour la question de principe, c’est la pensée du Dr. Steiner que je désirerais avoir. Je pense rentrer à Paris dans une dizaine de jours et j’aimerais, à notre première réunion, expliquer cette question et commencer l’organisation. Je vous serais donc très reconnaissante de me répondre le plus tôt possible.

L’état de la Société Théosophique en ce moment serait presque comique s’il ne s’agissait de questions aussi importantes. Plus rien n’existe des principes sur lesquels a été fondée la Société.

“Have faith”, écrit Mme Russak. “If only you had faith.”[3] À Paris, c’est encore pire qu’à Londres, c’est l’abdication complète devant l’autorité de Mma Besant, mais ils auront beau faire, il y a déjà des germes très sérieux, et je crois que peu à peu nous arriverons à avoir un groupement vraiment fort. Mais j’ai pensé en principe que nous ne ferions pas de propagande et que nous n’accepterions que ceux qui étaient vraiment déjà intéressés et disposés à travailler. Malgré cela, ils nous considèrent comme propagandistes et intolérants, alors qu’eux ne veulent pas que le nom du Dr. Steiner soit prononcé, et ils refuseraient de donner le siège de la société [théosophique] pour des conférences du Dr. Steiner.[4] (...) À Paris, on a aussi l’air de penser que c’est chez nous, par suite d’un caprice momentané qui doit forcément passer, que nous nous intéressons au mouvement allemand. C’est pour cela que je trouverais bon de faire un pas qui témoigne ouvertement de la solidité de notre choix. Voici, chère Mademoiselle, tout ce que je trouvais nécessaire de vous dire. J’espère que vous continuez à être bien portante. C’était une si grande joie à Karlsruhe[5] de vous revoir comme autrefois et nous avons bien besoin de vous. J’ai eu très grande tentation de retourner tout de suite en Allemagne, mais je crois que j’ai quelque chose à faire à Paris, et je tâcherai d’y retourner cet été si tout va bien.
Avec mon bien reconnaissant et affectueux souvenir,

Alice Sauerwein.

3 “Garde la foi”, “Si seulement tu gardais la foi...”

4 Si Rudolf Steiner n’est pas venu à Paris entre 1906 et 1913, c’est que la direction française de la Société Théosophique (en l’occurrence les Blech), n’était pas d’accord pour qu’on l’invite.

5 5-14 octobre 1911. Cycle de conférences de Rudolf Steiner à Karlsruhe : *De Jésus au Christ*, GA 131.

2) Lettre d'Elsa Prozor à Sacha de Zogheb du 6 août 1911 (extraits) (F)

Le Grand Hôtel des Thermes
Plombières-les-Bains
Le 6 VIII 11

Chère Sacha,

(...) J'attends Munich avec une grande impatience, il y aura les représentations de 2 pièces de Steiner et un cycle de 12 conférences après[1]. C'est tellement intéressant et vivifiant ces choses, vous ne vous faites pas une idée de la vie prodigieuse et merveilleuse qui règne dans ces réunions, tout l'être en ressort animé, fortifié et enrichi (...) Je sens le besoin de cette cure de théosophie et d'art qui est celle qu'il me faut et qui, je crois, est meilleure que bien d'autres, en tout cas moins éprouvante (...)

À vous de tout cœur et très fort,
Elsa

(Archives Greta Baszanger)

1 Représentation des drames *La Porte de l'Initiation* et *L'Épreuve de l'âme*, suivie d'un cycle de conférences : Weltenwunder Seelenprüfungen und Geistesoffenbarungen, GA 129.

3) Compte-rendu de l’assemblée générale de la Section Française de la Société Théosophique du 16-3-1913 (extrait) (F)

À la suite d’une proposition faite par *Mlle Payen*[1], présidente de la branche de Mulhouse, tendant à inviter les membres de la S. T. de France à mieux étudier le point de vue de la Section allemande dans le différend qui s’est élevé entre cette Section et l’administration centrale d’Adyar, et d’une courte discussion, à la suite de laquelle M. Chevrier donne lecture de la motion dont il sera parlé plus loin, M. Sauerwein fait observer qu’il semble y avoir eu, de la part du Conseil général d’Adyar, une précipitation exagérée à prendre une mesure aussi grave que celle de la dissolution de la Section allemande et pense qu’il y aurait lieu de modifier les termes de la motion dans un esprit de conciliation. M. Chevrier répond que la question est cependant bien nette et qu’il n’y a pas lieu de la détourner par des moyens délatoires, que la S. T. de France n’a pas à s’immiscer dans les affaires qui intéressent uniquement la Section allemande, mais par contre qu’il est de son devoir d’intervenir dans une question d’intérêt général comme celle de la liberté de pensée, vitale pour toute la Société théosophique. La motion de M. Chevrier a été approuvée avec enthousiasme par tous les membres sauf quatre.[2]

1 Mlle Marguerite Payen, originaire de Guebwiller (Alsace), fit partie, quelques mois plus tard, des membres les plus influents de la Société Anthroposophique en France. Elle fonda son propre groupe de travail à Mulhouse, groupe baptisé “Jeanne d’Arc” à partir d’avril 1914.

2 Plusieurs membres importants de la S. T. en étaient déjà sortis, parmi lesquels Éd. Schuré (le 1er mars 1913), et Eugène Lévy (le 11 mars de la même année).

4) Lettre d'Elsa Prozor à Sacha de Zogheb du 26 février 1913 (extraits) (F)

Le Caire, le 26-2-13

Chère Sacha,

(...) Claire m'a dit que vous voudriez des conférences. Je n'en ai pas malheureusement pour le moment que vous ne connaissiez déjà, sauf celles que je suis obligée d'envoyer à Marseille. Mais je traduis également, tous les matins, le dernier petit livre de Steiner. Ce sont huit méditations[1]. Ce livre est, je crois, excessivement important, et si on s'y approfondit, il peut mener loin je crois, bien qu'il soit très simple en apparence. Il m'a semblé nécessaire pour ceux qui suivent l'entraînement sous la direction de Steiner, ou selon la voie indiquée par lui, et même pour les autres, car ce livre est en somme (...) comme un bâton qu'on met dans la main de ceux qui veulent marcher par leurs propres forces (ce qui est du reste le caractère essentiel de l'entraînement qu'indique Steiner). J'en ai traduit déjà trois méditations, mon premier cahier est presque fini. Je vous l'enverrai dès qu'il le sera tout à fait, et je vous enverrai dans quelque temps la fin. Vous serez la première à l'avoir (...) Si, en le lisant, vous y trouvez des fautes, des améliorations à faire, vous me rendriez, et surtout à ceux qui doivent le lire, un grand service en les faisant. Toutes ces traductions sont faites si rapidement, – je suis toujours poursuivie par l'idée qu'on les attend – que je ne puis les faire avec le soin désirable.

(...) Je vous ai envoyé par Lavezzari un formulaire de la Société Anthroposophique, accompagné de la brochure explicative. (...) Je ne veux en aucune façon vous influencer pour y entrer, car je ne sais pas si cela serait bien ou non pour vous, ceci est absolument personnel et c'est à vous-même de juger. (...) Mais je voulais que vous sachiez que cela existe et ayez une idée de ce que c'est. (...) Vous verrez que Steiner n'est pas le président de la S. A.. Je ne sais s'il le sera, la scission une fois accomplie, je ne le crois pas, je ne le voudrais pas. Pour moi, il doit rester le chef occulte seulement – mais je ne suis pas suffisamment instruite dans ces choses pour pouvoir juger. Je crois que Claire vous a un peu parlé de tout ce qui se passe dans la S. T.. C'est très douloureux pour tous ceux qui y sont attachés et qui vont probablement en être expulsés ou être obligés d'en sortir. Il est douloureux aussi de voir un être pour lequel on avait une grande vénération accomplir des actes qu'on ne peut pas approuver si l'on juge sans parti pris de personnalités ou de sympathies – je parle de Mme Besant (...)

J'espère que nous nous verrons cet été, alors je pourrai, si vous y tenez, vous parler en détails de tout ce qui s'est passé. Brandt et Stéphanie vous l'expliqueront – à leur manière. Elles vous diront que

---

1 Il s'agit du petit livre intitulé *Un Chemin vers la connaissance de soi* (GA 16), paru en 1925 aux éditions *Alice Sauerwein* dans une traduction d'Elsa Prozor.

Steiner est jésuite entre autre. Vous avez lu sa conférence à ce sujet[2], vous savez donc combien fausse est cette accusation répandue dans le monde par Mme Besant. Je ne sais pas comment vous serez reçue à la loge si vous dites que vous suivez l'enseignement de Steiner. Allez-y tout de même, si on vous y tolère ; il y a, je suis sûre, beaucoup à y apprendre. Écoutez même tout ce qu'on vous dira, sur tous les sujets, même sur le Christ, même sur l'Étoile d'Orient[3], même les accusations qu'on pourra porter contre Steiner, écoutez tout sans parti pris pour ou contre, si vous pouvez y arriver, c'est un exercice très, très utile, et il ne faut pas vous laisser influencer, ni par ce que je puis vous dire, ni par l'avis personnel de quiconque, mais juger par vous-même avec votre bon sens et votre logique.(...)

À vous, Sacha, toute ma grande affection,

Votre Elsa

2 Récit autobiographique de Rudolf Steiner du 4 février 1913, in : Beiträge zur Rudolf Steiner-Gesamtausgabe, n° 83/84, Dornach, Pâques 1984.

3 *The Order of Rising Sun* a été fondé par George Arundale le 11 janvier 1911 pour préparer la réapparition physique du Christ en la personne de Krishnamurti.

5) Lettre de Jules Sauerwein à Rudolf Steiner du 11 avril 1913 (A)

4, avenue Rapp
Paris, le 11 avril 1913

Cher Docteur,

La nouvelle de votre venue prochaine à Paris m'a fait une grande joie. Comme j'aimerais, outre certaines questions touchant à ma traduction, discuter avec vous de choses personnelles, je vous serais très reconnaissant de bien vouloir me fixer une date à laquelle nous pourrions nous rencontrer. Ce sera l'occasion pour moi de vous expliquer pourquoi je ne suis pas encore sorti de la S. T. alors que j'ai postulé pour devenir membre de la Société Anthroposophique dès que j'ai entendu parler de sa fondation. Je pense qu'il serait possible, et peut-être souhaitable, que moi-même et quelques amis (trois ou quatre au maximum) soyons autorisés à assister à votre conférence publique. Je vous entretiendrai de ces cas particuliers.

Compte tenu de nos liens amicaux déjà anciens, j'ai considéré qu'il valait mieux que je m'adresse directement à vous, sans aucun intermédiaire. Quoi qu'il en soit, et que vous acceptiez ou non ces exceptions, ce sera pour moi une très grande joie de pouvoir vous saluer après tant d'années.

Dans l'attente d'une réponse prochaine, acceptez mes très respectueuses salutations.

Sauerwein.

(*Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, Dornach)

6) Lettre de Jules Sauerwein à Charles Blech du 28 avril 1913 (F)

Paris, le 28 avril 1919

Mon cher ami[1],

Cette lettre ne vous surprendra pas : elle vous apporte ma démission de membre de la S. T.. Sa lecture vous sera peut-être pénible. La décision de l'écrire m'a été infiniment douloureuse. Mais les raisons sentimentales doivent s'effacer devant la loyauté et la sincérité, qui sont non seulement la condition du progrès individuel, mais les seules bases solides d'une amitié digne de ce nom.

Si l'on fait partie d'une société comme la S. T., c'est en vue de favoriser le progrès spirituel, le sien comme celui des autres. Il est deux moyens de poursuivre ce but, l'étude des enseignements et le travail commun. Je ne trouve plus dans la S. T aucune de ces deux possibilités. C'est-à-dire que les enseignements des instructeurs ne m'inspirent plus confiance et que les idées des membres ne sont plus les miennes. Ce double résultat est l'effet d'une cause unique : l'identification, non officielle, mais réelle, de la S. T. et de l'*Ordre de l'Étoile d'Orient*.

Vous me direz que ces deux organisations demeurent indépendantes : ce n'est plus vrai que sur le papier. Le dernier ouvrage de Mme Besant et de M. Leadbeater[2] me prouve surabondamment qu'ils ne peuvent pas faire une recherche qui ne soit dirigée et, à mon avis, faussée par la préoccupation de justifier ou d'illustrer le rôle de l'*Ordre de l'Étoile*. D'autre part, les quelques membres de la S. T. qui demeurent hostiles et étrangers à cet ordre se sentent comme retranchés de la communion des fidèles (...)

Il est préférable que le karma des uns soit libéré de celui des autres et, en ce qui me concerne, que nous nous séparions. La théosophie que j'ai étudiée jadis me demeure toujours aussi chère. Mais je pense que je la pratiquerai mieux en travaillant à l'écart qu'en me trouvant sans cesse associé à un travail que je n'approuve plus. Ces dissensions intérieures arrivent à troubler le jugement des meilleurs ; je n'en veux pour preuve que l'affirmation solennellement émise par la Présidente dans une assemblée générale au sujet d'un instructeur qui fut longtemps son ami, affirmation qui, d'après ma connaissance des faits, est dénuée de tout fondement.

Si Mme Besant, qui nous apporte mainte affirmation sur des sujets entièrement hors de notre portée, se trompe ainsi dans un domaine où le simple bon sens suffit à éviter des erreurs, n'est-ce pas là l'indice

1 Cette lettre n'a probablement été publiée dans le bulletin de la S. T. qu'en raison du fait que la position du journaliste Jules Sauerwein était déjà connue, comme il ressort du bref commentaire qui précède la lettre.
2 Il s'agit de *The Lives of Alcyone*, paru en 1910, qui dresse la liste des trente incarnations précédentes de Krishnamurti.

d'un état d'esprit regrettable et de nature à troubler ma confiance ?

Je ne reviendrai pas sur les raisons qui, dès l'origine, m'ont tenu soigneusement à l'écart de l'*Ordre de l'Étoile*. Vous les connaissez. Je crois qu'un occultisme qui supprime le Christ historique, tout en prétendant le monopoliser, peut conduire aux pires erreurs. Je réprouve une méthode de propagande qui fait appel à l'amour-propre en affirmant aux étudiants qu'ils furent, depuis des millénaires, prédestinés personnellement à une œuvre glorieuse (...) Ma conclusion, c'est que je ne puis rester dans une société qui favorise une entreprise aussi contraire à ma raison et à mon sentiment, et où je ne trouve plus un terrain propice à mon développement (...)

Jules Sauerwein

(Cité d'après : *Bulletin théosophique* de juin 1913)

7) Lettre d'Alice Sauerwein, probablement adressée à Mathilde Scholl, l'éditrice du bulletin allemand de la S. A., non datée mais, selon toute vraisemblance, du 11 mai 1913 (F)

Dimanche
3, avenue de l'Observatoire
Paris

Chère Mademoiselle,

Le premier groupe de la Société anthroposophique est fondé à Paris et, d'accord avec le Dr. Steiner, voici pour Paris la nouvelle indication à mettre dans les "Mitteilungen". Paris : Groupe Saint-Michel, Mademoiselle Alice Sauerwein, 3 avenue de l'Observatoire. Mademoiselle von Sivers m'a demandé de vous l'écrire directement, ne sachant pas si elle aurait le temps de vous en parler. Nous avons eu des journées inoubliables et nous aurions bien aimé vous avoir au milieu de nous, comme j'aurais aussi beaucoup aimé accompagner le Dr. à Cologne[1]. Cela ne m'a malheureusement pas été possible.

Avec mon meilleur souvenir.

Alice Sauerwein

(*Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, Dornach)

---

1 Les 11 et 12 mai, R. Steiner se trouvait à Cologne pour des affaires internes. Cf. Lindenberg, Chr., *R. Steiner*, op. cit., p. 334.

8) Lettre d'Elsa Prozor à Sacha de Zogheb du 21 mai 1913 (extraits) (F)
Nice, le 21 mai 1913

Bien chère Sacha,

Je suis horriblement triste en ce moment à cause de tout ce qui se passe dans la Théosophie (...) Je suis égoïste de souffrir ainsi personnellement de cela, pensez à ce que ce doit être pour un être comme Steiner, et malgré tout et malgré les accusations de ses ennemis, les trahisons et les incompréhensions de ceux auxquels il consacre ses forces, il continue, comme si de rien n'était, ses instructions, ses voyages (il vient d'aller à Londres et Paris), s'occupant de toutes les questions, les plus insignifiantes en apparence, quand on le lui demande, avec la même sérénité (...) Ma mère est plus hostile que jamais à notre mouvement (...) Je suis prise entre deux devoirs (...)

Votre Elsa

(Archive Greta Baszanger)

9) Lettre de Jules Sauerwein à Rudolf Steiner, non datée, probablement de l'été 1913 (A)

Le Matin

Cher Docteur,

Je vous remercie pour les ébauches[1]. J'ai tout de suite commencé à traduire les additions, mais malheureusement, je suis terriblement occupé. J'espère néanmoins que le livre pourra paraître en octobre quoi qu'il arrive. Il est attendu avec beaucoup d'impatience par de nombreuses personnes.

Je peux me consacrer à présent à mon travail ésotérique de manière beaucoup plus régulière qu'autrefois. Vous connaissez cependant les obstacles particuliers que je dois surmonter. Le plus important de ces obstacles a trait à ma santé, laquelle me cause quelque souci.

J'espère pouvoir aller à Munich si la section parlementaire se termine plus tôt.

Il est extrêmement difficile de lutter contre ce courant puissant de la civilisation actuelle, et de faire des progrès ésotériques quand on est pris dans le tourbillon de la vie journalistique parisienne. C'est pourquoi j'ai besoin de conseils et d'aide.

Je vous salue bien amicalement,

Jules Sauerwein

(*Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, Dornach)

1 Il s'agit d'une partie de la traduction de *Science de l'occulte*.

10) Lettre d'Alice Sauerwein à Marie von Sivers, non datée, bordée de noir, probablement de fin juin 1914 (F)

3, avenue de l'observatoire
mardi

Chère Mlle de Sivers,

Je vous remercie de votre lettre après laquelle je n'ai naturellement plus aucune hésitation. Tout notre organisme se révolte contre une opération, et chez moi cela se complique d'un sentiment très particulier qui provient de ma grande indépendance. La souffrance causée par l'abandon complet de mon être, ne fût-ce que pendant quelques minutes, c'est ce qui m'est le plus pénible car je suis si habituée à supporter la souffrance physique que cela ne compte pas pour moi. Je serai opérée samedi ou lundi seulement, je pense. J'enverrai la veille un télégramme au Dr. Steiner – il m'a été d'un tel secours la première fois que je ne puis me décider à m'en passer cette fois-ci, si égoïste que cela puisse paraître.

Dans le cas où il ne devrait pas être à Dornach, je compte sur vous pour me le dire par une carte. Si tout va bien, nous nous reverrons cet été. Sinon, sachez que je vous suis infiniment reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour moi la première fois que je suis allée à Munich[1].

Bien sincèrement à vous
Alice Sauerwein.

(...) Je serai opérée comme la première fois par le Dr. Doyen. C'est en effet une garantie et il est d'une grande habileté.

(Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung, Dornach)

---

1 C'est donc à Munich, pendant le festival d'été, qu'Alice Sauerwein fit la connaissance de Marie Steiner.

11) Lettre d'Alice Sauerwein à Marie Steiner du 27 septembre 1920 (F)

3, avenue de l'Observatoire
27.IX.20 VI[e]

Chère Madame,

(...) J'ai plusieurs choses à vous dire, je vais essayer de le faire d'une manière aussi concise que possible afin de ne pas prendre trop de votre temps.

1. J'ai vu Mlle Rihouët. Elle ne s'était pas rendue compte de l'importance de ce qu'elle avait fait en publiant ma traduction sans me consulter. Tout est arrangé, si bien que je pense que nous allons travailler en parfaite harmonie. C'est son désir, le mien aussi. Le Dr. Steiner vous aura peut-être dit qu'il avait apprécié ma proposition de centraliser la question de la traduction, proposant d'être la personne qui le ferait, ce qui permettrait de consulter mon frère sur la valeur des traductions. Je m'engage, du reste, à vous soumettre la question avant de donner une autorisation. Ce serait une des activités de notre groupement, car les choses vont beaucoup plus vite que je n'aurais pensé.

2. Vendredi, nous avons fondé à 4 le premier groupement qui s'engage à travailler d'après les indications données par le Dr. Steiner dans son livre *Kernpunkte*, etc. M. Courtnay en est le promoteur. Il a dû arriver hier matin à Dornach. Il ne pourra peut-être y rester qu'une semaine. Pourriez-vous le voir le plus tôt possible et trouver le moyen qu'il ait le plus d'indications possible pour nous aider à mener à bien l'œuvre commencée.

3. L'instruction étant (? – passage illisible – I. D.) en France, nous pensons qu'une de nos premières activités pourrait être la création d'une école. Mlle Rihouët, qui est très préoccupée de la question éducation mais qui a quitté Paris avant que je n'aie vu Me Courtnay, m'avait dit partir pour 6 mois afin d'aller étudier les écoles Montessori en Italie et les écoles Froebel en Allemagne. Ce sera sans fruit pour notre mouvement. Elle ne le fait que parce qu'on lui a dit qu'il était impossible d'aller étudier le système du Dr. Steiner à Stuttgart. Est-ce vraiment impossible, et n'y aurait-il pas un grand avantage à former là des professeurs pour d'autres pays. Mlle Rihouët pourrait, du reste, y rendre de grands services en y enseignant le français ; elle est licenciée en philosophie, ce qui, en Allemagne, lui donne le titre de docteur. Voulez-vous, chère Madame, en parler au Dr. Steiner et voir ce qui pourrait être fait ? Mlle Rihouët pourrait, avec Me Baumann, continuer ses études d'eurythmie.

Pour la question traduction, voilà comment on pourrait procéder. Chaque personne désirant faire une traduction pourrait venir chez moi si la traduction est libre. Si elle l'est, elle en traduirait un chapitre que je soumettrais à mon frère, et je vous écrirais pour vous dire ce qu'il en pense et vous demander votre autorisation.

Il me semble qu'ainsi les droits de tous seraient sauvegardés, et on ne pourrait pas redouter l'arbitraire puisque ce serait vous qui jugeriez en dernier ressort.

Voici, chère Madame, tout ce que j'avais à vous dire. Je compte sur vous pour prendre les décisions qui sont nécessaires.

J'ai beaucoup pensé à vous tous hier et à ces premières réunions dans ce magnifique bâtiment[1]. L'impression qu'on en emporte est si grande, j'ai grande hâte de pouvoir y retourner, mais il faut aussi travailler ici.

Croyez à mes sentiments de bien profonde affection et reconnaissance.

Alice Sauerwein.

(Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung, Dornach)

1 Le 26 septembre 1920 a eu lieu l'inauguration du premier Gœthéanum.

12) Interview de Rudolf Steiner par Jules Sauerwein sur les origines de la Première Guerre mondiale. Publiée dans le Matin du 5 octobre 1921 (F)

‘Vous savez que, s’il faut en croire vos adversaires, c’est vous qui avez fait perdre au chef d’état-major de Moltke, la tête d’abord, la bataille de la Marne ensuite.’ Telle est la question que je posai hier au célèbre occultiste et sociologue autrichien Rudolf Steiner. J’ai pour lui une admiration et une amitié qui remontent à plus de quinze ans et j’ai pris plaisir jadis à traduire en français plusieurs de ses grandes œuvres théosophiques. Aussi, quand le hasard de mes voyages me le permet, je ne manque jamais en passant à Bâle de faire, à Dornach, une petite visite au docteur Steiner.

Je le trouvai, cette fois comme les autres, près de cet étrange et puissant édifice que ses disciples ont nommé Gœthéanum, en hommage à Gœthe, son précurseur dans la science spirituelle. J’ai déjà, en 1913, décrit dans le Matin, l’homme, le bâtiment, et ce site pittoresque des derniers contreforts du Jura, où chaque crête est surmontée par les ruines de quelque château fort.

Rudolf Steiner revenait d’Allemagne où il avait, soit à Stuttgart, soit à Berlin, exposé sa doctrine devant des milliers d’auditeurs enthousiastes. Ici même, il avait, dans la journée, reçu une délégation de 120 théologiens avec qui il venait de s’entretenir et dont plusieurs ont l’intention de fonder de véritables églises conformes à la discipline qu’enseigne Steiner. Il était en train de travailler à un immense groupe de bois sculpté représentant le Christ entre les deux anges déchus, Lucifer et Ahriman, une des créations les plus impressionnantes que j’aie jamais vues, qui doit se dresser au fond de la scène du Gœthéanum, et, tandis que je regardais à travers la fenêtre, dans le crépuscule du soir, les petits groupes de disciples qui montaient du fond de la vallée pour la conférence prochaine, le docteur Steiner me parlait du combat que livrent contre lui ses ennemis, cléricaux et pangermanistes en Allemagne, sectaires de toutes religions dans le reste de l’Europe centrale, par toutes les armes et dans tous les milieux.

La peur de la vérité

Lorsque je lui posai à brûle-pourpoint ma question au sujet du général de Moltke, il tourna vers moi ses yeux profonds, creusés dans un visage en quelque sorte martelé par un effort de pensée, de parole et d’action qui dure depuis quarante ans.

“Ce que vous me dites ne m’étonne guère, me répondit-il. Il n’est pas d’attaques qui ne soient dirigées contre moi avec le but de me faire expulser d’Allemagne et si possible de Suisse. Ces attaques ont les origines les plus diverses, mais quand elles portent sur mes relations avec Moltke, elles ont un but précis : empêcher la publication des quelques pages sur l’origine de la guerre qu’il a écrites pour sa famille avant sa mort, et que Mme de Moltke m’avait prié de faire paraître en librairie.

“Ces Mémoires devaient voir le jour dès 1919. À la veille de la

date fixée, un diplomate représentant la Prusse à Stuttgart vint me trouver pour m'annoncer que cette publication était impossible et qu'on l'interdisait de Berlin. Plus tard, un général qui fut aide de camp successivement du général de Moltke, puis de Guillaume II, vint me tenir le même langage. Je protestai et voulus passer outre. Je m'adressai, sans recevoir de réponse, au comte de Brockdorff-Rantzau, alors à Versailles. Ces démarches furent inutiles, d'autant plus qu'en même temps on exerça sur Mme de Moltke des intimidations auxquelles elle ne put résister.

"Pourquoi ces craintes ? Les Mémoires de Moltke ne sont pas un acte d'accusation contre le gouvernement impérial. Elles le montrent – ce qui peut-être est pire – dans le plus profond désarroi ? conduit avec une légèreté et une ignorance inconcevables. De sorte qu'on peut appliquer aux hommes responsables de ces heures tragiques la phrase que j'ai écrite dans ma préface : 'Ce n'est pas tel ou tel de leurs actes qui a amené la catastrophe, mais l'essence même de leur personnalité.' Je pourrais ajouter : c'est aussi cet étrange système qui fait retomber le poids de résolutions suprêmes sur un seul homme, le chef d'état-major, qui se décidait pour des motifs militaires, la politique étant réduite à zéro.

"Je n'ai jamais causé de questions politiques ou militaires avec Moltke avant qu'il fût à la retraite. Après, comme il était gravement malade, je le vis souvent et il s'ouvrit tout naturellement à moi sur tous ces sujets.

"Mais je veux vous dire, parce que cela vous intéressera, ce qu'il a lui-même raconté au début de ses Mémoires inédits.

"À la fin de 1914, Moltke, qui était chef d'état-major général depuis 1905, se rendit à Carlsbad pour raisons de santé. Il n'a rien su jusqu'à sa mort de ce qui s'était passé au fameux conseil de Potsdam le 5 ou 6 juillet, car il ne rentra à Berlin qu'après l'ultimatum à la Serbie. Dès son arrivée, il eut, dit-il, la persuasion que la Russie allait attaquer. Il vit clairement le tragique développement que devaient prendre les choses, c'est-à-dire qu'il crut à l'intervention certaine de la France et de l'Angleterre dans le conflit mondial. Il écrivit pour l'empereur un mémorandum contenant son plan d'opérations. Le plan de l'état-major allemand était, dans ses grandes lignes, le même depuis plus de quinze ans. Il avait été établi par von Schlieffen, le précurseur de Moltke. Vous en connaissez le principe : de grosses masses contre la France pour arriver à tout prix à un résultat rapide et, contre la Russie, une faible armée de défenses destinée à être complétée plus tard, après le succès escompté des opérations sur le front ouest.

Des gens affolés

"De Moltke n'avait modifié que sur un point – important à vrai dire – le plan de son prédécesseur. Tandis que Schlieffen prévoyait l'attaque simultanée par la Belgique et la Hollande, Moltke, pour permettre à l'Allemagne de respirer, en cas de blocus, avait renoncé à la Hollande.

"Quand il arriva au château, le vendredi 30 juillet, Moltke se trouva devant des gens éperdus. Il eut, dit-il, l'impression qu'il était

seul à pouvoir prendre une décision. Il demanda à l'empereur de signer l'ordre de mobilisation, ordre qui, en Allemagne, équivaut strictement à la déclaration de guerre, puisqu'à dater de cet ordre, tout, y compris les premières opérations, se déroule aux heures fixées avec un inexorable automatisme. Guillaume II se contenta, pour ce jour-là, d'établir l'"état de danger de guerre". Le lendemain samedi 31 juillet, à 4 heures de l'après-midi, il fit de nouveau appeler Moltke, et c'est pendant les six heures qui suivirent que se déroule le drame.

"Moltke trouva le kaiser en compagnie de Bethmann-Hollweg, qui tremblait littéralement sur ses jambes, du ministre de la guerre Falkenhayn, des généraux von Plesson, Linke et quelques autres. Le kaiser se prononce avec vivacité contre le plan du chef d'état-major général. Il a reçu, déclare-t-il, les meilleures nouvelles d'Angleterre. Non seulement l'Angleterre restera neutre, – c'est Georges V qui le lui annonce – mais encore elle empêchera la France de prendre part à la guerre. Dans ces conditions, il est logique de jeter toute l'armée sur la Russie.

"– Non, répond Moltke, le plan doit être exécuté à l'ouest et à l'est, tel qu'il est conçu.

Les 'raisons techniques'

"Les objections ne le touchent pas. Il refuse de rien modifier. Il faut, déclare-t-il, donner l'ordre de marcher sans aucun délai. Il ne croit pas aux dépêches anglaises, et comme il a déjà en main l'ordre de mobilisation que Guillaume II vient de signer, il se retire en hâte dès qu'il le peut, laissant les autres en proie à un désarroi total. Ainsi, des motifs techniques étaient en mesure de décider de l'extension de la guerre.

"Au milieu du chemin, entre le palais et l'état-major, sa voiture est rattrapée par une rapide automobile impériale. On vient le rechercher de la part de Guillaume II. Avant de retourner au château, Moltke donne à son aide de camp l'ordre de mobilisation et lui dit : 'Faites avancer les troupes.'

"Le kaiser est plus affolé que jamais. Il montre à son chef d'état-major un télégramme du roi d'Angleterre. Il voit dans ce télégramme l'absolue certitude que le conflit sera limité à l'est, que l'Angleterre et la France seront neutres.

"'Il faut, conclut-il, donner immédiatement contre-ordre aux troupes que vous avez fait avancer'. Moltke refuse. 'On ne peut, répond-il, faire passer une armée par ces alternatives d'ordres et de contre-ordres.' Alors, l'empereur, de sa propre autorité, donne à un aide de camp l'ordre de téléphoner aux quartiers généraux pour que l'armée allemande reste au moins à une heure de marche de la frontière française et belge.

"Moltke rentre chez lui. Il s'assied à sa table, effondré. Il déclare qu'il ne donnera pas le contre-ordre qui doit régulariser le coup de téléphone du kaiser. Justement un aide de camp le lui apporte à signer. Il refuse et le renvoie. Il demeure jusqu'à dix heures du soir

dans une sorte de prostration. À dix heures, on sonne. C’est l’empereur qui, de nouveau, le fait chercher. Il se rend en hâte au château. Là, Guillaume, qui s’était déjà mis au lit, se lève en caleçon, passe une robe de chambre, et prononce un discours. Tout est changé. Il y a maldonne. Le roi d’Angleterre vient d’expliquer dans un nouveau télégramme qu’on l’a mal compris et qu’il ne prend ni en son nom ni en celui de la France un engagement quelconque. Il conclut en déclarant à Moltke : ‘Maintenant, faites ce que vous voulez.’

“C’est la guerre qui commence.

Funeste présage

“Pendant le mois d’août, je vis le général de Moltke une seule fois, le 26 août, à Coblence. Nous eûmes une conversation sur des sujets “purement humains”. La bataille de la Marne se déroula dans des conditions qui étaient de nature à frapper profondément l’imagination du général. Trois fois, aux manœuvres, il avait fait exécuter en réduction l’avance sur Paris. Trois fois, von Kluck, qui commandait régulièrement l’aile droite, avait marché trop vite. Après chaque manœuvre, Moltke lui disait : ‘Si, dans des opérations réelles vous allez aussi vite, nous perdrons la guerre.’ Lorsque l’armée de Kluck fut entourée, il en fut frappé comme d’un présage effrayant. Il en conclut aussitôt : ‘La guerre est perdue pour l’Allemagne.’ Le 13 septembre, lorsqu’il revint au quartier général, il fit l’impression d’un homme malade. En réalité, dès ce moment-là, ce fut Falkenhayn, qui, sans avoir le titre officiel, commanda l’armée. Quelques jours plus tard, comme Moltke gardait le lit, Guillaume II vint lui rendre visite : ‘Est-ce toujours moi, demanda-t-il à l’empereur, qui conduis les opérations ?’ – ‘Je pense réellement que c’est toujours vous’, répondit Guillaume II.

“Ainsi, pendant trois semaines, l’empereur ne savait même pas qui était le véritable chef de ses troupes.

“Mais voici un nouvel exemple de l’opinion qu’on avait de Guillaume II dans son propre entourage. Un jour que de Moltke me décrivait les sentiments de profonde horreur qu’il avait éprouvés en retraversant la Belgique après la prise d’Anvers, je lui parlai pour la première fois de ce plan d’attaque par la Belgique. ‘Comment se fait-il, lui demandai-je, qu’un ministre de la guerre ait pu venir dire au Reichstag que le plan d’attaque à travers la Belgique n’existait pas ?’ – ‘Ce ministre, répondit de Moltke, ne connaissait pas mon plan. Seul le chancelier était au courant.’ – ‘Et le kaiser ‘?’ – ‘Jamais de la vie, dit de Moltke avec force : il était trop bavard et trop indiscret. Il l’aurait raconté au monde entier.’”

13) Lettre d'Alice Bellecroix à Rudolf Steiner du 7 mars 1922 (A)

100, av. Ledru-Rollin, Paris
Le 7 mars 1922

Très honoré docteur,

Je me permets de vous faire part du décès de Mme Schuré, survenu le dimanche 5 mars. Lorsque à Dornach j'ai eu l'honneur d'échanger quelques mots avec vous sur la visite de M. Schuré, je ne savais pas que sa lettre avait été publiée. Cela s'est passé, dit-il, sans son consentement. Il souhaiterait maintenant de tout cœur, avant de mourir, pouvoir vous serrer la main, ainsi qu'à votre épouse.

Il aimerait aussi visiter le Gœthéanum et assister à une représentation pour pouvoir ensuite en parler en France. Cela serait très bénéfique à notre mouvement.
Veuillez saluer madame votre épouse pour moi. Votre dévouée,

Alice Bellecroix

(Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung, Dornach)

14) Pleins pouvoirs conférés à Alice Sauerwein par Rudolf Steiner: 8 janvier 1923 (F)

Si Mademoiselle Alice Sauerwein veut bien arranger une société anthroposophique française et veut réunir cette société au centre international de Dornach : je suis d’accord avec elle et je la charge d’être le secrétaire pour la France.

Dr. Rudolf Steiner

Dornach, 8 janvier 1923

(Cité d’après : *Steiner, R., Das Schicksalsjahr 1922 in der Geschichte der A. G. Ansprachen – Versammlungen – Dokumente. Januar bis Dezember 1923*, publié par Hella Wiesberger, Dornach, 1991, GA 259, p. 488.)

15) Déclarations de Rudolf Steiner à l’occasion de l’assemblée générale de la S. A. de Suisse, le 22 avril 1923

(...) Autant que je sache, il s’agit de Mlle Sauerwein. Mlle Sauerwein s’est proposée pour devenir le secrétaire général pour la France. Il serait très souhaitable que nos amis français, et bien sûr aussi les Strasbourgeois, puisqu’ils sont désormais Français, soutiennent Mlle Sauerwein de toutes leurs forces et arrêtent de la considérer avec scepticisme (...)

Dans ces questions, il est important de trouver la forme convenable, de manière à savoir de quoi il retourne. On ne peut pas dire que Mlle Sauerwein ait pris ces fonctions. Car dans ce cas, la question se poserait de savoir qui les lui aurait conférées. Dans le cas d’une société reposant sur une liberté réelle, il ne peut s’agir que d’une forme tout à fait différente. Mlle Sauerwein s’est déclarée prête à faire tout ce qui était en son pouvoir pour favoriser la création d’une société anthroposophique en France. Et, m’appuyant sur ce que je sais de Mlle Sauerwein, je lui ai remis un document dans lequel je déclare reconnaître en elle le secrétaire général de la S. A. française et être prêt à faire ce qu’elle voudra bien exiger de moi. Si donc on considère que ce qui importe le plus c’est de poser des actes libres, alors les choses se présentent ainsi : personne n’est obligé de reconnaître Mlle Sauerwein ; seulement, Mlle Sauerwein sera à l’avenir celle pour laquelle je me suis déclaré prêt à faire ce qui sera exigé de moi.

Dans toutes ces questions, il faut tenir compte des circonstances, et chercher un moyen de les mettre en pratique dans la Société Anthroposophique, ceci afin que vous soyez vraiment libres de vos actes. Mais jusqu’à maintenant, on s’est bien gardé de le faire. Ces phrases contenues, je crois, dans les “Principes” de 1913, montrent que la Société Anthroposophique a été fondée sur la liberté absolue. S’il doit en sortir un jour une tâche positive, elle ne pourra résulter que d’une telle liberté.

Les choses se présentent donc ainsi : si une Société Anthroposophique doit se constituer en France, et si elle veut travailler avec moi, ce que je ferai, je ne le ferai que sur la base de la confiance que j’ai en Mlle Sauerwein. C’est ainsi. Chacun est libre de ne faire que ce qu’il a envie de faire.

(Cité d’après : ibid., p. 468 et suiv.)

16) Déclarations de Rudolf Steiner à l'occasion de la fondation de la S. A. norvégienne, Kristiania (Oslo), 17 mai 1923.

(...) En France, par exemple, Mlle Sauerwein est venue me trouver il y a quelque temps pour me demander si je pouvais la reconnaître comme secrétaire général de la Société Anthroposophique française. Ce que j'ai fait, parce que j'ai confiance en Mlle Sauerwein. Je veux seulement dire par là que je fais tout ce que je considère comme juste pour cette Société qui, en France, a pour secrétaire général Mlle Sauerwein. Il ne s'agit donc que d'un document[1] dans lequel je me déclare prêt à faire, pour la Société Anthroposophique en France, tout ce que je considérerai comme juste tant que cette personne en sera à la tête.

(Cité d'après : ibid., p. 472)

1 Cf. doc. 14.

17) Déclarations de Rudolf Steiner à l’occasion de la fondation de la Société hollandaise, La Haye, 18 novembre 1923

(...) La S. A. française a été fondée sous une forme un peu différente (comparée aux S. A. norvégienne, suisse, anglaise, allemande, etc. – I. D.). Cela tient aux circonstances. En effet, elle a été fondée lorsque j’ai nommé Mlle Sauerwein au poste de secrétaire général.

(Cité d’après : ibid., p. 670)

18) Déclarations de Rudolf Steiner durant son séjour à Paris à l'occasion de l'assemblée générale de la S. A. française, 24 mai 1924

Je suis très heureux de pouvoir m'adresser à vous dix ans exactement après mon dernier séjour à Paris, et j'espère que ma présence ne sera pas inutile. Je tiens tout d'abord à remercier chaleureusement Mlle Sauerwein pour les paroles aimables qu'elle m'a adressées au début de la réunion d'aujourd'hui. Je garde un excellent souvenir de mon dernier séjour à Paris, et j'ai été souvent amené à en parler au cours des dix dernières années. Cette rencontre de 1914 avec mes amis anthroposophes fut une rencontre extrêmement belle (...) D'un autre côté, il faut souligner qu'en France, et en particulier à Paris, on travaille depuis longtemps l'anthroposophie, ne serait-ce que dans des cercles restreints, et on peut dire que le travail qui a été accompli ici repose sur des bases très saines et sur une compréhension juste des choses, pierre angulaire de tout ressentir anthroposophique. C'est pourquoi ce fut pour moi une grande joie, en 1914, d'avoir pu, en quelque sorte, résumer ce qui avait été accompli jusque-là. Mais je dois dire que le travail de Mlle Sauerwein a été tel que sans lui, rien de ce qui a été réalisé en France dans le domaine de l'anthroposophie n'aurait été possible. C'est grâce à l'énergie, au discernement et à l'abnégation de Mlle Sauerwein que le mouvement en est arrivé au stade où il se trouve aujourd'hui en France, et qu'il a pu, malgré l'action de certaines forces contraires, se développer d'une manière tout de même prometteuse pour l'avenir. C'est pourquoi je n'ai pas hésité une seconde, lorsque Mlle Sauerwein s'est déclarée prête à occuper le poste de secrétaire général de la Société française, à accéder à sa requête. Je l'ai fait avec beaucoup de joie et de contentement, sachant que ce poste présentait des difficultés dont seule une personne aussi énergique et de bonne volonté que Mlle Sauerwein pourrait venir à bout.

Hormis le travail qui a été réalisé pour la formation de la Société, pour son organisation interne, je constate avec beaucoup de satisfaction qu'un grand nombre de traduction d'œuvres anthroposophiques sont désormais disponibles en France. Le mérite en revient avant tout au Dr. Sauerwein [Jules Sauerwein – I. D.] qui, en France, fut parmi les premiers à traduire des œuvres anthroposophiques. Je suis extrêmement reconnaissant au Dr. Sauerwein de s'être consacré avec tant d'abnégation à l'interprétation de l'anthroposophie en France. Il est très important que des personnes qui sont de plain-pied avec la vie prennent une part active au sein du mouvement anthroposophique. C'est pourquoi nous devons nous réjouir qu'une personnalité aussi en vue que le Dr. Sauerwein veuille bien se consacrer à cette interprétation (...)

Depuis qu'en France, sous l'impulsion énergique de Mlle Sauerwein, le travail anthroposophique a pris un certain caractère, les travaux de traduction et de publication, ainsi que l'organisation de la Société, ont été énergiquement pris en main. Aujourd'hui, grâce à son travail, un grand nombre de livres ont été traduits en français. Toutes les personnes douées d'une sensibilité anthroposophique ne peuvent que s'en réjouir au plus profond de leur cœur. Je voudrais dire un très grand

merci, particulièrement à Mlle Sauerwein, pour tout le travail qu’elle a accompli.

(Cité d’après : ibid., p. 483 et suiv.)

19) Lettre d'Alice Sauerwein à Rudolf Steiner du 24 juillet 1923 (F)

24. VII. 23

Cher Docteur Steiner,

Les membres de la Société Anthroposophique de France me chargent de vous dire toute leur reconnaissance de ce que vous voulez bien accepter d'être le président d'honneur de leur société et de ce que madame Steiner veut bien devenir un membre d'honneur.

À la promesse de 2.000 F suisses payables dans l'année que je vous ai soumise, je joins aujourd'hui la promesse de 6.000 F français payables dans le même laps de temps. J'espère bientôt pouvoir vous promettre davantage.

Soyez assurés, Madame Steiner et vous, de la grande reconnaissance et du grand respect que nous éprouvons pour vous.

Alice Sauerwein

S. G. de la Société Anthroposophique de France

(*Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, Dornach)

20) Lettre de Jules Sauerwein à Rudolf Steiner du 30 janvier 1924 (A)

Le Matin
Paris
Le 30 janvier

Cher Docteur,

Ma sœur m’annonce que vous donnerez quatre conférences en mai à Paris. Cela me procure une joie immense, et il va de soi que je me tiens à votre entière disposition. Seul un cataclysme à l’échelle de l’Europe pourrait me priver du bonheur d’être votre traducteur. De nombreux mois se sont écoulés depuis les belles journées d’été de Dornach. Quoique je ne vous aie pas revu depuis, je crois pouvoir être en mesure de dire que j’ai travaillé entre-temps dans votre sens, tout au moins pour ce qui concerne ma vie intérieure. Comme je vous l’ai dit à l’époque, j’accorde de plus en plus de valeur au progrès moral. Lorsqu’on est aussi imparfait que moi d’un point de vue moral, on doit absolument faire passer le développement moral avant le travail occulte. C’est seulement maintenant que je sens que je vais bientôt pouvoir réellement commencer un travail de connaissance. Hélas, mes activités politiques et professionnelles sont difficilement compatibles avec ces exigences.

Cela m’apportera beaucoup, j’en suis sûr, de pouvoir m’entretenir de ces questions personnelles avec vous à Paris.

Veuillez me considérer, cher docteur, comme votre ami dévoué.

Jules Sauerwein

(*Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, Dornach)

21) Lettre d'Alice Sauerwein à Rudolf Steiner du 31 janvier 1924 (F)

Société Anthroposophique de France
3, avenue de l'Observatoire
Paris (6ème)
Le 31-1-24

Cher Docteur Steiner,

Comme il avait été convenu entre nous, je me suis, dès mon retour à Paris, occupée de l'organisation des conférences que vous avez bien voulu promettre de venir y donner en mai. Pour satisfaire les personnes qui n'habitent pas Paris, je me suis arrangée pour qu'il y ait un dimanche. J'ai pu avoir les salles dans lesquelles vous avez parlé en 1914, les 23, 24 et 25, et nous aurons, dans la plus petite salle, les conférences réservées aux membres de la Société Anthroposophique[1], le 26, dans la grande salle[2], une conférence où pourront assister les personnes désireuses de vous entendre et ne faisant pas partie de la Société. Je crains déjà que les salles ne soient pas assez grandes.

Monsieur Krebs avait proposé de vous offrir son appartement, mais nous ne pouvons pas accepter car il est au 4ème étage sans ascenseur, ce ne serait pas possible pour Mme Steiner, mais nous trouverons autre chose.

Ayant appris que M. Henri Lichtenberger, le professeur à la Sorbonne, avait lu des ouvrages que vous avez consacrés à Gœthe et à Nietzsche, je lui ai demandé de me recevoir, et aujourd'hui j'ai causé une heure avec lui.

Il m'a déclaré être tout à fait incompétent en ce qui concerne la théosophie et l'anthroposophie mais être très désireux de vous entendre en mai et de vous rencontrer pour causer avec vous. J'espère que cela vous conviendra aussi car la chose me paraît très importante et j'attends beaucoup de bien de cette rencontre. Un homme qui a une si grande admiration pour Gœthe et pour Novalis a bien des chances de pouvoir vous comprendre. Il n'a pas lu la Philosophie de la liberté[3], j'ai promis de la lui envoyer en allemand et en français, mais je n'ai en allemand qu'un exemplaire ayant déjà servi. Pourriez-vous me faire envoyer, par retour de courrier, un exemplaire en allemand ? (...) La [traduction française de la] *Philosophie de la liberté* paraîtra lundi, je vous en enverrai tout de suite dix exemplaires.

Avec mon respectueux et bien affectueux souvenir.

---

1 Il s'agit ici de la *salle des Propriétaires*, 274, boulevard Saint-Germain. Cf. à ce sujet chapitre 17 et photographie de la salle p. 124 du présent ouvrage.
2 Cette salle, la *salle de Géographie*, n'existe plus, contrairement à la précédente.
3 Il est surprenant que Lichtenberger n'ait pas connu la *Philosophie de la liberté* puisqu'en 1898, Rudolf Steiner a dû se défendre contre le jugement qu'il portait sur cette œuvre. Cf. note 379.

Alice Sauerwein

J’ai oublié de vous dire que M. Lichtenberger m’a dit : Personne n’a écrit sur Nietzsche et sur Gœthe comme le Dr. Steiner. Sur la personnalité de Gœthe, il a ouvert des horizons tout à fait nouveaux.

(*Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, Dornach)

22) Lettre de Rudolf Steiner à Alice Sauerwein du 26 avril 1924 (A)

Dornach, Gœthéanum,
26 avril 1924

Chère Mlle Sauerwein,

Je suis sincèrement désolé que vous n'ayez pas encore reçu les thèmes de mes conférences parisiennes. Mais la faute en incombe aux incessants voyages que je dois entreprendre et aux soucis que me cause la reconstruction du Gœthéanum. Durant les conférences réservées aux membres je souhaite aborder le thème de *l'Anthroposophie comme chemin de connaissance de l'homme et du monde et comme impulsion éthique et religieuse*. Durant la conférence publique, j'aimerais parler de : *Comment parvient-on à des connaissances du monde spirituel ?*

Si vous souhaitez que j'aborde d'autres thèmes, je vous prie de me le faire savoir. Je vous répondrai aussitôt.

Je ne pourrai donner de conseils relativement au travail à effectuer en France qu'à Paris (...) de la manière dont vous l'avez souhaité.

Le Dr. Wegman vient d'arriver, et elle me dit que vous souhaitez nous rendre visite à Dornach. Malheureusement, aucune chambre n'est libre pour le moment, et croyez bien qu'elle en est désolée. Dès qu'elle aura trouvé une chambre pour vous, elle vous en avisera.

D'ailleurs, vous ne me trouveriez pas à Dornach, puisque je dois me rendre à Stuttgart pour l'ouverture annuelle de l'école Waldorf.
Cordiales salutations

Rudolf Steiner

(*Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, Dornach)

23) Lettre d'Alice Sauerwein à Rudolf Steiner et Ita Wegman du 2 novembre 1924 (F)

Société Anthroposophique de France
2. XI. 24
3, avenue de l'observatoire, Paris (6e)

Cher Docteur Steiner, chère Mme Wegman,

J'ai appris avec une grande joie que la santé du Dr. Steiner continue à s'améliorer et je lui envoie mes pensées les plus respectueuses et affectueuses. Je considère que ce moment est pour nous tous un temps d'épreuve pendant lequel nous devons nous efforcer de travailler suivant les directives qui nous ont été données. C'est pourquoi, me souvenant de conseils que m'a donnés le Dr. Steiner lors de sa visite chez moi au mois de mai, j'ai essayé d'organiser notre travail en France dans cette voie-là :

Faire un groupe Saint-Michel fort qui puisse devenir l'âme de réunions générales des membres de la Société.

Très impressionnée moi-même par la gravité qui se dégageait des conférences que j'ai entendues soit en Angleterre, soit à Dornach[1], j'ai essayé de faire partager cette impression aux membres de mon groupe, leur disant que si je considérais comme un honneur de faire partie de ce groupe, le premier fondé en France et placé sous un tel vocable, cet honneur entraînait en même temps de graves responsabilités, si graves que je leur demandais de bien réfléchir et d'y renoncer s'ils ne voyaient pas la possibilité d'y être très régulièrement et d'y travailler non pas d'une manière égoïste, mais d'y faire en même temps et un travail spirituel, et un travail matériel utile pour tous.

Ceux qui ne peuvent pas venir régulièrement resteront des membres associés, les autres qui se sont engagés à une présence et à un travail réguliers seront vraiment les membres du groupe Saint-Michel.

Nous traduisons ce que vous nous donnez dans les *Nachrichten*[2], et nous lisons et corrigeons ces traductions pendant le groupe (...)

1. Les réunions générales auront lieu tous les 2e dimanches du mois à 10h et demie du matin, la première réunion aura lieu le dimanche 9 novembre. Je n'ose pas vous demander de penser à nous mais nous penserons certainement à vous. J'ai loué pour ces réunions la salle dans laquelle vous nous avez donné nos conférences pour les membres et qui est si liée à vous pour nous tous.[3] (...)

Je compte, à cette réunion, lire les lettres aux membres dans

1 Il s'agit des conférences sur le karma que Steiner donna durant l'été à Dornach et poursuivit en Angleterre (Londres et Torquay).
2 Les Directives anthroposophiques, aujourd'hui : GA 26.
3 À nouveau la *salle des Propriétaires*, 274, boulevard Saint-Germain.

lesquelles vous parlez du travail dans la Société, des membres agissants et des membres inactifs, puis Mme Auzimour lira les articles de M. Steffen sur la médecine pastorale et celui de Kolisko (...)

Dès que les traductions des Nachrichten seront à jour et qu'elles pourront chaque mois être distribuées aux membres, nous pourrons aussi en parler dans ces réunions (...)

Je n'ai pas encore pu écrire d'article pour le Gœthéanum, j'ai eu trop à faire et je n'ai pas encore retrouvé toutes mes forces. C'est pour moi une énigme que je puisse faire tout ce que je fais, mais une très grande force vient vers moi de cette méditation où je dois me représenter que les forces viennent du Gœthéanum[4].

Si vous aviez un conseil à me donner au sujet de ces réunions, envoyez-le. J'ose cependant à peine vous dire cela car Mme Wegman doit avoir déjà tant à faire. Cependant, vous savez combien je serais heureuse de le recevoir et de le suivre. Je dois maintenant vous parler d'une complication qui vient de nouveau de se produire avec Mlle Rihouët et à laquelle j'attache une très grande importance.

À Londres, je vous ai dit que Mlle Rihouët, rendant compte de vos conférences de Paris, avait résumé (par écrit) le contenu des trois premières conférences après avoir dit qu'elles étaient strictement réservées aux membres, que je lui avais écrit pour lui exprimer ma désapprobation ; vous m'avez dit que j'avais eu raison de le faire et vous m'avez demandé si je voulais que vous disiez à Mlle Rihouët de ne rien faire sans me demander mon avis. Je vous ai répondu que j'espérais que cela ne se reproduirait pas. Je voulais encore une fois essayer de faire confiance à Mlle Rihouët quoique depuis des années elle m'ait déjà créé bien des difficultés et qu'elle me traite dans le travail avec un manque d'égards complet.

Vendredi soir, j'ai reçu de Mlle Rihouët une lettre me disant : 'Vous avez dû voir que sur la revue j'ai, après les mots *Revue mensuelle*, ajouté le mot anthroposophie. J'ai demandé pour cela l'autorisation du Dr. et il me l'a envoyée.' Je n'avais pas encore reçu la revue, je l'ai reçue ce matin.

(...) Après ce que vous m'avez dit à Londres, il me paraît très difficile de croire que vous avez donné à Mlle Rihouët cette autorisation [de transformer sa revue en revue anthroposophique officielle, I. D.] sans lui dire de s'en référer à moi.

Mlle Rihouët savait que je m'y opposerais. Au printemps, lorsque j'ai déjà eu ma pensée d'éditer les *Nachrichten* sous forme d'un bulletin de la Société Anthroposophique, Mlle Rihouët est venue chez moi, émettant la prétention de s'opposer à cette publication qui, disait-elle, nuisait à sa revue. L'attitude de Mlle Rihouët, les paroles et le

4 Il s'agissait vraisemblablement de la méditation suivante : "Ich kann wissen / Dass die Gedanken / Vom Gœtheanum / Helfend mir werden. / Ich will so denken / Und nehmen die Hand / Die mir gegeben wird." ("Je peux savoir / Que les pensées / Du Gœthéanum / Me seront une aide. / Je veux penser ainsi / Et saisir la main / Qui m'est tendue.")

ton qu'elle a employés à mon égard étaient si choquants que Mme Saulgeot, dont elle s'était fait accompagner, m'a écrit le lendemain une lettre d'excuse, quoiqu'elle ne fût pour rien dans cette protestation, et qu'elle me donnât pleinement raison (...)

Ce qui ne touche que moi me laisse tout à fait calme, mais je suis irréductible lorsqu'il s'agit du mouvement anthroposophique en France, dont vous m'avez donné la responsabilité (...) Je ne crois pas que nous devions nous rendre solidaires de ces initiatives sur lesquelles nous n'avons aucun contrôle. C'est ce qui se passe avec la revue de Mlle Rihouët. Elle ne consulte jamais aucun de ses collaborateurs et les met toujours devant le fait accompli, comme elle le fait avec moi-même. Au cours de cette mémorable entrevue dont je viens de vous parler, j'ai dit à Mlle Rihouët que sa revue était sa revue personnelle, qu'elle l'avait fondée sans demander de conseil à personne et que, par conséquent, elle seule en avait la responsabilité, que je l'admirais beaucoup d'avoir agi ainsi, que j'avais toujours essayé de l'aider en lui procurant des abonnés et en parlant de sa revue, mais que là s'arrêtaient ses droits ; que chaque membre de la Société était libre comme elle de fonder demain une revue, moi comme les autres, que je ne ferais pas par solidarité et parce que ce n'était pas dans mes goûts, mais que certainement, dès que cela me serait possible, je créerais un organe de la Société où ne seraient publiés que des articles ou des communications émanant de vous et dans leur complète intégrité, jamais de résumés.[5] Qu'à cela j'ajouterais probablement les nouvelles de la Société et que ce bulletin serait réservé aux seuls membres. Sa revue [c'est-à-dire La Science spirituelle – I. D.] et le bulletin se compléteraient donc sans se nuire (...)

Si je refuse de collaborer avec Mlle Rihouët, ce refus de collaboration s'appuie sur des faits, non sur des impressions (...) Je serai toujours prête à lui venir en aide chaque fois que l'occasion s'en présentera, mais je ne veux pas que ni les éditions ni la Société Anthroposophique de France puissent être rendues responsables de la manière d'agir de Mlle Rihouët (...)

Vous savez ce qu'est pour moi l'anthroposophie, je suis décidée à lui consacrer ce qui me reste de forces et de vie, mais je ne peux travailler que dans l'ordre, la confiance et l'harmonie ; ma santé ne peut pas supporter des heurts et des discussions continuelles qui, de plus, m'obligent à un surcroît de travail (...)

En ce moment où vous-même avez besoin de retrouver vos forces épuisées, il m'est très pénible de vous écrire cette lettre, mais vous seul pouvez trancher cette question avec Mme Wegman (...)

Toujours bien fidèlement et respectueusement,

Alice Sauerwein

5 Jusqu'à cette date, seuls des résumés de conférences de Rudolf Steiner étaient parus dans la *Science spirituelle*, résumés qui, pour la plupart, étaient des traductions d'articles d'Albert Steffen.

24) Lettre d'Ita Wegman à Alice Sauerwein du 8 novembre 1924 (A) Dornach, le 8 novembre

Chère Mlle Sauerwein,

Le Dr. a bien reçu votre lettre du 8 novembre. Il vous fait dire la chose suivante : "Il s'agit là d'un malentendu. Lorsqu'on lui a demandé s'il était d'accord pour que l'adjectif *anthroposophique* apparaisse dans le sous-titre de la revue, il a cru que vous étiez au courant et que vous aviez donné votre consentement. Il se sentait trop mal en point pour s'informer plus avant.

Vous avez raison d'exiger qu'une chose aussi importante qu'une revue anthroposophique ne puisse être lancée sans que vous en soyez informée et sans votre assentiment." Nous avons déjà écrit à Simonne Rihouët dans ce sens pour lui dire que nous regrettions de lui avoir donné cette autorisation sans nous être mieux renseigné.

Nous espérons que vous trouverez un compromis, et que Mlle Rihouët s'entretiendra avec vous pour que vous réfléchissiez aux avantages et aux inconvénients qu'il y a à inscrire le mot *anthroposophie* dans le titre de la revue. Quoi qu'il en soit, vous devez avoir droit au chapitre. Si ce différend ne peut être réglé, le Dr. Steiner devra prendre d'autres mesures. – Une lettre de votre frère nous est parvenue aujourd'hui, dans laquelle il nous prie de lui envoyer des photographies du nouveau Gœthéanum. Nous le ferons dès que possible. Pour ce qui est de la santé du Dr., je suis en mesure de vous dire qu'il va mieux, bien qu'il ne récupère que très lentement et que la moindre agitation et le moindre effort physique lui coûtent beaucoup.

J'espère que vous pourrez lire cette lettre.

Je vous fais toutes mes amitiés.

Ita Wegman.

Mille mercis pour la farine ! Comment va votre santé ?

25) Lettre d’Alice Sauerwein à Simonne Rihouët du 12 novembre 1924 (F)

Ma chère Simonne,

Depuis que vous m’avez téléphoné, j’ai reçu de Mme Wegman une lettre qui me fait modifier l’attitude passive que j’avais décidé de prendre. D’après cette lettre, il me semble que vous n’avez pas très bien compris celle qu’elle vous a écrite (...)[1]

Puisque le Dr. considère que j’ai le droit d’être consultée, je lui ai écrit qu’après mûres réflexions, je considère que la *Science spirituelle* (...) n’est pas encore au point pour porter, de quelque manière que ce soit, sur sa couverture le mot d’Anthroposophie. Ce serait nuisible et pour le mouvement et pour la revue elle-même pour laquelle on sera beaucoup moins indulgent du jour où, au lieu de se présenter comme une initiative privée elle donnera l’impression d’être l’organe d’un mouvement comme celui du Dr. Steiner. Cela rendrait en France la situation très délicate. Quant à moi, comme Secrétaire Générale et comme représentante du Dr. Steiner je ne me sens pas disposée à prendre cette responsabilité.

Ceci clôt l’incident en ce qui me concerne. Du moment que vous avez pensé qu’une question de cette importance pouvait se solutionner au téléphone, je ne vois pas d’utilité à une conversation entre nous sur ce sujet, nous jugeons tout d’un point de vue trop différent. Souhaitant que vos réflexions vous conduisent à une sage décision je vous envoie mon meilleur souvenir.

A. S.

1 Suivent des citations tirées de la lettre en question.

26) Lettre d'Alice Sauerwein à Ita Wegman du 13 novembre 1924 (F)

(À communiquer au Dr. Steiner)

Chère Mme Wegman,

Je n'ai reçu votre lettre[1] que lundi soir, je regrette que vous ne m'ayez pas écrit en même temps qu'à Mlle Rihouët, cela aurait évité une scène bien désagréable à la fin de notre réunion. Au moment où presque tous les membres étaient réunis, Mlle Rihouët m'a demandé de causer avec moi en particulier, c'était tout à fait impossible, je lui ai demandé de venir chez moi. Elle m'a répondu qu'ayant reçu une lettre de vous elle parlerait à la réunion devant tous les membres. N'ayant rien reçu de vous je n'ai pas pu l'en empêcher et après une réunion où chacun avait pu constater un grand désir d'harmonie, nous avons eu une scène très pénible. Sauf une personne, tous les membres ont observé un silence absolu et, comme il était tard, se sont en allés alors que Mlle Rihouët parlait encore.

D'après votre lettre, je vois que Mlle Rihouët, en nous disant que le Dr. Steiner et vous refusiez d'intervenir dans un différend entre elle et moi et que nous devions nous arranger ensemble, en a donné une fausse interprétation [de la lettre qu'elle avait reçue – I. D.]. J'étais persuadée que ni vous, ni le Dr. Steiner ne pouviez parler de moi de cette manière, surtout après m'avoir confié la fonction que j'occupe aujourd'hui, mais je ne pouvais pas le dire à Mlle Rihouët en public, sans avoir une preuve.

Le lendemain, Mlle Rihouët, au lieu de venir chez moi, a voulu traiter cette question par téléphone ; toujours sans lettre de vous je n'ai pu que lui dire que je ne pouvais pas ajouter autre chose à ce que je lui avais déjà dit par lettre.

Lorsque, le soir j'ai reçu votre lettre, j'ai compris que la situation était tout autre et que vous reconnaissiez le bien fondé de ce que je vous avais écrit (...)

Je suis heureuse que l'amélioration de la santé du Dr. continue, la mienne n'est pas bonne en ce moment (...) Je me suis levée pour vous écrire je vais retourner dans mon lit (...)

Je vous envoie toutes mes affectueuses pensées ainsi qu'au Dr. Steiner.

Alice S.

1 Cette lettre a malheureusement disparu.

27) Lettre de Simonne Rihouët à Alice Sauerwein du 14 novembre 1924 (F)

Chère Mademoiselle,

J’ai bien reçu votre lettre. Le mot d’anthroposophie ne paraîtra pas sur la couverture de la revue, mais je m’efforcerai que son esprit intérieur soit toujours plus proche de l’esprit de l’anthroposophie et représentatif de ses idées. Sincèrement,

S. Rihouët

28) Lettre d’Alice Sauerwein à Élisabeth Vreede du 8 mai 1925 (F)

Chère Mademoiselle Vreede,

J’ai eu tant à faire que je n’ai pas pu vous envoyer les conférences plus tôt, les voilà enfin, j’attends les copies promises.

Je voudrais avoir une réponse au sujet du voyage à Paris de deux membres du Vorstand ; au cas où Mme Steiner ne se déciderait pas j’aimerais que Dr Wegman et vous veniez, je crois très important ce voyage et surtout Mme Wegman ; l’assemblée générale a lieu le dimanche 24 à 10 heures et demie du matin j’aimerais que Mme Steiner, si elle vient fasse une conférence peut-être sur l’Eurythmie, Mme Wegman une autre le samedi, le dimanche et le lundi, par exemple, je tâcherai aussi de faire rencontrer les médecins à Mme Wegman.

Si Mme Steiner ne vient pas ce serait vous et je vous demanderai de vouloir bien faire une conférence ; nous parlerons du détail après pour le moment je voudrais que dès le reçu de cette lettre vous causiez avec Mme Wegman et elle pourrait peut-être me fixer par un télégramme.

J’ai une réunion dimanche matin et j’aurais bien voulu pouvoir dire quelque chose aux membres.

J’aurais fait partir ma lettre ce matin mais je rentre de l’hôpital où j’ai assisté à la mort d’un des enfants de Mme Auzimour elle est très courageuse, elle dit la pensée du Dr me soutient. Je ne sais donc pas si vous aurez ma lettre demain, je pense oui je vais l’envoyer par exprès.

Avec mon meilleur souvenir,

Alice Sauerwein

(Cité d’après : Zeylmans van E., E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 3, p. 165 et suiv.)

29) Réponse d’Ita Wegman à Alice Sauerwein du 14 mai 1925 (A)

Chère Mlle Sauerwein,

Le Dr. Vreede et moi-même arriverons à Paris le 24 mai, comme nous vous l’avons annoncé dans notre dépêche. Or il se trouve que Mme Vreede [la mère d’Élisabeth Vreede, N.d.T] est morte subitement ces jours-ci, et que j’ai moi-même reçu de très mauvaises nouvelles de ma mère. Malgré cela, nous allons essayer de nous tenir à notre projet initial. Mlle Vreede donnera une conférence, et je me contenterai, pour ma part, de lire une conférence du Dr. Steiner relativement aux paroles de classe et aux mantras nécessaires à Paris. Mme Steiner ne peut malheureusement pas nous accompagner, ayant encore beaucoup de choses à régler, mais il est possible qu’elle change d’avis au dernier moment. Nous ferons en tout cas notre possible pour qu’au moins deux membres du Comité directeur soient présents à l’assemblée. Recevez mes amicales pensées,

Ita Wegman

(Cité d’après : ibid.)

30) Article de Jules Sauerwein dans le *Literarische Welt* d'octobre 1925 : *Ce que je dois à l'esprit allemand* (extrait) (A)

(...) Si l'on part du principe que des créateurs comme Bach, Beethoven, Wagner ou Brahms, des poètes comme Gœthe, des instructeurs comme Rudolf Steiner, ne s'élèvent pas au-dessus de la culture allemande dans son ensemble, alors je dois à la tradition germanique le meilleur de ma vie intérieure. La musique est pour moi un moyen d'entrer en contact avec toutes les réalités spirituelles, une sorte de clef magique permettant de pénétrer la conscience des êtres et des phénomènes qui ne sont pas de ce monde. La musique allemande m'a permis d'avoir accès aux sphères invisibles.

Ma rencontre avec Rudolf Steiner en 1906 m'a permis de mieux comprendre l'harmonie du monde. Quoique Autrichien de naissance, cet être sublime s'est préparé à l'ésotérisme actif en se plongeant dans l'étude de la pensée allemande. Il étudia ces deux antipodes que sont Nietzsche et Haeckel, pour trouver finalement l'harmonie en Gœthe, dont il dirigea longtemps les archives à Weimar. Plus tard, lorsqu'il fonda, sur la base de ses propres recherches occultes, une religion, une discipline ou "yoga", un art, une sociologie, il s'éloigna de toute culture nationale pour puiser ses connaissances aux sources éternelles. Mon admiration pour lui est sans cesse allée croissante, et aujourd'hui encore, après sa mort, je considère son école comme la tentative la plus intéressante jamais entreprise dans les temps modernes.

Je dois la partie la plus décisive de ma vie spirituelle à des créateurs et à des penseurs qui, de naissance ou de culture, sont allemands. Malheureusement, j'ai rarement rencontré, dans les pays germanophones, bien que j'y aie passé une grande partie de ma vie, quelqu'un qui partageât réellement mon point de vue. Cela prouve que la majorité des Allemands empruntent des chemins totalement différents de celui que Steiner appelle le chemin de la *science spirituelle*.

(Cité d'après : *Die Literarische Welt*. 1ère année, n° 3, Berlin, 23 octobre 1925, p. 4)

31) Conversation entre Jules Sauerwein et Arved Arenstam publiée dans le *Wiener Journal* en avril 1926 (A)

Arenstam : “J’étais assis dernièrement en face de lui dans son grand bureau du *Matin*. Nous parlions allemand. Sauerwein, qui a le génie des langues, parle avec une égale aisance l’anglais et l’italien.

Il venait de rentrer de Rome, où il avait été témoin de l’attentat contre Mussolini. Peut-on d’ailleurs imaginer qu’un tel attentat fût perpétré sans qu’il y assistât ? ‘Qu’est-ce qui vous a donné l’idée de rentrer dans la presse ? lui demandai-je. Vous n’êtes tout de même pas devenu journaliste par tradition familiale ! Ce serait contre les règles ! Et quel fut votre premier article ?’

Sauerwein : Mon premier article est paru à l’occasion de la première parisienne du *Tristan* de Wagner. À l’époque, je ne m’intéressais qu’à la musique, et c’est ainsi que le directeur du Figaro, qui comptait parmi mes relations, me pria de lui écrire un papier original sur Richard Wagner. Je me suis alors rendu chez Emile Ollivier, le ministre de Napoléon III, pour lui poser des questions sur Richard Wagner.

Arenstam : Quelle est la rencontre qui fut pour vous la plus intéressante au cours de ces dix-sept années ?

Sauerwein : J’ai connu presque tous les monarques de la terre, presque tous les premiers ministres et presque tous les maréchaux. Mais personne ne m’a fait une impression aussi durable que le philosophe et occultiste autrichien Rudolf Steiner. C’est l’homme le plus intéressant que j’aie jamais rencontré. J’ai fait sa connaissance à Vienne, et nous sommes restés amis jusqu’à sa mort, survenue l’année dernière. Je lui rendais régulièrement visite dans sa merveilleuse bâtisse de Dornach, près de Bâle, cette bâtisse qu’une main scélérate a réduite en cendres voici de cela trois ans. Les hommes d’État – fussent-ils les plus puissants – m’ont toujours fait l’effet de comédiens maîtrisant mal leur rôle. À l’inverse, quel plaisir c’était de parler politique avec Steiner ! Seul un esprit aussi puissant est capable de saisir les problèmes avec une telle justesse.

(Cité d’après : *Neues Wiener Journal* du 25-4-1926.)

32) Souvenirs de Jules Sauerwein :
***Rudolf Steiner. Un coup d'œil sur l'au-delà*, in : *Cahiers trimestriels de l'Anthroposophie* de décembre 1928 (F)**

J'aborde dans ce chapitre l'histoire de mes relations avec le personnage le plus étrange, le plus séduisant, le plus admirable à beaucoup d'égards, que j'aie connu dans mon existence. Les autres, hommes d'État, chefs militaires, voire même souverains, font, sauf exceptions rares assez petite figure quand on les regarde dans le recul du passé. Rudolf Steiner, au contraire, est un être derrière lequel tout un monde inconnu et formidable s'étend à l'infini, comme un décor qui prolonge la scène où évolue un personnage, mais un décor qui serait de la réalité. Quand je le revois sortant de la première conférence où je l'entendis, à Vienne, en 1906, quand je l'évoque descendant à petits pas la colline de Dornach, où s'élevait son école anthroposophique, il me semble qu'à travers lui une fenêtre s'est ouverte pour mon regard vers des univers insoupçonnés.

J'avais de tout temps dans mon existence étudié avec passion la théosophie. J'avais été membre de plusieurs sociétés secrètes et je dois dire que j'avais eu des motifs de concevoir quelques doutes, non point sur l'existence des mondes invisibles, mais sur la valeur morale et intellectuelle de ceux qui font métier d'en parler. Je vivais à Vienne, depuis environ un an, d'une existence qui se partageait entre l'étude de la banque et le secrétariat de l'ambassadeur de France, avec, comme récréation, un peu de bonne musique de temps à autre, et j'avais plutôt tendance, à cette époque, à considérer avec quelque scepticisme les voyants et les guides spirituels

Je trouvai à Vienne, heureusement, un homme qu'aujourd'hui encore, je considère comme un grand ami et un puissant esprit et qui, en m'expliquant les travaux étonnants des disciples de Kerning, prononça pour la première fois le nom de Rudolf Steiner. Cet homme qui vit encore à l'heure où j'écris ces pages, se nommait Maxim Eckstein.

Comme les disciples de Kerning et comme tout bon Viennois, il avait lui aussi son café attitré. Chaque jour, avant et après le dîner, on le voyait au café Impérial dégustant son "mélange" et dissertant paisiblement au milieu de ses amis. Son intelligence était universelle. Mais à côté de cela, il était réellement savant. Il avait fait des études de chimie très poussées. Sur l'histoire de l'art, il était imbattable. La musique, il la connaissait dans sa technique comme il en jouissait dans son esprit, et il s'honorait d'avoir aimé et compris Anton Bruckner, le fameux symphoniste viennois, à une époque où il était à peu près seul à posséder ce privilège.

Eckstein me donna sur la vie intérieure quelques clartés qui, à vingt-trois ans de distance, me demeurent encore aujourd'hui aussi précieuses. C'est lui qui m'apprit, par exemple, que pour équilibrer le corps éthérique, il faut en arriver à répandre la conscience dans des parties correspondantes aux parties les plus diverses du corps physique. À l'état normal nous pensons dans notre tête, nous ressentons nos émotions et nos impulsions dans les régions du cœur et du grand sympathique, et dans le reste du corps nous connaissons simplement les

perceptions sensorielles ou motrices. Eckstein m'enseigna, ce que je n'avais pas vu dans la théosophie, que pour prendre conscience du véhicule supérieur au corps physique, c'est-à-dire le corps éthérique, il fallait s'habituer à penser partout, c'est-à-dire à répandre dans notre organisme visible et invisible une activité spirituelle consciente, par le moyen des courants qui circulent dans le corps éthérique .

Il était très modeste. Il me disait qu'il savait très peu et qu'il tenait ce peu de science d'un disciple de Kerning (un certain W...) qu'il avait connu à Stuttgart, et il concluait: "L'homme qu'il vous faut connaître, c'est Rudolf Steiner. C'est mon ami intime. Je l'ai connu ici quand il était précepteur dans une famille. C'est plus et mieux qu'un théosophe. Je crois qu'il a travaillé sur lui-même avec des résultats assez étonnants."

Enfin, ce jour arriva. Steiner vint faire une conférence à Vienne.

À l'heure qu'il est, des milliers de gens ont entendu parler de Rudolf Steiner, de son fameux Gœthéanun, l'édifice qu'il avait construit près de Bâle, qui fut brûlé dans la nuit de la saint Sylvestre 1922, et de sa mort inattendue au moment où s'élevait un nouveau bâtiment, tout différent de l'ancien. Il a été et sera l'un des hommes les plus discutés de notre temps.

Ce qu'il a écrit subsiste : une trentaine de grands ouvrages et plusieurs centaines de conférences sur les sujets les plus sublimes et les plus variés. Mais si beaucoup sont à même d'admirer ou d'attaquer ces écrits, peu de gens l'ont connu pendant aussi longtemps et dans des circonstances aussi intimes que le destin m'en a donné le privilège.

Périodiquement, même pendant la guerre, j'ai vu ce grand penseur. J'ai recueilli ses conseils, ses vues sur le monde et sur la politique et j'ai été en quelque sorte le témoin de ses activités les plus mystérieuses.

La première fois que l'on entendait Steiner, on avait un certain sentiment d'angoisse. Il était clair qu'il ne préparait jamais une conférence dans le sens ordinaire du mot préparation. Il méditait sur un thème. Il se le faisait, suivant son expression "passer devant l'esprit". Il entassait ainsi en lui-même une sorte de réserve d'images et d'intuitions dans lesquelles il pouvait aller puiser au fur et à mesure de son discours. Mais ce champ où il avait ainsi semé le fruit de ses perceptions spirituelles, il le fécondait par le Verbe. Sa parole rythmée, sonore, avec des résonances d'incantations, avait une sorte de vertu mystique qui faisait surgir vers lui des profondeurs de sa conscience les visions qu'il dépeignait ensuite avec une incroyable vigueur et avec des couleurs inconnues avant lui. Il était au point de croisement où l'artiste et le penseur se rejoignent dans la connaissance de l'au-delà.

Sa jeunesse s'était passée dans les archives de Gœthe, à Weimar, dans la fréquentation de Nietzsche et de Hæckel ; c'est-à-dire qu'il avait connu, lui né d'une humble famille à la frontière austro-

hongroise, les génies allemands les plus hauts, soit personnellement, soit par la pénétration intime de leurs œuvres. On s'en apercevait quand il causait ou écrivait. Mais quand il parlait il s'élevait à un degré où l'on ne peut plus se référer aux œuvres des autres, si grands soient-ils. Il prenait en quelque sorte, dans son étreinte, les réalités suprasensibles, pour les célébrer dans une sorte de cantique lyrique d'où l'analyse lucide ne disparaît pourtant jamais.

Dans son cabinet de travail de Dornach, il me montrait un jour un immense groupe en bois sculpté dû à son ciseau. Au centre le Christ, mais non point le Christ de la légende. C'était un Christ beau comme Apollon, au visage imberbe, avec dans la partie gauche du front un développement anormal suivant des lignes rayonnantes qui partaient des yeux. De la main droite, levée vers le ciel, il domptait Lucifer, une immense et radieuse figure à la chevelure bouillonnante, au visage exalté. De la main gauche, il aidait à sortir d'une sorte de caverne souterraine, l'autre grand révolté, Ahriman, une entité aux membres noueux, aux mains sclérotiques, avec le visage pétrifié dans la ruse que l'on attribue à Méphistophélès En me montrant cette œuvre, Steiner me disait : “Voilà le Christ tel que je le vois en Palestine.”

En face du groupe, il y avait une sorte de bas-relief hallucinant. Dans le royaume d'Ahriman tout tissé de gigantesques toiles d'araignées, des âmes humaines symbolisées par des figures drapées, s'avançaient courageusement vers le personnage épouvantable d'où partaient tous les fils et d'où sortaient des espèces d'arêtes rocheuses qui donnaient au paysage un aspect de cauchemar. Ici encore Steiner me disait : “Voici Ahriman tel que je le vois.”

Il était impossible de le prendre pour un simple halluciné. La magnifique ordonnance de son système, l'absolue lucidité de ses propos et surtout l'immense bonté qui s'exprimait dans chacune de ses actions, repoussaient bien loin toute idée soit de supercherie, soit de déséquilibre. Il n'avait rien non plus qui rappelât les transes des sibylles ou des prophètes de l'ancien temps. Il demeurait toujours conscient et intégralement maître de tous ses moyens. Seulement, quand on était admis à toutes ses réunions, il apparaissait successivement comme à différents étages de grandeur spirituelle. Dans ses conférences publiques, il était éloquent et inspiré. Dans ses conférences plus intimes, il mêlait son discours d'incantations en langage semi poétique qui touchaient l'âme des auditeurs par la puissance de leur sonorité et de leur rythme. Dans les cérémonies, il mettait en œuvre des rites connus de lui seul et ses invocations aux quatre Archanges-Régents demeurent dans ma mémoire comme les plus grandes émotions, à la fois religieuses et artistiques, que j'aie ressenties dans mon existence.

Le premier Gœthéanum, celui qui fut brûlé, était en quelque sorte l'incarnation de tout son enseignement sous des formes architecturales. L'édifice était abrité sous deux coupoles, l'une plus grande que l'autre. La plus petite couvrait la scène, la plus grande la salle. Sous la première, douze colonnes, sculptées dans des bois soigneusement choisis, étaient rangées en demi-cercle, représentant les douze signes du zodiaque, symbole de la permanence dans les lois cosmiques. Sous la plus grande, deux séries de sept colonnes descendaient le long des

gradins d’un amphithéâtre, chacune portant dans ses chapiteaux et dans ses soubassements, des ornements qui représentaient les sept périodes successives de notre évolution. D’un côté, tout parlait de l’espace, de l’autre chaque détail disait le perfectionnement progressif des choses à travers le temps.

Il m’est arrivé, dans cette salle, d’une beauté si écrasante, de traduire dix conférences au fur et à mesure que Steiner parlait. Généralement il se laissait aller à son inspiration pendant dix ou quinze minutes, tandis qu’assis derrière lui à une petite table, je prenais des notes hâtives pour fixer dans mon souvenir le torrent de ses pensées. Quand il avait fini, c’était à moi de m’avancer et d’essayer, avec une peine indicible et une insuffisance dont je rougissais, de traduire ses magnifiques périodes dans un français abstrait et sec. Mais je sentais qu’il m’aidait de toutes ses forces. C’était comme si j’avais eu derrière moi un foyer qui empêchait mon esprit de se paralyser et qui me vivifiait au moment où j’allais perdre courage. Il me donnait bien, avant la conférence, un petit résumé écrit, mais emporté par sa propre puissance, il ne le suivait jamais.

Ce sont là des impressions inoubliables.

Trois ans plus tard, Steiner mourait. J’ai toujours pensé qu’il mourut avec la claire vision que des difficultés insurmontables s’opposaient à une œuvre comme la sienne.

Il reste de Steiner son œuvre gigantesque et des enseignements compatibles avec la civilisation occidentale, qui sont les plus précis qui aient été donnés sur notre continent à ceux qui veulent entreprendre le travail périlleux d’affronter les problèmes que la nature nous a cachés, il a fécondé des branches très variées de l’activité humaine qui ont été profondément baignées de spiritualité grâce à sa doctrine, et qui, sous le nom de “sections” persistent encore avec une vigueur remarquable au moment où j’écris.

Des disciplines ont été créées dans les branches les plus diverses et les hommes désireux de trouver dans les sciences ou dans l’art un chemin pour la connaissance spirituelle, ont ainsi des voies particulières à leur choix et conformément à la personnalité de chacun d’entre eux.

33) Lettre d'Alice Sauerwein à Eugen Kolisko du 25 juillet 1928 (A)[1]

Vous n'êtes sans doute pas sans connaître la raison pour laquelle je ne peux pas participer à la Conférence Mondiale[2] et vous avez sans doute aussi compris pourquoi je n'ai plus rien écrit au sujet des publications des travaux de votre épouse[3]. Vous avez déjà pu voir cet hiver combien j'étais malade. Les douleurs ont sans cesse empiré au point qu'il m'a semblé ne plus pouvoir vivre et ce d'autant plus que je ne pouvais plus me nourrir. L'opération a finalement apaisé ces douleurs. Il ne m'était pas possible de remettre l'opération à plus tard et je n'aurais pas supporté un voyage à Londres (...)

En ce qui concerne les difficultés au sein de la Société Anthroposophique, je ne puis les considérer comme d'autres le font. On en parle trop, et par là même on les nourrit (...) La Société agit toujours comme des "âmes groupes" au lieu que les individualités se développent et que l'on puisse respecter ces individualités. De ce point de vue-là, on n'a pas compris le Dr. Steiner. Je ne me sens aucunement blessée par l'opinion que l'on a de moi (...)

Alice Sauerwein

(Cité d'après : Kolisko, L., *Eugen Kolisko*, op. cit., p. 186)

1 Cette lettre n'a malheureusement été publiée par Lilly Kolisko que dans une traduction allemande.
2 La Conférence mondiale organisée par D. N. Dunlop et E. Merry a eu lieu à Londres en juillet 1928.
3 Lilly Kolisko : *L'Action des astres dans les substances terrestres*, 2 tomes, Paris, 1927.

34) Déclaration du Comité directeur de la S. A. U. du 8 octobre 1928 (A)

Ce jour, 8 octobre 1928, les Comités directeurs et les secrétaires généraux des Sociétés nationales, réunis avec le Comité directeur de la S. A. U., déclarent la chose suivante à propos de l'étendue des droits conférés à Mlle Sauerwein pour la traduction et la publication en français des œuvres du Dr. Steiner :

1. Mme Steiner hérite, bien entendu, de tous les droits afférant aux droits d'auteur du Dr. Steiner, en particulier le droit d'autoriser ou non les traductions.

2. Mlle Sauerwein ne saurait interpréter le document qui lui a été remis par le Dr. Steiner autrement que comme un document l'autorisant à traduire en français et à publier des œuvres du Dr. Steiner. Ce droit n'est cependant pas exclusif, et il ne saurait être conféré à d'autres personnes sans empiéter sur les droits de Mme Steiner.

3. Le fait d'avoir recours à la justice à propos de la récitation d'une prière de Rudolf Steiner est contraire à l'esprit de la Société Anthroposophique.

4. La position de Mme Steiner est en tous points justifiée. Sa gestion de l'héritage littéraire du Dr. Steiner reçoit l'approbation générale.

(Cité d'après : *Zur Prazessangelegenheit, Nachrichten der Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, numéro spécial, octobre 1952, p. 18)

35) Lettre d’Alice Sauerwein à Eugen Kolisko du 17 février 1929 (F)

Cher Monsieur,

J’ai bien reçu votre lettre du 11 février. Elle m’a à la fois étonnée et attristée ; car si vous qui êtes, indiscutablement, un homme intelligent n’avez pas encore compris quelle est la nature du différend entre Mme Steiner et moi, comment s’étonner que les membres ne l’aient pas compris non plus. Mme Steiner ne conteste pas mon droit de publication, elle le reconnaît absolument, la preuve c’est qu’elle accepte de moi les droits que je remettais au Docteur et elle n’a jamais protesté contre mes publications, mais elle pense qu’elle a le droit de donner ce même droit à d’autres ; ce que je conteste, on ne peut pas disposer d’un droit déjà donné.

(Cité d’après : Kolisko, L., *Eugen Kolisko*, op. cité, p. 203)

36) Lettre du Comité directeur de la S. A. U. à Alice Sauerwein du 5 février 1930 (A)

Le 5 février 1930

À Mlle Alice Sauerwein, Paris

Chère Mlle Sauerwein,

Nous apprenons que, ces derniers temps, deux traductions en français d'œuvres de Rudolf Steiner ont été publiées par vos soins sans que l'héritière des droits d'auteur du Dr. Steiner, Mme Marie Steiner, vous ait donné pour cela son accord. Vous aviez pourtant jusque-là l'habitude de demander l'autorisation, autorisation qui, d'ailleurs, ne vous a jamais été refusée, et de vous acquitter régulièrement auprès de Mme Steiner des droits résultant de la vente des ouvrages.

Nous considérons vos manières actuelles de procéder comme contraires à la loi, toute publication en langue étrangère devant être autorisée par Mme Steiner.

Veuillez accepter...

Les membres du Comité des finances :
Marie Steiner, Albert Steffen, Dr. I. Wegman, Dr. G. Wachsmuth, J. van Leer, Dr. E. Grosheintz, E. Vreede, R. Geering-Christ, Leinhas.

(Cité d'après : *Zur Prozessangelegenheit*, op. cit., p. 19)

37) Lettre du Comité directeur de la Société anthroposophique française à Albert Steffen du 22 décembre 1930 (F)

Monsieur le Président,

La lettre que nous vous adressons aujourd'hui a pour but de vous expliquer l'attitude que nous avons décidé de prendre dans le conflit qui divise actuellement notre Société, attitude d'où découle tout naturellement notre abstention à l'Assemblée générale extraordinaire du 27 décembre.

Sans que vous puissiez interpréter notre décision comme une preuve de méfiance à votre égard, nous déclarons tenir par dessus tout à ce que l'organisation donnée par Rudolf Steiner à la Société Anthroposophique soit respectée.

Il nous semble que vous pourriez trouver dans vos fonctions de président l'autorité nécessaire pour maintenir cet ordre des choses, tout en respectant les attributions de vos collaborateurs. Vous pouvez aussi trouver dans votre âme de poète, qui reçoit son inspiration des plus hautes régions spirituelles, les mots qui pourraient, effaçant les malentendus passés, ramener l'union et l'harmonie dans un Vorstand que Rudolf Steiner a peut-être formé aussi bien pour les qualités qui s'opposent chez ses différents membres que pour celles qui, au premier abord, paraissent les unir.

Rudolf Steiner nous a, il nous semble, nettement exprimé sa pensée à cet égard dans une de ses lettres adressées aux membres de la Société, celle du 24 février 1924.

Quant à la question de l'École Supérieure libre de Science Spirituelle, Rudolf Steiner l'a lui-même tranchée dans le paragraphe VII des principes qu'il nous a donnés lors de la fondation de Noël de 1923. Il a choisi ses collaborateurs, il n'a pas choisi de successeur éventuel, donc il est toujours à la tête de l'École de Science Spirituelle. Pour nous cela ne peut faire l'objet d'une discussion.

Toutefois, nous ne nous reconnaissons pas le droit de décider, soit par notre adhésion, soit par notre opposition, des rapports qui doivent exister entre les membres du Vorstand. Ces questions ne peuvent être discutées ou tranchées que par les membres du Vorstand eux-mêmes. Elles concernent leur Karma, non le nôtre.

En ce qui concerne l'Assemblée générale, il est bien évident que les membres de la S. A. n'ayant pas été appelés à intervenir dans l'élection du Vorstand, ne peuvent intervenir dans sa destinée. Je le répète, la responsabilité qu'entraîne ce droit repose entièrement entre les mains du Vorstand et de son Président. Et, sur toutes les autres questions, l'illégalité de la forme de convocation de cette assemblée, que l'on s'en réfère aux principes donnés par Rudolf Steiner ou aux statuts qui régissent les assemblées générales, dans tous les pays, rend inopérante toute décision qu'elle pourrait prendre.

Elle ne peut donc être que l'occasion de discussions et de disputes sans fin et sans résultat qui affaiblissent notre Société et font le jeu de ceux qui voudraient la voir détruite.

Si vous pouviez, et certainement vos fonctions de président vous le permettent, la reporter à quelques mois et la confondre avec l'assemblée générale ordinaire du printemps, vous feriez œuvre utile pour notre Société et affirmeriez ainsi une autorité qui s'imposerait à tous.

Vous pourriez ensuite, dans le calme et sans hâte, ainsi que vous le suggère mon frère, trouver un terrain d'entente qui puisse être accepté par tous.

Mon frère, appelé hâtivement à quitter Paris pour l'Espagne, et ne pouvant assister à la séance de notre Comité, m'a envoyé la lettre incluse. Nous l'approuvons tous pleinement, elle est du reste conforme à l'esprit de celle que nous vous adressons.

Certains de la sagesse et de la prudence qui ne manqueront pas de vous inspirer si vous prenez votre décision seul, en face de vous-même, nous l'attendons avec confiance.

Nous avons essayé nous-mêmes de considérer la situation actuelle avec objectivité et autant de compréhension que possible pour la situation spécialement difficile dans laquelle vous vous trouvez placé.

Recevez, Monsieur le Président, etc.

Alice SAUERWEIN
Secrétaire générale de la S. A. de France.

(Suivent les noms des membres du Comité)

38) Résolution de l’assemblée générale extraordinaire de la Société Anthroposophique Universelle qui s’est tenue entre le 27 et le 29 décembre 1930 (Lettre du 5 janvier 1931) (A)

Chère Mlle Sauerwein,

Par la présente, nous vous informons que l’assemblée générale extraordinaire de la Société Anthroposophique Universelle qui s’est tenue du 27 au 29 décembre 1930 a pris la résolution suivante :

Résolution de l’assemblée générale extraordinaire de la Société Anthroposophique Universelle

L’Assemblée générale partage le point de vue exprimé dans la lettre du Comité directeur de la Société Anthroposophique Universelle et du Comité des finances du 5 février 1930 et déclare que le comportement de Mlle Sauerwein dans l’affaire des droits sur l’œuvre de Rudolf Steiner, lesquels appartiennent exclusivement à Marie Steiner en tant qu’unique héritière, est contraire à l’état d’esprit anthroposophique et indigne d’un fonctionnaire de la Société anthroposophique. Compte tenu de la situation engendrée par Mlle Sauerwein, le Comité directeur se voit dans l’obligation d’approuver cette résolution.

Veuillez agréer...

Le Comité directeur de la S. A. U.

(Signé par les cinq membres du Comité[1])

(Cité d’après : *Zur Prozessangelegenheit*, op. cit., p. 2)

1 Signalons que la première version de cette lettre ne comporte que les signatures de Marie Steiner et d’Albert Steffen, comme il ressort de l’examen du document original conservé à la *Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*.

39) Déclaration d'Eugen Kolisko à l'occasion de l'assemblée générale extraordinaire de janvier 1931.

Lors de l'assemblée générale qui s'est tenue à Dornach le 29 décembre 1930, une résolution condamnant l'attitude de Mlle Sauerwein a été soumise au vote. Plusieurs membres m'ayant posé des questions concernant ma prise de position d'alors dans cette affaire, j'aimerais apporter les précisions suivantes :

Voici ce qui s'est passé lors de cette assemblée générale :

Vers la fin de la réunion du 29 décembre, le Dr. Wachsmuth a procédé au vote. La majorité des personnes présentes s'est prononcée en faveur de la résolution. Aucune vérification n'a été effectuée. Le Dr. Wachsmuth déclara alors que la résolution avait été adoptée à l'*unanimité*. C'est alors que je me suis écrié : "Non !", afin de corriger ce mot d'"unanimité". Le Dr. Wachsmuth a alors considéré mon exclamation comme une voix contre.

Un membre proposa de compter les abstentions, mais le Dr. Boos s'éleva contre ce dénombrement, prétendant qu'il rendrait le document inutilisable auprès des autorités. Le Dr. Wachsmuth s'opposa donc au comptage des abstentions. Quelques membres m'interpellèrent, exigeant de moi que je rendisse compte de mon comportement. Je leur expliquai alors brièvement, et dans une forme certainement inappropriée, que je considérais que l'atmosphère qui régnait alors dans l'assemblée n'était pas suffisamment sereine pour qu'une décision aussi lourde de conséquences fût prise.

Le Dr. Wachsmuth déclara alors que mes propos étaient une insulte à l'assemblée tout entière et il me sermonna. Comme il ne m'a malheureusement pas été possible, dans les circonstances décrites, de donner une explication satisfaisante de mon attitude, j'aimerais le faire maintenant, ceci afin de dissiper tout malentendu.

Les raisons pour lesquelles je n'ai pu m'associer à la résolution condamnant l'attitude de Mlle Sauerwein sont les suivantes :

1. Les pièces soumises à l'assemblée dans l'affaire Sauerwein ne me paraissaient pas suffisantes pour parvenir à une décision aussi importante. L'exposé des faits par Mlle Rihouët, dont je ne mets aucunement la bonne foi en doute, aurait dû pour le moins être suivi d'une déclaration de Mlle Sauerwein. Seule une enquête du Comité directeur, enquête qui, la veille encore, était à l'ordre du jour, ou du moins un exposé des faits au moment de l'assemblée générale, auraient pu fournir les bases nécessaires à un jugement équitable.

2. D'après l'exposé des faits, j'ai conclu que le document pouvait être utilisé auprès de autorités. Une telle utilisation ne me semblait ni justifiée ni efficace.

3. À ce stade de la réunion, il ne me semblait plus possible de

procéder à un vote d’une telle importance. J’étais bien loin de vouloir insulter l’assemblée. Je n’ai pas non plus voulu exprimer par là une quelconque méfiance vis-à-vis des personnes dirigeant l’assemblée.

Cette prise de position par rapport à la résolution de l’assemblé générale ne signifie pas que je me solidarise avec Mlle Sauerwein, étant entendu que je n’ai jamais été d’accord avec le fait qu’elle ait eu recours aux huissiers contre des membres de la Société anthroposophique. Elle ne constitue pas non plus une prise de position dans la querelle qui oppose Mme Steiner à Mlle Sauerwein à propos de la publication en langue française des œuvres du Dr. Steiner.

Dr. E. Kolisko

(Cité d’après : *Mitteilungen der AG in Deutschland* de janvier 1931)

40) Lettre d’Alice Sauerwein au Comité directeur de la Société Anthroposophique Universelle du 7 mars 1931 (F)

Société Anthroposophique de France
3, avenue de l’Observatoire
Paris, le 7 mars 1931

Par ma lettre du 20 janvier 1931 en réponse à une lettre du Vorstand datée du 5, je lui ai annoncé que je cessais d’être un “fonctionnaire” de la Société Anthroposophique et que je donnais ma démission de membre de la Société Anthroposophique générale.

J’ai attendu d’avoir une réponse à cette lettre pour informer les membres de la Société Anthroposophique de France de ce qui s’était passé. Plus d’un mois s’est écoulé sans que j’aie reçu de réponse. Je ne crois pas devoir, en conséquence, différer davantage mes explications.

À l’Assemblée Générale extraordinaire du 27/12/30 à Dornach, un vœu a été voté par une partie de l’assistance déclarant que ma conduite ne correspondait pas à l’esprit anthroposophique. Le vote avait été précédé d’un exposé fait par Mme Rihouët qui, en outre, avait répandu une lettre ouverte m’accusant de m’arroger une mission spirituelle d’un caractère exceptionnel.

Je n’ai pas voulu, et mes amis pas davantage, entamer avec Mme Rihouët une polémique devant l’assemblée. Il s’agit, en effet, d’une affaire personnelle d’une extrême simplicité qui ne justifie en rien un tel débat.

Le Dr. Steiner voulant qu’il y eût un contrôle exercé sur les traductions de ses œuvres, m’a donné en 1922, par document autographe, le droit de traduire et de publier ses œuvres en français. J’ai, en fait, publié 16 volumes depuis cette date, sans compter les publications réservées aux membres de la Société Anthroposophique, et j’ai remis fidèlement à sa veuve, Mme Steiner, les droits qui lui revenaient. La correspondance et les entretiens que j’ai eus avec Mme Steiner prouvent combien j’ai été respectueuse de sa personnalité.

Jusqu’à la mort du Docteur, et pendant les deux années qui ont suivi, personne n’a fait d’objection à mes droits. Je n’ai, du reste, jamais refusé une autorisation de traduire quand elle m’a été demandée.

Subitement, en 1927, sous une influence étrangère, Mme Steiner a changé d’attitude et a contesté l’exclusivité de mon droit.

J’ai pensé que je devais maintenir le principe du contrôle voulu par le Dr. Steiner pour éviter qu’en tombant dans le domaine public les œuvres de Rudolf Steiner puissent donner lieu, par des textes erronés, à des interprétations inexactes.

Des années se sont passées en échanges de vues stériles et en correspondances sans issue.

À plusieurs reprises, j’ai exposé au Vorstand et aux Secrétaires Généraux, verbalement et par écrit, les mobiles qui me faisaient agir.

Mes prestations étant restées sans effet, j’ai alors prévenu Mme Rihouët par une lettre recommandée que si elle continuait à publier des traductions sans mon autorisation, je me verrais dans l’obligation de mettre la question entre les mains des autorités compétentes : je tenais à empêcher par là qu’il pût être fait un mauvais usage d’un acte quelconque qui aurait eu l’air d’un renoncement à la tâche et à la responsabilité que j’avais assumées vis-à-vis du Dr. Steiner.

Madame Rihouët n’ayant pas changé d’attitude, j’ai pris la décision qui s’imposait.

Prévenue par elle le 24 décembre qu’elle m’attaquerait à l’Assemblée générale du 27 du même mois, j’ai envoyé à M. Steffen une longue lettre contenant toutes les explications et précisions nécessaires.

Il n’en a pas fait mention.

Ainsi, sans aucune réfutation ni vérification possibles, après un exposé tendancieux et dramatique des faits, Mme Rihouët a enlevé un vote à une assemblée qui n’était aucunement informée de la réalité de ces faits.

Je tiens encore à souligner que, lorsque pour mettre fin à des polémiques nuisibles, j’ai confié le soin de décider à la justice, je n’ai eu en vue d’attaquer personne, et surtout pas Mme Steiner. Il s’agit d’une décision de droit, qui sera prise par un tribunal civil, lequel doit se prononcer sur le fait de savoir si mon droit est valide ou non ; le saisie, dont le nom permet les évocations les plus pathétiques, est une opération préliminaire exigée dans ce cas-là par la loi.

Je pense que cette clarté est nécessaire, qu’il n’y a pas d’autre moyen de trancher le débat, et que la Société Anthroposophique, loin de condamner cette méthode, devrait désirer qu’une claire solution intervienne.

Dès l’instant que l’organisme directeur de la Société Anthroposophique a déclaré cette procédure incompatible avec l’esprit d’un “fonctionnaire” de la Société Anthroposophique générale, il ne me restait qu’à cesser de revendiquer cette qualité.

Mais ici se posait la question de savoir si, par ce fait même, je devais abandonner la Société Anthroposophique de France que le Dr. Steiner a fondée, dont il était président d’honneur, dont il avait rédigé les statuts, et à la tête de laquelle il m’a expressément demandé de me mettre.

Je rappellerai aux membres français que dans des termes décisifs il m’a publiquement renouvelé sa confiance à la première Assemblée Générale

de la Société Anthroposophique de France, tenue à Paris en mai 1924.

J’étais déjà en butte à des attaques en tant que Secrétaire Générale, de sorte que les déclarations publiques du Dr. Steiner étaient une réponse évidente à ces intrigues.

Le Dr. Steiner a fait d’ailleurs sur ce sujet une déclaration dont font mention les comptes-rendus de l’Assemblée Générale suisse tenue à Dornach le 22 avril 1923, et dont copie ci-jointe.

Je rappelle ces faits avec l’unique dessein d’expliquer pourquoi je n’ai pas cru devoir, même maintenant, abandonner la Société Anthroposophique de France.

Elle continue donc à fonctionner, et la rupture d’un lien administratif avec Dornach n’empêche en rien ses membres d’avoir, avec le Gœthéanum et ses diverses sections, des rapports personnels aussi intimes qu’ils le jugeront opportun.

Au sujet des sentiments du Vorstand à mon égard, j’ai recueilli dans ces derniers temps des sons de cloche fort divers.

Il est évident que, si mieux informé et après mûre délibération, il cessait de se rendre solidaire d’un vœu aussi peu fondé, je suis toute prête à reprendre les relations d’autrefois.

La lettre adressée par notre Comité et moi à M. Steffen le 22 décembre 1930 – et dont une copie est jointe à ces lignes – prouve suffisamment la sincérité de notre loyal attachement aux institutions fondées par le Dr. Steiner.

Désirant laisser à cet exposé toute sa force objective, je n’ajouterai rien qui puisse, en quoi que ce soit, avoir trait à mes sentiments personnels.

Sincèrement à vous,

Alice Sauerwein
Secrétaire G^ale^ de la Société
Anthroposophique de France

41) Lettre d’Elsa Prozor-Auzimour, sans date et sans adresse ; vraisemblablement écrite au printemps 1931 et adressée à Albert Steffen (F)

11 bis, rue d’Edimbourg
Paris, 8e

Monsieur,

Je suis en possession de votre lettre datée de mars 1931. Elle me cause un grand étonnement. Il m’eût paru naturel qu’avant de nous demander de fixer notre position dans la Société Anthroposophique, vous nous disiez quelle est celle du “Vorstand” par rapport à la lettre de notre Secrétaire Générale, Mlle A. Sauerwein, et par rapport à la nôtre, celle du Comité[1]. Or, le “Vorstand” n’a même pas accusé réception de ces deux lettres, il n’a ni accepté ni refusé la démission de la Secrétaire Générale et il a simplement ignoré la lettre du Comité, qui était, cependant, de la plus haute importance. Par contre, vous répondiez télégraphiquement et par lettre à Mme Rihouët, le 3 janvier, alors que la résolution de l’Assemblée Générale n’était communiquée à Mlle Sauerwein que par une lettre datée du 5 janvier et qui ne lui est parvenue que le 12. Elle n’y répondit que le 20. Mlle Sauerwein n’avait donc pas encore donné sa démission. Vous ignoriez quelle serait son attitude. Il est donc inexact de dire, comme le fait votre lettre, que la “Section française a été fondée *à la suite* de ces événements”. Vous vous êtes, au contraire, hâtés de lui donner par avance votre appui. De même, vous avez protesté au plus vite contre un article du Dr. Kolisko publié dans le bulletin allemand[2] concernant la S. A.. Mais, à cette *Société Anthroposophique de France* elle-même, vous n’avez pas cru jusqu’à présent de voir répondre. Je regrette de dire que ce procédé blessant et partial me paraît indigne d’un Anthroposophe, et cela d’autant plus que, de notre côté, nous avons toujours agi de la façon la plus correcte et la plus courtoise et avons fait appel à votre esprit de justice.

Je tiens à vous faire remarquer qu’il est absolument inexact de dire que les “statuts de la S. A. *de France* ne portent plus depuis l’année 1928 aucune trace de son rattachement au centre de la S. A. à Dornach.”

Comme le Dr. Steiner avait été obligé de le faire pour la S. A. suisse, nous avions dû modifier légèrement les statuts de la S. A. *de France*, lorsque, pour contenter les mêmes personnes qui se sont aujourd’hui tournées contre nous, nous avions officiellement déclaré cette société. Mais seuls les statuts rédigés par le Dr. Steiner pour la S. A. *de France* ont été remis aux nouveaux membres entrant et tous les membres de la S. A. *de Franc*e savaient que ceux-là seuls nous dirigeaient.

---

1 Je n’ai pas pu, non plus, avoir accès à cette lettre conservée aux archives du Gœthéanum.
2 Cf. document 39.

Il va sans dire qu’en aucun cas je ne me rattacherai à la “Section française”, considérant celle-ci comme l’aboutissant de longues intrigues, commencées du vivant de R. Steiner et poursuivies pendant de longues années dans le but, avoué par l’un au moins de ses membres dirigeants, de “combattre Mlle Sauerwein”, de toute évidence afin de prendre sa place. Les événements l’ont prouvé.

C’est avec une grande tristesse que je vois le “Vorstand” soutenir cette action. Je dois penser qu’il est mal informé et ne puis que regretter qu’il n’ait pas jugé nécessaire de se documenter plus sérieusement.

Lorsque nous aurons reçu des réponses à nos lettres, je pourrai vous fixer sur ma position dans la S. A.. Comme membre du Comité, signataire de l’une d’elles, il m’est impossible de répondre avant cela à votre lettre de mars 1931.

Recevez, Monsieur, l’expression de mes sentiments sincères,

Elsa Prozor-Auzimour

42) Lettre d'Alice Sauerwein à Élisabeth Weissbach du 31 août 1931, écrite au crayon et bordée de noir.

31 VIII 31
3, avenue de l'Observatoire
Paris 6ème

Chère Mlle Weissbach,

Quand j'ai reçu votre lettre, j'étais couchée avec un rhumatisme lombaire. Il a duré 6 mois. J'avais toujours la fièvre. On m'a transportée ici où j'ai été couchée pendant 3 semaines.

Avez-vous oublié l'importance attribuée par le Dr. à la S. A. de France ? Vous qui m'avez si bien comprise et avec qui je travaillerai encore ? Je ne serai pas là en août et septembre. Mais quand vous reviendrez il faut que nous nous voyions longuement. Gardez un peu d'argent pour venir me retrouver.

Je vous expliquerai mon idée. Vous la comprenez puisque vous n'allez pas à Dornach.

Si deux ou trois de mes élèves me restent fidèles, je pourrai encore travailler à travers eux.

Mon frère Jules est frappé de voir combien le docteur a vu juste pour l'organisation du monde.

Je ne peux plus écrire, l'effort a été un peu grand, envoyez-moi des cartes.

Revenez renouvelée.

Je vous embrasse tendrement,

Alice Sauerwein

(Archives privées)

43) Nécrologie d'Alice Sauerwein par M. Wheeler (traduite de l'anglais)

C'est avec une grande douleur que nous apprenons le décès d'Alice Sauerwein, survenu à la suite d'une maladie dont les causes furent autant physiques que psychiques.

Elle avait été nommée Secrétaire générale de la Société anthroposophique de France par Rudolf Steiner, et a sacrifié toute sa vie à ce travail. C'était une femme très directe, et elle eut du mal à trouver des compromis dans les difficultés auxquelles elle fut confrontée.

Elle se rendit plusieurs fois en Angleterre, et montra beaucoup d'intérêt pour notre travail, pensant qu'une coopération plus importante devrait exister entre les groupes de différents pays. Nous adressons un message de vive sympathie à nos amis français, en signe de souvenir.

M. Wheeler.

(Cité d'après : *Anthroposophical Mouvement*, Vol. IX, n° 5, 3 mars 1932)

44) Lettre de Walter Johannes Stein à son épouse, datée du 28 mars 1932 (A)

Birmingham, le 28 mars 1932

Ma très chère Nora,

Je rentre ce soir à Londres. Hier a été à nouveau une journée importante. Le Dr. Wegman était là, ainsi que Jules Sauerwein, Ce dernier et moi avons pu parler de la Société anthroposophique en France. Steffen avait exigé de lui qu'il dissolve sa Société française et adhère au groupe qu'il [Steffen] avait mis sur pied. Sans nous, il l'aurait fait, mais il a décidé de ne pas répondre devant l'Assemblée générale. Il ne dissoudra pas sa Société française. La situation, en France, est donc exactement la même que chez nous. Les Abecassis ont proposé de l'argent à Sauerwein afin qu'il fonde un journal international, et il le fera peut-être. Hier, Dunlop a annoncé officiellement la fondation d'une *Organisation mondiale du commerce*, ce qui fait que nous avons désormais une nouvelle société dont le siège se trouve à Londres. Nous avons décidé de ne pas démissionner de la Société anthroposophique, attendant avec calme le moment où l'on nous en exclura (...) On ne peut pas ne pas en voir les conséquences. À Dornach, on va pousser des hauts cris, mais cela m'est tout à fait indifférent. Nous collecterons l'argent nécessaire à notre travail par l'intermédiaire de cette nouvelle société qui, dans un premier temps, aura une signification purement économique. Cependant, sa constitution est telle qu'à tout moment elle peut donner naissance à une nouvelle S. A. .

Je t'embrasse

Ton Walter

(Cita d'après : Meyer, Th., *D. N. Dunlop, ein Zeit – und Lebensbild*, Bâle, 1987, p. 357.)

45) Lettre d'Ita Wegman à Jules Sauerwein du 18 décembre 1934

18 décembre 1934

Cher Monsieur Sauerwein,

J'ai été très heureuse de lire votre lettre. J'avais mauvaise conscience en face de vous, car par un heureux hasard, j'ai été invitée à faire un voyage en Méditerranée et à visiter la Palestine, ce qui a miné le projet que j'avais de me reposer dans une station balnéaire française. Ce voyage m'a complètement prise de court – même si j'en rêvais depuis longtemps – et les préparatifs ont été difficiles. J'avais également un peu peur que mes amis ne comprennent pas comment je pouvais entreprendre un voyage aussi fatigant après la grave maladie que j'avais eue. J'ai donc gardé mon projet pour moi, et je n'en ai parlé que lorsque tout était en bonne voie. C'est la raison pour laquelle je ne vous ai pas écrit. À mon retour, j'avais tellement à faire avec les impressions qui m'envahissaient que je n'ai pas non plus réussi à écrire. Je suis rentrée depuis deux ou trois semaines, et j'avais déjà pensé vous écrire une lettre pour m'expliquer lorsque la vôtre est arrivée. Le plus bizarre, cher Monsieur Sauerwein, c'est que vous m'écrivez toujours quand je pense à vous, et que vous ne me laissez pas même le temps de prendre la plume. J'ai donc été très surprise, ce matin, de trouver votre lettre sur ma table de petit-déjeuner. Je vous en suis très reconnaissante, ainsi que du fait qu'en vieil ami, vous ne me teniez pas rigueur de ne pas vous avoir écrit.

Quelle est votre prochaine destination ? Il va de soi que je vais maintenant devoir rester à Arlesheim pour quelque temps – jusqu'en février je pense – afin de me consacrer à la clinique et reprendre les choses en main. Je projette de me rendre en Angleterre en février, et je pourrais profiter de ce voyage pour passer par Paris. Quoi qu'il en soit, si jamais vous avez l'occasion de passer aux environs d'Arlesheim avant cette date, vous me feriez extrêmement plaisir en me rendant visite.

À Dornach, c'est toujours la foire d'empoigne, mais je ne me sens plus du tout concernée. Les querelles et les combats dans le monde physique ne sont pour moi que maya. Spirituellement, les choses se passent de manière toute différente, et c'est d'après le spirituel que j'agis et que j'oriente ma vie, en lien étroit avec Rudolf Steiner. On n'est pas près de comprendre le christianisme. C'est ce dont on prend fortement conscience quand on se rend en Palestine et qu'on voit que rien ne subsiste de ce qui s'y est passé, aucune compréhension. De même, la diffusion du christianisme depuis Rome ne s'est pas faite selon l'esprit du Christ. Il ne faut donc pas s'attendre à ce que les anthroposophes, qui entendent parler pour la première fois du christianisme ésotérique, aient déjà la force et le courage de vivre pour lui, bien qu'il soit étroitement lié à l'anthroposophie. On peut considérer aussi les querelles et les combats sous cet angle, car les âmes ne sont pas satisfaites d'elles-mêmes et reportent cette insatisfaction sur les autres au lieu de lutter contre elles-mêmes. On

peut toujours s'engager pour l'anthroposophie et Rudolf Steiner, même dans la vie extérieure. On n'a pas besoin pour cela de suivre la même route que ces anthroposophes.

Comment vont votre santé et celle de votre famille ? Dans l'espoir de vous revoir bientôt,

Ita Wegman

(Cité d'après : Zeylmans van Emmichoven, E., *Wer war Ita Wegman*, op. cit., tome 3, p. 111 et suiv.)

Chronologie

1841 21 janvier : naissance d'Édouard Schuré à Strasbourg.

1851 9 septembre : naissance de Mabel Collins à Guernesey.

1861 27 février : naissance de Rudolf Steiner.

1863 Naissance de Christian, fils aîné de la famille Sauerwein.

1865 12 juillet : naissance de Wilhelmine Sauerwein à Marseille.

1867 Schuré quitte Strasbourg, sa ville natale, et s'installe à Paris.

1871 Rattachement de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne.

1875 17 novembre : fondation officielle de la Société Théosophique par H. P. Blavatsky et H. S. Olcott à New York.

1876 Naissance de Charles Sauerwein, frère d'Alice et Jules S.

1880 20 janvier : naissance de Jules Auguste Sauerwein.

1884 13 mars : H. P. Blavatsky fait escale à Marseille à son retour de l'Inde.

1889 La comtesse Gaston d'Adhémar fonde une Revue Théosophique qu'elle abandonne un an plus tard. Parution des Grands Initiés d'Édouard Schuré, Exposition Universelle de Paris : inauguration de la tour Eiffel.

1891 8 mai : mort de H. P. Blavatsky à Londres.

1892 23 mai : naissance de Simonne Rihouët à Paris.

1894 Mort de Florentine Henriette mariée Roux (née en 1831), mère d'Alice et Jules Sauerwein

1897 Jules Sauerwein quitte Marseille, sa ville natale, et s'installe à Paris. Début de ses études à la Sorbonne. Henri Bergson est l'un de ses professeurs.

1898 Début de l'année : mort de Christian Philippe Sauerwein, père d'Alice et Jules Sauerwein. Alice Sauerwein s'installe à Paris et devient directrice de la Clinique des Batignolles.

1899 Septembre : fondation officielle de la Société Théosophique en France.

1902 Juillet : Rudolf Steiner, de retour de Londres, se rend pour la première fois à Paris.

1903 18 avril : Alice Sauerwein adhère à la Société Théosophique.

1904 Guerre russo-japonaise. Sa licence de littérature en poche, Jules Sauerwein se rend à Vienne où il fait un stage d'employé de banque ; il y fait la connaissance de Friedrich Eckstein.

1906 25 mai - 14 juin : Rudolf Steiner donne à Paris un cycle de dix-huit conférences traduites par Éd. Schuré, lequel a immédiatement reconnu en Rudolf Steiner un grand initié. Le cycle est interrompu par le congrès annuel de la section européenne de la S. T. (du 3

au 5 juin).

1907 22 février : Jules Sauerwein fait la connaissance de Rudolf Steiner lors d'une conférence que ce dernier donne à Vienne.

1908 Février : retour de Jules Sauerwein à Paris.

1909 Jules Sauerwein entre au Matin, l'un des quatre grands quotidiens parisiens de l'époque ; sa traduction de l'œuvre de Steiner *Wie erlangt man Erkenntnisse der höheren Welten ?* paraît en français aux *Editions Théosophiques* sous le titre *L'Initiation*, accompagnée d'une préface du traducteur.
Août : Alice Sauerwein fait personnellement connaissance avec Rudolf Steiner et Marie von Sivers à Munich à l'occasion du festival d'été, festival au cours duquel sont représentés *Les Enfants de Lucifer*, le drame de Schuré, suivi du cycle de conférences *L'Orient à la lumière de l'Occident*.

1911 11 janvier : fondation de l'ordre de *l'Étoile d'Orient* qui annonce le retour du Christ en la personne du jeune Krishnamurti. Alice Sauerwein, qui vit depuis plusieurs années à Londres, fait la connaissance de Mabel Collins et traduit son Idylle du Lotus blanc.
Fin de l'année : Alice Sauerwein fonde au cours d'un de ses séjours à Paris (elle vit encore à Londres) un groupe *Rudolf Steiner*.

1913 Début de l'année : première rencontre entre Alice Sauerwein et Simonne Rihouët à Londres en présence de Mabel Collins ; à cette occasion, Simonne Rihouët entend parler pour la première fois de Rudolf Steiner.
3 février : fondation de la Société Anthroposophique à Berlin.
1er mars : E. Schuré et E. Lévy sortent de la S. T. et envoient une lettre ouverte à Charles Blech.
7 mars : Annie Besant retire les actes fondateurs à la section allemande de la S. T..
Printemps : Alice Sauerwein s'installe à Paris, dans un appartement de l'avenue de l'Observatoire.
4-9 mai : Rudolf Steiner à Paris.
Probablement le 8 mai : fondation du groupe Saint-Michel en présence de Rudolf Steiner. Alice Sauerwein en prend la tête.
22 octobre : mort de Charles Sauerwein, frère de Jules et d'Alice.

1914 Printemps / Été : Alice Sauerwein doit subir plusieurs opérations.
24-29 mai : Rudolf Steiner à Paris ; il visite la cathédrale de Chartres avec Éd. Schuré.
Parution de la traduction par Jules Sauerwein de *La Science de l'occulte*. Août : début de la Première Guerre mondiale.

1916 30 mars : Lettre d'Édouard Schuré à Marie et Rudolf Steiner dans laquelle il les accuse tous deux de chauvinisme. Rupture avec R. Steiner, son "maître spirituel".

1917 1er mai : Jules Sauerwein épouse Agnès Compagnon.

1918 18 janvier : naissance du fils de J. Sauerwein, Jérôme.
11 novembre : fin de la Première Guerre mondiale.

1919 Jules Sauerwein est le premier journaliste français à se rendre à Berlin, puis à Weimar.

1920	Septembre : Alice Sauerwein fonde à Paris un groupe d'étude autour de l'idée de la tripartition de l'organisme social de Rudolf Steiner. Automne : Simonne Rihouët fait imprimer la traduction de la conférence Noël ; premier conflit avec Alice Sauerwein. Fin de l'année : Simonne Rihouët effectue un stage à l'école Waldorf de Stuttgart grâce à l'intervention d'Alice Sauerwein. Elle prend ensuite des cours d'eurythmie à Dornach avec Marie Steiner.
1921	Automne : Simonne Rihouët rentre à Paris et fonde plusieurs groupes d'eurythmie, un jardin d'enfants et un bulletin pédagogique (qui deviendra en 1923 *La Science spirituelle*). 5 octobre : Jules Sauerwein publie dans le Matin une interview de Rudolf Steiner sur les souvenirs du général Helmuth von Moltke, interview qui connaît un grand retentissement à travers le monde.
1922	Février : Alice Sauerwein fonde les *Éditions de l'Aube*, rattachées aux *Presses Universitaires de France*. 6-15 septembre : *Semaine française* à Dornach. Jules Sauerwein traduit les conférences de Rudolf Steiner. Éd. Schuré rencontre R. Steiner et lui présente ses excuses pour son attitude vis-à-vis de lui durant la guerre. 30 septembre : R. Steiner confère à Alice Sauerwein les droits de traduction et de publication de ses œuvres en français. Cette dernière baptise alors sa maison d'édition *Éditions Alice Sauerwein*. 31 décembre : incendie du premier Gœthéanum.
1923	8 janvier : Rudolf Steiner nomme Alice Sauerwein secrétaire général pour la S. A. en France. 1er juillet : fondation de la *Société Anthroposophique de France*. 24 décembre – 1er janvier 1924 : "Congrès de Noël", fondation de la Société Anthroposophique Universelle à Dornach.
1924	Février : la *Philosophie de la Liberté* paraît en français aux *Éditions Alice Sauerwein*. 23-27 mai : Rudolf Steiner pour la dernière fois à Paris. 25 mai : première assemblée générale de *la Société Anthroposophique de France*. 24 octobre : début de la maladie de Rudolf Steiner. Octobre / novembre : grave conflit entre Alice Sauerwein et Simonne Rihouët autour de la revue La Science Spirituelle. 9 novembre : première réunion du Groupe Saint-Michel, organisée selon les indications de Rudolf Steiner.
1925	30 mars : mort de Rudolf Steiner. 23-25 mai : Ita Wegman et Élisabeth Vreede à Paris à l'occasion de l'assemblée générale de la S. A. de France ; Ita Wegman donne la première lecture de classe depuis la mort de Rudolf Steiner.
1926	6 février : Assemblée générale à Dornach ; la crise au sein de la Société éclate au grand jour. Février / mars : voyage de Jules Sauerwein en Asie : Union soviétique, Mandchourie, Chine, Japon. Mai : I. Wegman, E. Vreede, E. et L. Kolisko à Paris à l'occasion de l'assemblée générale.

Mai : Le groupe d'eurythmie de Dornach donne une série de représentations à Paris ; les contacts entre Marie Steiner et Simonne Rihouët deviennent plus étroits. Simonne Rihouët est atteinte de tuberculose et doit renoncer à l'eurythmie.
Décembre : 98 anthroposophes de renom appartenant à différents pays publient un *Manifeste* dans lequel ils expriment leurs préoccupations face au destin de la S. A. U. Alice et Jules Sauerwein, ainsi qu'Elsa Prozor-Auzimour, en sont les seuls signataires français.
Décembre : début de la publication dans la *Science spirituelle* (avec l'autorisation de Marie Steiner) de la traduction française d'un cycle de conférences données par Rudolf Steiner en août 1923 à Penmaenmavr (GA 227). C'est la première fois que la traduction d'une conférence de R. Steiner paraît dans la revue éditée par S. Rihouët.

1927 16 janvier : Simonne Rihouët fonde une *Association pour les Amis de l'Eurythmie*, transformée le 11 décembre en une association baptisée *Les Amis de l'École de Rudolf Steiner* ; Marie Steiner en est le président d'honneur. Cette association agit comme une deuxième Société anthroposophique.
31 mars : mort de Mabel Collins.
Août : Une Semaine anglaise est organisée à Dornach à laquelle prennent part, notamment, Albert Steffen, G. Wachsmuth, M. Steiner, H. Collison et Simonne Rihouët. Ita Wegman, E. Vreede, D. N. Dunlop et Alice Sauerwein n'y participent pas, signe que la scission de la Société a déjà eu lieu.
3 et 4 décembre : deux journées strasbourgeoises de la S. A. de France. E. Vreede, I. Wegman, E. et L. Kolisko et W. J. Stein sont présents.

1928 Février : le "cas" Sauerwein est examiné pour la première fois lors d'une assemblée générale à Dornach.
20 mai : assemblée générale à Paris, en présence d'Ita Wegman et d'Élisabeth Vreede.
Été : Alice Sauerwein doit subir d'autres opérations.
20 juillet - 1er août : première conférence mondiale anthroposophique organisée à Londres par D. N . Dunlop et E. Merry.
2-19 août : première Semaine française à Dornach depuis la mort de Rudolf Steiner. A. et J. Sauerwein n'y prennent pas part, contrairement à S. Rihouët.
29 septembre : Inauguration du deuxième Gœthéanum à Dornach.
8 octobre : réunion des secrétaires généraux de la S. A. U. et du Comité directeur à Dornach ; W. J. Stein évoque la question du testament de R. Steiner; nouvel examen du "cas" A. Sauerwein, à l'issue duquel une déclaration est rédigée.
Décembre : Alice Sauerwein édite le premier *Cahier Trimestriel de l'Anthroposophie*.

1929 7 avril : mort d'Édouard Schuré.

1930 5 février : le Comité directeur de Dornach se penche à nouveau sur le cas d'Alice Sauerwein, cette dernière ayant publié deux œuvres de Steiner sans avoir auparavant demandé l'autorisation de Marie Steiner ; lettre du Comité directeur et du comité des finances de

Dornach à Alice Sauerwein.
Août : camp de Stakenberg en Hollande.
27-28 décembre : Assemblée générale extraordinaire à Dornach, à l'issue de laquelle un texte demandant à Alice Sauerwein de se démettre de son poste de secrétaire général de la Société anthroposophique française est voté ; Albert Steffen commence à parler d'une "méthode anthroposophique juste" ; discussion de la *Motion nordique*, dans laquelle il est demandé à Albert Steffen de prendre seul la tête de la Société.

1931 3 janvier : Albert Steffen envoie un télégraphe à Simonne Rihouët (qui s'appelle Rihouët-Coroze depuis son mariage en 1929) pour lui demander de venir à Dornach en vue de la fondation d'une nouvelle Société anthroposophique en France.
5 janvier : Alice Sauerwein est informée par lettre de la décision de l'assemblée générale extraordinaire.
11 janvier : fondation de la *Section française de la Société anthroposophique universelle*, dont le secrétaire général est Simonne Rihouët-Coroze.
20 janvier : A. Sauerwein rédige une lettre dans laquelle elle déclare se démettre de ses fonctions de secrétaire général de la S. A. de France.
7 mars : Alice Sauerwein corrige sa position et déclare, dans une lettre, que la *Société Anthroposophique de France* continuera à exister quoi qu'il arrive. Mars : Albert Steffen demande aux membres restés au sein de la S. A. de France de rejoindre la Section française. Alice Sauerwein intente un procès à Simonne Rihouët-Coroze pour publication illégale des œuvres de Steiner en français ; ce procès est interrompu par la grave maladie puis la mort d'Alice Sauerwein.

1932 11 février : mort d'Alice Sauerwein à Vevey (Suisse). Février : Jules Sauerwein quitte la rédaction du Matin suite à des divergences d'opinion avec le propriétaire du journal, M. Buneau-Varilla, et rentre à Paris-Soir, que dirige Jean Prouvost ; début d'une série de reportages sur la situation en Allemagne.
L'année 1932 compte parmi les plus actives de la carrière journalistique de Jules Sauerwein. Il visite 19 pays et séjourne assez longuement aux États-Unis.
22 février : Hitler est désigné comme candidat du NSDAP aux élections pour la présidence du Reich.
26 février - 21 avril : les Mémoires de Jules Sauerwein paraissent dans les Basler Nachrichten.
7 mars : mort d'Aristide Briand.
27 mars (dimanche de Pâques) : fondation, à Birmingham, d'une *Organisation mondiale du commerce* dont les membres fondateurs sont D. N. Dunlop, W. J. Stein, I. Wegman et Jules Sauerwein.
Printemps : Elsa Prozor-Auzimour est atteinte de tuberculose.
29 septembre (jour de la Saint-Michel) : Dunlop et Stein à Berlin, lecture d'une conférence de J. Sauerwein.

1933 30 janvier : Hitler est nommé chancelier du Reich.

1934 Tentative de putsch de l'Action française et d'autres groupements d'extrême droite à Paris.
27-28 mars : Assemblée générale de la S. A. U. à Dornach, au cours

de laquelle les membres décident que désormais, seules les décisions d'Albert Steffen, de Guenther Wachsmuth et de Marie Steiner auront force obligatoire.
Juillet : formation des *Vereinigten Freien Gruppen* ("Union des groupes libres") à Stuttgart.

1935 Avril : les membres du Comité directeur Ita Wegman et Élisabeth Vreede, ainsi qu'un grand nombre de membres importants, parmi lesquels D. N. Dunlop, E. Kolisko, W. Zeylmans van Emmichoven, George Kaufman, S. J. de Haan et Jürgen von Grone, sont exclus de la S. A. U. au cours d'une assemblée générale à Dornach.
30 mai : mort de D. N. Dunlop.
18 juillet : mort d'Elsa Prozor-Auzimour.
1er novembre : interdiction de la Société anthroposophique en Allemagne. Wegman fonde à Paris l'Association française de la pédagogie curative.

1936 Fondation du premier centre de pédagogie curative à Paris, rue de l'Assomption.

1938 Automne : à Paris, Karl König commence à mettre sur pied un travail de thérapie curative, mais il doit bientôt quitter la France pour des raisons politiques. Il s'installe en Angleterre.

1940 Printemps : fin de la carrière journalistique de Jules Sauerwein.

1941 Les époux Favard prennent la direction du Groupe Saint-Michel, dont les travaux se poursuivent sans interruption durant la guerre.

1942 Octobre : Jules Sauerwein s'installe à Lisbonne.

1943 4 mars : mort d'Ita Wegman.
31 août : mort d'Élisabeth Vreede,

1967 30 juin : mort de Jules Sauerwein à Saint-Cloud, dans la banlieue parisienne.

1978 Renée Favard dissout le Groupe Saint-Michel.

Remerciements

De nombreuses personnes ont contribué à l’élaboration de ce livre, que ce soit directement ou indirectement.

C’est l’intérêt suscité par le destin d’Alice et Jules Sauerwein qui a été l’aiguillon et le guide de mes recherches. Je dois citer ici en tout premier lieu Thomas Meyer, de Bâle, qui n’a pas ménagé ses conseils et son soutien, en particulier dans les premiers temps de mon travail. Mais d’autres personnes, qui ne peuvent être toutes citées ici, ont manifesté, au fil des années, un intérêt qui m’a permis de ne pas perdre courage lorsque les recherches souvent fastidieuses qu’il m’a fallu mener restaient parfois sans résultat.

C’est grâce à M. Friedenthal (mort en 1995), que j’ai pu avoir accès aux lettres d’Alice et Jules Sauerwein à Rudolf Steiner conservées à la *Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung*, et que j’ai pu ainsi pallier en partie l’absence relative de sources décrite en début d’ouvrage. Par ailleurs, les documents que M. Athys Floride (Chatou) a mis à ma disposition, après qu’ils fussent passés entre de nombreuses mains, ont largement contribué à faire la lumière sur les événements d’alors. Je tiens également à remercier très chaleureusement le fils de Jules Sauerwein, M. Jérôme Sauerwein (Paris), ainsi que son épouse, pour m’avoir donné des indications importantes sur l’histoire de leur famille, et m’avoir confié de précieuses photos. Je suis également très reconnaissante à Mme Greta Baszanger (Paris), la fille d’Elsa Prozor-Auzimour, de m’avoir apporté son amical soutien lors de mes recherches. Je ne voudrais pas oublier non plus Mme Henriette Bideau (Ribeauvillé), qui m’a mieux fait connaître Simonne Rihouët-Coroze, ni surtout Pascal Treuthard (Grenoble) qui, durant toutes les années qu’a duré ce travail, m’a apporté une aide morale et souvent aussi financière précieuse.

M. Crispian Villeneuve (Devon, Angleterre) m’a également beaucoup soutenue par l’intérêt constant dont il a fait preuve pour mes travaux. Il m’a notamment fait parvenir de nombreux documents importants en langue anglaise, dont ceux concernant Mabel Collins.

Pour la parution de ce livre en français, je dois remercier en tout premier lieu Pierre Diet qui, avec beaucoup de dévouement, s’est attaqué à cette traduction difficile, mais aussi Gudula Gombert, qui a relu partiellement celle-ci, ainsi que différents amis français, dont Marie Meyer et Florence et Jean-Pierre Genestier (pour ne citer qu’eux), sans lesquels ce projet n’aurait pas été viable financièrement. Enfin, pour la parution proprement dite du livre, je tiens à remercier mon éditeur, Arnold Sandhaus (Hollande), et mon imprimeur, Josef Colans (Belgique).

Je soussignée Irène Diet, demeurant à Paulsborner Str. 24, D-10709 Berlin, auteur du livre "Jules et Alice Sauerwein et l'anthroposophie en France", autorise par la présente à diffuser ce livre au format pdf sur internet de façon totalement gratuite.

Cette diffusion est faite selon la licence Creative Commons 0.2, dont les conditions sont rappelées en page 2 du dit livre.

Le livre au format pdf peut être téléchargé, polycopié ou mis à disposition sur les sites internet, mais sans modification de son contenu et sans usage commercial sous peine de poursuite judiciare.

Toute citation ou extrait du livre au format pdf devra être accompagné des références de l'ouvrage ainsi que de son auteur.

La présente autorisation est personnelle et incessible et ne s'applique qu'au livre au format pdf expliquement mentionné.

Fait le 2 mars 2010
à Berlin.

Irène Diet.